

# Anthologie de la nouvelle poésie française (11e éd.)

I . Anthologie de la nouvelle poésie française (11e éd.). 1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

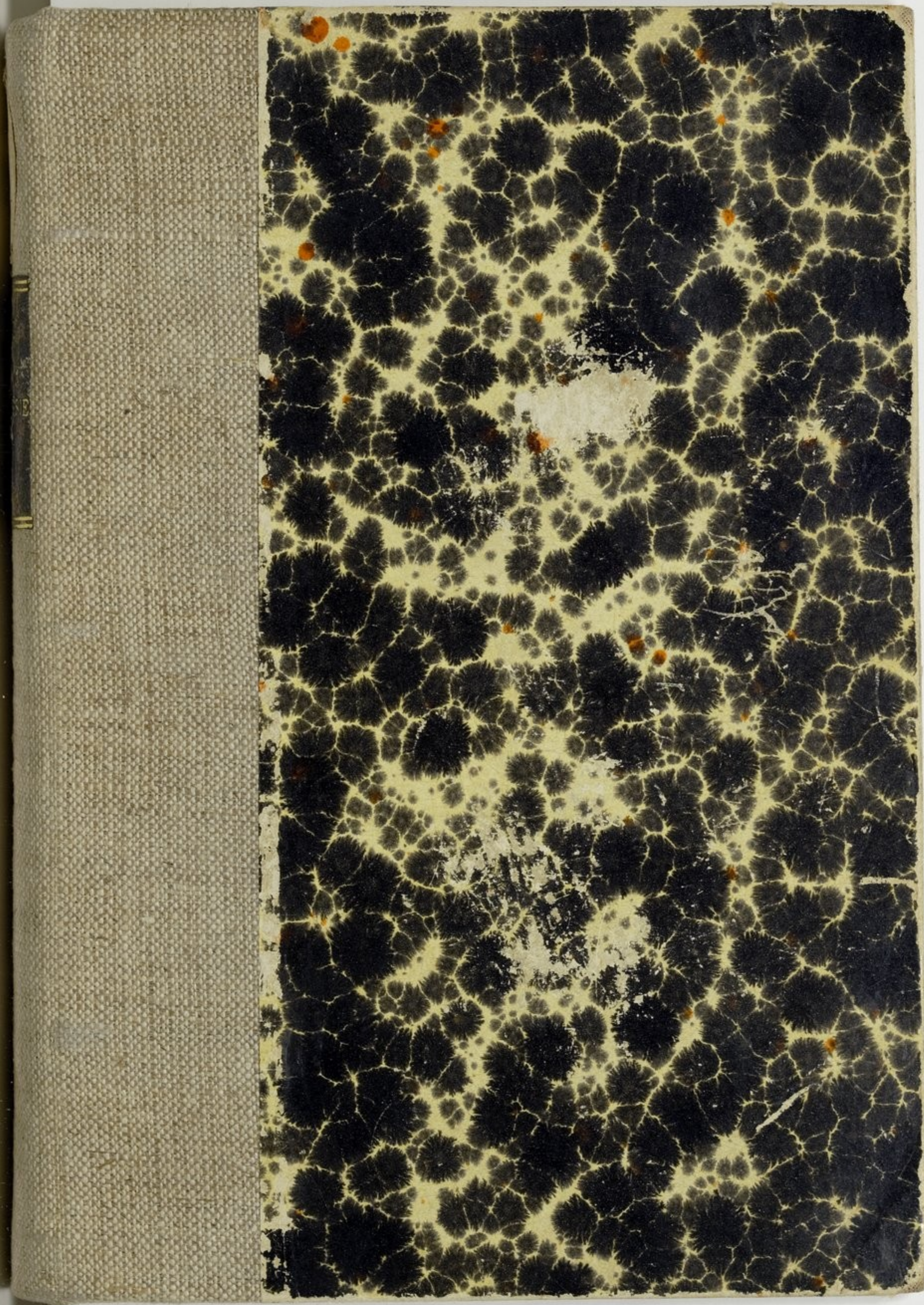
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

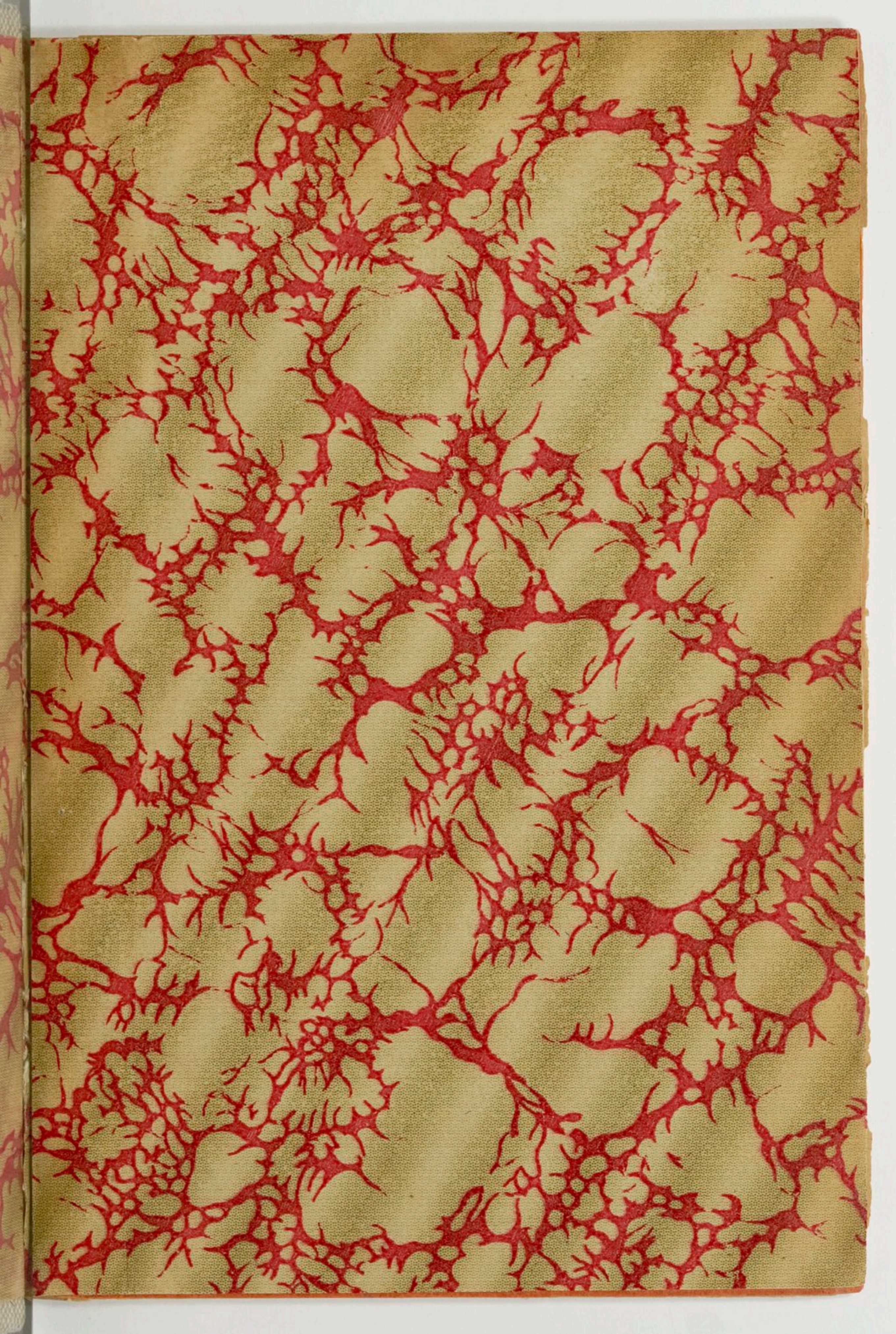














STENPFER-ALL.



# ANTHOLOGIE

DE LA

## NOUVELLE POÉSIE FRANÇAISE

*Édition revue et augmentée*

*Onzième édition*



4561

AUX ÉDITIONS  
DU SAGITTAIRE

CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

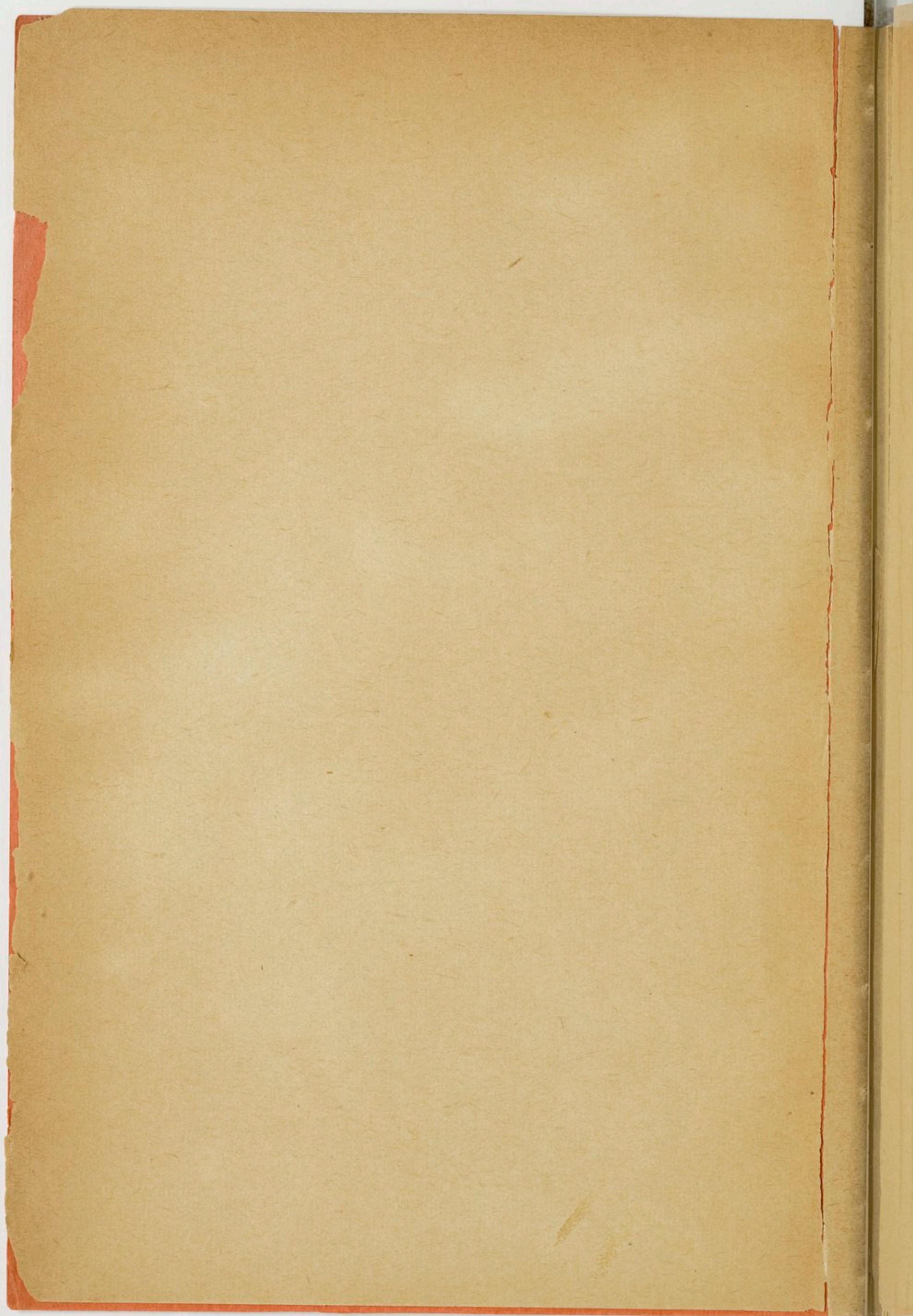




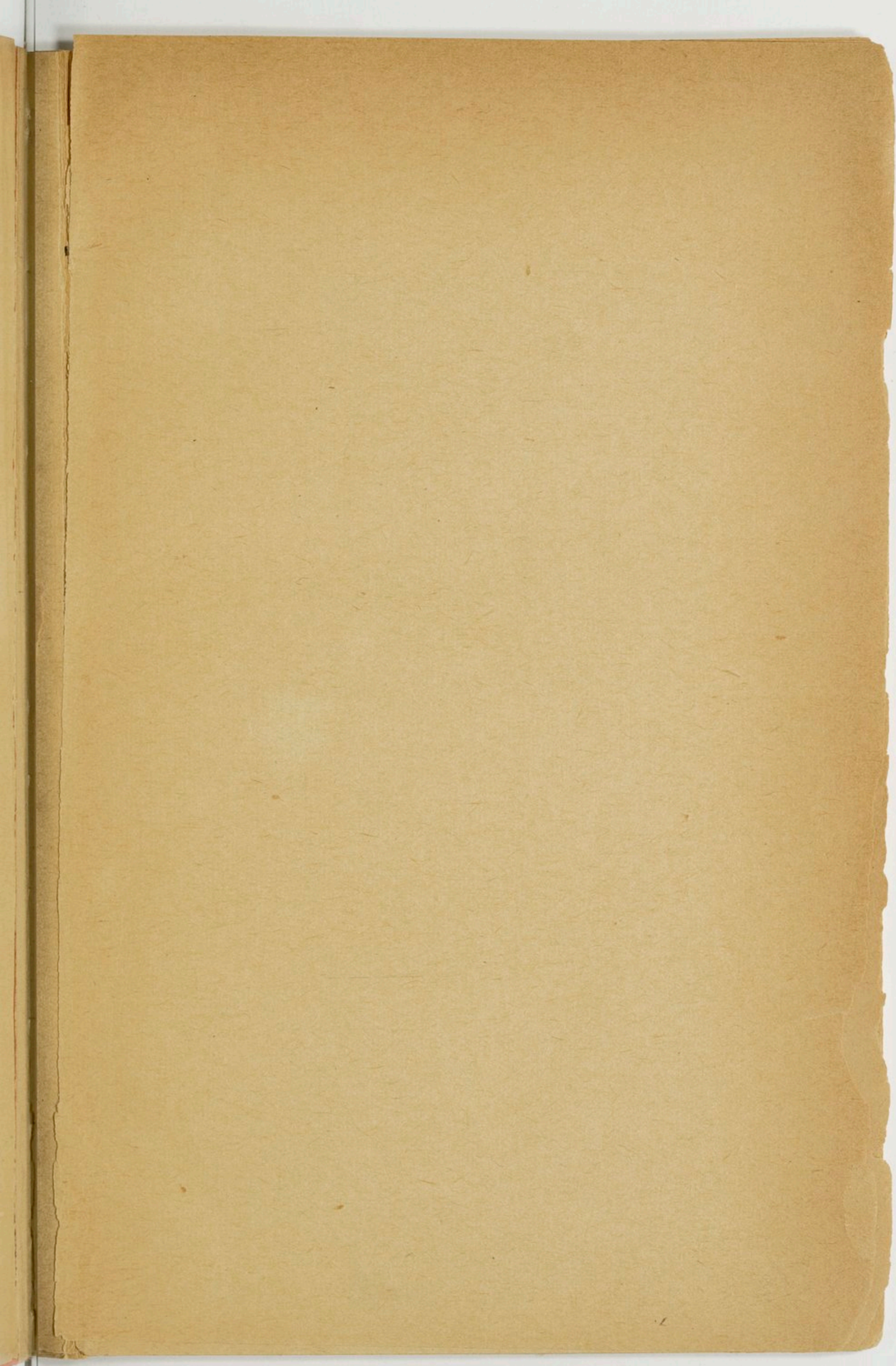


20-JUIL 1926  
DÉPOT <sup>\*</sup>LEGAL  
B.N. VOLUMES  
Editeurs  
A05628

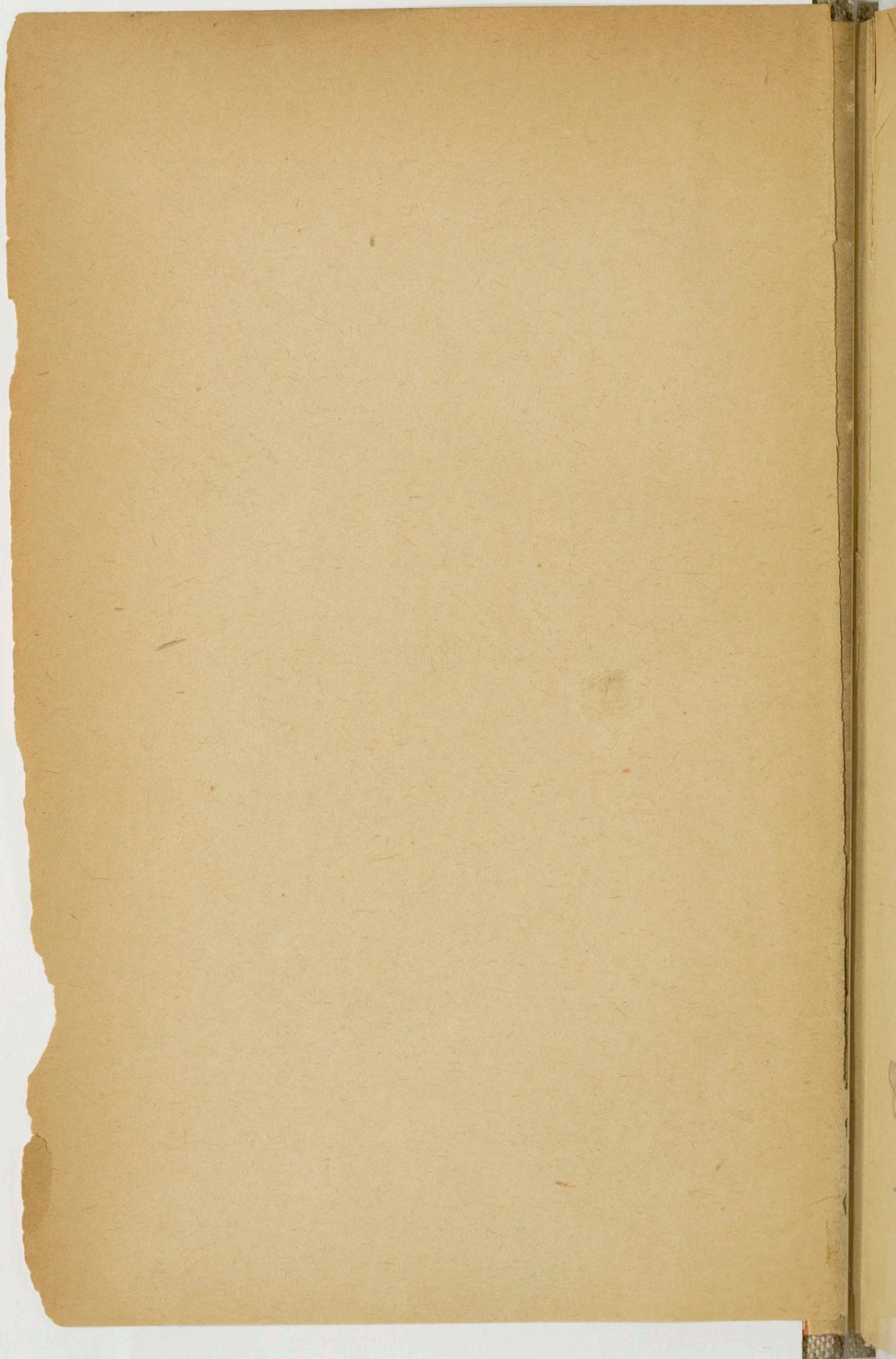














179  
p. 10

**ANTHOLOGIE**  
DE LA  
**NOUVELLE POÉSIE FRANÇAISE**

8 Y  
Le  
11658

4561



*Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur en 1924*



# ANTHOLOGIE

DE LA

## NOUVELLE POÉSIE FRANÇAISE

*Édition revue et augmentée*



*Onzième édition*



AUX ÉDITIONS  
DU SAGITTAIRE

CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 EXEMPLAIRES SUR JAPON, NUMÉROTÉS DE  
1 A 12; 25 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE  
NUMÉROTÉS DE 13 A 37 ; 75 EXEMPLAIRES  
SUR PUR FIL LAFUMA,  
NUMÉROTÉS DE 37 A 112.



## PRÉFACE

*Pour expliquer un certain état d'esprit, il était d'usage, en 1820 et dans les années qui suivirent, de parler d'un soi-disant mal du siècle. Mais les mots trahissent. Le mal du siècle était, comme son nom l'indiquait, indéfinissable. On ne faisait que nommer un nouvel état d'esprit qu'on ne pouvait comparer à rien. Pour quelques privilégiés, cette expression représentait réellement un mal ; pour d'autres, moins clairvoyants, elle était simplement un signe de ralliement ou plutôt de révolte. Pour tout le monde et malgré d'inévitables malentendus, ce mal du siècle correspondait à une réalité.*

*En 1920, nous avons entendu parler à notre tour d'un esprit moderne. On aimait un tableau, une machine, un poème, un système philosophique et mathématique, parce qu'il était dans l'esprit moderne.*

*Cet esprit, beaucoup d'esthéticiens se sont efforcés en vain de le définir. Ils ont voulu alors le situer, mais sans plus de succès. Nous n'essaierons pas à notre tour. Le plus sage et le plus prudent serait d'ailleurs de procéder par négations. Exemple : ce poème n'est pas « esprit moderne ». Qu'un lecteur ou un spectateur interroge, nous resterons cois devant ce pourquoi. Et cependant il est indiscutable que cet esprit existe. On le combat, on l'injurie, on cherche à le discréditer, on le bafoue, mais on ne le nie pas. D'autre part, un grand nombre affirme son existence et tous ces artistes déclarent que leur activité en est une preuve. Ces mêmes personnages veulent le limiter et s'efforcent, en excommuniant les autres, de prouver qu'ils en sont les seuls représentants ou à peu près. Si, malgré tout, on tenait absolument à définir cet esprit peut-être faudrait-il rechercher ses éléments dans les déclarations successives des nombreuses écoles fondées depuis une vingtaine d'années ? L'école des fantaisistes, l'unanimité, le simultanisme, le cubisme littéraire, le dadaïsme et tant*



d'autres mouvements moins importants qui, généralement, n'avaient pour adhérents que leur seul fondateur.

Les fantaisistes ont voulu donner aux jeux de mots, à la rime bizarre, aux concezzi et aux pirouettes du langage une très grande place en refusant de se prendre au sérieux et de respecter la majesté un peu rigide et compassée de la poésie. Les unanimistes, au contraire, n'ont pas craint d'être trop graves et de s'éloigner de l'humain pour exalter les masses et les groupes. Ces mêmes forces ont aussi beaucoup impressionné les simultanéistes qui s'efforcèrent de les exprimer par des poèmes à plusieurs voix. Plus révolutionnaires, les cubistes firent table rase, rejetant la ponctuation, la rime riche ou pauvre, pour donner au mot et à l'image toute sa valeur et laisser à l'inconscient une place de plus en plus grande. Les poètes dadaïstes donnent toute la place à l'inconscient, bouleversant la logique, la syntaxe, le sens traditionnel des mots, élargissant les images et essayant de dépasser les limites du poème.

Ce rapide examen permettrait de distinguer les deux principales préoccupations de toutes les écoles qui semblent d'abord s'être appliquées à exprimer des réalités nouvelles : la foule et l'inconscient (deux aspects de la même suggestion). Elles ont ensuite été nécessairement amenées à libérer de plus en plus la technique poétique. Alors que les romantiques ont commencé par « mettre un bonnet rouge au dictionnaire », pour réagir et se révolter, les poètes de ces écoles ont bouleversé la technique poétique pour s'exprimer et non pour le plaisir de se révolter. L'exemple du futurisme italien, qui n'a jamais eu de disciples en France, est, à ce point de vue, typique. Marinetti et ses amis lançaient des « mots en liberté » sans avoir à exprimer un sentiment nouveau et par simple besoin de contradiction. Le futurisme n'a donc été qu'un prolongement tardif du romantisme, bien qu'il ait participé à la révolution poétique de ces dernières années.

Il y a lieu de remarquer que les affirmations plus ou moins nettes des différentes écoles ne suffisent pas à donner une définition précise et complète de l'esprit moderne. C'est pourquoi certains poètes contemporains de ces écoles ou même antérieurs et postérieurs à elles figurent dans ce recueil parce qu'ils nous ont paru être aussi des représentants de cet esprit moderne.

Des malentendus sont inévitables. Il s'agit donc d'être impartial ;



*mais, malgré tout et nécessairement, nous serons injustes parce que nous n'avons pas assez de recul. C'est pourquoi cette anthologie ne représentera peut-être pas en valeur absolue l'esprit moderne tel qu'on le définira dans une cinquantaine d'années. En 1973, il est fort possible, il est probable même que ce qui nous semble aujourd'hui considérable passera pour négligeable et, par contre, ce que nous négligeons apparaîtra comme le point de départ, l'épanouissement ou l'aboutissement de tout un mouvement. Cependant ce que nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper, c'est que ce mouvement existe réellement, qu'il a aujourd'hui une ampleur indéniable. Ceux qui, dans un certain nombre d'années et avec l'éloignement nécessaire, le jugeront, pourront en discuter la valeur, mais en reconnaîtront l'importance littéraire.*

*Et nous pensons précisément que cette anthologie pourra servir de document pour comprendre cet esprit que l'on nommera peut-être encore moderne, de même que nous appelons un des plus vieux ponts de Paris le Pont Neuf. Toute anthologie n'est-elle pas, par définition, le reflet d'une époque ? Il suffit de feuilleter un florilège des poètes symbolistes pour se rendre compte qu'il nous intéresse parce qu'il est surtout une source de renseignements, un miroir de l'opinion à une date donnée et non comme un choix et un recueil des meilleurs poèmes qui peuvent s'y trouver d'ailleurs parmi beaucoup de productions médiocres.*

*Comme il est regrettable pour les historiens littéraires et pour le public lettré d'aujourd'hui de ne pas posséder une anthologie romantique publiée en 1835 ! Il est très probable que certains poètes que nous ne classons plus parmi les romantiques ou que nous avons complètement oubliés y figureraient tandis que certains grands romantiques n'y trouveraient pas place.*

\* \* \*

*Il est intéressant de constater qu'au moment où tout l'intérêt du public semble se porter vers le roman c'est surtout dans la poésie que s'est manifesté cet esprit moderne. Si l'on peut sans doute en retrouver des traces dans certains romans d'aujourd'hui, c'est parce que la plupart des romanciers se sont d'abord consacrés à la poésie ou tout au moins ont accepté son influence. La poésie n'est-elle pas d'ailleurs comparable à la lumière de certains ciels qui dominant tout un pays en lui donnant une couleur*



*unique, un ton particulier ? Rome ou Venise ne sont-elles pas résumées par leur ciel, les bords de la Seine ne sont-ils pas aimés surtout pour leur lumière ? De même le romantisme n'est-il pas caractérisé par sa poésie ?*

*Il s'agissait alors de rechercher parmi les poètes ceux qui reflétaient cet esprit et nous avons été conduits à remonter jusqu'à Baudelaire. « Vous êtes, lui écrivait déjà Sainte-Beuve, vous aussi de ceux qui cherchent la poésie partout. » On ne pouvait évidemment comprendre à cette époque la véritable nouveauté de Baudelaire. On constatait seulement la différence. Elle nous apparaît aujourd'hui immense. Un esprit nouveau animait sa poésie. Lentement, cet esprit, qui n'était encore visible que comme des veines dans le marbre, féconda quelques poètes : Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Charles Cros et Germain Nouveau. Un critique impartial saurait reconnaître une filiation ou tout au moins une fraternité. Mais lentement le courant issu de cette source gagnait de la force. C'est à notre époque qu'il nous paraît le plus violent. Mais reconnaissons qu'il semble maintenant s'affaiblir en se divisant : delta d'un fleuve.*

*Baudelaire, le premier, considéra les mots, les pesa et les connut. Il les domina. Il ne fut plus leur esclave comme les poètes de son temps.*

*Il appartenait à Rimbaud de secouer définitivement ce joug. De toutes ses forces il refusa et, plus farouche, délivra la poésie du verbalisme. Cros et Germain Nouveau à leur tour comprirent cette nécessité. Le rôle de Mallarmé fut d'accroître ce domaine. Les mots, la syntaxe, le sens deviennent définitivement les esclaves de la poésie. Tous les contemporains de ces poètes ne virent pas, ne comprirent pas.*

*Ceux qu'on appela les symbolistes se contentèrent de modifier la poésie romantique. En lisant les poèmes de Rimbaud ils refusèrent son influence. L'un d'eux avoue aujourd'hui qu'ils furent « étonnés » mais pas influencés. Nous pouvons aujourd'hui comprendre ce qui pouvait les étonner. Ils ne participaient en rien de cet esprit moderne. C'est pour cette raison qu'il nous a paru impossible de leur donner une place dans cette anthologie. Nous pouvons admirer avec justice les poèmes de la Comtesse de Noailles ou de Henri de Régnier, par exemple, et déclarer avec autant d'équité qu'ils ne peuvent représenter en rien cet esprit que nous nous efforçons de définir.*



## PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION

*Comme l'on devait s'y attendre, la publication de cette Anthologie n'a pas manqué de soulever des protestations énergiques. Le plus souvent ces critiques venaient de ceux qui ne rencontraient pas leur nom à la table des matières. Ce que nous devons dire, c'est que l'important pour nous n'était pas de publier pêle-mêle un recueil de poésies, un bric à brac mais de donner de ce qu'on appelait « l'esprit moderne » une idée juste.*

*Nous n'avons pas caché nos intentions ni nos limites et nous répétons en publiant cette nouvelle édition : « ce livre est un document ».*

*Nous nous étions tout d'abord imposé certaines limites, celles, croyons-nous, qui sont les frontières de cet « esprit moderne » que nous nous étions interdits de définir pour éviter de faire un livre tendancieux. Nous avons ainsi réuni les poètes qui soit par leurs œuvres, soit par leur esprit, soit par leur attitude, soit par leur goût, soit par leur influence, soit à divers titres et à différents points de vues participent de cet esprit moderne. La poésie est sans contredit la meilleure pierre de touche mais elle n'est pas l'unique.*

*Ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger les poètes : nous les désignons simplement et le temps et les lieux se chargeront des discriminations.*

*Lorsqu'il s'agit de poésie (et les poètes le savent bien et mieux) on ne peut concevoir ni ressentir. Subir. Les catégories ne sont que des apparences assez vulgaires auxquelles on ne doit recourir que lorsque l'on a dessein de grouper ou de présenter.*



*Ce livre est composé avec toute la sincérité possible. Il ne contient aucune injustice, aucun parti pris, mais il est décidément une anthologie et qui plus est une Anthologie de la nouvelle poésie française.*

*Ce que nous devons remarquer c'est qu'il contient des omissions regrettables.*

*Les omissions volontaires d'abord. Nous avons délibérément écarté les symbolistes parce qu'à notre avis ils ne participent en rien de l'esprit moderne et que d'autre part ils représentaient une fin.*

*L'absence de Verlaine est due aux mêmes raisons. Verlaine est un terminus.*

*Nous aurions désiré publier les poèmes de M. Vildrac, de M. Saint Léger Léger (Saint John Perse) et d'autre part ceux de MM. Louis Aragon, André Breton, Paul Éluard, mais, à notre très grand regret nous n'avons pu obtenir leur autorisation.*

*Ce sont des absences regrettables, nous en convenons les premiers. D'ailleurs nous avons dû dans tous les groupes faire un choix, mais l'esprit qui anime ces poètes n'en est pas moins largement représenté par les poésies de M. Ribemont Dessaignes, Philippe Soupault, Francis Gérard, Mathias Lubeck.*

*Nous considérons et nous prétendons que cette Anthologie au sens étymologique du mot est complète et qu'elle a sa conclusion logique.*



## GÉRARD DE NERVAL

1809-1855

Le charme et le mystère entourent la vie et l'œuvre de Gérard Labrunie. Ses contemporains s'émerveillent de la grande séduction qu'exerçait sur eux ce visage plein de fraîcheur et de simplicité ; ils déplorent, ils s'étonnent de l'ombre qui de tout temps leur dérobait cet insaisissable voyageur. Ils accusent la nuageuse Allemagne, l'Orient, un grand amour secret et le rêve vers lequel de jour en jour Gérard de Nerval détournait le désordre charmant de sa vie. C'est ainsi qu'il nous apparaît, plein de grâce et de sombre grandeur. L'amoureux d'une candeur très pure qui avait respiré les paysages champêtres de *Sylvie* brille d'un éclat étrange et mystérieux au sein du rêve et de l'amour dont il partage les ténèbres. Ses sonnets, que rien n'anime que d'inconnu, d'une majesté de ton inégalable sont de marbre obscur et *Aurelia*, ce voyage ardent et lucide au-delà de nos frontières. Dans ces dernières œuvres son trouble et sa sincérité sans limites brillent d'un éclat unique au milieu de la nuit. S'enfonçant chaque jour davantage dans les ténèbres magnifiques du rêve et de l'espoir, il atteignit bientôt ces confins que désignent seulement des étiquettes, la folie et la mort.

C'est à partir de lui qu'André Breton décrit un des principaux courants de la pensée contemporaine : « Gérard de Nerval dont l'âme glisse de Mallarmé à Apollinaire pour arriver jusqu'à nous. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Napoléon et la France guerrière* (Ladvocat, 1826). — *La France guerrière, élégies nationales* (Touquet, 1827). — *La Mort de Talma : élégie nationale* (Touquet, 1826). — *Napoléon et Talma, élégies nationales, nouvelles* (Touquet, 1826). — *L'Académie ou les membres introuvables* (Touquet, 1826). — *Élégies nationales et satires politiques* (David, 1827). — *Couronne poétique de Béranger* (Chaumerot, 1829). — *La Peuple* (Paris, 1830). — *L'Imagier de Harlem ou la découverte de l'Imprimerie*, avec Méry et Lopez (Libr. théâtrale, 1852). — *Petits châteaux de Bohême* (Didier, 1853 et Emile-Paul, 1912). — *Œuvres complètes. Poésies* (Michel Lévy, 1867). — *Les Chimères et les Cydalises* (Mercure de France, 1897). — *Les Chimères* (Pichon, 1919). — *La Bohème galante* (La Connaissance, 1920). — *Mysticisme* (La Lucarne. Armand Huart, 1923). — *Poésies fugitives* (Simon Kra, 1924). — *Poésies (Odelettes. Les Chimères. Chansons et vieilles Ballades)* (Helleu et Sergent, 1924), etc.



## EL DESDICHADO

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,  
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :  
Ma seule étoile est morte, — et mon luth constellé  
Porte le soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus, Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;  
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

## MYRTHO

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,  
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,  
A ton front inondé des clartés d'Orient,  
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,  
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,  
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,  
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.



Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert...  
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,  
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,  
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,  
Le pâle Hortensia s'unit au Myrte vert !

### ANTEROS

Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur  
Et sur un col flexible une tête indomptée ;  
C'est que je suis issue de la race d'Antée,  
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,  
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,  
Sous la pâleur d'Abel, hélas ! ensanglantée,  
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah ! le dernier, vaincu par ton génie,  
Qui, du fond des enfers, criait : « O tyrannie ! »  
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,  
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,  
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon.

### DELIFICA

La connais-tu, DAFNÉ, cette ancienne romance,  
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,  
Sous l'olivier, le myrthe ou les saules tremblants,  
Cette chanson d'amour... qui toujours recommence ?



Reconnais-tu le TEMPLE, au péristyle immense,  
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents ?  
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,  
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?

Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours !  
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;  
La terre a tressailli d'un souffle prophétique...

Cependant la sybille au visage latin  
Est endormie encor sous l'arc de Constantin :  
— Et rien n'a dérangé le sévère portique.

### ARTÉMIS

La Treizième revient... C'est encor la première ;  
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment :  
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?  
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;  
Celle que j'aimais seul m'aime encor tendrement :  
C'est la mort — ou la morte... O délice ! ô tourment !  
La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière*.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,  
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :  
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux ;  
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle ;  
— La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !



## LE POINT NOIR

Quiconque a regardé le soleil fixement  
Croit voir devant ses yeux voler obstinément  
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Ainsi, tout jeune encor et plus audacieux,  
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :  
Un point noir est resté dans mon regard avide.

Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,  
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,  
Je la vois se poser aussi, la tache noire !

Quoi, toujours ! Entre moi sans cesse et le bonheur !  
Oh ! c'est que l'aigle seul — malheur à nous ! malheur ! —  
Contemple impunément le Soleil et la Gloire.

## LA TÊTE ARMÉE

Napoléon mourant vit une *Tête armée*...  
Il pensait à son fils déjà faible et souffrant :  
La Tête, c'était donc sa France bien-aimée,  
Décapitée, aux pieds du César expirant.

Dieu, qui jugeait cet homme et cette renommée,  
Rappela Jésus-Christ ; mais l'abîme, s'ouvrant,  
Ne rendit qu'un vain souffle, un spectre de fumée :  
Le demi-dieu, vaincu, se releva plus grand.

Alors on vit sortir du fond du purgatoire  
Un jeune homme inondé des pleurs de la Victoire,  
Qui tendit sa main pure aux monarques des cieux ;



Frappés au flanc tous deux par un double mystère  
L'un répandait son sang pour féconder la terre,  
L'autre versait au ciel la semence des dieux !

### LES CYDALISES

Où sont nos amoureuses ?  
Elles sont au tombeau :  
Elles sont plus heureuses  
Dans un séjour plus beau !

Elles sont près des anges,  
Dans le fond du ciel bleu,  
Et chantent les louanges  
De la mère de Dieu !

O blanche fiancée !  
O jeune vierge en fleur !  
Amante délaissée,  
Que flétrit la douleur !

L'éternité profonde  
Souriait dans vos yeux...  
Flambeaux éteints du monde,  
Rallumez-vous aux cieux !



## CHARLES BAUDELAIRE

1821-1867

Voici l'un des plus purs parmi les poètes, et l'un des plus grands ; l'un de ceux qu'une mode n'assujettit pas à son caprice, mais qui, par la profondeur de l'émotion et la beauté de la forme, survivent éternellement.

Ce n'est pas que des éléments éphémères ne déparent l'œuvre de Baudelaire. Certain romantisme (*Nous autres, poètes maudits*), certaine gesticulation, et cette recherche du macabre qui produisit par la suite les puérilités d'un Rollinat et d'un Maurice Magre — ah, que ce Baudelaire, le seul que la province et la Sorbonne se soient obstinés à voir pendant cinquante ans, est éloigné du vrai. Il faut à chacun, et même aux hommes de génie, pardonner une manie, une cravate tapageuse, une maîtresse infâme. En Baudelaire malade, inconnu et mal aimé, il convient de négliger le fanfaron du mal. Derrière la médiocre et lugubre imagerie qu'il offrait à l'ébahissement scandalisé des foules, vous trouverez Baudelaire et l'un des drames humains les plus angoissants.

Nous nous plaisons parfois à voir en lui un Nietzsche uniquement négateur, un Nietzsche sans joie et qui s'en tient à la destruction. La poésie de Baudelaire, c'est l'apologie du désespoir. C'est le désespoir sous la plupart de ses formes : l'ennui, le goût du suicide, les caprices étranges, le goût du mal. S'il s'en fût tenu à l'ennui, il n'eût pas été poète. C'est le dégoût qui l'anime et non le renoncement, c'est le désespoir et non le découragement. Incomparable machine humaine : quelque secret rouage s'obstine à vivre ; c'est ce qui permet à Baudelaire de donner un sens tragique à la vie. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il ait tenté de trouver un refuge dans la beauté et le mal. Les génuflexions dont il les salue, les oripeaux romantiques dont il les couvre, sans doute fut-il le premier à en sourire. Le goût du mal accompagne presque nécessairement le désespoir, mais n'en peut être un remède.

Des blessures semblables à celles de Baudelaire, quel remède, au reste, pourrait les guérir, sinon la consolation d'un Dieu ou le suicide. L'absence de Dieu fut la soif inétanchable de Baudelaire. Baudelaire est un mystique, le premier parmi nos poètes ; son âme tourmentée presque à l'égal de celle de Pascal est sans cesse, et jusqu'en ses écarts les plus lointains, jusqu'en ses caprices les plus désordonnés, à la recherche de Dieu. C'est pourquoi écarts et caprices prennent une apparence religieuse ; tels blasphèmes, tels reniements sont encore des élans vers Dieu ; et les deux vers où se traduit avec la plus simple grandeur le génie baudelairien sont une prière :

*O Seigneur, donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon corps et mon cœur sans dégoût.*



Racine, Vigny, Baudelaire : trois tourments harmonieux. Mais le premier se satisfait en sa beauté et en Dieu. Au second, si noble et si pathétique, peut-être manqua-t-il la perfection du découragement et le charme étrange de Baudelaire. Baudelaire, grand frère douloureux, tragique impasse et bien digne des temps nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Fleurs du mal* (Poulet-Malassis, 1857); 2<sup>e</sup> édition augmentée (Poulet-Malassis et de Broise, 1861); texte intégral (*Les Maîtres du Livre*, Crès, 1911). — *Œuvres complètes*, (Michel-Lévy, 1868-1870) etc.

### LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;  
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,  
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

(*Les Fleurs du Mal*)

### LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,  
O toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs !  
Tu te rappelleras la beauté des caresses,  
La douceur du foyer et le charme des soirs,  
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !



Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,  
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses ;  
Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !  
Nous avons dit souvent d'impérissables choses  
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !  
Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !  
En me penchant vers toi, reine des adorées,  
Je croyais respirer le parfum de ton sang.  
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,  
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,  
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison !  
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.  
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,  
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.  
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses  
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?  
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,  
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,  
Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?  
— O serments, ô parfums, ô baisers infinis !

(*Les Fleurs du Mal*)



## LE BEAU NAVIRE

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;  
    Je veux te peindre ta beauté,  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,  
    Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,  
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;  
    D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse !  
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;  
    Je veux te peindre ta beauté,  
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,  
Ta gorge triomphante est une belle armoire  
    Dont les panneaux bombés et clairs  
Comme les boucliers accrochent des éclairs ;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses !  
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,  
    De vins, de parfums, de liqueurs  
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs !



Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,  
Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent,  
Tourmentent les désirs obscurs, et les agacent,  
Comme deux sorcières qui font  
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras, qui se joueraient des précoces hercules,  
Sont des boas luisants les solides émules,  
Faits pour serrer obstinément,  
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,  
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;  
D'un air placide et triomphant  
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

*(Les Fleurs du Mal)*

### LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !  
O boucles ! ô parfum chargé de nonchaloir !  
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.



J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;  
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues  
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde  
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,  
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !  
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde  
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

(*Les Fleurs du Mal*)

#### SED NON SATIATA

Bizarre déité, brune comme les nuits,  
Au parfum mélangé de musc et de havane,



Œuvre de quelque obi, le Faust de la savane,  
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

Je préfère au constance, à l'opium, aux nuits,  
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane ;  
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,  
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,  
O démon sans pitié ! verse-moi moins de flamme ;  
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

Hélas ! et je ne puis, Mégère libertine,  
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,  
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine !

*(Les Fleurs du Mal)*

### LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau,  
Dans mon cœur plaintif es entrée ;  
Toi qui, forte comme un troupeau  
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié  
Faire ton lit et ton domaine ;  
— Infâme à qui je suis lié  
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,  
Comme à la bouteille l'ivrogne,  
Comme aux vermines la charogne,  
— Maudite, maudite sois-tu !



J'ai prié le glaive rapide  
De conquérir ma liberté,  
Et j'ai dit au poison perfide  
De secourir ma lâcheté.

Hélas ! le poison et le glaive  
M'ont pris en dédain et m'ont dit :  
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève  
A ton esclavage maudit,

Imbécile ! — de son empire  
Si nos efforts te délivraient,  
Tes baisers ressusciteraient  
Le cadavre de ton vampire ! »

*(Les Fleurs du Mal)*

## LE VOYAGE

*A Maxime du Camp*

### I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flammes,  
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,  
Et nous allons, suivant le mythe de la lame,  
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;  
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,  
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,  
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.



Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent  
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;  
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,  
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,  
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,  
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !  
. . . . .

## VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !  
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,  
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :  
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;  
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit  
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,  
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit

Comme le Juif errant et comme les apôtres,  
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,  
Pour fuir ce rétiaire infâme ; il en est d'autres  
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsqu'enfin il mettra le pied sur notre échine,  
Nous pourrons espérer et crier : En avant !  
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,  
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent.



Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres  
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager,  
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,  
Qui chantent : Par ici ! vous qui voulez manger

Le lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange  
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim] ;  
Venez vous enivrer à la douceur étrange  
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ! »

A l'accent familier nous devinons le spectre ;  
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.  
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Electre ! »  
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

### VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !  
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

*(Les Fleurs du Mal)*

### LES BIJOUX

La très-chère était nue, et, connaissant mon cœur,  
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,  
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur  
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.



Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,  
Ce monde rayonnant de métal et de pierre  
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur  
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,  
Et du haut du divan elle souriait d'aise  
A mon amour profond et doux comme la mer,  
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,  
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,  
Et la candeur unie à la lubricité  
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,  
Polis comme l'huile, onduleux comme un cygne,  
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;  
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient, plus câlins que les anges du mal,  
Pour troubler le repos où mon âme était mise,  
Et pour la déranger du rocher de cristal  
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin  
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,  
Tant sa taille faisait ressortir son bassin,  
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

— Et la lampe s'étant résignée à mourir,  
Comme le foyer seul illuminait la chambre,  
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,  
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

*(Les Fleurs du Mal)*



## FEMMES DAMNÉES

A la pâle clarté des lampes languissantes,  
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,  
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes  
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait, d'un œil troublé par la tempête,  
De sa naïveté le ciel déjà lointain,  
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête  
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,  
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,  
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,  
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,  
Delphine la couvait avec des yeux ardents,  
Comme un animal fort qui surveille une proie,  
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,  
Superbe, elle humait voluptueusement  
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle,  
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime  
Le cantique muet que chante le plaisir  
Et cette gratitude infinie et sublime  
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir



— « Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ;  
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir  
L'holocauste sacré de tes premières roses  
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères  
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,  
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières  
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage  
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...  
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,  
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles !  
Pour un de ces regards charmants, baume divin,  
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,  
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :  
— « Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,  
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,  
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes  
Et de noirs bataillons de fantômes épars,  
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes  
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange ?  
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :  
Je frissonne de peur quand tu me dis : mon ange !  
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.



Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,  
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,  
Quand même tu serais une embûche dressée,  
Et le commencement de ma perdition ! »

Delphine secouant sa crinière tragique,  
Et comme trépignant sur le trépied de fer,  
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :  
— « Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile  
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,  
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,  
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Celui qui veut unir dans un accord mystique  
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,  
Ne chauffera jamais son corps paralytique  
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;  
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ,  
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,  
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés ;

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »  
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,  
Cria soudain : — « Je sens s'élargir dans mon être  
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur !

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide,  
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant  
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide  
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang



Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,  
Et que la lassitude amène le repos !  
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde  
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux ! »

— Descendez, descendez, lamentables victimes,  
Descendez le chemin de l'enfer éternel ;  
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes  
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage ;  
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;  
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,  
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;  
Par les fentes des murs, des miasmes fiévreux  
Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes  
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance  
Altère votre soif et roidit votre peau,  
Et le vent furibond de la concupiscence  
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,  
A travers les déserts courez comme les loups ;  
Faites votre destin, âmes désordonnées,  
Et fuyez l'infini que vous portez en vous !

(*Les Fleurs du Mal*)



## ISIDORE DUCASSE

### COMTE DE LAUTRÉAMONT

1847-1870

Il est difficile de parler froidement du Comte de Lautréamont. Sa vie étrange et mystérieuse, sa mystérieuse et étrange poésie exaltent ceux qui ont l'ambition de le connaître.

L'homme fut un témoin impitoyable. Né à Montevideo, où son père était consul de France, il vint à Paris pour suivre les cours de l'école Polytechnique. A cette époque, il occupait une chambre dans un hôtel anonyme situé au n° 23 de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Cette pièce sombre était meublée d'un lit, de deux malles pleines de livres et d'un piano droit. Il y écrivait la nuit. Sa concierge raconte qu'il buvait un nombre incalculable de tasses de café. Le manuscrit des *Chants de Maldoror* fut remis à l'imprimeur en 1868. Ducasse quitta la rue Notre-Dame des-Victoires et s'installa 15, rue Vivienne. C'est dans cette maison qu'il commença la préface des *Poésies*.

Cette vie mystérieuse se termina le 24 novembre 1870, à l'âge de 20 ans. Le poète nous a laissé un témoignage de ce génie farouche qu'il a lui-même défini dans la préface de ses *Poésies*. « Allez la musique.

» Oui, bonnes gens, c'est moi qui vous ordonne de brûler sur une pelle rougie au feu, avec un peu de sucre jaune, le canard du doute, aux lèvres de vermouth, qui, répandant dans une lutte mélancolique entre le bien et le mal des larmes qui ne viennent pas du cœur, sans machine pneumatique, fait, partout, le vide universel. C'est ce que vous avez de mieux à faire. »

L'influence de Lautréamont sur les jeunes poètes fut considérable. Elle s'exerce encore sur beaucoup de ceux qui, depuis la guerre, ont entrepris d'écrire. La poésie de Lautréamont est indéfinissable parce qu'elle est indéfinie. Elle est purement la Poésie avec un grand P. Ce souffle inépuisable passe et s'impose à l'esprit. Un frisson s'empare du lecteur et l'on s'incline avec soumission. Cette grandeur souveraine, cette force miraculeuse ont bouleversé « les grandes têtes folles » de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Beaucoup (Remy de Gourmont, Léon Bloy, etc.) ont eu peur et ont prétendu aussitôt que l'auteur des *Chants de Maldoror* était fou. Facile mensonge. D'autres, plus sincères, je parle de Valéry Larbaud et de Léon-Paul Fargue, ont avoué leur admiration. Depuis, d'autres, plus jeunes, ont su imposer leur



admiration, et nul ne songe plus aujourd'hui à discuter la poésie de Lautréamont.

BIBLIOGRAPHIE.— *Les Chants de Maldoror* (1868), réédité à la Sirène, 1920 ; *Poésies* (posthume), Au Sans Pareil, 1917.

## LES CHANTS DE MALDOROR

### IX

Je me propose, sans être ému, de déclamer à grande voix la strophe sérieuse et froide que vous allez entendre. Vous, faites attention à ce qu'elle contient, et gardez vous de l'impression pénible qu'elle ne manquera pas de laisser, comme une flétrissure, dans vos imaginations troublées. Ne croyez pas que je sois sur le point de mourir, car je ne suis pas encore un squelette, et la vieillesse n'est pas collée à mon front. Ecartons en conséquence toute idée de comparaison avec le cygne, au moment où son existence s'envole, et ne voyez devant vous qu'un monstre, dont je suis heureux que vous ne puissiez pas apercevoir la figure ; mais moins horrible est-elle que son âme. Cependant, je ne suis pas criminel... Assez sur ce sujet. Il n'y a pas longtemps que j'ai revu la mer et foulé le pont des vaisseaux, et mes souvenirs sont vivaces comme si je l'avais quittée la veille. Soyez néanmoins, si vous le pouvez, aussi calmes que moi, dans cette lecture que je me repens déjà de vous offrir, et ne rougissez pas à la pensée de ce qu'est le cœur humain. O poulpe au regard de soie ! toi, dont l'âme est inséparable de la mienne ; toi, le plus beau des habitants du globe terrestre, et qui commandes à un sérail de quatre cents ventouses ; toi, en qui siègent noblement, comme dans leur résidence naturelle, par un commun accord, d'un lien indestructible, la douce vertu communicative et les grâces divines, pourquoi n'es-tu pas avec moi, ton ventre de mercure contre ma poitrine d'aluminium, assis tous les deux sur quelque rocher du rivage, pour contempler ce spectacle que j'adore !

Vieil océan, aux vagues de cristal, tu ressembles propor-



tionnellement à ces marques azurées que l'on voit sur le dos meurtri des mousses ; tu es un immense bleu, appliqué sur le corps de la terre ; j'aime cette comparaison. Ainsi, à ton premier aspect, un souffle prolongé de tristesse, qu'on croirait être le murmure de ta brise suave, passe, en laissant des ineffaçables traces, sur l'âme profondément ébranlée, et tu rappelles au souvenir de tes amants, sans qu'on s'en rende toujours compte, les rudes commencements de l'homme, où il fait connaissance avec la douleur, qui ne le quitte plus. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, ta forme harmonieuse sphérique, qui rejoint la face grave de la géométrie, je ne me rappelle que trop les petits yeux de l'homme, pareils à ceux du sanglier pour la petitesse, et à ceux des oiseaux de nuit pour la perfection circulaire du contour. Cependant, l'homme s'est cru beau dans tous les siècles. Moi, je suppose plutôt que l'homme ne croit à sa beauté que par amour-propre ; mais, qu'il n'est pas beau réellement et qu'il s'en doute ; car, pourquoi regarde-t-il la figure de son semblable, avec tant de mépris ? Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, tu es le symbole de l'identité : toujours égal à toi-même. Tu ne varies pas d'une manière essentielle, et si tes vagues sont quelque part en furie, plus loin, dans quelque autre zone, elles sont dans le calme le plus complet. Tu n'es pas comme l'homme, qui s'arrête dans la rue, pour voir deux bouledogues s'empoigner au cou, mais qui ne s'arrête pas, quand un enterrement passe ; qui est ce matin accessible et ce soir de mauvaise humeur ; qui rit aujourd'hui et pleure demain. Je te salue vieil océan !

Vieil océan, il n'y aurait rien d'impossible à ce que tu caches dans ton sein de futures utilités pour l'homme. Tu lui as déjà donné la baleine. Tu ne laisses pas facilement deviner aux yeux des sciences naturelles les mille secrets de ton intime organisation : tu es modeste. L'homme se vante sans cesse, et pour des minuties. Je te salue, vieil océan !



Vieil océan, les différentes espèces de poissons que tu nourris n'ont pas juré fraternité entre elles. Chaque espèce vit de son côté. Les tempéraments et les conformations qui varient dans chacune d'elles, expliquent, d'une manière satisfaisante, ce qui ne paraît d'abord qu'une anomalie. Il en est ainsi de l'homme, qui n'a pas les mêmes motifs d'excuse. Un morceau de terre est-il occupé par trente millions d'êtres humains, ceux-ci se croient obligés de ne pas se mêler de l'existence de leurs voisins, fixes comme des racines sur le morceau de terre qui suit. En descendant du grand au petit, chaque homme vit comme un sauvage dans sa tanière, et en sort rarement pour visiter son semblable, accroupi pareillement dans une autre tanière. La grande famille universelle des humains est une utopie digne de la logique la plus médiocre. En outre, du spectacle de tes mamelles fécondes se dégage la notion d'ingratitude ; car on pense aussitôt à ces parents nombreux, assez ingrats envers le Créateur pour abandonner le fruit de leur misérable union. Je te salue vieil océan !

Vieil océan, ta grandeur matérielle ne peut se comparer qu'à la mesure qu'on se fait de ce qu'il a fallu de puissance active pour engendrer la totalité de la masse. On ne peut pas t'embrasser d'un coup d'œil. Pour te contempler, il faut que la vue tourne son télescope, par un mouvement continu, vers les quatre points de l'horizon, de même qu'un mathématicien, afin de résoudre une équation algébrique, est obligé d'examiner séparément les divers cas possibles, avant de trancher la difficulté. L'homme mange des substances nourrissantes, et fait d'autres efforts, dignes d'un meilleur sort, pour paraître gras. Qu'elle se gonfle tant qu'elle voudra, cette adorable grenouille. Sois tranquille, elle ne t'égalerà pas en grosseur ; je le suppose du moins. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, tes eaux sont amères. C'est exactement le même goût que le fiel que distille la critique sur les beaux-arts, sur les sciences, sur tout. Si quelqu'un a du génie, on le fait passer pour un idiot ; si quelque autre est beau de corps, c'est un bossu affreux. Certes, il faut que l'homme sente avec force



son imperfection, dont les trois quarts d'ailleurs ne sont dus qu'à lui-même, pour la critiquer ainsi ! Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, les hommes, malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont pas encore parvenus à mesurer la profondeur vertigineuse de tes abîmes ; tu en as que les sondes les plus longues, les plus pesantes, ont reconnu inaccessibles. Aux poissons... ça leur est permis : pas aux hommes. Souvent, je me suis demandé quelle chose était la plus facile à reconnaître : la profondeur de l'océan ou la profondeur du cœur humain ! Souvent la main portée au front, debout sur les vaisseaux, tandis que la lune se balançait entre les mâts d'une façon irrégulière, je me suis surpris, faisant abstraction de tout ce qui n'était pas le but que je poursuivais, m'efforçant de résoudre ce difficile problème ! Oui, quel est le plus profond, le plus impénétrable des deux : l'océan ou le cœur humain ? Si trente ans d'expérience de la vie peuvent jusqu'à un certain point pencher la balance vers l'une ou l'autre de ces solutions, il me sera permis de dire que, malgré la profondeur de l'océan, il ne peut pas se mettre en ligne, quant à la comparaison sur cette propriété, avec la profondeur du cœur humain. J'ai été en relation avec des hommes qui ont été vertueux. Ils mouraient à soixante ans, et chacun ne manquait pas de s'écrier : « Ils ont fait le bien sur cette terre, c'est-à-dire qu'ils ont pratiqué la charité : voilà tout, ce n'est pas malin, chacun peut en faire autant. » Qui comprendra pourquoi deux amants qui s'idolâtraient la veille, pour un mot mal interprété, s'écartent, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, avec les aiguillons de la haine, de la vengeance, de l'amour et du remords, et ne se revoient plus, chacun drapé dans sa fierté solitaire ? C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux. Qui comprendra pourquoi l'on savoure non seulement les disgrâces générales de ses semblables, mais encore les particulières de ses amis les plus chers, tandis que l'on en est affligé en même temps ? Un exemple incontestable pour clore la série : l'homme dit hypocritement



oui et pense non. C'est pour cela que les marcassins de l'humanité ont tant de confiance les uns dans les autres et ne sont pas égoïstes. Il reste à la psychologie beaucoup de progrès à faire. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, tu es si puissant, que les hommes l'ont appris à leurs propres dépens. Ils ont beau employer toutes les ressources de leur génie... incapables de te dominer. Ils ont trouvé leur maître. Je dis qu'ils ont trouvé quelque chose de plus fort qu'eux. Ce quelque chose a un nom. Ce nom est : l'océan ! La peur que tu leur inspires est telle, qu'ils te respectent. Malgré cela, tu fais valser leurs plus lourdes machines avec grâce, élégance et facilité. Tu leur fais faire des sauts gymnastiques jusqu'au ciel, et des plongeurs admirables jusqu'au fond de tes domaines : un saltimbanque en serait jaloux. Bienheureux sont-ils, quand tu ne les enveloppes pas définitivement dans tes plis bouillonnants, pour aller voir, sans chemin de fer, dans tes entrailles aquatiques, comment se portent les poissons, et surtout comment ils se portent eux-mêmes. L'homme dit : « Je suis plus intelligent que l'océan. » C'est possible, c'est même assez vrai ; mais l'océan lui est plus redoutable que lui à l'océan : c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Ce patriarche observateur, contemporain des premières époques de notre globe suspendu, sourit de pitié, quand il assiste aux combats navals des nations. Voilà une centaine de leviathans qui sont sortis des mains de l'humanité. Les ordres emphatiques des supérieurs, les cris des blessés, les coups de canon, c'est du bruit fait exprès pour anéantir quelques secondes. Il paraît que le drame est fini, et que l'océan a tout mis dans son ventre. La gueule est formidable. Elle doit être grande vers le bas, dans la direction de l'inconnu ! Pour couronner enfin la stupide comédie, qui n'est pas même intéressante, on voit, au milieu des airs, quelque cigogne, attardée par la fatigue, qui se met à crier, sans arrêter l'envergure de son vol : « Tiens !... je la trouve mauvaise ! Il y avait en bas des points noirs ; j'ai fermé les yeux : ils ont disparu. » Je te salue, vieil océan !



Vieil océan, ô grand célibataire, quand tu parcoures la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques, tu t'enorgueillis à juste titre de ta magnificence native, et des éloges vrais que je m'empresse de te donner. Balancé voluptueusement par les mols effluves de ta lenteur majestueuse, qui est le plus grandiose parmi les attributs dont le souverain pouvoir t'a gratifié, tu déroules, au milieu d'un sombre mystère, sur toute sa surface sublime, tes vagues incomparables, avec le sentiment calme de ta puissance éternelle. Elles se suivent parallèlement, séparées par de courts intervalles. A peine l'une diminue, qu'une autre va à sa rencontre en grandissant, accompagnées du bruit mélancolique de l'écume qui se fond, pour nous avertir que tout est écume. (Ainsi, les êtres humains, ces vagues vivantes, meurent l'un après l'autre, d'une manière monotone ; mais sans laisser de bruit écumeux.) L'oiseau de passage se repose sur elles avec confiance, et se laisse abandonner à leurs mouvements, pleins d'une grâce fière, jusqu'à ce que les os de ses ailes aient recouvré leur vigueur accoutumée pour continuer leur pèlerinage aérien. Je voudrais que la majesté humaine ne fût que l'incarnation du reflet de la tienne. Je demande beaucoup, et ce souhait sincère est glorieux pour toi. Ta grandeur morale, image de l'infini, est immense comme la réflexion du philosophe, comme l'amour de la femme, comme la beauté divine de l'oiseau, comme les méditations du poète. Tu es plus beau que la nuit. Réponds-moi, océan, veux-tu être mon frère ? Remue-toi avec impétuosité... plus... plus encore, si tu veux que je te compare à la vengeance de Dieu ; allonge tes griffes livides en te frayant un chemin sur ton propre sein... c'est bien. Déroule tes vagues épouvantables, océan hideux, compris par moi seul, et devant lequel je tombe, prosterné à tes genoux. La majesté de l'homme est empruntée ; il ne m'imposera point : toi, oui. Oh ! quand tu t'avances, la crête haute et terrible, entouré de tes replis tortueux comme d'une cour, magnétiseur et farouche, roulant tes ondes les unes sur les autres, avec la conscience de ce que tu es, pendant que tu pousses, des profondeurs de ta poitrine, comme accablé



d'un remords intense que je ne puis pas découvrir, ce sourd mugissement perpétuel que les hommes redoutent tant, même quand ils te contemplent, en sûreté, tremblants sur le rivage, alors, je vois qu'il ne m'appartient pas, le droit insigne de me dire ton égal. C'est pourquoi, en présence de ta supériorité, je te donnerais tout mon cœur (et nul ne sait la quantité d'amour que contiennent mes inspirations vers le beau), si tu ne me faisais douloureusement penser à mes semblables, qui forment avec toi le plus ironique contraste, l'antithèse la plus bouffonne que l'on ait jamais vue dans la création : je ne puis pas t'aimer, je te déteste. Pourquoi reviens-je à toi, pour la millième fois, vers tes bras amis, qui s'entr'ouvrent pour caresser mon front brûlant, qui voit disparaître la fièvre à leur contact ! Je ne connais pas ta destinée cachée : tout ce qui te concerne m'intéresse. Dis-moi donc si tu es la demeure du prince des ténèbres. Dis-le moi... dis-le moi, océan (à moi seul, pour ne pas attrister ceux qui n'ont encore connu que les illusions), et si le souffle de Satan crée les tempêtes qui soulèvent tes eaux salées jusqu'aux nuages. Il faut que tu me le dises, parce que je me réjouirais de savoir l'enfer si près de l'homme. Je veux que celle-ci soit la dernière strophe de mon invocation. Par conséquent, une seule fois encore, je veux te saluer et te faire mes adieux ! Vieil océan, aux vagues de cristal... Mes yeux se mouillent de larmes abondantes, et je n'ai pas la force de poursuivre ; car, je sens que le moment est venu de revenir parmi les hommes, à l'aspect brutal ; mais... courage ! faisons un grand effort, et accomplissons, avec le sentiment du devoir, notre destinée sur cette terre. Je te salue, vieil océan !

## XXXVII

Deux piliers, qu'il n'était pas difficile et encore moins possible de prendre pour des baobabs, s'apercevaient dans la vallée, plus grands que deux épingles. En effet, c'étaient deux tours énormes. Et, quoique deux baobabs, au premier



coup d'œil, ne ressemblent pas à deux épingles, ni même à deux tours, cependant, en employant habilement les ficelles de la prudence, on peut affirmer, sans crainte d'avoir tort (car, si cette affirmation était accompagnée d'une seule parcelle de crainte, ce ne serait plus une affirmation ; quoiqu'un même nom exprime ces deux phénomènes de l'âme qui représentent des caractères assez tranchés pour ne pas être confondus légèrement) qu'un baobab ne diffère pas tellement d'un pilier, que la comparaison soit défendue entre ces formes architecturales... ou géométriques... ou l'une ou l'autre... ou ni l'une ni l'autre... ou plutôt formes élevées et massives. Je viens de trouver, je n'ai pas la prétention de dire le contraire, les épithètes propres aux substantifs pilier et baobab : que l'on sache bien que ce n'est pas, sans une joie mêlée d'orgueil, que je fais la remarque à ceux qui, après avoir relevé leurs paupières, ont pris la très louable résolution de parcourir ces pages, pendant que la bougie brûle, si c'est la nuit, pendant que le soleil éclaire, si c'est le jour. Et encore, quand même une puissance supérieure nous ordonnerait, dans les termes le plus clairement précis, de rejeter, dans les abîmes du chaos, la comparaison judicieuse que chacun a certainement pu savourer avec impunité, même alors, et surtout alors, que l'on ne perde pas de vue cet axiome principal, les habitudes contractées par les ans, les livres, le contact de ses semblables, et le caractère inhérent à chacun qui se développe dans une efflorescence rapide, imposeraient, à l'esprit humain, l'irréparable stigmate de la récidive, dans l'emploi criminel, en se plaçant momentanément et spontanément au point de vue de la puissance supérieure (d'une figure de rhétorique que plusieurs méprisent, mais que beaucoup encensent). Si le lecteur trouve cette phrase trop longue, qu'il accepte mes excuses : mais, qu'il ne s'attende pas de ma part à des bassesses. Je puis avouer mes fautes ; mais non les rendre plus graves par ma lâcheté. Mes raisonnements se choqueront quelquefois contre les grelots de la folie et l'apparence sérieuse de ce qui n'est en somme que grotesque (quoi-



que, d'après certains philosophes, il soit assez difficile de distinguer le bouffon du mélancolique, la vie elle-même étant un drame comique ou une comédie dramatique) ; cependant, il est permis à chacun de tuer des mouches et même des rhinocéros, afin de se reposer de temps en temps d'un travail trop escarpé. Pour tuer les mouches, voici la manière la plus expéditive, quoique ce ne soit pas la meilleure : on les écrase entre les deux premiers doigts de la main. La plupart des écrivains qui ont traité ce sujet à fond ont calculé, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il est préférable, dans plusieurs cas, de leur couper la tête. Si quelqu'un me reproche de parler d'épingles, comme d'un sujet radicalement frivole, qu'il remarque sans parti pris que les grands effets ont été souvent produits par les plus petites causes. Et, pour ne pas m'éloigner davantage du cadre de cette feuille de papier, ne voit-on pas que le laborieux morceau de littérature que je suis à composer, depuis le commencement de cette strophe, serait peut-être moins goûté, s'il prenait son point d'appui dans une question épineuse de chimie ou de pathologie interne ? Au reste, tous les goûts sont dans la nature ; et, quand, au commencement, j'ai comparé les piliers aux épingles avec tant de justesse (certes, je ne croyais pas qu'on viendrait, un jour, me le reprocher), je me suis basé sur les lois de l'optique, qui ont établi que, plus le rayon visuel est éloigné de l'objet, plus l'image se reflète à diminution dans la rétine.

C'est ainsi que ce que l'inclinaison de notre esprit à la farce, prend pour un misérable coup d'esprit, n'est, la plupart du temps, dans la pensée de l'auteur, qu'une vérité importante, proclamée avec majesté ! Oh ! ce philosophe insensé qui éclata de rire, en voyant un âne manger une figue ! Je n'invente rien : les livres antiques ont raconté, avec les plus amples détails, ce volontaire et honteux dépouillement de la noblesse humaine. Moi, je ne sais pas rire. Je n'ai jamais pu rire, quoique plusieurs fois j'ai essayé de le faire. C'est très difficile d'apprendre à rire. Ou, plutôt, je crois qu'un sentiment de répugnance à cette monstruosité forme une marque essentielle



de mon caractère. Eh bien, j'ai été témoin de quelque chose de plus fort : j'ai vu une figue manger un âne ! Et, cependant, je n'ai pas ri ; franchement, aucune partie buccale n'a remué. Le besoin de pleurer s'empara de moi si fortement, que mes yeux laissèrent tomber une larme. « Nature ! nature ! m'écriai-je en sanglotant, l'épervier déchire le moineau, la figue mange l'âne et le ténia dévore l'homme ! » Sans prendre la résolution d'aller plus loin, je me demande en moi-même si j'ai parlé de la manière dont on tue les mouches. Oui, n'est-ce pas ? Il n'en est pas moins vrai que je n'avais pas parlé de la destruction des rhinocéros ! Si certains amis me prétendaient le contraire, je ne les écouterai pas et je me rappellerai que la louange et la flatterie sont deux grandes pierres d'achoppement. Cependant, afin de contenter ma conscience autant que possible, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que cette dissertation sur le rhinocéros m'entraînerait hors des frontières de la patience et du sang-froid, et, de son côté, découragerait probablement (ayons, même, la hardiesse de dire certainement) les générations présentes. N'avoir pas parlé du rhinocéros après la mouche ! Au moins, pour excuse passable, aurais-je dû mentionner avec promptitude (et je ne l'ai pas fait !) cette omission non préméditée, qui n'étonnera pas ceux qui ont étudié à fond les contradictions réelles et inexplicables qui habitent les lobes du cerveau humain. Rien n'est indigne pour une intelligence grande et simple : le moindre phénomène de la nature, s'il y a mystère en lui, deviendra, pour le sage, inépuisable matière à réflexion. Si quelqu'un voit un âne manger une figue ou une figue manger un âne (ces deux circonstances ne se présentent pas souvent, à moins que ce ne soit en poésie), soyez certain qu'après avoir réfléchi deux ou trois minutes, pour savoir quelle conduite prendre, il abandonnera le sentier de la vertu et se mettra à rire comme un coq ! Encore, n'est-il pas exactement prouvé que les coqs ouvrent exprès leur bec pour imiter l'homme et faire une grimace tourmentée. J'appelle grimace dans les oiseaux ce qui porte le même nom dans l'humanité ! Le coq ne sort pas de sa



nature, moins par incapacité que par orgueil. Apprenez-leur à lire, ils se révoltent. Ce n'est pas un perroquet qui s'extasierait ainsi devant sa faiblesse, ignorante ou impardonnable ! Oh ! avilissement exécrable ! Comme on ressemble à une chèvre quand on rit ! Le calme du front a disparu pour faire place à deux énormes yeux de poissons qui (n'est-ce pas déplorable ?)... qui ...se mettent à briller comme des phares ! Souvent, il m'arrivera d'énoncer, avec solennité, les propositions les plus bouffonnes, je ne trouve pas que cela devienne un motif péremptoirement suffisant pour élargir la bouche ! Je ne puis m'empêcher de rire, me répondrez-vous ; j'accepte cette explication absurde, mais, alors, que ce soit un rire mélancolique. Riez, mais pleurez en même temps. Si vous ne pouvez pas pleurer par les yeux, pleurez par la bouche. Est-ce encore impossible, urinez ; mais, j'avertis qu'un liquide quelconque est ici nécessaire, pour atténuer la sécheresse que porte, dans ses flancs, le rire, aux traits fendus en arrière. Quant à moi, je ne me laisserai pas décontenancer par les gloussements cocasses et les beuglements originaux de ceux qui trouvent toujours quelque chose à redire dans un caractère qui ne ressemble pas au leur, parce qu'il est une des innombrables modifications intellectuelles que Dieu, sans sortir d'un type primordial, créa pour gouverner les charpentes osseuses. Jusqu'à nos temps, la poésie fit une route fausse ; s'élevant jusqu'au ciel ou rampant jusqu'à terre, elle a méconnu les principes de son existence, et a été, non sans raison, constamment bafouée par les honnêtes gens. Elle n'a pas été modeste... qualité la plus belle qui doive exister dans un être imparfait ! Moi, je veux montrer mes qualités ; mais, je ne suis pas assez hypocrite pour cacher mes vices ! Le rire, le mal, l'orgueil, la folie, paraîtront, tour à tour, entre la sensibilité et l'amour de la justice, et serviront d'exemple à la stupéfaction humaine ; chacun s'y reconnaîtra, non pas tel qu'il devrait être, mais tel qu'il est. Et peut-être que ce simple idéal, conçu par mon imagination, surpassera, dépendant, tout ce que la poésie a trouvé jusqu'ici de plus grandiose et de plus sacré. Car, si je laisse



mes vices transpirer dans ces pages, on ne croira pas mieux aux vertus que j'y fais resplendir, et dont je placerai l'auréole si haut que les plus grands génies de l'avenir témoigneront, pour moi, une sincère reconnaissance. Ainsi donc, l'hypocrisie sera chassée carrément de ma demeure. Il y aura, dans mes chants, une preuve imposante de puissance, pour mépriser ainsi les opinions reçues. Il chante pour lui seul, et non pas pour ses semblables. Il ne place pas la mesure de son inspiration dans la balance humaine. Libre comme la tempête, il est venu échouer, un jour, sur les plages indomptables de sa terrible volonté ! Il ne craint rien, si ce n'est lui-même ! Dans ses combats surnaturels, il attaqua l'homme et le Créateur, avec avantage, comme quand l'espadon enfonce son épée dans le ventre de la baleine : qu'il soit maudit, par ses enfants et par ma main décharnée, celui qui persiste à ne pas comprendre les kangaroos implacables du rire et les poux audacieux de la caricature !... Deux tours énormes s'apercevaient dans la vallée ; je l'ai dit au commencement. En les multipliant par deux, le produit était quatre... Mais je ne distinguai pas très bien la nécessité de cette opération d'arithmétique. Je continuai ma route, avec la fièvre au visage, et je m'écriai sans cesse : « Non... non... je ne distingue pas très bien la nécessité de cette opération d'arithmétique ! » J'avais entendu des craquements de chaînes, et des gémissements douloureux. Que personne ne trouve possible, quand il passera dans cet endroit, de multiplier les tours par deux, afin que le produit soit quatre ! Quelques-uns soupçonnent que j'aime l'humanité comme si j'étais sa propre mère, et que je l'eusse portée, neuf mois, dans mes flancs parfumés ; c'est pourquoi, je ne repasse plus dans la vallée où s'élèvent les deux unités du multiplicande.

*(Les chants de Maldoror)*



## CHARLES CROS

1842-1888

C'est une singulière destinée que celle de Charles Cros. On peut le citer comme le type le plus parfait du méconnu.

Charles Cros devrait être un des hommes les plus célèbres de son époque. Il récitait au Chat Noir des monologues qui eurent un immense succès. Quels hommes nés vers 1850 ne connaissent pas le *Hareng saur*. Ces monologues, Coquelin Cadet allait les récitant de salon en salon et c'étaient ceux-là même qui obtenaient le plus de succès.

Cros était aussi un très grand savant. On croit généralement que c'est Edison, le physicien américain qui fut l'inventeur du phonographe. On oublie que quelques années auparavant, Charles Cros inventa et construisit le premier appareil de ce genre. Qui de nos jours se doute que le gramophone fut inventé par un poète qui gagnait sa vie en récitant des monologues dans un cabaret de Montmartre. Ce qu'on a oublié aussi c'est que Charles Cros fut un très grand poète. Quelqu'un qui le connaissait bien et dont la gloire aujourd'hui dépasse celle de tous ses contemporains, Paul Verlaine, déclarait qu'il devait tout à Charles Cros et à Arthur Rimbaud. Ce dernier poète, ce grand, cet immense poète savait bien lui aussi ce qu'il devait à Cros. D'ailleurs dans certains poèmes en prose de Charles Cros, et là seulement, on retrouve le merveilleux miracle des *Illuminations*. A vrai dire Cros fut un très grand poète. Il précéda et montra la voie à tous les poètes dignes de ce nom. Ceux qui le connurent, parlons seulement des poètes, depuis Verlaine et surtout Germain Nouveau et Rimbaud saluèrent en lui la poésie.

Il est mort comme il avait toujours vécu dans une terrible misère. Tous, même François Coppée, qui le raconta plus tard ne pouvait s'empêcher d'admirer cet homme qui préférait la poésie à la gloire, la vie à l'honneur, cet honneur bourgeois qui fige et détruit tant d'âmes.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Coffret de Santal* (Lemerre 1873 et Tresse 1879). — *Le Fleuve* (Eau forte 1875). — *La Vision du grand canal royal des Deux Mers* (Lemerre 1888). — *Le Collier de Griffes. Derniers vers inédits* (Stock, 1908).



## CHANSON DE LA COTE

Voici rentrer l'officier de marine,  
Il a de noirs favoris.  
Le vent de mer a gonflé sa narine,  
Il dit combien de vaisseaux il a pris.

Voici rentrer l'officier de marine,  
Il a deux beaux galons d'or.  
Il veut surprendre, au logis, Mathurine  
Sa femme, son plus précieux trésor.

Voici rentrer l'officier de marine,  
Il veut revoir sa maison,  
Son lard qui sèche et ses sacs de farine,  
Ses pommiers lourds de pommes à foison.

Repars bien vite, officier de marine,  
Tes pommiers on a coupé,  
Tes sacs vidés, ton lard frit. Mathurine  
Avec des gens de terre t'a trompé.

Repars bien vite, officier de marine,  
Pour un voyage bien long.  
Tes favoris seront blancs, ta narine  
Sera ridée au troisième galon.

*(Le Coffret de Santal.)*

## LA VIE IDÉALE

*à May.*

Une salle avec du feu, des bougies,  
Des soupers toujours servis, des guitares,  
Des fleurets, des fleurs, tous les tabacs rares,  
Où l'on causerait pourtant sans orgies.



Au printemps lilas, roses et muguets,  
En été jasmins, œillets et tilleuls  
Rempliraient la nuit du grand parc où, seuls  
Parfois, les rêveurs fuiraient les bruits gais.

Les hommes seraient tous de bonne race,  
Dompteurs familiers des Muses hautaines,  
Et les femmes, sans cancans et sans haines,  
Illumineraient les soirs de leur grâce.

Et l'on songerait, parmi ces parfums  
De bras, d'éventails, de fleurs, de peignoirs,  
De fins cheveux blonds, de lourds cheveux noirs,  
Aux pays lointains, aux siècles défunts.

*(Le Coffret de Santal.)*

## LE HARENG SAUR

*à Guy.*

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,  
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,  
Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains — sales, sales, sales,  
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, pointu,  
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,  
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,  
Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, qui tombe,  
Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,  
Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.



Il redescend de l'échelle — haute, haute, haute,  
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,  
Et puis, il s'en va ailleurs — loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur, — sec, sec, sec,  
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,  
Très lentement se balance — toujours, toujours, toujours.

J'ai composé cette histoire — simple, simple, simple,  
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves,  
Et amuser les enfants — petits, petits, petits.

*(Le Coffret de Santal.)*

#### AVENIR

Les coquelicots noirs et les bleuets fanés  
Dans le foin capiteux qui réjouit l'étable,  
La lettre jaunie où mon aïeul respectable  
A mon aïeule fit des serments surannés,

La tabatière où mon grand oncle a mis le nez,  
Le trictrac incrusté sur la petite table  
Me ravissent. Ainsi dans un temps supputable  
Mes vers vous raviront, vous qui n'êtes pas nés.

Or, je suis très vivant. Le vent qui vient m'envoie  
Une odeur d'aubépine en fleur et de lilas,  
Le bruit de mes baisers couvre le bruit des glas.

O lecteurs à venir, qui vivez dans la joie  
Des seize ans, des lilas et des premiers baisers,  
Vos amours font jouir mes os décomposés.

*(Le Coffret de Santal.)*



## PLURIEL FÉMININ

Je suis encombré des amours perdues,  
Je suis effaré des amours offertes.  
Vous voici pointer, jeunes feuilles vertes.  
Il faut vous payer, noces qui sont dues.

La neige descend, plumes assidues.  
Hiver en retard, tu me déconcertes.  
Froideur des amis, tu m'étonnes, certes.  
Et mes routes sont désertes, ardues.

Amours neuves, et vous amours passées  
Vous vous emmêlez trop dans mes pensées  
En des discordances éoliennes.

Printemps, viens donc vite et de tes poussées  
D'un balai d'églantines insensées  
Chasse de mon cœur les amours anciennes !

*(Le Collier de Griffes.)*

## MAUSSADERIE

*A Albert Tinchant.*

A notre époque froide, on ne fait plus l'amour.  
Loin des bois endormeurs et loin des femmes nues  
Les pauvres vont, cherchant ces sommes inconnues  
Que cachent les banquiers, inquiets nuit et jour.

C'était bien bon l'odeur des pains sortant du four,  
C'était bien beau, dans l'ouest, l'éclat doré des nues,  
Quand les brumes d'automne étaient déjà venues,  
Alors qu'on ramenait les bœufs las du labour !



Les aspirations n'étaient pas étouffées,  
Et dans la ville heureuse on voyait des trophées,  
On entendait sonner la victoire au tambour.

On rêvait d'or, d'azur, de fêtes à la cour,  
Et du prince Charmant, filleul des belles fées.  
A notre époque froide, on ne fait plus l'amour !

*(Le Collier de Griffes.)*

### EN COUR D'ASSISES

*à Édouard Dubus.*

Je suis l'expulsé des vieilles pagodes  
Ayant un peu ri pendant le Mystère ;  
Les anciens ont dit : Il fallait se taire  
Quand nous récitons, solennels, nos odes.

Assis sur mon banc, j'écoute les codes  
Et ce magistrat, sous sa toge, austère,  
Qui guigne la dame aux yeux de panthère,  
Au corsage orné comme les géodes.

Il y a du monde en cette audience,  
Il y a des gens remplis de science,  
Ça ne manque pas de l'élément femme.

Flétri, condamné, traité de poète,  
Sous le couperet je mettrai ma tête  
Que l'opinion publique réclame !

*(Le Collier de Griffes.)*



## JE SUIS UN HOMME MORT

Je suis un homme mort depuis plusieurs années ;  
Mes os sont recouverts par les roses fanées.

*(Le Collier de Griffes.)*

## SONNET

Je sais faire des vers perpétuels. Les hommes  
Sont ravis à ma voix qui dit la vérité.  
La suprême raison dont j'ai, fier, hérité  
Ne se payerait pas avec toutes les sommes.

J'ai tout touché : le feu, les femmes, et les pommes ;  
J'ai tout senti : l'hiver, le printemps et l'été ;  
J'ai tout trouvé, nul mur ne m'ayant arrêté.  
Mais Chance, dis-moi donc de quel nom tu te nommes ?

Je me distrais à voir à travers les carreaux  
Des boutiques, les gants, les truffes et les chèques  
Où le bonheur est un suivi de six zéros.

Je m'étonne, valant bien les rois, les évêques,  
Les colonels et les receveurs généraux  
De n'avoir pas de l'eau, du soleil, des pastèques.

*(Le Collier de Griffes.)*

## INSOUMISSION

*à Lionel Nunès.*

Vivre tranquille en sa maison,  
Vertueux, ayant bien raison,  
Vaut autant boire du poison.



Je ne veux pas de maladie,  
Ma fierté n'est pas refroidie,  
J'entends la jeune mélodie.

J'entends le bruit de l'eau qui court,  
J'entends gronder l'orage lourd,  
L'art est long et le temps est court.

Tant mieux, puisqu'il y a des pêches,  
Du vin frais et des filles fraîches,  
Et l'incendie et ses flammèches.

On naît filles, on naît garçons.  
On vit en chantant des chansons,  
On meurt en buvant des boissons.

*(Le Collier de Griffes.)*

### AU CAFÉ

Le rêve est de ne pas dîner,  
Mais boire, causer, badiner  
Quand la nuit tombe ;  
Épuisant les apéritifs,  
On rit des cyprès et des ifs  
Ombrant la tombe.

Et chacun a toujours raison  
De tout, tandis qu'à la maison  
La soupe fume,  
On oublie, en mots triomphants,  
Le rire nouveau des enfants  
Qui nous parfume.



On traverse, vague semis,  
Les amis et les ennemis  
Que l'on évite.  
Il vaudrait mieux jouer aux dés,  
Car les mots sont des procédés  
Dont on meurt vite.

Ces gens du café, qui sont-ils ?  
J'ai dans les quarts d'heure subtils  
Trouvé des choses  
Que jamais ils ne comprendront,  
Et, dédaigneux, j'orne mon front  
Avec des roses.

*(Le Collier de Griffes.)*

### SONNET

Je ne vous ferai pas de vers,  
Madame, blonde entre les blondes,  
Vous réduiriez trop l'univers,  
Vous seriez reine sur les mondes.

Vos yeux de saphir, grands ouverts,  
Inquiètent comme les ondes  
Des fleuves, des lacs et des mers  
Et j'en ai des rages profondes.

Mais je suis pourtant désarmé  
Par la bouche, rose de mai,  
Qui parle si bien sans parole.

Et qui dit le mot sans pareil,  
Fleur délicieusement folle  
Écluse à Paris, au soleil.

*(Le Collier de Griffes.)*



## ARTHUR RIMBAUD

1854-1891

Arthur Rimbaud est né à Charleville, en 1854. Jusqu'à l'âge de treize ans, il fait de brillantes études au collège de cette ville. Ce sont alors ses escapades multiples à Paris. Il est introduit dans tous les milieux littéraires, en particulier chez Théodore de Banville. A 18 ans il publie *Une saison en Enfer*. Dès l'apparition de ce livre, il en brûle tous les exemplaires. A vingt ans il voyage à travers l'Europe, fait tous les métiers sans jamais s'enrichir. Plus tard il vend des fusils de contrebande en Abyssinie. Une tumeur au genou l'oblige à se faire amputer la jambe à Paris. Il repart sur ses béquilles jusqu'à Marseille, où il meurt dans un hôpital.

Plusieurs générations de poètes se réclament aujourd'hui du garçon de quinze ans qui nous a laissé pour tout héritage littéraire un unique petit volume, mais si précieux, de vers et de poèmes en prose.

Il y a, paraît-il un *cas Rimbaud*, un mystère dans la vie de Rimbaud : à vingt ans cet adolescent génial renonce à la littérature. Après une enfance sauvage et révoltée de vagabond, après avoir, à Paris, traversé les cénacles stupéfaits, entraîné, sans y prendre garde, Verlaine loin de son foyer, retenu l'attention de Victor Hugo, il quitte tout et part à la recherche exclusive d'aventures et d'argent. Le plus extraordinaire cependant dans la destinée de ce poète, c'est peut-être celle de son œuvre. Longtemps, les poèmes de Rimbaud ont été considérés simplement comme les premiers modèles de l'école symboliste ; aujourd'hui, c'est de ces mêmes poèmes que se réclame toute la jeune poésie moderne.

Comme une religion nouvelle, les *Illuminations* ont influencé toute une lignée de poètes jusqu'aux dadaïstes. Paul Claudel a déclaré qu'il leur devait sa conversion au catholicisme...

Sans doute c'est qu'avec Rimbaud surgit et triomphe l'inconscient. Pour la première fois, l'inconscient apparaît avec un caractère sacré. Des poèmes de cet adolescent jaillit, comme la source miraculeuse du rocher biblique, une force inconnue jusqu'alors, sauvage, irrépressible, libératrice et si pure, qui emporte et élève. Sans ordre et presque sans phrases, avec des images et des mots nés au hasard dans son esprit surexcité, ce bohème naïf recrée un univers de sons, de couleurs et d'images. Il nous donne ses visions, sorties toutes vivantes et toutes armées de son cerveau, irréductibles à la logique et à la pensée claire, mais fulgurantes et durables. Dans cette ivresse, il libère la poésie de ses dernières pudeurs et le vers des moules nouvellement fabriqués par les Parnassiens et repris plus tard par les néo-classiques.

Que ce soit un enfant qui nous ait le premier révélé l'inconscient, il n'y a là qu'un phénomène naturel et bien facilement compréhensible.



Réciproquement le prolongement de cette poésie sur toute notre jeune poésie moderne explique son caractère parfois enfantin, son rajeunissement. A peine Rimbaud a-t-il recours à l'imagination. Ignorant toute poésie didactique, philosophique, morale ou psychologique, il ne décrit jamais ce petit espace de son âme ou de sa pensée où l'attention projette la lumière de la raison. Ce qui l'attire, c'est au contraire la pénombre et l'ombre qui flottent autour de ce point lumineux et qu'il éclaire dans ses brusques *Illuminations*. Son atroce sauvagerie, sa froide cruauté, son égoïsme farouche, toutes les passions primitives de son inconscient s'échappent et aussi son furieux besoin de jouir sans que diminue jamais son ennui ingénu de la vie.

Il parle cependant bien peu de son spleen. Trop encore. Si plus tard il n'écrit plus une ligne, s'il pense à ses œuvres de jeunesse avec honte comme à des choses inexistantes, c'est qu'il savait y retrouver des jugements sur la valeur de la vie, jugements qui soulevèrent le mépris de l'homme d'action qu'il est devenu.

BIBLIOGRAPHIE. — *Une saison en Enfer*. (Bruxelles, Alliance typographique Poot & C<sup>ie</sup>, 1873). — *Les Illuminations*, (publiées par Paul Verlaine. Editions de la Vogue à 200 exemplaires, 1886). — *Le Reliquaire* (Genonceaux, Paris 1891). — *Les Illuminations, Une saison en Enfer* (préface de Verlaine, Vanier, 1892). — *Poésies complètes*, (préface de Verlaine. Vanier, 1895). — *Œuvres complètes de Jean-Arthur Rimbaud*. (*Poésies*. 1869-1872. *Les Illuminations et autres Illuminations*, 1872-1873. *Une saison en Enfer*, 1873). (Avec un portrait de Fantin-Latour. Mercure de France, 1891). — *Les Mains de Jeanne Marie*. Avec un portrait par Forain, (Au Sans Pareil, 1919). — *Un cœur sous une Soutane* (Ronald Davis, 1924).

## COMÉDIE DE LA SOIF

### I

#### Les parents

Nous sommes tes Grands Parents

Les Grands !

Couverts des froides sueurs

De la lune et des verdure.

Nos vins secs avaient du cœur !

Au soleil sans imposture

Que faut-il à l'homme ? boire.



MOI. — Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes Grands Parents  
Des champs.

L'eau est au fond des osiers ;  
Vois le courant du fossé  
Autour du château mouillé.  
Descendons en nos celliers ;  
Après, le cidre et le lait.

MOI. — Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes Grands Parents ;  
Tiens, prends  
Les liqueurs dans nos armoires.  
Le Thé, le Café, si rares,  
Frémissent dans leurs bouilloires.  
— Vois les images, les fleurs.  
Nous rentrons du cimetière.

MOI. — Ah ! tarir toutes les urnes !

## II

### L'esprit

Eternelles Ondines,  
Divisez l'eau fine.

Vénus, sœur de l'azur,  
Emeus le flot pur.

Juifs errants de Norvège,  
Dites-moi la neige.

Anciens exilés chers,  
Dites-moi la mer.



MOI. — Non, plus ces boissons pures,  
Ces fleurs d'eau pour verres,  
Légendes ni figures  
Ne me désaltèrent.

Chansonnier, ta filleule  
C'est ma soif si folle,  
Hydre intime sans gueules  
Qui mine et désole.

## III

## Les amis

Viens, les Vins vont aux plages,  
Et les flots par millions !  
Vois le Bitter sauvage  
Rouler du haut des monts !  
Gagnons, pèlerins sages,  
L'Absinthe aux verts piliers...

MOI. — Plus ces paysages.  
Qu'est l'ivresse, Amis ?

J'aime autant, mieux même,  
Pourrir dans l'étang,  
Sous l'affreuse crème,  
Près des bois flottants.

## IV

## Le pauvre songe

Peut-être un Soir m'attend  
Où je boirai tranquille  
En quelque vieille Ville,  
Et mourrai plus content :  
Puisque je suis patient !



Si mon mal se résigne,  
Si jamais j'ai quelque or,  
Choisirai-je le Nord  
Ou le pays des Vignes ?...  
— Ah, songer est indigne.

Puisque c'est pure perte !  
Et si je redeviens  
Le voyageur ancien,  
Jamais l'auberge verte  
Ne peut bien m'être ouverte.

## V

## Conclusion

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,  
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,  
Les bêtes des eaux, la bête asservie,  
Les derniers papillons !... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,  
— Oh ! favorisé de ce qui est frais !  
Expirer en ces violettes humides  
Dont les aurores chargent ces forêts ?

(Illuminations)

## FÊTES DE LA FAIM

Ma faim, Anne, Anne,  
Fuis sur ton âne.

Si j'ai du goût, ce n'est guère  
Que pour la terre et les pierres.  
Dinn ! dinn ! dinn ! dinn ! Mangeons l'air  
Le roc, les charbons, le fer.



Mes faims, tournez. Paissez, faims,  
Le pré des sons !  
Attirez le gai venin  
Des liserons ;

Mangez les cailloux qu'un pauvre brise,  
Les vieilles pierres d'églises,  
Les galets, fils des déluges,  
Pains couchés aux vallées grises !

Mes faims, c'est les bouts d'air noir,  
L'azur sonneur ;  
— C'est l'estomac qui me tire,  
C'est le malheur.

Sur terre ont paru les feuilles :  
Je vais aux chairs de fruit blettes.  
Au sein du sillon je cueille  
La doucette et la violette.

Ma faim, Anne, Anne,  
Fuis sur ton âne.

(Mumina ons)

### BONHEUR

O saisons, ô châteaux !  
Quelle âme est sans défaut !

J'ai fait la magique étude  
Du bonheur, qu'aucun n'élude.

Salut à lui chaque fois  
Que chante le coq gaulois.



Ah ! je n'aurai plus d'envie :  
Il s'est chargé de ma vie.

Ce charme a pris âme et corps  
Et disperse les efforts.

O saisons, ô châteaux !

L'heure de la fuite, hélas !  
Sera l'heure du trépas.

O saisons, ô châteaux !

*(Illuminations)*

#### QUATRAIN

L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles,  
L'infini roule blanc de ta nuque à tes reins ;  
La mer a perlé rousse à tes mammes vermeilles  
Et l'Homme saigne noir à ton flanc souverain...

*(Poésies)*

#### SOLDE

A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse  
ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la  
probité infernale des masses ! ce que le temps ni la science  
n'ont pas à reconnaître :

Les Voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies  
chorales et orchestrales et leurs applications instantanées ;  
l'occasion unique, de dégager nos sens !



A vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

A vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et comforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font !

A vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. Les trouvailles et les termes non soupçonnés, — possession immédiate.

Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, — et ses secrets affolants pour chaque vice — et sa gaieté effrayante pour la foule.

A vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de si tôt.

*(Illuminations)*

## APRÈS LE DELUGE

Aussitôt que l'idée du déluge se fut rassise,

Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel, à travers la toile d'araignée.

Oh ! les pierres précieuses qui se cachaient, — les fleurs qui regardaient déjà.



Dans la grande rue sale, les étals se dressèrent, et l'on tira les barques vers la mer étagée là-haut comme sur les gravures.

Le sang coula, chez Barbe-Bleue, — aux abattoirs, dans les cirques, où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.

Les castors bâtirent. Les « mazagrans » fumèrent dans les estaminets.

Dans la grande maison de vitres encore ruisselantes, les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images.

Une porte claqua ; et, sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée.

Madame ... établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célébrèrent aux cent mille autels de la cathédrale.

Les caravanes partirent. Et le Splendide-Hôtel fut bâti dans le chaos de glaces et de nuit du pôle.

Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, — et les églogues en sabots grognant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharie me dit que c'était le printemps.

Sourds, étang ; — écume, roule sur le pont et passe par-dessus les bois ; — draps noirs et orges, éclairs et tonnerre, montez et roulez ; — eaux et tristesses, montez et relevez les déluges.

Car depuis qu'ils se sont dissipés, — oh, les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes ! — c'est un ennui ! Et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons.

(Illuminations)



## ENFANCE

## I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms féroce­ment grecs, slaves, celtiques.

A la lisière de la forêt, — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvres d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer ; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés, — jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l'heure du « cher corps » et « cher cœur » !

## II

C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d'œillet. — Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées.

L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre ; les persiennes



sont détachées. — Le curé aura emporté la clef de l'église. — Autour du parc, les loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes. D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans.

Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L'écluse est levée. O les calvaires et les moulins du désert, les fies et les meules !

*(Illuminations)*

### UNE SAISON EN ENFER

Cette saison, la piscine des cinq galeries était un point d'ennui. Il semblait que ce fût un sinistre lavoir, toujours accablé de la pluie et noir ; et les mendiants s'agitant sur les marches intérieures blémies par ces lueurs d'orages précurseurs des éclairs d'enfer, tu plaisantais sur leurs yeux bleus aveugles, sur les linges blancs ou bleus dont s'entouraient leurs moignons. O buanderie militaire, ô bain populaire ! L'eau était toujours noire, et nul infirme n'y tombait même en songe.

C'est là que Jésus fit la première action grave ; avec les infâmes infirmes. Il y avait un jour, de février, mars ou avril, où le soleil de deux heures après midi laissait s'étaler une grande faulx de lumière sur l'eau ensevelie ; et comme, là-bas, loin derrière les infirmes, j'aurais pu voir tout ce que ce rayon seul éveillait de bourgeons et de cristaux et de vers, dans ce lavoir, pareil à un ange blanc couché sur le côté, tous les reflets infiniment pâles remuaient.

L'eau de Mort. Tous les péchés, fils légers et tenaces du démon, qui, pour les cœurs un peu sensibles, rendaient ces hommes plus effrayants que des monstres, voulaient se jeter



à cette eau. Les infirmes descendaient, ne raillant plus ; mais avec envie.

Les premiers entrés sortaient guéris, disait-on. Les péchés les rejetaient sur les marchés, et les forçaient de chercher d'autres postes : car leur démon ne peut rester qu'aux lieux où l'aumône est sûre.

Jésus entra aussitôt après l'heure de midi. Personne ne lavait ni ne descendait de bêtes. La lumière dans la piscine était jaune comme les dernières feuilles des vignes. Le divin Maître se tenait contre une colonne ; il regardait les fils du Péché ; le démon tirait sa langue en leur langue, et riait.

Le Paralytique se leva, qui était couché sur le flanc. Et ce fut d'un pas singulièrement assuré qu'ils le virent franchir la galerie et disparaître dans la ville, les Damnés.

*(Une saison en enfer)*



## GERMAIN NOUVEAU

1852-1920

Né à Pourrières (Var) en 1852, orphelin d'assez bonne heure, bachelier, vite démuné de son maigre héritage, Germain Nouveau fit en 1873 la connaissance d'Arthur Rimbaud et voyagea quelque temps avec lui en Angleterre. Il partageait, dit M. Ernest Delahaye, avec l'auteur du *Bateau Ivre*, « l'incapacité absolue à concevoir l'utilité d'une ambition quelconque et la nécessité de ce qui s'appelle communément une carrière. » Il ne parvint d'ailleurs jamais à s'intéresser à celle de professeur, la seule qui s'offrit à son destin de vagabond. Au reste, ne cherchant pas même à s'adapter aux brutales contingences de la vie moderne, il finit, nous le verrons, par trouver une solution radicale au problème de savoir si l'écrivain doit exercer une profession alimentaire. Professeur, voire pion, à Charleville (1875), aux collèges de Bourgoin et de Remiremont, au lycée Janson-de-Sailly (1891), au collège de Falaise (1897), il fut aussi expéditionnaire au ministère de l'Instruction Publique (1878-1885).

Ami de Verlaine, il passe ses vacances de 1877 à Arras, chez la mère du poète qui le convertit au catholicisme, et celles de 1880 à Juniville, dans la ferme ardennaise que Paul Verlaine cultivait avec le jeune et si tôt mort Lucien Letinois. Peintre à ses moments perdus, il fait alors au pastel le portrait du jeune homme qui mourut « à la salle Serre, dans l'hospice de la Pitié », selon le poème connu. Ce portrait n'était pas tout à fait ressemblant, car l'artiste préférait les teints roses et les blonds vénitiens aux tons brun et châtain du modèle vivant, mais Verlaine fut pourtant satisfait, car il rendait bien, dit-il, « la beauté de cette âme un peu sombre. »

Germain Nouveau fut aussi l'ami de Jean Richepin, Coppée, Villiers de l'Isle-Adam, Raoul Ponchon, Léon Dierx, Camille de Sainte-Croix, Henry Roujon, Ernest Delahaye, Léopold Lemaire. On a conservé de lui le souvenir d'un homme vigoureux, de taille moyenne, de type méridional, aux traits réguliers, sensuels, au teint brun mais aux yeux châtain clair; belle figure en somme mais encadrée de barbe, moustache et chevelure passablement hirsutes.

Son œuvre poétique, peu importante quantitativement, contient quelques-uns des plus beaux vers religieux du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle est inséparable de l'œuvre verlainienne. Les deux poètes semblent d'ailleurs s'être mutuellement influencés. Le parallélisme est très frappant entre les poésies d'*Humilis* et *Sagesse*, entre *Valentines* et *Chansons pour Elle*, *Odes en son honneur* ou autres vers que Verlaine composa à la gloire de la chair féminine.

Les *Poèmes d'Humilis*, composés avant 1880, furent publiés grâce à une



souscription en 1910. Ils sont réédités cette année avec des vers inédits chez A. Messein qui a publié en 1922 *Valentines et autres vers*. La forme de ces dernières poésies, sensuelles, parfois grivoises et satiriques, est un peu molle, et manifeste plus de verve que de goût. On y trouve pourtant des vers assez alertes, originaux et piquants. Les poèmes mystiques, celui surtout sur les *Cathédrales* sont d'une veine bien plus pure et d'un style plus ramassé, vraiment puissant.

Dès l'âge de trente ans environ, sa santé s'altéra, rendit son caractère instable. Après une période de bohème, il revint au catholicisme et voulut ne plus vivre que pour la pénitence et le renoncement, allant jusqu'à suivre à la lettre l'exemple de saint Benoît Labre autrefois chanté. Pendant vingt ans il dormit sur la dure et vécut au jour le jour d'aumônes, « si parfaitement dépouillé », dit M. Charles Grolleau, qu'il donnait à d'autres mendiants ce qui ne lui était pas strictement nécessaire. Il alla au Liban. Il fit à pied des pèlerinages à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle, mendiant dans l'intervalle aux portes des églises de Provence. On ignorait même ce qu'il était devenu, quand on apprit sa mort en 1920, à Pourrières, son pays natal.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes d'Humilis*, 1910. — *Valentines et autres vers* (A. Messein, 1922).

#### DERNIER MADRIGAL

Quand je mourrai, ce soir peut-être,  
Je n'ai pas de jour préféré,  
Si je voulais, je suis le maître,  
Mais... Ce serait mal me connaître,  
N'importe enfin quand je mourrai,

Mes chers amis, qu'on me promette  
De laisser le bois... au lapin,  
Et, s'il vous plaît, qu'on ne me mette  
Pas, comme une simple allumette,  
Dans une boîte de sapin ;

Ni, comme un hareng dans sa tonne ;  
Ne me couchez pas tout du long,  
Pour le coup de fusil qui tonne,  
Dans la bière qu'on capitonne  
Sous sa couverture de plomb.



Car, je ne veux rien, je vous jure ;  
Pas de cercueil ; quant au tombeau,  
J'y ferais mauvaise figure,  
Je suis peu fait pour la sculpture,  
Je le refuse, fût-il beau.

Mon vœu jusque-là ne se hausse ;  
Ça me laisserait des remords,  
Je vous dis : ma voix n'est pas fausse,  
Je ne veux pas même la fosse,  
Où sont les lions et les morts.

Je ne suis ni puissant ni riche,  
Je ne suis rien, que le toutou  
Que le toutou de ma Niniche ;  
Je ne suis que le vieux caniche  
De tous les gens de n'importe où.

Je ne veux pas que l'on m'enferme  
Ni qu'on m'enmarbre, non, je veux  
Tout simplement que l'on m'enterre,  
En faisant un trou... dans ma Mère,  
C'est le plus ardent de mes vœux.

Moi, l'enterrement qui m'enlève,  
C'est un enterrement d'un sou,  
Je trouve ça chic ! oui, mon rêve  
C'est de pourrir, comme une fève,  
Et maintenant, je vais dire où.

Eh ! pardieu ! c'est au cimetière  
Près d'un ruisseau (prononcez l'Ar),  
Du beau village de Pourrière  
De qui j'implore une prière,  
Oui, c'est bien à Pourrières, Var.



Croisez-moi les mains sous la tête,  
Qu'on laisse mon œil gauche ouvert ;  
Alors ma paix sera complète,  
Vraiment je me fais une fête  
D'être enfoui comme un pois vert.

Creusez-moi mon trou dans la terre,  
Sous la bière au fond du caveau,  
Où tout à côté de mon père,  
Dort déjà ma petite mère,  
Madame Augustine Nouveau.

Puis... comblez-moi de terre fine,  
Sur moi, replacez le cercueil ;  
Que comme avant dorme Augustine !  
Nous dormirons bien, j'imagine,  
Fût-ce en ne dormant que d'un œil.

Et... retournez-la sur le ventre,  
Car, il ne faut oublier rien,  
Pour qu'en son regard le mien entre,  
Nous serons deux tigres dans l'ancre  
Mais deux tigres qui s'aiment bien.

Paix au caveau ! Murez la porte !  
Je ressuscite, au dernier jour.  
Entre mes bras je prends la Morte,  
Je m'élève d'une aile forte,  
Nous montons au ciel dans l'Amour.

Un point... important... qui m'importe,  
Pour vous, ça doit vous être égal,  
Je ne veux pas que l'on m'emporte  
Dans des habits d'aucune sorte,  
Fût-ce un habit de carnaval,



Pas de suaire en toile bise...  
Tiens ! c'est presque un vers de Gautier ;  
Pas de linceul, pas de chemise,  
Puisqu'il faut que je vous le dise,  
Nu, tout nu, mais nu, tout entier.

Comme sans fourreau la rapière,  
Comme sans gant du tout la main,  
Nu comme un ver sous ma paupière,  
Et qu'on ne grave sur leur pierre,  
Qu'un nom, un mot, un seul, Germain.

Fou de corps, fou d'esprit, fou d'âme,  
De cœur, si l'on veut de cerveau,  
J'ai fait mon testament, Madame ;  
Qu'il reste en vos mains de femme,  
Dûment signé : Germain Nouveau.

*(Valentines et autres vers)*

### LE PEIGNE

La serviette est une servante,  
Le savon est un serviteur,  
Et l'éponge est une savante ;  
Mais le peigne est un grand seigneur.

Oui, c'est un grand seigneur, Madame,  
Des plus nobles par la hauteur  
Et par la propreté de l'âme,  
Oui, le peigne est un grand seigneur !

Quoi ? l'on ose dire à voix haute  
Sale comme un... Du fond du cœur  
Que l'on réponde ! à qui la faute ?  
Mais le peigne est un grand seigneur !



Oui, s'il n'est pas propre, le peigne,  
A qui la faute ? à son auteur ?  
N'est-ce pas plutôt à la teigne !  
Car le peigne est un grand seigneur.

La faute, elle est à qui le laisse  
S'épanouir dans sa hideur.  
C'est la faute... à notre paresse.  
Lui, le peigne est un grand seigneur.

Oui, notre main est sa vassale,  
Et s'il est sale, par malheur,  
Il se f...iche un peu d'être sale,  
Car le peigne est un grand seigneur.

Il ne veut nettoyer la tête,  
Que si la main de son brossueur  
Lui fait les dents, je le répète,  
Oui le peigne est un grand seigneur.

Oui, c'est un grand seigneur, le peigne,  
Sans être rogue ou persifleur,  
Sa devise serait : « ne daigne »  
Car le peigne est un grand seigneur.

Grand seigneur son dédain nous cingle,  
Porteur d'épée, il est railleur,  
Or, cette épée est une épingle,  
Si le peigne est un grand seigneur.

Cette épingle adroite et gentille,  
Le rend propre comme une fleur,  
Au doigts de la petite fille  
Dont le peigne est un grand seigneur.



Donc que je dise ou que tu dises  
Qu'il est sale, mon beau parleur,  
Il laisse tomber les bêtises,  
Car le peigne est un grand seigneur.

Pour moi, je ne veux pas le dire :  
Cela manquerait... de saveur,  
Et puis cela ferait sourire ;  
Non..., le peigne est un grand seigneur.

Sur vos dents fines et sans crasse,  
Chaque matin, j'ai cet honneur,  
Mon beau peigne, je vous embrasse,  
Et je suis votre serviteur.

*(Valentines et autres vers)*

### EX-VOTO

A genoux sous ma voile,  
Je te salue, Etoile,  
Etoile de la mer,  
Garde-nous d'abîmer.

L'oiseau pêche en eau basse,  
On part, vive l'espace !  
Mais tout beau ! mon neveu :  
Souvent, hors de tout feu,  
Le temps trop tôt se gâte.  
Et ce fier brick démâte,  
Si la Vierge n'y luit,  
Tout périt cette nuit.

A genoux, etc...



Mais vois dans cette pièce,  
Comme à la sainte Messe,  
Ces cierges éclairés,  
Ce lit, ces traits tirés ;  
Et ce groupe où l'on prie  
L'image de Marie.  
Vite, acquiesce à leur vœu,  
Bonne mère de Dieu.

A genoux, etc...

Dans notre nuit profonde,  
Voguant au gré de l'onde,  
ETOILE DE LA MER,  
Sur les écueils du monde  
Garde-nous d'abîmer.

Notre Havre-de-Grâce,  
Garde-nous, etc...  
Vierge de notre place,  
Garde-nous, etc...  
Tableau de notre classe,  
Garde-nous, etc...  
Médaille que j'embrasse,  
Garde-moi, etc...

A genoux, etc...

Sous drap d'or moult accor  
Ayant sceptre en ta main,  
Au bras ton soleil fin,  
Vêtu de même sorte,  
Qui couronne aussi porte,  
Aussi bien, en ce lieu,  
En ce « lieu de Porrière »,  
(Qui ne te doit pas peu),



Douce Vierge d'un Vœu,  
Toi notre bonne Mère,  
Appuie auprès de Dieu  
Les paroles de feu  
De toute humble prière,  
En ce lieu de Porrière,  
Douce Vierge d'un Vœu.

A genoux, etc...

Toi qu'à doux sons de corde,  
Les anges, dans leurs chants,  
Nomment Dame Céans  
De par Miséricorde,  
Ah ! du moins, fais qu'ici  
Le bon Dieu nous accorde,  
Avec Paix et Concorde,  
Sa grâce et sa merci.

A genoux, etc...

Etoile hospitalière,  
Maison du matelot,  
Vers les rades d'Hyère,  
Remets sa barque à flot ;  
De Fos à Cavalaire,  
Pour les rêts d'un pêcheur,  
D'un lion fort colère  
Modère un peu l'aigreur.

A genoux, etc...

Donne à veuve amis sages,  
Qui te prie au saint lieu :  
A l'orphelin bons gages,  
(Qui ne soient pas un jeu ;)



Au pauvre bons visages,  
Qui n'a logis ni feu ;  
A tous bons voisinages,  
Bonne mère de Dieu.

A genoux, etc...

Garde-nous en voyage  
Et sur terre et sur mer ;

Garde-nous, etc...

A la course, à la nag ,  
A manier le fer ;

Garde-nous, etc...

Sur mon échafaudage  
D'où Pierre est chû d'hier ;

Garde-nous, etc...

Sous le vent qui fait rage,  
En plein cœur de l'hiver ;

Garde-nous, etc...

Sous les feux de l'orage,  
Car j'ai peur d'un éclair ;

Garde-nous, etc...

Contre azur sans nuage  
Qui cesse d'être cher ;

Garde-nous, etc...



Sur fleuve qui ravage  
Et qui peut coûter cher ;

Garde-nous, etc...

S'il faut faire naufrage,  
Surtout de male mort :  
Et de rendu plus sage  
Conduis la voile au port.

Louange à Notre-Père :  
(Amour à Notre-Mère),  
Et gloire à Jésus-Christ ;  
Honneur il sied de faire  
Le même au Saint-Esprit.  
Ainsi soit-il.

*(Valentines et autres vers)*



## JULES LAFORGUE

1860 - 1887.

Les dimanches écoeurants languissent sur les pavés de la capitale, la nausée bourgeoise circule au long des trottoirs, et la vie respire une odeur de putréfaction où Laforgue trouve encore le courage d'articuler un rictus. La maladie et le génie ont fait de Jules Laforgue un grand poète, et le côté artificiel de son œuvre ne doit pas faire oublier tout ce qui s'y trouve amassé de douleur humaine, de vérité — de rire, de dégoût, et de mélancolie. Son âme, dont toute l'envolée lyrique se mesure dans les « Moralités légendaires », voleta dans l'univers comme le papillon de nuit dans la chambre close.

De son dégoût de la vie malade, de la vie pauvre, naquirent les côtés volontiers macabres de son talent, ce vomissement perpétuel de notre monde bourgeois, qui remplit ses vers. Pas assez puissant pour combattre et maudire, il cherchait dans une mélancolique, une clownesque adoration de la lune, le contentement que jamais il ne trouva ; ses actions baignaient dans un mysticisme dévorant, mortel. Ce frère extravagant de Baudelaire, dont on ne saurait dire qui l'influença, sinon la tristesse de la vie et la cruelle imbécillité de notre culture, eut par contre une grande influence sur la poésie moderne, et peut passer pour un des principaux initiateurs des poètes dits fantaisistes. Il fut un des désespérés de la vie chez qui le génie poétique avive la souffrance, mais qui trouvent dans cette souffrance même le moyen de ne pas mourir inentendus ; leur poésie est comme le sang de leurs plaies, et c'est pourquoi les hommes y trouvent souvent un ami, toujours un frère ; ce sont ces âmes qui ne sont pas à la mesure du réel qui nous aident à comprendre le réel lui-même.

Laforgue, né à Montevideo d'une famille d'origine bretonne, fut élevé à Tarbes, puis à Paris. Il fut quelque temps, à Berlin, lecteur de l'impératrice Augusta. Revenu à Paris en 1886, il se maria et mourut phtisique quelques mois après, âgé de 27 ans.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Complaintes*, (Vanier 1885). — *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, (Vanier 1886). — *Le Concile Féerique*, poème dialogué, (Editions de la Vogue, 1886). — *Derniers Vers*, (Des fleurs de bonne volonté. *Le Concile Féerique. Derniers Vers*), (tirés à 57 exemplaires en 1890). — *Poésies complètes*. (Les complaintes, *L'Invitation de Notre Dame la Lune. Le Concile Féerique. Derniers Vers*). (Vanier 1894). — *Œuvres complètes de Jules Laforgue. Poésies*. (Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. *L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Le Concile Féerique. Derniers vers. Des fleurs de bonne volonté*.) (Mercure de France 1903), (publié par Camille Mauclair). — *Hamlet et quelques poèmes*, (Stock, collection des Contemporains, 1923).



## L'HIVER QUI VIENT

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...  
Oh, tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,  
Oh ! le vent !...  
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,  
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées !...  
D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;  
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,  
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,  
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...  
Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,  
Vous nous avez gâté notre dernier Dimanche.

Il bruine ;  
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées  
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.  
Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles  
Des spectacles agricoles,  
Où êtes vous ensevelis ?  
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,  
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.  
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet  
Sur une litière de jaunes genêts,  
De jaunes genêts d'automne.  
Et les cors lui sonnent !  
Qu'il revienne...  
Qu'il revienne à lui !  
Taïaut ! Taïaut ! et hallali !  
O triste antienne, as-tu fini !... Et font les fous !...  
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,  
Et il frissonne, sans personne !...



Allons, allons, et hallali !  
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;  
Oh ! les tournants des grandes routes,  
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...  
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,  
Montant en don quichottesques rails  
Vers les patrouilles des nuées en déroute  
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...  
Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois  
Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !  
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !  
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...  
Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,  
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;  
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte  
Vers les étangs par ribambelles,  
Ou pour le feu du garde-chasse,  
Ou les sommiers des ambulances  
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,  
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques  
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...  
Mélancoliques !...  
S'en vont, changeant de ton,  
Changeant de ton et de musique,  
Ton ton, ton taine, ton ton !...  
Les cors, les cors, les cors !...  
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter, ce ton : que d'échos !...  
C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...  
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,  
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,



Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,  
C'est la toux dans les dortoirs du Lycée qui rentre,  
C'est la tisane sans le foyer,  
La phtisie pulmonaire attristant le quartier,  
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,  
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves  
Devant l'océan de toitures des faubourgs,  
Lampes, estampes, thé, petits-fours,  
Serez-vous pas mes seules amours !...  
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,  
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire  
Des statistiques sanitaires  
Dans les journaux ?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !  
Que l'autan, que l'autan  
Effiloche les savates que le temps se tricote !  
C'est la saison, oh déchirement ! c'est la saison !  
Tous les ans, tous les ans,  
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

*(Derniers Vers)*

## PIERROTS

### On a des principes

Elle disait, de son air fondamental  
« Je t'aime pour toi seul ! — Oh ! la, la, grêle histoire ;  
Oui, comme l'art ! Du calme, ô salaire illusoire  
Du capitaliste Idéal !



Elle faisait : « J'attends, me voici, je sais pas...  
Le regard pris de ces larges candeurs des lunes ;  
— Oh ! la, la, ce n'est pas peut-être pour des prunes,  
Qu'on a fait ses classes ici-bas ?

Mais voici qu'un beau soir, infortunée à point,  
Elle meurt ! — Oh ! la, la, bon, changement de thème !  
On sait que tu dois ressusciter le troisième  
Jour, sinon en personne, du moins

Dans l'odeur, les verdure, les eaux des beaux mois !  
Et tu iras, levant encore bien plus de dupes  
Vers le Zaimph de la Joconde, vers la Jupe !  
Il se pourra même que j'en sois.

*(L'Imitation de Notre-Dame la Lune)*

### COMPLAINTÉ DES PIANOS QU'ON ENTEND DANS LES QUARTIERS AISÉS

Menez l'âme que les Lettres ont bien nourrie,  
Les pianos, les pianos, dans les quartiers aisés !  
Premiers soirs, sans pardessus, chaste flânerie,  
Aux plaintes des nerfs incompris ou brisés.

Ces enfants, à quoi rêvent-elles,  
Dans les ennuis des ritournelles ?

— « Préaux du soir,  
Christ des dortoirs !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,  
Tu nous laiss's et tu t'en vas,  
Défaire et refaire ses tresses,  
Broder d'éternels canevas. »



Jolie ou vague ? triste ou sage ? encore pure ?  
 O jours, tout m'est égal ? ou, monde, moi je veux ?  
 Et si vierge, du moins, de la bonne blessure,  
 Sachant quels gras couchants ont les plus blancs aveux ?

Mon Dieu, à quoi donc rêvent-elles ?  
 A des Roland, à des dentelles ?

— « Cœurs en prison,  
 Lentes saisons !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,  
 Tu nous quitt's et tu t'en vas !  
 Couvents gris, chœurs de Sulamites,  
 Sur nos seins nuls croisons nos bras .»

Fatales clés de l'être un beau jour apparues ;  
 Psitt ! aux hérédités en ponctuels ferments,  
 Dans le bal incessant de nos étranges rues ;  
 Ah ! pensionnats, théâtres, journaux, romans !

Allez, stériles ritournelles,  
 La vie est vraie et criminelle.

— « Rideaux tirés,  
 Peut-on entrer ?

« Tu t'en vas et tu nous laisses,  
 Tu nous laiss's et tu t'en vas,  
 La source des frais rosiers baisse,  
 Vraiment ! Et lui qui ne vient pas... »

Il viendra ! Vous serez les pauvres cœurs en raute,  
 Fiancés au remords comme aux essais sans fond,  
 Et les suffisants cœurs cossus, n'ayant d'autre hôte  
 Qu'un train-train pavoisé d'estime et de chiffon.



Mourir ? peut-être brodent-elles,  
Pour un oncle à dot des bretelles ?

— « Jamais ! Jamais !  
Si tu savais !

« Tu t'en vas et tu nous quittes,  
Tu nous quitt's et tu t'en vas,  
Mais tu nous reviendras bien vite  
Guérir mon beau mal, n'est-ce-pas ? »

Et c'est vrai ! l'Idéal les fait divaguer toutes ;  
Vigne bohème, même en ces quartiers aisés.  
La vie est là ; l'impur flacon des vives gouttes  
Sera, comme il convient, d'eau propre baptisé.

Aussi, bientôt, se joueront-elles  
De plus exactes ritournelles.

« — Seul oreiller !  
Mur familial !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,  
Tu nous laiss's et tu t'en vas,  
Que ne suis-je morte à la messe !  
O mois, ô linges, ô repas ! »

*Rue Madame*

*(Les Complaintes)*

### AUTRE COMPLAINTÉ

de Lord Pierrot

Celle qui doit me mettre au courant de la Femme !  
Nous lui dirons d'abord, de mon air le moins froid :  
« La somme des angles d'un triangle, chère âme,  
« Est égale à deux droits ».



Et si ce cri lui part : « Dieu de Dieu ! que je t'aime ! »  
— « Dieu reconnaîtra les siens. » Ou piquée au vif :  
— « Mes claviers ont du cœur, tu seras mon seul thème. »  
Moi : « Tout est relatif. »

De tous ses yeux, alors ! se sentant trop banale :  
« Ah ! tu ne m'aimes pas ; tant d'autres sont jaloux ! »  
Et moi, d'un œil qui vers l'Inconscient s'emballe :  
« Merci, pas mal ; et vous ? »

— « Jouons au plus fidèle ! » — « A quoi bon, ô Nature ! »  
« Autant à qui perd gagne ! » Alors, autre couplet :  
— « Ah ! tu te lasserai le premier, j'en suis sûre... »  
— « Après vous, s'il vous plaît. »

Enfin, si, par un soir, elle meurt dans mes livres,  
Douce ; feignant de n'en pas croire encor mes yeux,  
J'aurai un : « Ah ça, mais, nous avons De Quoi vivre ! »  
« C'était donc sérieux ? »

*(Les Complaintes)*



## ALFRED JARRY

1873-1906.

Pour comprendre la place qu'Alfred Jarry occupe dans la littérature contemporaine, il faudrait évoquer les ombres de Remy de Gourmont et de Guillaume Apollinaire, qui ont connu et qui ont aimé ce génie étrange. L'influence qu'a exercée et qu'exerce encore Jarry est considérable, mais plus que son œuvre, c'est sa vie, sa vie tourmentée, qui impressionna ses contemporains. Pour reprendre un mot de Wilde : Jarry a mis tout son génie dans sa vie. On raconte à son sujet d'innombrables anecdotes. Elles reflètent toutes cet humour si particulier qu'il a réellement créé et que l'on pourrait peut-être comparer à celui de Swift, l'auteur des *Voyages de Gulliver*, mais surtout des *Conseils aux domestiques*. Citons la plus célèbre. Un jour, Jarry s'exerçait à tirer au revolver dans le jardin de M<sup>me</sup> Rachilde, aux environs de Paris. Il soufflait une bougie placée sur la crête d'un mur. Après quelques minutes de fusillade, on sonne chez M<sup>me</sup> Rachilde. La voisine affolée déclare que les balles rebondissent dans son jardin et que l'on va tuer ses enfants. Jarry réplique majestueusement : « Qu'à cela ne tienne, Madame, nous vous en ferons d'autres ! »

La vie de Jarry était une perpétuelle parade. Ses œuvres comme sa vie faisaient scandale. La représentation d'*Ubu Roi* déclencha dans toute la presse un vacarme sans précédent. Jarry indifférent se moquait des rires de la foule. Il travaillait. Outre son recueil de poèmes, outre ses articles à la *Revue Blanche*, on lui doit plusieurs romans curieux, *Messaline*, *Le Surmâle*, divers volumes d'essais difficilement « classables », et les *Gestes et opinions du Docteur Faustroll*, *Pataphysicien*.

De Laval, où il était né en 1873, Jarry vint à Paris après avoir hérité d'une centaine de mille francs, qu'il dévora rapidement en publiant une Revue littéraire et artistique. A partir de cette époque, l'auteur d'*Ubu Roi* vécut dans une misère noire qu'il supportait avec majesté. Il aimait les cafés et y passait la plus grande partie de sa vie. C'est là qu'on venait le voir. Il criait sa haine pour l'eau : « Liquide si impur, disait-il, qu'une seule goutte suffit à troubler l'absinthe ». Il se promenait sur les fortifications. Il y découvrit le peintre Henri Rousseau.

Mais son amour de l'alcool le tua lentement.

Sa célébrité était grande dans le monde littéraire. On citait ses mots, on l'imitait, mais le succès de sa vie nuisait à celui de ses œuvres. Ce n'est que lentement que sa véritable influence s'exerce.

On retrouve dans les poèmes modernes cet humour indéfinissable comme la poésie qui est la marque du génie de Jarry. Cette influence est si sensible que récemment un professeur de je ne sais quel lycée s'efforça de prouver que *Ubu Roi* était une farce de collège, œuvre d'un colonel d'artillerie. Le



père Ubu, à qui Jarry donna la vie est immortel. Son frère, le docteur Faustroll ne doit pas mourir : la pataphysique est une science que tous nos contemporains cultivent à tour de bras.

Alfred Jarry est mort en 1907, le jour de la Toussaint, à l'hôpital de la Charité.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Minutes de sable Mémorial*, (Mercure de France, 1894). — *Ubu Roi*, (Mercure de France, 1896, Revue Blanche, 1900, Fasquelle, 1921).

### SONNET

Parmi les bruyères, pénit des menhirs,  
Selon un pourboire, le sourd-muet qui rôde  
Autour du trou du champ des os des martyrs  
Tâte avec sa lanterne au bout d'une corde

Sur les flots de carmin, le vent souffle encor  
La licorne de mer par la lande oscille  
L'ombre des spectres d'os, que la lune apporte,  
Chasse de leur acier la martre et l'hermine.

Contre le chêne à forme humaine, elle a ri,  
En mangeant le bruit des hannetons, C'havann  
Et s'ébouriffe, oursin, loin sur un rocher.

Le voyageur marchant sur son ombre écrit,  
Sans attendre que le ciel marque minuit  
Sous le batail de plumes la pierre sonne.

(*Les Minutes de Sable Mémorial*)

### LE BAIN DU ROI

Rampant d'argent sur un champ de sinople, dragon  
Fluide, au soleil la Vistule se boursoufle.  
Or le roi de Pologne, ancien roi d'Aragon,  
Se hâte vers son bain, très nu, puissant maroufle.



Les pairs étaient douzaine : il est sans parangon.  
Son lard tremble à sa marche et la terre à son souffle ;  
Pour chacun de ses pas son orteil patagon  
Lui taille au creux du sable une neuve pantoufle.

Et couvert de son ventre ainsi que d'un écu  
Il va. La redondance illustre de son cul  
Affirme insuffisant le caleçon vulgaire

Où sont portraicturés en or, au naturel,  
Par derrière, un Peau-Rouge au sentier de la guerre  
Sur un cheval, et par devant, la Tour Eiffel.

*(Les Minutes de Sable Mémorial)*

### CHANSON DES PALOTINS

Éclairez, frères, la route de votre maître, gros pèlerin. Nous  
le suivons joyeux sans doute : dans de grandes caisses en fer-  
blanc empilés la semaine entière, c'est le dimanche seulement  
qu'on peut respirer le libre air. Palfreniers des Serpents d'Ai-  
rain, c'est nous les Pa, c'est nous les Pa, c'est nous les Palotins.

L'oreille au vent, en rangs pressés, on marche d'une allure  
guerrière, et les gens qui nous voient passer nous prennent  
pour des militaires.

C'est nous les Palotins ! Nous boulottons par une charnière,  
nous pissons par un robinet, et nous respirons l'atmosphère  
au moyen d'un tube coudé ! C'est nous les Palotins !

*(Les Minutes de Sable Mémorial)*

### LA CHANSON DU DÉCERVELAGE

Je fus pendant longtemps ouvrier ébéniste,  
Dans la ru' du Champ d' Mars, d' la paroiss' de Toussaints,  
Mon épouse exerçait la profession d' modiste  
Et nous n'avions jamais manqué de rien.



Quand le dimanch' s'annonçait sans nuage,  
Nous exhibions nos beaux accoutrements  
Et nous allions voir le décervelage  
Ru' d' l'Échaudé, passer un bon moment.

Voyez, voyez la machin' tourner,  
Voyez, voyez la cervell' sauter,  
Voyez, voyez les Rentiers trembler ;

#### Chœur

Hourra, cornes-au-cul, vive le Père Ubu !

Nos deux marmots chéris, barbouillés d' confitures,  
Brandissant avec foi des poupins en papier,  
Avec nous s'installaient sur le haut d' la voiture  
Et nous roulions gaiement vers l'Échaudé.  
On s' précipite en foule à la barrière,  
On s' fich' des coups pour être au premier rang,  
Moi je m' mettais toujours sur un tas d' pierres  
Pour pas salir mes godillots dans l' sang.

Voyez, voyez la machin' tourner,  
Voyez, voyez la cervell' sauter,  
Voyez, voyez les Rentiers trembler ;

#### Chœur

Hourra, cornes-au-cul, vive le Père Ubu !

Bientôt ma femme et moi nous sommes tout blancs d' cervelle,  
Les marmots en bouloitt'nt et tous nous trépignons  
En voyant l' Palotin qui brandit sa jumelle,  
Et les blessur's et les numéros d' plomb.



Soudain, j'perçois dans l' coin, près d' la machine,  
La gueul' d'un bonz' qui n' m' revient qu'à moitié,  
Mon vieux, que j' dis, je r'connais ta bobine,  
Tu m'as volé, c'est pas moi qui t' plaindrai.

Voyez, voyez la machin' tourner,  
Voyez, voyez, la cervell' sauter,  
Voyez, voyez les Rentiers trembler ;

#### Chœur

Hourra, cornes-au-cul, vive le Père Ubu !

Soudain j' me sens tirer la manch' par mon épouse :  
Espèc' d'andouill' qu'ell' m' dit, v'là l' moment d' te montrer :  
Flanque-lui par la gueule un bon gros paquet d' bouse,  
V'là le Palotin qu'a juste l' dos tourné.  
En entendant ce raisonn'ment superbe,  
J'attrap' sus l' coup mon courage à deux mains :  
J' flanque au Rentier une gigantesque merde  
Qui s'aplatit sur l' nez du Palotin.

Voyez! voyez la machin' tourner  
Voyez! voyez la cervell' sauter,  
Voyez, voyez les Rentiers trembler ;

#### Chœur

Hourra, cornes-au-cul, vive le Père Ubu !

Aussitôt j' suis lancé par-dessus la barrière,  
Par la foule en fureur je me vois bousculé  
Et j' suis précipité la tête la première  
Dans l' grand trou noir d'ousqu'on n' revient jamais.



Voilà c' que c'est qu' d'aller s' prom'ner l' dimanche  
Ru' d'Échaudé pour voir décerveler,  
Marcher l' Pinc'-Porc ou bien l'Démanch-Comanche :  
On part vivant et l'on revient tude.

Voyez, voyez la machin' tourner,  
Voyez, voyez la cervell' sauter,  
Voyez, voyez les Rentiers trembler ;

Chœur

Hourra, cornes-au-cul, vive le Père Ubu !

(*Ubu Roi*)



## STÉPHANE MALLARMÉ

1842 - 1898

L'œuvre de Stéphane Mallarmé peut se comparer, non sans raison, à celle de Boileau : tous deux furent les législateurs d'un ordre nouveau. Mallarmé baignait, plus que son illustre prédécesseur, dans ce fluide poétique, dont Malherbe, autre grand artisan de la phrase, était assez dénué ; ce fut précisément sa tâche de capter cette matière si rare, et qu'il possédait d'une qualité si originale, avec une précision de plus en plus grande. Autant préoccupé de méthode que d'exposition, Mallarmé ne se départit jamais d'une suprême élégance dont il concentra tout l'effet sur la valeur et le rôle du mot, considéré comme la limite d'une idée ; les tortures qu'il infligea au langage eurent pour effet de nous livrer quelques uns parmi les plus purs joyaux que notre langue ait pu fournir. Mallarmé visait à élaguer de l'exposition de l'idée ou du sentiment tout ce qui n'était pas essentiel à sa suggestion : d'où l'importance capitale de la place du mot dans la phrase, le rôle magique qu'il y joue. C'est par de longues études sur la syntaxe, et par de nombreux essais que ce précieux poète atteignit à la maîtrise de l'*Après-midi d'un Faune*, d'*Hérodiade*, puis à l'étrange, la capiteuse intellectualité des sonnets. Alors que le Verlainisme se donnait pour idéal de résoudre l'univers en musique, en mélodies d'un mouvement parfaitement libre, en poèmes dont la coupe fut à la mesure même de la fantaisie du poète, Mallarmé, prenant son essor sous l'influence de Baudelaire, chercha à concentrer le sentiment poétique dans une forme très déterminée ; des poèmes d'une ciselure admirable en témoignent. Puis vint l'influence de Poë, celle de la littérature anglo-américaine. Mallarmé construisit progressivement cette mathématique du Verbe, cet art de la suggestion, dont la puissance éclate principalement dans ses dernières poésies. Mais un danger le guettait. « Rien ne mène plus vite à la barbarie que l'attachement exclusif à l'esprit pur », notait récemment Paul Valéry : ainsi le poète réclamait du lecteur une collaboration telle, que la véritable création du poème naissait de la rencontre des deux cerveaux : le profane marchait à la recherche d'un secret, l'arrachait au texte ; mais alors quel ensorcellement ! Tout désormais jouait un rôle précis et difficile : la forme du vers, la typographie, les blancs, les interlignes. A cette pointe extrême de l'intelligence, peu s'élevèrent jusqu'à lire « Un coup de Dés jamais n'abolira le hasard » ; mais le monument reste, que certains conservent dans la pure lumière.

L'influence de Mallarmé est immense. « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », il se dresse, après Baudelaire, comme un des seuls initiateurs poétiques du *xx<sup>e</sup>* siècle, un des phares qui éclairent nos routes ; la mythologie mallarméenne, le cygne, l'azur, la glace, sont à l'origine de nos



poésies modernes ; combien sous son impulsion se sont élancés, quel poète ne lui doit pas, depuis Paul Valéry, son continuateur direct, jusqu'aux dadas ?

Simple professeur d'anglais à Tournon, puis à Besançon, à Avignon et enfin au lycée Condorcet (1874), Mallarmé avait fait de son petit appartement de la rue de Rome, où il recevait le mardi, le centre de la plus haute culture pendant le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est enterré à Valvins près de la Seine où voguait sa « fluide yole à jamais littéraire » chantée par Valéry. Par son noble caractère et son hautain exemple, Mallarmé mérite d'être appelé, comme le fait l'un de ses biographes, Albert Mockel : Un héros.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Après-Midi d'un Faune*. (Vignettes de Manet. Derenne, 1876, puis Vanier, 1886 et Revue Indépendante, 1887 portant par erreur la date de 1882). — *Poésies Complètes*. (Photogravées sur le manuscrit, ex-libris de Rops, éditions de la Revue Indépendante, 1887 à 40 exemplaires). — *Poèmes* d'Edgar Poë (avec fleuron et portrait par Monet, Vanier, 1888). — *Vers et Prose, florilège*. Portrait par James Mac Whistler, Perrin, 1893). — *Poésies Complètes*, (Frontispice de Rops, Deman, Bruxelles, 1899) — *Poésies*, (Edition complète contenant plusieurs poèmes inédits et un portrait, N.R.F., 1913). — *Un coup de Dés jamais n'abolira le hasard*, (Cosmopolis, Mai 1897, puis à la N.R.F. en 1914). — *Vers de circonstances*, (N.R.F., 1920. — *Madrigaux*, (avec images de Raoul Dufy. La Sirène).

### BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l'ancre pour une exotique nature !  
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

(Poesies)



## L'AZUR

De l'éternel azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs,  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords atterrant,  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péchés  
A ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisqu'enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,  
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...



En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
*Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !*

(Poésies)

### LE TOMBEAU D'EDGAR POË

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poë éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

(Poésies)



## SONNET

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

(Poésies)



## PAUL VALÉRY

Né le 30 Octobre 1871

La première effigie de M. Valéry se détache sur la blancheur du cygne mallarméen ; c'est lui qui couvrit de son plumage raffiné sa naissance aux muses... Ses premières pièces étaient révélatrices ; quelques jeux de flûtes, quelques colliers de pierreries, toute une richesse finement et rigoureusement organisée ; puis, le cygne disparut par l'excès même de sa pureté.

Après vingt ans d'un silence étonnamment fécond, consacré à l'étude des sciences exactes et à la méditation intellectuelle, M. Valéry prend décidément une des premières places parmi nos poètes ; leur bouquet s'accroît d'une fleur magnifique et rare. Au milieu des rondes, des chansons, des divertissements, des chants de nos contemporains, son jeu apparaît comme le plus conséquent ; une ordonnance rigoureuse manifeste sa supériorité. Le poète ne se satisfait plus de contempler le soleil à travers les raisins gonflés du Faune : il nous les présente soudainement denses, tendus à se rompre de signification. C'est la domination de *La Jeune Parque* (1917). La pratique des disciplines mathématiques avait conduit M. Valéry à une conception de la Vie et de l'Art dont la source se trouve dans les inépuisables *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* et *Soirée avec M. Teste* ; désormais, grâce à une intention et à une méthode très précises, l'art du poète aboutit exactement. Cueillons les fruits de ce prodigieux renoncement, de ce dédain de toute facilité, de toute laxité, de toute émotion désordonnée et de tout trouble ; sachons apprécier la puissance et la fécondité de ce travail du poète si proche de celui de l'ingénieur ; jouissons de l'étrange et paradoxal intellectualisme, de la saveur originale et de l'enivrement supérieur que nous vaut l'incomparable génie poétique de ce charmeur. Recueillons l'infinie vertu de la *Jeune Parque*, déchirement d'une âme entre ses doutes profonds et riches et la clarté nette de l'intelligence. Soyons ravis au rythme des fureurs de *La Pythie* luttant contre la prophétie qui s'empare d'elle et la rompt ; gravissons les degrés aimables, fins et d'une pureté remarquable du *Cantique des colonnes*, d'*Aurore* et de *Palme*. Dans le *Cimetière Marin* s'expose une émouvante foi, que la noblesse du ton et la plus pure poésie contiennent dans les bornes de strophes magistralement conduites. Enfin, dans *Le Serpent*, un souffle amer joint à la plus imposante certitude, étreignent notre esprit comme le reptile l'arbre ; jamais sifflement ne fut plus aigu ni plus doux.

De ce déploiement de poèmes, dont la tradition peut remonter au delà de Baudelaire, à Vigny, Racine et Malherbe, retenons qu'ils sont proprement



des Jeux ; c'est à dire la mise en œuvre, selon certaines règles précises, de sentiments et d'idées parfaitement organisées. C'est de là que nous est né cet inlassable et prodigieux développement de poésie dont l'empire commence à peine de s'étendre. Il faut remarquer toutefois que l'œuvre de M. Valéry qui a exercé la plus grande influence sur les jeunes gens d'aujourd'hui, est, sans contredit, *La soirée avec M. Teste*.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Jeune Parque*, (Editions de la Nouvelle Revue Française, 1917.) — *Album de Vers Anciens* (1890-1900). (Les Cahiers des Amis des Livres, 1920). — *Le Cimctière Marin*, (chez Emile Paul, 1920). — *Odes*, (La Pythie, Aurore, Palme), avec des ornements par Paul Vera (Editions de la Nouvelle Revue Française, 1920.) — *Le Serpent*, (Editions de la Nouvelle Revue Française, 1922.) — *Charmes ou Poèmes*, (Editions de la Nouvelle Revue Française, 1922). — Un recueil des œuvres poétiques est à paraître.

## ANNE

A André Lebey.

Anne qui se mélange au drap pâle et délaisse  
Des cheveux endormis sur ses yeux mal ouverts  
Mire ses bras lointains tournés avec mollesse  
Sur la peau sans couleur du ventre découvert.

Elle vide, elle enfle d'ombre sa gorge lente  
Et comme un souvenir pressant ses propres chairs  
Une bouche brisée et pleine d'eau brûlante  
Roule le goût immense et le reflet des mers.

Enfin désemparée et libre d'être fraîche,  
La dormeuse déserte aux touffes de couleur  
Flotte sur son lit blême, et d'une lèvre sèche,  
Tette dans la ténèbre un souffle amer de fleur.

Et sur le linge où l'aube insensible se plisse,  
Tombe, d'un bras de glace effleuré de carmin,  
Toute une main défaite et perdant le délice  
A travers ses doigts nus dénoués de l'humain.



Au hasard ! A jamais, dans le sommeil sans hommes  
Pur des tristes éclairs de leurs embrassements  
Elle laisse rouler les grappes et les pommes  
Puissantes, qui pendaient aux treilles d'ossements,

Qui riaient, dans leur ambre appelant les vendanges,  
Et dont le nombre d'or de riches mouvements  
Invoquait la vigueur et les gestes étranges  
Que pour tuer l'amour inventent les amants...

Ah ! plus nue et qu'imprègne une prochaine aurore,  
Si l'or triste interroge un tiède contour,  
Rentre au plus pur de l'ombre où le Même s'ignore,  
Et te fais un vain marbre ébauché par le jour !

Laisse au pâle rayon ta lèvre violée  
Mordre dans un sourire un long germe de pleur,  
Masque d'âme au sommeil à jamais immolée  
Sur qui la paix soudaine a trompé la douleur !

Mais suave, de l'arbre extérieur, la palme  
Vaporeuse remue au-delà du remords,  
Et dans le feu, parmi trois feuilles, l'oiseau calme  
Commence le chant seul qui réprime les morts.

*(Album de vers anciens)*

## LA JEUNE PARQUE

*(fragments)*

Que si ma tendre odeur grise sa tête creuse,  
O mort, respire enfin cette esclave de roi :  
Appelle-moi, délie !... Et désespère-moi,  
De moi-même si lasse, image condamnée !



Écoute... N'attends plus... La renaissante année  
A tout mon sang prédit de secrets mouvements :  
Le gel cède à regret ses derniers diamants...  
Demain, sur un soupir des bontés constellées,  
Le printemps vient briser les fontaines scellées,  
L'étonnant printemps rit, viole... on ne sait d'où  
Venu ? Mais la candeur ruisselle à mots si doux  
Qu'une tendresse prend la terre à ses entrailles...  
Les arbres regonflés et recouverts d'écailles  
Chargés de tant de bras et de trop d'horizons,  
Meuvent sur le soleil leurs tonnantes toisons,  
Montent dans l'air amer avec toutes les ailes  
De feuilles par milliers qu'ils se sentent nouvelles...  
N'entends-tu pas frémir ces noms aériens,  
O Sourde !... Et dans l'espace accablé de liens,  
Vibrant de bois vivace infléchi par la cime,  
Pour et contre les Dieux, ramer l'arbre unanime,  
La flottante forêt de qui les rudes troncs  
Portent pieusement à leurs fantasques fronts,  
Aux déchirants départs des archipels superbes,  
Un fleuve tendre, ô mort, et caché sous les herbes ?

Quelle résisterait, mortelle, à ces remous ?  
Quelle mortelle ?...

Moi si pure, mes genoux  
Pressentent les terreurs de genoux sans défense...  
L'air me brise. L'oiseau percé de cris d'enfance  
Inouïs... l'ombre même où se serre mon cœur,  
Et roses ! mon soupir vous soulève, vainqueur  
Hélas ! des bras si doux qui ferment la corbeille...  
Oh ! parmi mes cheveux pèse d'un poids d'abeille,  
Plongeant toujours plus ivre au baiser plus aigu,  
Le point délicieux de mon jour ambigu...  
Lumière !... Ou toi, la mort ! Mais le plus prompt me prenne !  
Mon cœur bat ! mon cœur bat !... Mon sein brûle et m'entraîne.  
Ah ! qu'il s'enfle— se gonfle et se tende, ce dur



Très doux témoin captif de mes réseaux d'azur...  
Dur en moi... mais si doux à la bouche infinie !...

.....

Je n'implorerais plus que tes faibles clartés  
Longtemps sur mon visage envieuse de fondre,  
Très imminente larme, et seule à me répondre,  
Larme qui fait trembler à mes regards humains  
Une variété de funèbres chemins.  
Tu procèdes de l'âme, orgueil du labyrinthe.  
Tu me portes du cœur cette goutte contrainte,  
Cette distraction de mon suc précieux  
Qui vient sacrifier mes ombres sur mes yeux,  
Tendre libation de l'arrière-pensée !  
D'une grotte de crainte au fond de moi creusée  
Le sel mystérieux suinte muette l'eau.  
D'où nais-tu ? Quel travail toujours triste et nouveau  
Te tire avec retard, larme, de l'ombre amère ?  
Tu gravis mes degrés de mortelle et de mère,  
Et déchirant ta route, opiniâtre faix,  
Dans le temps que je vis, les lenteurs que tu fais  
M'étouffent... Je me tais, buvant ta marche sûre...  
— Qui t'appelle au secours de ma jeune blessure ?

*(La Jeune Parqué)*

### LE CIMETIÈRE MARIN

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,  
Entre les pins palpite, entre les tombes ;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée !  
O récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux !



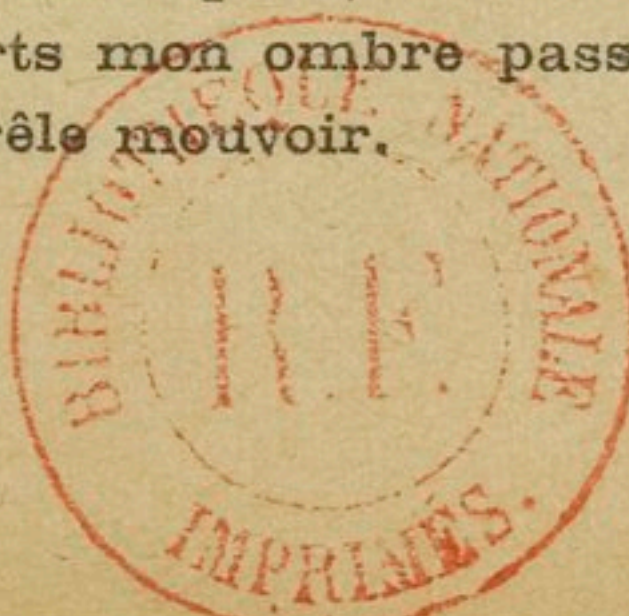
Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume,  
Et quelle paix semble se concevoir !  
Quand sur l'abîme un soleil se repose,  
Ouvrages purs d'une éternelle cause,  
Le temps scintille et le songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve,  
Masse de calme, et visible réserve,  
Eau sourcilleuse, œil qui gardes en toi  
Tant de sommeil sous un voile de flamme,  
O mon silence !... Édifice dans l'âme,  
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit !

Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,  
A ce point pur je monte et m'accoutume,  
Tout entouré de mon regard marin ;  
Et comme aux dieux mon offrande suprême,  
La scintillation sereine sème  
Sur l'altitude un dédain souverain.

Comme le fruit se fond en jouissance,  
Comme un délice, il change son absence  
Dans une bouche où sa forme se meurt,  
Je hume ici ma future fumée,  
Et le ciel chante à l'âme consumé  
Le changement des rives en rumeur.

Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !  
Après tant d'orgueil, après tant d'étrange  
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,  
Je m'abandonne à ce brillant espace,  
Sur les maisons des morts mon ombre passe  
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.





L'âme exposée aux torches du solstice,  
Je te soutiens, admirable justice  
De la lumière aux armes sans pitié !  
Je te rends pure à ta place première  
Regarde-moi !... Mais rendre la lumière  
Suppose d'ombre une morne moitié.

O pour moi seul, à moi seul, en moi-même,  
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,  
Entre le vide et l'événement pur,  
J'attends l'écho de ma grandeur interne,  
Amère, sombre et sonore citerne,  
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !

Sais-tu, fausse captive des feuillages,  
Golfe mangeur de ces maigres grillages,  
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,  
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,  
Quel front l'attire à cette terre osseuse ?  
Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,  
Fragment terrestre offert à la lumière,  
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,  
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,  
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;  
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux.

Chienne splendide, écarte l'idolâtre !  
Quand solitaire au sourire de pâtre,  
Je pais longtemps, moutons mystérieux,  
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,  
Éloignes-en les prudentes colombes,  
Les songes vains, les anges curieux !



Ici venu, l'avenir est paresse,  
L'insecte net gratte la sécheresse ;  
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air  
A je ne sais quelle sévère essence...  
La vie est vaste étant ivre d'absence,  
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre  
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.  
Midi là-haut, Midi sans mouvement  
En soi se pense et convient à soi-même...  
Tête complète et parfait diadème,  
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !  
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes  
Sont le défaut de ton grand diamant !  
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,  
Un peuple vague aux racines des arbres  
A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,  
L'argile rouge a bu la blanche espèce,  
Le don de vivre a passé dans les fleurs !  
Où sont des morts les phrases familières,  
L'art personnel, les âmes singulières ?  
La larve file où se formaient les pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,  
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,  
Le sein charmant qui joue avec le feu,  
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,  
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,  
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !



Et vous, grande âme, espérez-vous un songe  
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge  
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici ?  
Chanterez-vous quand serez vaporeuse ?  
Allez ! Tout fuit ! Ma présence est poreuse,  
La sainte impatience meurt aussi !

Maigre immortalité noire et dorée,  
Consolatrice affreusement laurée,  
Qui de la mort fais un sein maternel,  
Le beau mensonge et la pieuse ruse !  
Qui ne connaît et qui ne les refuse,  
Ce crâne vide et ce rire éternel !

Pères profonds, têtes inhabitées,  
Qui sous le poids de tant de pelletées,  
Etes la terre et confondez nos pas,  
Le vrai rongeur, le ver irréfutable  
N'est point pour vous qui dormez sous la table,  
Il vit de vie, il ne me quitte pas !

Amour, peut-être, ou de moi-même haine ?  
Sa dent secrète est de moi si prochaine  
Que tous les noms lui peuvent convenir !  
Qu'importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche !  
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,  
A ce vivant je vis d'appartenir !

Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Elée !  
M'as-tu percé de cette flèche ailée  
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !  
Le son m'enfante et la flèche me tue !  
Ah ! le Soleil !... Quelle ombre de tortue  
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !



Non, non !... Debout ! dans l'ère successive !  
Brisez, mon corps, cette forme pensive !  
Buvez, mon sein, la naissance du vent !  
Une fraîcheur, de la mer exhalée,  
Me rend mon âme... O puissance salée !  
Courons à l'onde en rejaillir vivant !

Oui ! Grande mer de délires douée,  
Peau de panthère et chlamyde trouée  
De mille et mille idoles du soleil,  
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,  
Qui te remords l'étincelante queue  
Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !  
L'air immense ouvre et referme mon livre,  
La vague en poudre ose jaillir des rocs !  
Envolez-vous, pages tout éblouies !  
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies  
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

(Charmes)

### ÉTUDE POUR NARCISSE

Fontaine, ma fontaine, eau froidement présente,  
Douce aux purs animaux, aux humains complaisante  
Qui d'eux-mêmes tentés, suivent au fond la mort,  
Tout est songes pour toi, sœur tranquille du sort !  
A peine en souvenir change-t-il un présage,  
Que pareille sans cesse à son fuyant visage,  
Sitôt de ton sommeil les cieux te sont ravis.  
Mais si pure tu sois des êtres que tu vis,  
Onde, sur qui les ans passent comme les nues,  
Que de choses pourtant doivent t'être connues,  
Astres, roses, saisons, les corps et leurs amours !  
Claire, mais si profonde, une nymphe toujours



**Effleurée, et vivant de tout ce qui l'approche,  
Nourrit quelque sagesse à l'abri de sa roche,  
A l'ombre de ce jour qu'elle peint sous les bois.  
Elle sait à jamais les choses d'une fois...**

**O présence pensive, eau calme qui recueilles  
Tout un sombre trésor de fables et de feuilles,  
L'oiseau mort, le fruit mûr, lentement descendus,  
Et les rares lueurs des clairs anneaux perdus,  
Tu consommes en toi leur perte solennelle,  
Mais, sur la pureté de ta face éternelle,  
L'amour passe et périt...**

**Quand le feuillage épars  
Tremble, commence à fuir, pleure de toutes parts,  
Tu vois du sombre amour s'y mêler la tourmente,  
L'amant brûlant et dur ceindre la blanche amante,  
Vaincre l'âme... Et tu sais selon quelle douceur  
Sa main puissante passe à travers l'épaisseur  
Des tresses que répand la nuque précieuse,  
S'y repose, et se sent forte et mystérieuse ;  
Elle parle à l'épaule et règne sur la chair.**

**Alors les yeux fermés à l'éternel éther  
Ne voient plus que le sang que dorent leurs paupières ;  
Sa pourpre redoutable obscurcit les lumières  
D'un couple aux pieds confus qui se mêle, et se ment.  
Ils gémissent... La Terre appelle doucement  
Ces grands corps chancelants qui luttent bouche à bouche,  
Et qui, du vierge sable osant battre la couche,  
Composeront d'amour un monstre qui se meurt...  
Leurs souffles ne font plus qu'une heureuse rumeur,  
L'âme croit respirer l'âme toute prochaine,  
Mais tu sais mieux que moi, vénérable fontaine,  
Quels fruits forment toujours ces moments enchantés !**

**Car, à peine les cœurs calmes et contentés  
D'une ardente alliance expirée en délices,  
Des amants détachés tu mires les malices,  
Tu vois poindre des jours de mensonges tissés,**



Et naître mille maux trop tendrement conçus !

Bientôt, mon onde sage, infidèle et la même,  
Le Temps mène ces fous qui crurent que l'on aime  
Redire à tes roseaux de plus profonds soupirs !  
Vers toi, leurs tristes pas suivent leurs souvenirs...  
Sur tes bords, accablés d'ombres et de faiblesse,  
Tout éblouis d'un ciel dont la beauté les blesse  
Tant il garde l'éclat de leurs jours les plus beaux,  
Ils vont des biens perdus trouver tous les tombeaux...  
« Cette place dans l'ombre était tranquille et nôtre ! »  
« L'autre aimait ce cyprès, se dit le cœur de l'autre,  
« Et d'ici, nous goûtions le souffle de la mer ! »  
Hélas ! la rose même est amère dans l'air...  
Moins amers les parfums des suprêmes fumées  
Qu'abandonnent au vent les feuilles consumées !...

Ils respirent ce vent, marchent sans le savoir,  
Foulent aux pieds le temps d'un jour de désespoir...  
O marche lente, prompte, et pareille aux pensées  
Qui parlent tour à tour aux têtes insensées !  
La caresse et le meurtre hésitent dans leurs mains,  
Leur cœur, qui croit se rompre au détour des chemins,  
Lutte, et retient à soi son espérance étreinte.  
Mais leurs esprits perdus courent ce labyrinthe  
Où s'égare celui qui maudit le soleil !  
Leur folle solitude, à l'égal du sommeil,  
Peuple et trompe l'absence ; et leur secrète oreille  
Partout place une voix qui n'a point de pareille.  
Rien ne peut dissiper leurs songes absolus ;  
Le soleil ne peut rien contre ce qui n'est plus !  
Mais s'ils traînent dans l'or leurs yeux secs et funèbres,  
Ils se sentent des pleurs défendre leurs ténèbres  
Plus chères à jamais que tous les feux du jour !  
Et dans ce corps caché tout marqué de l'amour,  
Que porte amèrement l'âme qui fut heureuse  
Brûle un secret baiser qui la rend furieuse...



Mais moi, Narcisse aimé, je ne suis curieux

Que de ma seule essence !

Tout autre n'a pour moi qu'un cœur mystérieux,

Tout autre n'est qu'absence.

O mon bien souverain, cher corps, je n'ai que toi !

Le plus beau des mortels ne peut chérir que soi...

Douce et dorée, est-il une idole plus sainte,  
De toute une forêt qui se consume, ceinte,  
Et sise dans l'azur vivant par tant d'oiseaux ?  
Est-il don plus divin de la faveur des eaux,  
Et d'un jour qui se meurt plus adorable usage  
Que de rendre à mes yeux l'honneur de mon visage ?  
Naisse donc entre nous que la lumière unît  
De grâce et de silence un échange infini !  
Je vous salue, enfant de mon âme et de l'onde !  
Cher trésor d'un miroir qui partage le monde,  
Ma tendresse y vient boire, et s'enivre de voir  
Un désir sur soi-même essayer son pouvoir !

O qu'à tous mes souhaits, que vous êtes semblable !  
Mais la fragilité vous fait inviolable,  
Vous n'êtes que lumière, adorable moitié  
D'une amour trop pareille à la faible amitié !

Hélas ! la nymphe même a séparé nos charmes !  
Puis-je espérer de toi que de vaines alarmes ?  
Qu'ils sont doux les périls dont nous pourrions choisir !  
Se surprendre soi-même et soi-même saisir,  
Nos mains s'entremêler, nos maux s'entre-détruire,  
Nos silences longtemps de leurs songes s'instruire,  
La même nuit en pleurs confondre nos yeux clos,  
Et nos bras refermés sur les mêmes sanglots  
Étreindre un même cœur d'amour prêt à se fondre...

Quitte enfin le silence, ose enfin me répondre,  
Bel et cruel Narcisse, inaccessible enfant,  
Tout orné de mes biens que la nymphe défend...

(Inédit).



## MAURICE MAETERLINCK

Né le 29 Août 1862

Quand un article retentissant de Mirbeau dans le *Figaro* révéla au grand public en 1889 l'auteur de la *Princesse Maleine*, le jeune écrivain gantois avait déjà publié une petite plaquette de vers étrangement condensés et prenants, qui n'avait éveillé l'attention que d'une élite très restreinte. Celui qu'on devait appeler le « Shakespeare belge » passait simplement alors pour avoir écrit « quelques folies de jeunesse », selon le mot d'un célèbre critique anglais, Courtney.

Maurice Maeterlinck est, avec Edouard Dujardin et Saint-Pol-Roux, à peu près le seul dramaturge de l'école symboliste. Ses pièces provoquèrent le scandale, l'étonnement, l'admiration. On ne pouvait rester indifférent devant leurs personnages mystérieux et frêles, devant leur atmosphère irrésistible, devant l'intensité du pathétique intérieur qui se dégageait d'un dialogue volontairement imprécis.

En 1898, *Sagesse et Destinée* parut simultanément à Paris, à Londres et à New-York. Désormais Maeterlinck n'était plus seulement un poète « décadent », mais il fut universellement considéré comme un chercheur plein de suggestion, voire comme un philosophe. A vrai dire, les essais de ce recueil, ceux du *Trésor des Humbles* et des livres qui suivirent, ont plus de charme peut-être que d'originalité métaphysique. Leur mérite est justement de transposer poétiquement la technicité des problèmes ontologiques ou moraux. Méditant sur le mystère de la vie, Maeterlinck trouve parfois des accents d'un timbre inoubliable, et il sait rapprocher de nous, sans les défigurer, un Novalis, un Ruysbroëk, un Emerson. Mais il est, dans ce domaine, le mieux doué des vulgarisateurs plutôt qu'un initiateur à proprement parler. Ces dernières années, Maeterlinck s'est attaqué aux questions occultes. Son enquête s'est étendue au spiritisme contemporain aussi bien qu'aux plus antiques théosophies, ou du moins à ce qui prétend représenter ces dernières. La conclusion, très discutée, de son *Grand Secret*, c'est que les différents ésotérismes ne font que poser un masque à l'universelle négation, et aboutissent tous à proclamer secrètement qu'« on ne sait rien, on ne peut rien savoir, on ne saura jamais ».

Le succès mondial de son théâtre et de ses essais philosophiques ne doit pas faire oublier le son très personnel que rendent les rares vers qu'a écrits Maeterlinck. Dans *Serres Chaudes* et dans les *Chansons* se trouvent déjà, à un degré supérieur d'originalité et comme quintessencié, tout ce qui fit la vogue de ses autres œuvres. Il y a déjà non seulement de pâles princesses, des anneaux d'argent et des clairs de lune, mais aussi un sens aigu



du mystère, du destin, de l'angoisse et de l'espoir. Un étrange parfum s'exhale de parterres fleuris sous la lune ; combien de dettes nos contemporains ont-ils contractés pour en avoir respiré l'odeur ? C'est cet état de lassitude si bien traduit par une intime fusion de l'esprit et de la nature, par le sentiment d'une souffrance parallèle de l'esprit et des choses et de l'emprise que la destinée a sur nous, par l'émotion où nous entraîne une versification aux répétitions constantes (véritable piétinement du notre cœur) que l'on retrouve dans l'œuvre entière de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*. Son robuste génie évolua par la suite, se libéra des « serres chaudes », mais son esprit conservera toujours quelque chose de l'angoisse qu'il y avait concentrée. Les jeunes poètes ont sans doute raison de déclarer que ses *Serres Chaudes* feront plus pour la gloire de Maeterlinck que tous ses autres volumes.

BIBLIOGRAPHIE. — *Serres Chaudes*, culs-de-lampe de Georges Minne. (Vannier, 1889, à 155 exemplaires sur hollande). — (Réimprimées en 1890 chez Lacomblez, Bruxelles, et en 1900, *Serres Chaudes*, suivies de *Quinze Chansons*, chez le même). — *Douze Chansons*, avec douze planches et culs-de-lampe de Charles Dondelet, (à 600 exemplaires sur Ingres, chez Stock, 1897, et chez Stock, 1923).

### SERRE CHAUDE

O serre au milieu des forêts !  
 Et vos portes à jamais closes !  
 Et tout ce qu'il y a sous votre coupole !  
 Et sous mon âme en vos analogies !  
 Les pensées d'une princesse qui a faim,  
 L'ennui d'un matelot dans le désert,  
 Une musique de cuivre aux fenêtres des incurables.  
 Allez aux angles les plus tièdes !  
 On dirait une femme évanouie un jour de moisson,  
 Il y a des postillons dans la cour de l'hospice ;  
 Au loin, passe un chasseur d'élans, devenu infirmier.

Examinez un clair de lune !  
 (Oh rien n'y est à sa place !)  
 On dirait une folle devant les juges,  
 Un navire de guerre à pleines voiles sur le canal,  
 Des oiseaux de nuit sur des lys,  
 Un glas vers midi,  
 [Là-bas sous ces cloches !]



Une étape de malades dans la prairie,  
Une odeur d'éther un jour de soleil.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quand aurons-nous la pluie  
Et la neige et le vent dans la serre !

*( Serres chaudes )*

### ATTENTE

Mon âme a joint ses mains étranges  
A l'horizon de mes regards ;  
Exaucez mes rêves épars  
Entre les lèvres de vos anges !

En attendant sous mes yeux las,  
Et sa bouche ouverte aux prières  
Éteintes entre mes paupières  
Et dont les lys n'éclosent pas ;

Elle apaise au fond de mes songes,  
Ses seins effeuillés sous mes cils  
Et ses yeux clignent aux périls  
Éveillés au fil des mensonges.

*( Serres chaudes )*

### CLOCHES DE VERRE

O cloches de verre !  
Étranges plantes à jamais à l'abri !  
Tandis que le vent agite mes sens au dehors !  
Toute une vallée de l'âme à jamais immobile !  
Et la tiédeur enclose vers midi !  
Et les images entrevues à fleur du verre !



N'en soulevez jamais aucune !  
On en a mis plusieurs sur d'anciens clairs de lune.  
Examinez à travers leurs feuillages :  
Il y a peut-être un vagabond sur le trône,  
On a l'idée que des corsaires attendent sur l'étang,  
Et que des êtres antédiluviens vont envahir les villes.

On en a placé sur d'anciennes neiges.  
On en a placé sur de vieilles pluies.  
(Ayez pitié de l'atmosphère enclose !)  
J'entends célébrer une fête un dimanche de famine,  
Il y a une ambulance au milieu de la moisson,  
Et toutes les filles du roi errent, un jour de diète, à travers  
les prairies !  
Examinez surtout celles de l'horizon !  
Elles couvrent avec soin de très anciens orages.  
Oh ! Il doit y avoir quelque part une énorme flotte sur un  
marais !  
Et je crois que les cygnes ont couvé des corbeaux !  
(On entrevoit à peine à travers les moiteurs)  
Une vierge arrose d'eau chaude les fougères,  
Une troupe de petites filles observe l'ermite en sa cellule,  
Mes sœurs sont endormies au fond d'une grotte vénéneuse !

Attendez la lune et l'hiver,  
Sur ces cloches éparses enfin sur la glace !

(Serres chaudes)

### REGARDS

O ces regards pauvres et las !  
Et les vôtres et les miens !  
Et ceux qui ne sont plus et ceux qui vont venir !  
Et ceux qui n'arriveront jamais et qui existent cependant !  
Il y en a qui semblent visiter des pauvres un dimanche :



Il y en a comme des malades sans maison ;  
Il y en a comme des agneaux dans une prairie couverte de linges.  
Et ces regards insolites !  
Il y en a sous la voûte desquels on assiste à l'exécution d'une  
vierge dans une salle close,  
Et ceux qui font songer à des tristesses ignorées !  
A des paysans aux fenêtres de l'usine,  
A un jardinier devenu tisserand,  
A une après-midi d'été dans un musée de cires,  
Aux idées d'une reine qui regarde un malade dans le jardin,  
A une odeur de camphre dans la forêt,  
A enfermer une princesse dans une tour, un jour de fête,  
A naviguer toute une semaine sur un canal tiède.  
Ayez pitié de ceux qui sortent à petits pas comme des conva-  
lescents dans la moisson !  
Ayez pitié de ceux qui ont l'air d'enfants égarés à l'heure du  
repas !  
Ayez pitié des regards du blessé vers le chirurgien,  
Pareils à des tentes sous l'orage !  
Ayez pitié des regards de la vierge tentée !  
(Oh ! des fleuves de lait vont fuir dans les ténèbres !  
Et les cygnes sont morts au milieu des serpents !)  
Et de ceux de la vierge qui succombe !  
Princesses abandonnées en des marécages sans issues !  
Et ces yeux où s'éloignent à pleines voiles des navires illumi-  
nés dans la tempête !  
Et le pitoyable de tous ces regards qui souffrent de n'être  
pas ailleurs !  
Et tant de souffrances presque indistinctes et diverses cepen-  
dant !  
Et ceux que nul ne comprendra jamais !  
Et ces pauvres regards presque muets !  
Et ces pauvres regards qui chuchotent !  
Et ces pauvres regards étouffés !  
  
Au milieu des uns on croit être dans un château qui sert  
d'hôpital !



Et tant d'autres ont l'air de tentes, lys des guerres, sur la  
petite pelouse du couvent !

Et tant d'autres ont l'air de blessés soignés dans une serre  
chaude !

Et tant d'autres ont l'air de sœur de charité sur une Atlantique  
sans malades !

Oh ! avoir vu tous ces regards !

Avoir admis tous ces regards !

Et voir épuisé les miens à leur rencontre !

Et désormais ne pouvoir plus fermer les yeux !

*(Serres chaudes)*

### CHANSON

Les trois sœurs aveugles  
(Espérons encore)  
Les trois sœurs aveugles  
Ont leurs lampes d'or.

Montent à la tour,  
(Elles, vous et nous)  
Montent à la tour,  
Attendent sept jours..

Ah ! dit la première,  
(Espérons encore)  
Ah ! dit la première,  
J'entends nos lumières...

Ah ! dit la seconde,  
(Elles, vous et nous)  
Ah ! dit la seconde,  
C'est le roi qui monte...



Non, dit la plus sainte,  
(Espérons encore)  
Non, dit la plus sainte,  
Elles se sont éteintes...

*(Serres chaudes)*



## ÉMILE VERHAEREN

1855-1916

Émile Verhaeren fut longtemps confondu avec les symbolistes, Gustave Kahn, Henri de Régnier... En réalité, ceux qui commettaient cette erreur ne regardaient que la forme de ces poèmes et ne voyaient que les libertés qu'il prenait avec la prosodie traditionnelle. S'il est exact de dire que Verhaeren subit l'influence des symbolistes il faut immédiatement ajouter que son tempérament le poussait vers d'autres voies. Verhaeren ne pouvait fermer les yeux et il était obligé de regarder autour de lui. Les villes, les usines, les hommes de notre temps même l'inspiraient. Il chantait la vie moderne, il s'émerveillait du brutal appétit des machines, du chant des métiers. Il fut l'un des premiers à reconnaître la beauté de ces grands phénomènes mécaniques qui hantent notre vie. A ce titre il est vraiment un précurseur et il a exercé, par la nouveauté de sa vision, une réelle influence. Peut-on dire qu'elle fut profonde ? Nous ne le saurons que beaucoup plus tard.

Ce qu'il faut reconnaître c'est la sincérité de sa poésie et la grandeur de son lyrisme. Certains de ces drames, où il cherchait à fuir son temps, le *Cloître* par exemple, conservaient une force étrange, nouvelle qu'il allait puiser au cœur même de la vie.

Cet homme, ce poète qui avait tant aimé les machines était guetté par une mort ironique. Il fut happé par un train.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Flamandes* (Hochsteyn, 1883). — *Les Moines* (Lemerre, 1886). — *Les Soirs* (Deman, 1887). — *Les Débâcles* (Deman, 1888). — *Les Flambeaux noirs* (Deman, 1891). — *Au bord de la route* (Vaillant-Carmanne, 1891). — *Les Apparus dans mes chemins* (Lacomblez, 1891). — *Les campagnes hallucinées* (Deman, 1893). — *Almanach* (Dietrich, 1895). — *Les Villages illusoires* (Deman, 1895 et Insel, 1913). — *Poèmes (Les Bords de la Route. Les Flamandes. Les Moines)* (Mercure de France, 1895). — *Les Villes tentaculaires* (Deman, 1895). et Mercure de France, 1904. — *Poèmes (Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux Noirs)* (Mercure de France, 1896). — *Les Heures Claires* (Deman, 1896 et Mercure, 1909). — *Les Aubes* (Deman, 1898). — *Les Visages de la Vie* (Deman, 1899). — *Poèmes (Les Visages illusoires. Les Apparus dans mes chemins. Les Vignes de ma muraille)* (Mercure de France, 1899). — *Le Cloître* (Deman, 1900 et Mercure, 1909). — *Petites légendes* (Deman, 1900). — *Images Japonaises* (Hasegawa, 1900). — *Les Forces tumultueuses* (Mercure de France, 1902).



— *Toute la Flandre (Les Tendresses premières)* (Deman, 1904). — *Les heures d'après-midi* (Deman, 1905). — *La Multiple splendeur* (Mercure de France, 1906). — *Toute la Flandre (La Guirlande des Dunes)* (Deman, 1907). — *Les Visages de la vie (Les Visages de la Vie. Les Douze mois)* (Mercure de France, 1908). — *Toute la Flandre (Les Héros)* (Deman, 1908). — *Toute la Flandre (Les villes à pignons)* (Deman, 1910). — *Les Rythmes souverains* (Mercure de France, 1910). — *Toute la Flandre (Les Plainnes)* (Deman, 1911). — *Toute la Flandre (Les Blés mouvants)* (Deman, 1912 et Mercure, 1913, Cent Bibliophiles, 1918). — *Poèmes légendaires de France et de Brabant* (Soc. Litt. de France, 1916). — *Les Ailes rouges de la Guerre* (Mercure de France, 1916). — *Paysages disparus* (d'Alignon, 1917). — *Les Flammes hautes* (Mercure de France, 1917). — *Quinze poèmes* (Crès, 1917). — *Les Villes tentaculaires* (Helleu et Sergent, 1919). — *Kato* (Kundig, 1918). — *Les villes à pignon* (Piazza, 1924). — *A la vie qui s'éloigne* (Mercure de France, 1925.)

## MOURIR

Un soir grand de forêts et de fleuves vermeils  
 Pourrit là-bas, au long des plaines diminuées,  
 Et fortement, avec les poings de ses nuées,  
 Sur l'horizon verdâtre, écrase des soleils.  
 Saison massive ! Et comme Octobre, avec paresse  
 Et nonchaloir, se gonfle et meurt dans ce décor :  
 Pommes ! caillots de feu, raisins ! chapelets d'or,  
 Que le doigté tremblant des lumières caresse  
 Une dernière fois, avant l'hiver. Le vol  
 Des lourds corbeaux ? il vient. Mais aujourd'hui, c'est l'heure  
 Encor des feuillaisons de laque — et la meilleure.

Les pousses des fraisiers ensanglantent le sol,  
 Le bois tend vers le ciel ses mains de feuilles rousses  
 Et du bronze et du fer sonnent, là-bas, au loin.  
 Une odeur d'eau se mêle à des senteurs de coing  
 Et des parfums d'iris à des parfums de mousses.  
 Et l'étang plane et clair reflète énormément  
 Entre de fins bouleaux, dont le branchage bouge,  
 La lune, qui se lève épaisse, immense et rouge,  
 Et semble un beau fruit mûr, éclos placidement.



Mourir ainsi, mon corps, mourir serait le rêve !  
Sous un suprême afflux de couleurs et de chants,  
Avec, dans les regards, des ors et des couchants,  
Avec, dans le cerveau, des rivières de sève.  
Mourir ! comme des fleurs trop énormes, mourir !  
Trop massives et trop géantes pour la vie !  
La grande mort serait superbement servie  
Et notre immense orgueil n'aurait rien à souffrir !  
Mourir, mon corps, ainsi que l'automne, mourir !

*(Les Soirs.)*

### LA CONQUÊTE

Vers les continents d'or, de marbre et de corail,  
Sous le vent dur fouettant de son large éventail,  
De mer en mer, leurs vitesses entrecroisées,  
Les navires s'en vont, pareils à des pensées.

Avec des blocs de fer ou des cailloux de plomb,  
Avec leur cargaison de bois couchée en long,  
— Forêt vaincue et morte — en leurs cales profondes,  
Avec l'ambre, le pétrole, le zinc, l'étain,  
Avec l'espoir dans l'aventure et dans le gain,  
Hardis et clairs, ils embarquent l'âme du monde.

Et les quais de la Chine et de l'Inde et les ports  
Surgis aux flancs de l'Amérique ou de l'Afrique  
Et Vera-Cruz et Buenos-Aires et Mogador  
Et les sols sulfureux et les forêts lyriques  
Lourdes de fruits sucrés et gluantes de miel  
Et les plages de nacre et les golfes de gel  
Et l'ombre et la lumière et l'affre et le mystère,  
L'Est, l'Ouest, le Nord, le Sud, toute la terre



Les accueille, afin que les trésors s'échangent  
Riches, compacts et clairs, ainsi que des vendanges.

Le monde entier travaille et l'Europe debout,  
Là-bas, sur son tas d'or millénaire qui bout,  
Du fond de ses banques formidables, préside  
A ces trafics captés par des cerveaux lucides,  
Chiffre à chiffre, dans les mailles de leurs calculs.  
Si les chutes, les débâcles et les reculs  
Brisent parfois les rêts des trop vastes audaces,  
Il n'importe : les ors croulent et se déplacent  
Sans appauvrir les sols, ni dessécher les mers ;  
La fortune toujours tient ses vantaux ouverts  
Devant la neuve ardeur et la jeune folie,  
Il faut vider le vin avant le flot de lie,  
Et qui compte les morts n'est déjà plus vivant.

La terre est désormais, du Ponant au Levant,  
A la race qui l'explora jusqu'en ses astres,  
Qui traversa tous les dangers, tous les désastres,  
Toutes les morts, dans l'espoir fou de détenir,  
Un jour, entre ses mains vieilles mais obstinées,  
Les énigmes, les mystères, les destinées,  
Dont s'éclairent les yeux mi-clos de l'avenir.

Et les voici tanguer, sur leurs vaisseaux, ces hommes  
Dont l'âme fit Paris, Londres, Berlin et Rome,  
— Prêtres, soldats, marins, colons, banquiers, savants —  
Rois de l'audace intense et maîtres de l'idée  
Qui projettent les traits de leur force bandée  
Aux buts les plus lointains des horizons vivants.

Si l'équité parfois au fond de leurs cœurs bouge,  
S'ils massacrent pour s'imposer et pour régner,  
Du moins réprouvent-ils le sang sur leurs mains rouges ;



Ils innovent un droit moins rude et suranné  
Qui se tempère, et s'illumine, et s'humanise  
Où débordait la violence, ils organisent ;  
S'ils se vengent, ici, ils pacifient, ailleurs ;  
Ils représentent ce que la terre a de meilleur ;  
Bien que vagues et tremblantes, les harmonies  
Des temps futurs chantent, dans leurs cerveaux,  
Ils ont le front tout pavoisé d'orgueil nouveau  
Et de leur multitude éclosent les génies.

O les clairs voyageurs qui vont pareils aux dieux !  
Le monde entier est repensé par leurs cervelles ;  
Ils enserrent la terre en des routes nouvelles,  
Joignent les Océans et conquièrent les cieux.  
Un fil d'airain chargé de sonores paroles  
Vibre dans l'étendue — et les pensers s'envolent  
De l'un à l'autre bout de l'univers dompté ;  
Toute la vie, avec ses lois, avec ses formes,  
— Multiples doigts nouveaux de quelque main énorme —  
S'entr'ouvre et se referme en un poing : l'unité ;  
Et les sillages sûrs que d'escale en escale,  
Par les mers d'encre ou d'or, tracent les vaisseaux clairs  
Semble le grand faisceau mondial des nerfs  
Qui contractent les doigts de cette main totale.

*(Les Forces Tumultueuses.)*

### L'EFFORT

Groupes de travailleurs, fiévreux et haletants,  
Qui vous dressez et qui passez au long des temps  
Avec le rêve au front des utiles victoires,  
Torses carrés et durs, gestes précis et forts,  
Marches, courses, arrêts, violences, efforts,



Quelles lignes fières de vaillance et de gloire  
Vous inscrivez tragiquement dans ma mémoire !

Je vous aime, gars des pays blonds, beaux conducteurs  
De hennissants et clairs et pesants attelages,  
Et vous, bûcherons roux des bois pleins de senteurs,  
Et toi, paysan frustré et vieux des blancs villages,  
Qui n'aimes que les champs et leurs humbles chemins  
Et qui jettes la semence d'une ample main  
D'abord en l'air, droit devant toi, vers la lumière,  
Pour qu'elle en vive un peu, avant de choir en terre ;

Et vous aussi, marins qui partez sur la mer  
Avec un simple chant, la nuit, sous les étoiles,  
Quand se gonflent, aux vents atlantiques, les voiles  
Et que vibrent les mâts et les cordages clairs ;  
Et vous, lourds débardeurs dont les larges épaules  
Chargent ou déchargent, au long des quais vermeils,  
Les navires qui vont et vont sous les soleils  
S'assujettir les flots jusqu'aux confins des pôles ;

Et vous encor, chercheurs d'hallucinants métaux,  
En des plaines de gel, sur des grèves de neige,  
Au fond des pays blancs où le froid vous assiège  
Et brusquement vous serre en son immense étau ;  
Et vous encor mineurs qui cheminez sous terre,  
Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents  
Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant  
Cède sous votre effort obscur et solitaire ;

Et vous enfin, batteurs de fer, forgers d'airain,  
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,  
Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain,  
Autour de grands brasiers et d'énormes enclumes,  
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel



Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste,  
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste,  
Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels !

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,  
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts,  
Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaînons  
De l'un à l'autre bout des pays de la terre !  
O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté,  
Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,  
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces  
Pour imprimer quand même à l'univers dompté  
La marque de l'étreinte et de la force humaines  
Et recréer les monts et les mers et les plaines,  
D'après une autre volonté.

*(La Multiple Splendeur).*

### LA JOIE

O ces larges beaux jours dont les matins flamboient !  
La terre ardente et fière est plus superbe encor  
Et la vie éveillée est d'un parfum si fort  
Que tout l'être s'en grise et bondit vers la joie.

Soyez remerciés, mes yeux,  
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,  
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;  
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil ;  
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils  
Pendus au long du mur, près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,  
D'être ferme, rapide, et frémissant encor  
Au toucher des vents prompts ou des brises profondes ;



Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,  
De respirer, au long des mers ou sur les monts,  
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

O ces matins de fête et de calme beauté !  
Roses dont la rosée orne les purs visages,  
Oiseaux venus vers nous, comme de blancs présages,  
Jardins d'ombre massive ou de frêle clarté !

A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,  
Je vous aime, chemins, par où s'en est venue  
Celle qui recélait, entre ses mains, mon sort ;  
Je vous aime, lointains marais et bois austères,  
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre  
Où reposent mes morts.

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.  
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,  
Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,  
Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,  
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe ;  
Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,  
Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil ;  
Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,  
Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,  
De vrais baisers de flammes illuminent ma chair ;  
Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,  
Je suis ivre du monde et je me multiplie  
Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit  
Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.



O ces bonds de ferveur, profonds, puissants et tendres  
Comme si quelque aile immense te soulevait,  
Si tu les as sentis vers l'infini te tendre,  
Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais ;  
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,  
Dis-toi, qu'un jour, en un suprême instant,  
Tu as goûté quand même, à cœur battant,  
La douce et formidable joie,  
Et que ton âme hallucinant tes yeux  
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,  
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,  
T'a fait semblable aux dieux.

*(La Multiple Splendeur.)*

### O LA SPLENDEUR

O la splendeur de notre joie  
Tissée en or dans l'air de soie !

Voici la maison douce et son pignon léger  
Et le jardin et le verger.

Voici le banc, sous les pommiers  
D'où s'effeuille le printemps blanc,  
A pétales frôlants et lents.

Voici des vols de lumineux ramiers  
Planant, ainsi que des présages,  
Dans le ciel clair du paysage.

Voici, pareils à des baisers tombés sur terre  
De la bouche du frêle azur,  
Deux bleus étangs simples et purs,  
Bordés naïvement de fleurs involontaires.



O la splendeur de notre joie et de nous-mêmes,  
En ce jardin où nous vivons de nos emblèmes.

*(Les Heures Claires.)*



## FRANCIS JAMMES

Né le 2 Décembre 1868

Francis Jammes est un poète bucolique, catholique, méridional et charmant. Il sait les noms de toutes les fleurs, de toutes les plantes, même les plus laides, de tous les légumes, noms savants ou populaires. Il évoque les îles, où son grand-père a passé sa vie, médecin de la marine.

Né à Tournay (Hautes-Pyrénées), il passa sa jeunesse à Orthez où il faillit devenir notaire. Ses premières œuvres furent des poèmes exotiques ou campagnards où l'auteur évoquait les îles, Christophe Colomb, les ports de mer, des marins très XVIII<sup>e</sup> siècle, des planteurs sud-américains de l'époque du Second-Empire français, Amsterdam, Rousseau, et M<sup>me</sup> de Warens, le midi béarnais. Il employait un style simple et direct, aisé et souple, que l'on croyait d'une naïveté voulue. Or ses vers n'étaient ni ne voulaient être naïfs. Ils s'exprimaient simplement, ce qui commença par exaspérer quelque peu les écrivains de l'époque, tenants du symbolisme. Mais, peu à peu, on s'habitua à ce style dépouillé de vains artifices, mais pourtant tenant compte des détails les plus menus, sans pour cela sembler tâtimon ou exagérément minutieux.

Il est évident que Jammes a subi dans cette recherche de poésie familière et sans feinte l'influence de François Coppée. Il le proclame du reste lui-même dans ses mémoires « L'amour, les muses et la chasse ». Mais alors que la poésie de Coppée est étranglée par le moule trop étroit de la métrique parnassienne, des souvenirs patriotiques et basement sentimentaux, et surtout entachée honteusement de cette vulgarité propre aux petits bourgeois parisiens (surtout à son époque d'alliance russe et de chapeaux Cronstadt), Jammes, bourgeois — du moins on le croit, car il semble avoir fait de solides études — mais bourgeois méridional, n'a rien de tous ces défauts. D'abord sa métrique, tout en restant traditionnelle — c'est la plus simple — est aussi très simplifiée ; les e muets, les consonnes d'appui, les syllabes dûment comptées, il ne s'en soucie guère. Puis les problèmes politiques le laissent froid et il n'a pas les sots enjouements des foules non plus qu'une sentimentalité de midinette. C'est un homme. Enfin, il conserve un ton de distinction native, même lorsqu'il écrit le mot de Cambronne ou ses dérivés à propos de Vigny ou d'autres personnalités moins connues. Il parle de lui et de ses amis avec simplicité, sans prétention et sans platitude.

Vers 1906, Jammes est retourné à la religion catholique dans laquelle il était né. Il écrivit alors des poèmes catholiques où le ton devient plus grave, sans être solennel, et où demeurent la fraîcheur et la fermeté de ses premiers vers. Francis Jammes ne vit jamais à Paris, mais à Orthez, dont on l'a nommé le Cygne, et actuellement à Hasparren.



BIBLIOGRAPHIE. — *Six Sonnets*, (à Orthez, 1891). — *Vers*, (à Orthez, 1892). — *Vers*, (à Orthez, 1893). — *Vers*, (Ollendorff, 1894). — *Un Jour*, (Mercure de France, 1896). — *La Naissance du Poète*, (Le Coq Rouge à Bruxelles, 1897). — *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir*, (1888-1897), (Mercure de France, 1898). — *Quatorze Prières* (Orthez, 1898). — *La Jeune Fille Nue*, (L'Ermitage à Paris, 1899). — *Le Poète et l'oiseau*, (L'Ermitage, 1899). — *Le Deuil des Primevères*, (1898-1900). — *Elégies. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'oiseau. Poésies diverses. Quatorze Prières*, (Mercure de France, 1901). — *Le Triomphe de la Vie*, (1900-1901. Jean de Noarrieu, Existences). (Mercure de France, 1902). — Vingt-cinq poèmes parus sans titre, nom ou date, à peu d'exemplaires, à Orthez. — *Pensée des Jardins*, (Mercure de France, 1906). — *L'Eglise habillée de feuilles*, (Mercure de France, 1906). — *Clairières dans le Ciel*, (1902-1906. En Dieu, Tristesses. Le poète et sa femme, Poésies diverses. L'Eglise habillée de feuilles), (Mercure de France, 1906). — *Poèmes Mesurés*, (Mercure de France, 1908, à peu d'exemplaires). — *Rayons de Miel*, (Bibl. de l'Occident, 1908). — *Les Géorgiques Chrétiennes*, (Mercure de France, 1911). — *La Vierge et les Sonnets*, (Mercure de France, 1919). — *Le Tombeau de Jean de La Fontaine*, suivi de *Poèmes Mesurés*, (Mercure de France, 1922). — *Le Premier Livre des Quatrains*, (Mercure de France, 1923.) — *Deuxième Livre de Quatrains*, (Mercure de France, 1924). — *Troisième Livre des Quatrains*, (Mercure de France, 1924).

### GUADALUPE DE ALCARAZ

Guadalupe de Alcaraz a des mitaines d'or,  
des fleurs de grenadier suspendues aux oreilles  
et deux accroche-cœurs pareils à deux énormes  
cédilles plaqués sur son front lisse de vierge.

Ses yeux sont dilatés comme par quelque drogue  
(on dit qu'on employait jadis la belladone) ;  
ils sont passionnés, étonnés et curieux,  
et leurs prunelles noires roulent dans du blanc-bleu.

Le nez est courbe et court comme le bec des cailles.  
Elle est dure, dorée, ronde comme une grenade.  
Elle s'appelle aussi Rosita-Maria,  
mais elle appelle sa duègne : carogna !

Toute la journée elle mange du chocolat,  
ou bien elle se dispute avec sa perruche  
dans un jardin de la Vallée d'Almería  
plein de ciboules bleues, de poivriers et de ruches.



\* \* \*

Lorsque Guadalupe qui a dix-sept ans  
en aura quatre-vingts, elle s'en ira souvent  
dans le jardin aux forts parfums, aux fleurs gluantes,  
jouer de la guitare avec de petits gants.

Elle aura le nez crochu et le menton croche,  
les yeux troubles des vieux enfants, la maigreur courbe,  
et une chaîne d'or à longues émeraudes  
qui, roide, tombera de son col de vautour.

D'un martinet géant et qui sera sa canne,  
elle battra les chats, les enfants et les mouches.  
Pour ne pas répondre, elle serrera la bouche,  
Elle aura sur la lèvre une moustache rose.

Elle aura dans sa chambre une Vierge sous globe  
gantée de blanc, avec de l'argent sur la robe.  
Cette Vierge de cire sera sa patronne,  
c'est-à-dire Notre-Dame de Guadalupe.

Lorsque Guadalupe de Alcaraz mourra,  
de gros hidalgos pareils à des perroquets  
prieront devant ses pieds minces et parallèles  
en ayant l'air d'ouvrir et de fermer les ailes.

*(Le Deuil des Primevères)*

### J'AI VU, DANS DE VIEUX SALONS...

J'ai vu, dans de vieux salons, des tableaux flamands,  
où, dans une auberge noire, on voyait un type  
qui buvait de la bière, et sa très mince pipe  
avait un point rouge et il fumait doucement.



Il avait le nez violet et bonne mine,  
c'était peut-être un très heureux négociant  
qui avait des vaisseaux très lourds, des bâtiments  
pleins de beaux ornements dorés allant en Chine.

Il faisait le commerce des draps recherchés,  
des épices, et devait avoir dans sa chambre  
des choses drôles, des pipes à gros bout d'ambre,  
des vestes de femmes turques, de beaux objets.

Il avait sans doute une femme rouge et blanche  
qu'il caressait le soir dans son lit de richard.  
Et il vivait considéré, se levant tard,  
pour aller se promener, le poing sur la hanche.

Mais parfois ses affaires réclamaient ses soins.  
Il était obligé de courir la contrée  
pour offrir ses marchandises, mais à l'entrée  
de la nuit, il gagnait une auberge bien loin.

Pour le défendre des larrons, sa belle épée  
était par lui suspendue au pied de son lit,  
près des beaux coffres de fer des Indes, sortis  
des grands bazars des capitales fortunées.

Et le peuple l'honorait lorsque, près des quais,  
ses beaux bâtiments pleins de belles galeries  
gonflaient, comme les belles bannières qui plient,  
leurs voiles où les marins luisants étaient gais.

*(De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir)*



## LES BADAUDS...

Les badauds faisaient des expériences  
où l'on voyait la foule en pantalons courts.  
On tirait des étincelles avec ignorance  
et on risquait d'être foudroyé du coup.

On montait des ballons ornés comme un théâtre  
Ils n'allaient pas bien et on se tuait.  
Les frères Montgolfier avaient de l'audace.  
L'académie des sciences s'émouvait.

*(De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir)*

## JE M'EMBÊTE....

Je m'embête ; cueillez-moi des jeunes filles  
et des iris bleus à l'ombre des charmillles  
où les papillons bleus dansent à midi,  
parce que je m'embête  
et que je veux voir de petites bêtes  
rouges sur les choux, les ails (on dit des aulx), les lys  
Je m'embête.

Ces vers que je fais m'embêtent aussi,  
et mon chien se met à loucher, assis,  
en écoutant la pendule  
qui l'embête comme je m'embête.  
Vraiment ces trois cils de ce chien de chasse,  
de ce chien de poète,  
sont cocasses.



Je voudrais savoir peindre. Je peindrais  
une prairie bleue avec des mousserons,  
où des jeunes filles nues danseraient en rond  
autour d'un vieux botaniste désespéré,  
porteur d'un panama et d'une boîte verte  
et d'un énorme filet à papillons  
vert.

Car j'apprécie les jeunes filles  
et les gravures excessivement coloriées  
où l'on voit un vieux botaniste éreinté  
qui longe un torrent et se dirige  
vers l'auberge.

*(De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir).*

#### PRIÈRE POUR AVOUER SON IGNORANCE

Redescends, redescends dans ta simplicité.  
Je viens de voir les guêpes travailler dans le sable.  
Fais comme elles, ô mon cœur malade et tendre : sois sage,  
accomplis ton devoir comme Dieu l'a dicté.  
J'étais plein d'un orgueil qui empoisonnait ma vie.  
Je croyais que j'étais bien différent des autres :  
mais je sais maintenant, mon Dieu, que je ne fis  
que récrire les mots qu'ont inventés les hommes  
depuis qu'Adam et Eve au fond du Paradis  
surgirent sous les fruits énormes de lumière.  
Mon Dieu, je suis pareil à la plus humble pierre.  
Voyez : l'herbe est tranquille, et le pommier trop lourd  
se penche vers le sol, tremblant et plein d'amour.  
Enlevez de mon âme, puisque j'ai tant souffert,  
l'orgueil de me penser un créateur de génie.  
Je ne sais rien. Je ne suis rien. Je n'attends rien  
que de voir, par moments, se balancer un nid



sur un peuplier rose, ou, sur le blanc chemin  
passer un pauvre lourd, aux pieds luisants de plaies.  
Mon Dieu, enlevez-moi l'orgueil qui m'empoisonne.  
Oh ! rendez-moi pareil aux moutons monotones  
qui passent, humblement, des tristesses d'Automne  
aux fêtes du Printemps qui verdissent les haies.  
Faites qu'en écrivant mon orgueil disparaisse :  
que je me dise, enfin, que mon âme est l'écho  
des voix du monde entier et que mon tendre père  
m'apprenait patiemment des règles de grammaire.  
La gloire est vaine, ô Dieu, et le génie aussi.  
Il n'appartient qu'à Vous qui le donnez aux hommes  
et ceux-ci, sans savoir, répètent les mêmes mots  
comme un essaim d'été parmi de noirs rameaux.  
Faites qu'en me levant, ce matin, de ma table,  
je sois pareil à ceux qui, par ce beau Dimanche,  
vont répandre à vos pieds dans l'humble église blanche  
l'aveu modeste et pur de leur simple ignorance.

*(Le Deuil des Primevères)*

### EH ! JE SAIS BIEN

Eh ! je sais bien qu'ils ont tous dit : vieillir est doux.  
Mais je vieillis et je regrette la jeunesse,  
et la joueuse de croquet, et les caresses  
de sa main sur mon front posé sur ses genoux.

Quand donc viendra le temps où j'aurai cette force  
de bénir, sans que j'aie de l'amertume au cœur,  
des enfants respirant la sève des écorces  
dans le ravin rempli d'églantières pâleurs ?



Heureux celui qui peut, dans l'enclos paysan,  
à l'heure où lourdement sonnent les vêpres chaudes,  
mettre dans d'autres mains les mains de ses enfants  
qui se sont fiancés dans les framboises jaunes.

*(Clairières dans le Ciel)*

### DAVID, TU T'ÉVEILLAIS SUR TA COUCHE NOCTURNE

David, tu t'éveillais sur ta couche nocturne,  
mais la lisse blancheur des filles d'Israël  
qui se penchait vers toi, modelée comme une urne,  
ne te suffisait point, tu t'adressais au Ciel.

Alors, sur le désordre ardent de cette couche,  
les jambes repliées sous toi, longtemps ta harpe  
bourdonnait, sourde et solennellement farouche.  
Et tes femmes couvraient leurs fronts de leurs écharpes.

Ce cri que tu poussais vers les errantes lunes,  
il monte encore, il fait ma consolation,  
plus haut que le front blanc des concubines brunes,  
plus haut que ma douleur, plus haut que ma passion.

*(Clairières dans le Ciel)*

### VILLE D'EAUX

Cigale de l'enfance à ces arbres posée :  
Le clair de lune avec le bleu de sa rosée  
Régnaît sur cette place où ton fifre excité  
Par l'orchestre charmaît les morts d'un autre été

*(Premier Livre de Quatrains)*



## LA CROIX AU BORD DE LA ROUTE

Près du village où la douane bleue épie  
De sous un chêne, au loin, aux replis des vallons,  
Les passeurs d'alcool, de tabac, de coton,  
Ce prêtre âgé mourut portant l'Eucharistie.

*(Premier Livre de Quatrains)*

## PURETÉ

Comme un nombreux essaim les fleurs de la glycine  
Malgré le gel léger sur le mur blanc butinent.  
Une grappe échappée avec l'air se confond  
Et le pâle soleil avec vos cheveux blonds.

*(Premier Livre de Quatrains)*

## SOUCI

Jamais exista-t-il, même au temps des ancêtres,  
Le jardin coloré d'ombrelles et de fleurs  
Que le père à midi put voir de sa fenêtre  
Sans que rien vînt rider la face de son cœur ?

*(Premier Livre de Quatrains)*

## PENDANTS

Raisins d'or qui trembliez aux oreilles  
De mon aïeule en pays tropical,  
Aussi légers que des ailes d'abeilles  
Que vos débris retrouvés me font mal !

*(Premier Livre de Quatrains)*



## PAUL CLAUDEL

Né le 6 Août 1868

Si Rimbaud fut un « mystique à l'état sauvage », P. Claudel, poète qui a eu « confiance en lui et l'a cru sur parole », est un mystique conscient de sa force et qui en use rationnellement. Son œuvre est autant parente de la Bible et de Rimbaud que de Shakespeare, même d'Eschyle ; mais elle se manifeste principalement l'œuvre d'un grand poète chrétien. L'inspiration de P. Claudel, bien qu'infiniment diverse, se meut toujours dans le plan de la révélation et de la grâce ; le fait chrétien demeure le pivot de sa poésie et comme l'axe de toutes ses pensées. Que les flots de son lyrisme coulent à travers de longs poèmes comme les Cinq Grandes Odes, certains Poèmes de guerre, à travers des drames, des mystères, ou des poésies plus spécifiquement religieuses et catholiques, toujours, si nous nous laissons entraîner par sa pensée, le monde se résout dans le catholicisme. Une fastueuse émotion balaye l'âme, y fait sourdre l'amour divin, et proclame l'éternelle supériorité de la cité de Dieu. Son génie plonge dans l'universel, s'y meut, l'étreint. Un amour cosmique l'agite, et sa foi grandiose suscite cette versification si diverse et si appropriée, si puissamment intelligente et si musicale qu'on croirait entendre les orgues de la Nature ronfler dans le temple de l'Univers. Il pétrit la masse humaine, les sentiments de la créature déchue, avec une hardiesse de noble artisan ; le rapport de l'homme à la grâce est le principal nerf du drame. Il y a d'ailleurs drame latent sous chaque parole de P. Claudel, et il ne saurait guère en être autrement chez un poète chrétien.

Rarement un fleuve roule une eau si pure et si profonde ; mais bien que la présence divine éclaire constamment son cours, les agissements de la créature y apportent cependant le trouble et les remous, en créant le drame.

Paul Claudel débuta dans la « Carrière » diplomatique, comme élève consul, en 1892. Il parcourt le monde entier, nommé successivement à Shanghai (1894), Fou-Tchéou (1899), Pékin (1900), Tien-Tsin (1906), Prague (1909), Francfort (1911), Hambourg (1913), Rio-de-Janeiro (1916), Copenhague (1919). Il est ambassadeur à Tokio depuis 1921, revenant ainsi dans cet Extrême-Orient chanté dans l'un de ses premiers livres, *Connaissance de l'Es*

BIBLIOGRAPHIE. — *Tête d'Or*, (L'Art Indépendant, 1890). — *La Ville*, (L'Art Indépendant, 1893). — *L'Arbre*, (*Tête d'Or*, *La Ville*, *l'Echange*, *Le Repos du Septième Jour*, *la Jeune Fille Violaine*), (Mercure de France, 1901). — *Les Muses*, (L'Occident, 1905). — *Partage du Midi*, (L'Occident, 1906). — *Cinq grandes Odes*, suivies d'une procession pour saluer le Siècle



Nouveau, (L'Occident, 1910 et augmentée, N.R.F., 1913). — *Vers d'exil*, (Mercure de France, 1911 et 1912). — *Cette Heure qui est entre le Printemps et l'Été. Cantate à trois voix*. (N.R.F., 1913). — *Deux poèmes d'Été. La Cantate à trois voix. Protée*, (N.R.F., 1914). — *La Nuit de Noël de 1914* (L'Art Gothique, 1915). — *Trois Poèmes de Guerre*, (N.R.F., 1915). — *Corona Benignitatis anni Dei*, (N.R.F., 1915). — *Autres Poèmes durant la guerre*, (N.R.F., 1915). — *La Messe là-bas*, (N.R.F., 1919). — *Poèmes de Guerre, 1914-1916, (Trois poèmes de Guerre, Autres poèmes durant la guerre, La Nuit de Noël de 1914)*, (N.R.F., 1922). — *Ode jubilaire pour le six centième anniversaire de la mort de Dante* (avec un portrait de R. Dufey), (N.R.F. 1921).

### BALLADE

Les négociateurs de Tyr et ceux-là qui vont à leurs affaires  
aujourd'hui sur l'eau dans de grandes imaginations  
mécaniques,

Ceux que le mouchoir par les ailes de cette mouette encore  
accompagne quand le bras qui l'agitait a disparu,

Ceux à qui leur vigne et leur champ ne suffisaient pas, mais  
Monsieur avait son idée personnelle sur l'Amérique,

Ceux qui sont partis pour toujours et qui n'arriveront pas  
non plus,

Tous ces dévoreurs de la distance, c'est la mer elle-même à  
présent qu'on leur sert, penses-tu qu'ils en auront assez ?

Qui une fois a mis les lèvres ne lâche point facilement la coupe :  
Ce sera long d'en venir à bout, mais on peut tout de même  
essayer :

Il n'y a que la première gorgée qui coûte.

Équipages des bâtiments torpillés dont on voit les noms dans  
les statistiques,

Garnisons des cuirassés tout à coup qui s'en vont par le plus  
court à la terre,

Patrouilleurs de chalutiers poitrinaires, pensionnaires des  
sous-marins ataxiques,

Et tout ce que décharge un grand transport pêle-mêle quand  
il se met la quille en l'air,



Pour eux tous voici le devoir autour d'eux à la mesure de cet horizon circulaire,  
C'est la mer qui se met en mouvement vers eux, plus besoin d'y chercher sa route.  
Il n'y a qu'à ouvrir la bouche toute grande et à se laisser faire :  
Ce n'est que la première gorgée qui coûte.

Qu'est-ce qu'ils disaient, la dernière nuit, les passagers des grands transatlantiques,  
La nuit même avant le dernier jour où le sans-fil a dit : « Nous sombrons ! »  
Pendant que les émigrants de troisième classe là-bas faisaient timidement un peu de musique  
Et que la mer inlassablement montait et redescendait à chaque coupée d'un salon ?  
« Les choses qu'on a une fois quittées, à quoi bon leur garder son cœur ?  
« Qui voudrait que la vie recommence quand il sait qu'elle est finie toute ?  
« Retrouver ceux qu'on aime serait bon, mais l'oubli est encore meilleur :  
Il n'y a que la première gorgée qui coûte. »

### Envoi

Rien que la mer à chaque côté de nous, rien que cela qui monte et qui descend !  
Assez de cette épine continuelle dans le cœur, assez de ces journées goutte à goutte !  
Rien que la mer éternelle pour toujours, et tout à la fois d'un seul coup ! la mer et nous sommes dedans !  
Il n'y a que la première gorgée qui coûte.

(Inédit)



## LA VIERGE A MIDI

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.  
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.  
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela  
Que je suis votre fils et que vous êtes là.

Rien que pour un moment pendant que tout s'arrête.  
Midi !  
Etre avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes.

Ne rien dire, regarder votre visage,  
Laisser le cœur chanter dans son propre langage,

Ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le cœur  
trop plein,  
Comme le merle qui suit son idée en ces espaces de couplets  
soudains.

Parce que vous êtes belle, parce que vous êtes immaculée,  
La femme dans la Grâce enfin restituée,

La créature dans son honneur premier et dans son épanouis-  
sement final,  
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin de sa splendeur  
originale.

Intacte ineffablement parce que vous êtes la Mère de Jésus-  
Christ,



Qui est la vérité entre vos bras, et la seule espérance et le  
seul fruit

Parce que vous êtes la femme, l'Eden de l'ancienne tendresse  
oubliée,

Dont le regard trouve le cœur tout à coup et fait jaillir les  
larmes accumulées,

Parce que vous m'avez sauvé, parce que vous avez sauvé la  
France,

Parce qu'elle aussi, comme moi, pour vous fut cette chose à  
laquelle on pense,

Parce qu'à l'heure où tout craquait, c'est alors que vous êtes  
intervenue,

Parce que vous avez sauvé la France une fois de plus,

Parce qu'il est midi, parce que nous sommes en ce jour d'au-  
jourd'hui,

Parce que vous êtes là pour toujours, simplement parce que  
vous êtes Marie, simplement parce que vous existez,  
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée !

*(Poèmes de Guerre)*

## LE CRUCIFIX

### I

#### La tête vue de la droite

De tout le corps crucifié il n'y a plus que la tête qui est libre.  
Les épines dont on a pris soin de l'entourer lui rendent tout  
appui impossible.

Trois heures elle a régné et prié, trois heures nous avons  
vu la face du Très-Haut,



Il faut bien qu'elle tombe à la fin quand la force lui fait défaut.  
Voici le moment arrivé que nous avons patiemment attendu :  
Nous pouvons regarder le Christ, maintenant qu'il ne nous  
regarde plus.

Le voici maintenant sur la croix, tel qu'il a capitulé pour  
toujours.

Quoi que nous fassions désormais, nous savons qu'il ne chan-  
gera pas.

Il ne relèvera plus la tête, il dure dans la transfixion de ses  
pieds et l'extension définitive de ses bras.

Il ne changera plus à jamais cette espèce de partialité.

Quoi que nous fassions il ne tournera pas cette tête ailleurs  
qui s'incline de notre côté.

Il médite, il savait tout par avance, il endure les quatre clous  
pour m'attendre.

Il est trop facile de voir qu'il n'est pas en état de se défendre.

La mort en moi, l'amour qui est en lui, ne font plus qu'un.

Son innocence est le péché en moi, il y a cela entre nous de  
vital et de commun.

S'il est mon Rédempteur, où cela se passerait-il si je n'avais  
péché pas ?

Les clous seraient au corps moins durs si je n'étais moi-  
même aussi bas.

La croix tient bon, mais que c'est lourd avec elle ce qui tient  
à moi par le poids et par le désir !

Tout ce qu'il y a de poids en lui tacitement est à moi comme  
un fruit qu'il n'y a plus qu'à recueillir.

## II

### La tête vue de la gauche

Il est écrit au livre de la Genèse, en cette histoire qui est  
toute pleine de mystères,

Que Joseph après le long séjour en Égypte quand on lit qu'il  
eut retrouvé ses frères,



Fit sortir toute l'assistance avant qu'il ne leur manifestât sa face :

(*Égypte* qui est les ténèbres en hébreu, c'est cette terre par excellence où nous sommes, sombre et basse).

Car il ne convenait pas que quelqu'un fût présent à cet instant sacré

Du frère qui s'est retourné vers nous et nous invite à le dévisager. Ainsi le Christ a voulu, parce que leur cœur était fort, ou peut-être qu'un amour trop grand en fut la cause,

A combien de saints et de saintes ici-bas ne se montrer que du côté gauche.

Tout ce qu'ils font, il feint de ne pas l'avoir regardé.

Quand ils prient, on dirait qu'il écoute ailleurs et son front demeure détourné.

Mais eux savent et sourient et ne prennent pas le change, Et retournent paisiblement à la semaille et à la vendange.

Car à celui qui croit la foi suffit.

Ce que l'éternité nous réserve, il n'y a pas besoin de le voir en cette vie.

Bons serviteurs, vous savez votre devoir c'est assez.

La lumière suffisante est avec vous et le chemin est tout tracé.

Et cet instant où votre Créateur vers vous se retourne avec ces yeux où la colère n'est point,

Il n'a voulu ni des hommes ni des anges pour en être les témoins.

(*Poèmes de Guerre*)

### PSAUME XLIX

« Si j'ai faim, je ne le dirai pas, » dit le Psaume. Mais si ! Il faut le dire, Seigneur ; surtout que si vraiment il Vous suffit, (Préférant moi-même autre chose), de ce pain, Peut-être je Vous le donnerai plutôt que de le jeter aux chiens. Si Vous me le demandez par la bouche d'un de Vos pauvres, peut-être



Que, n'ayant point de caillou, je lui jetterai le pain à la tête !  
Seulement ne soyez pas discret avec moi et ne gardez pas  
le silence,  
Comme un père qu'on a rebuté et qui dévore son offense.  
Malheur au fils qui le blesse au plus profond de ses sentiments !  
Il se tait désormais et ne lui dit plus rien et le laisse aller  
librement.  
Il est des choses sacrées qu'on ne demande qu'une fois.  
Si Dieu a faim désormais, ce n'est plus à lui qu'il le dira.  
S'il a faim ? Mais c'est dans Saint-Jean ! Et est-ce qu'elle  
doit jamais finir,  
Cette Pâque avec nous qu'il a désirée d'un grand désir ?

*(Corona benignitatis anni Dei)*

### SAINT PIERRE

Le rude homme Pierre au grand front chauve qui jurait en  
serrant les poings,  
Le premier leva la main à Dieu et jura, non pas ce qu'il ne  
savait point,  
Mais le Christ vivant, donnant sa parole, c'est Lui, qui était  
devant ses yeux stature et fait.  
C'est pourquoi il est Pierre pour l'éternité, ayant cru ce qu'il  
voyait.  
Jésus lui-même attendit que Pierre l'eût manifesté :  
Et moi, comme il a cru Dieu, je crois Pierre qui dit la vérité.  
« M'aimes-tu, Pierre ? » lui demande le Seigneur par trois  
fois.  
Et Pierre qui trois fois tenté tout-à-l'heure l'a renié trois fois,  
Répond en pleurant amèrement : Seigneur, Vous savez que  
je Vous aime !  
Pais à jamais mes brebis et le troupeau de toutes parts du  
Pasteur suprême !



— Mais c'est lui maintenant qu'on mène, et voici le soir :  
il s'arrête,  
Il dépouille lui-même sa tunique, comme aux matins de la  
pêche à Génézareth,  
Et voyant l'arbre de la croix préparé dont on fixe en bas les  
deux branches,  
Le vieux pape missionnaire sourit dans sa barbe blanche.  
Saint Pierre, le premier pape, est debout sur le Vatican,  
Et de ses mains enchaînées il bénit Rome et le monde dans  
le soleil couchant.  
Puis on l'a crucifié la tête en bas, vers le ciel sont exaltés les  
pieds apostoliques.  
Christ est la tête, mais Pierre est la base et le mouvement  
de la religion catholique.  
Jésus a planté la croix en terre, mais Pierre l'enracine dans  
le ciel.  
Il est solidement attaché au travers des vérités éternelles.  
Jésus pend de tout son poids vers la terre ainsi qu'un fruit  
sur sa tige,  
Mais Pierre est crucifié comme sur une ancre au plus bas  
dans l'abîme et le vertige.  
Il regarde à rebours ce ciel dont il a les clefs, le royaume qui  
repose sur Cephass.  
Il voit Dieu et le sang de ses pieds lui tombe goutte à goutte  
sur la face.  
Déjà son frère Paul en a fini, il est là qui l'a précédé,  
Comme l'épître précède l'évangile, et qui se tient à son côté.  
Leurs corps côte à côte sous une grande pierre attendent le  
Créateur.

Heureuse Rome, une seconde fois fondée sur de tels fondateurs !

*(Corona benignitatis anni Dei)*



## LE SOMBRE MAI

Les Princesses aux yeux de chevreuil passaient  
A cheval sur le chemin entre les bois.

Dans les forêts sombres chassaient  
Les meutes aux sourds abois.

Dans les branches s'étaient pris leurs cheveux fins,  
Des feuilles étaient collées sur leurs visages.  
Elles écartaient les branches avec leurs mains,  
Elles regardaient autour avec des yeux sauvages.

Reines des bois où chante l'oiseau du hêtre  
Et où traîne le jour livide,  
Levez vos yeux, levez vos têtes,  
Vos jeunes têtes humides !

Hélas ! je suis trop petit pour que vous m'aimiez,  
O mes amies, charmantes Princesses du soir !  
Vous écoutiez le chant des ramiers,  
Vous me regardiez sans me voir.

Courez ! les abois des meutes s'élèvent !  
Et les lourds nuages roulent.  
Courez ! la poussière des routes s'élève !  
Les sombres feuilles roulent.

Le ruisseau est bien loin. Les troupeaux bêlent.  
Je cours, je pleure.  
Les nuages aux montagnes se mêlent.  
La pluie tombe sur les forêts de six heures.

(*Corona benignitatis anni Dei*)



## CHARLES PÉGUY

1873 - 1914.

Du temps qu'il vivait Péguy ne passait pas pour un poète, mais pour un polémiste, un animateur, et qui parfois employait la forme poétique. Or il faut nous en convaincre, Péguy était un vrai poète, un créateur. Une pensée toujours vigoureuse anime ses longues suites d'alexandrins ou de vers blancs (*mystères, tapisseries*) et s'il faut y reconnaître parfois des longueurs, même du fatras, il faut aussi y distinguer des morceaux de la plus grande beauté. Dans ses vers comme dans sa prose il emploie le même procédé : une répétition constante, un avancement pas à pas. Ce sont des litanies. Il fut un novateur, et sa pensée mêle constamment le style commun, les objets vulgaires, les observations personnelles, aux élans mystiques, aux descriptions grandioses ; et à ce titre il mérite de passer pour un des maîtres des poètes contemporains. Sa veine garde quelque chose de la lourdeur du paysan ; mais c'est cette condition même qui lui a permis de trouver des accents non pareils pour chanter son pays d'Orléans, et toutes les terres françaises, accents qui demeureront les meilleurs de sa poésie.

Ses *Cahiers de la Quinzaine*, édités dans une petite salle obscure en face de la grande Sorbonne, qui fut la bête noire de Péguy, révélèrent nombre d'écrivains célèbres depuis : Romain Rolland, les frères Tharaud, Spire, Bernard Lazare, etc... Péguy fut catholique anticlérical, dreyfusiste mais non dreyfusard (Cf. *Notre Jeunesse*), à la fois traditionaliste et révolutionnaire. Sa vie, terminée, sur le champ de bataille de la Marne, le 5 septembre 1914, fut un modèle de désintéressement et de haute spiritualité. Daniel Halévy s'est fait son biographe et a étudié l'évolution de ses idées politiques et religieuses.

**BIBLIOGRAPHIE.** — *Jeanne d'Arc, Domremy, Les Batailles*, (Rouen, 1897). — *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, (Cahiers de la Quinzaine, 1910). — *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, (Cahiers de la Quinzaine, 1911). — *Le Mystère des Saints Innocents*, (Cahiers de la Quinzaine, 1912). — *La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, (Cahiers de la Quinzaine, 1912). — *La Tapisserie de Notre-Dame*, (Cahiers de la Quinzaine, 1913). — *Ève*, (Cahiers de la Quinzaine, 1914). — *Morceaux choisis des œuvres poétiques*, (1914). — *Œuvres complètes*, en cours de publication à la Nouvelle Revue Française.



PRÉSENTATION DE LA BEAUCE A NOTRE-DAME  
DE CHARTRES

Étoile de la mer, voici la lourde nappe  
Et la profonde houle et l'océan des blés  
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,  
Voici votre regard sur cette immense chape.

Et voici votre voix sur cette lourde plaine  
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,  
Voici le long de nous nos poings désassemblés  
Et notre lassitude et notre force pleine.

Étoile du matin, inaccessible reine,  
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,  
Et voici le plateau de notre pauvre amour,  
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par-delà l'horizon.  
A peine quelques toits font comme un archipel.  
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.  
L'épaisse église semble une basse maison.

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.  
De loin en loin surnage un chapelet de meules,  
Rondes comme des tours, opulentes et seules  
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre  
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.  
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux  
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.



Vous nous voyez marcher sur cette route droite,  
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.  
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents  
La route nationale est notre porte étroite.

Nous allons devant nous, les mains le long des poches,  
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,  
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,  
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.

Vous nous voyez marcher, nous sommes la piétaille.  
Nous n'avancons jamais que d'un pas à la fois.  
Mais vingt siècles de peuple et vingt siècles de rois,  
Et toute leur séquelle et toute leur volaille

Et leurs chapeaux à plumes avec leur valetaille  
Ont appris ce que c'est que d'être familiers,  
Et comme on peut marcher, les pieds dans ses souliers,  
Vers un dernier carré le soir d'une bataille.

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,  
Dans le recourbement de notre blonde Loire,  
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire  
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,  
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,  
Et la Loire coulante et souvent limoneuse  
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce  
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans  
Le portail de la ferme et les durs paysans  
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.



Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate  
Et nous avons connu dès nos premiers regrets  
Ce que peut recéler de désespoirs secrets  
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable  
Dur comme une justice, égal comme une barre,  
Juste comme une loi, fermé comme une mare,  
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde  
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement  
Et d'une seule source et d'un seul portement,  
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David, voici votre tour beauceronne.  
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté  
Vers un ciel de clémence et de sérénité,  
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,  
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,  
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,  
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,  
Qui ne fanera point au soleil de septembre,  
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,  
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,  
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été.  
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,  
Qui ne transira point dans le commun trépas.



C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,  
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,  
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,  
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.

Celle qui ne mourra le jour d'aucunes morts,  
Le gage et le portrait de nos arrachements,  
L'image et le tracé de nos arrachements,  
La laine et le fuseau des plus modestes sorts.

Nous arrivons vers vous du lointain Parisien.  
Nous avons pour trois jours quitté notre boutique,  
Et l'archéologie avec la sémantique,  
Et la maigre Sorbonne et ses pauvres petits.

D'autres viendront vers vous du lointain Beauvaisien.  
Nous avons pour trois jours laissé notre négoce,  
Et la rumeur géante et la ville colosse,  
D'autres viendront vers vous du lointain Cambrésien.

Nous arrivons vers vous de Paris capitale.  
C'est là que nous avons notre gouvernement,  
Et notre temps perdu dans le lanternement,  
Et notre liberté décevante et totale.

Nous arrivons vers vous de l'autre Notre-Dame,  
De celle qui s'élève au cœur de la cité,  
Dans sa royale robe et dans sa majesté,  
Dans sa magnificence et sa justesse d'âme.

*(Tapisserie de Notre-Dame)*



## ANDRÉ GIDE

Né le 22 Novembre 1869.

Il fut un temps, avant la guerre, où André Gide et Maurice Barrès se partageaient à peu près l'influence sur la jeunesse littéraire. Depuis, cette co-suzeraineté s'est plus ou moins effritée et l'attitude gidienne a été parfois violemment critiquée. Il n'en reste pas moins que la place de Gide dans la littérature actuelle est considérable et qu'il a marqué profondément de nombreux disciples, même si beaucoup d'entre eux se sont révoltés contre son influence.

L'ascendance d'André Gide est mi-normande, mi-méridionale (Uzès). C'est ce qu'il a rappelé un jour au cours d'une polémique fameuse (voir les *Prétextes*) avec Maurice Barrès sur le déracinement. Il disait aussi en s'appuyant sur les traités d'horticulture que les « plantes repiquées » étaient souvent les plus vigoureuses. A vrai dire Gide ne peut se fixer, « il flotte ». Son goût le plus certain est celui des voyages. Il ne veut s'attacher à rien. Ni dans le temps ni dans l'espace il n'accepte de contrainte. C'est comme contre-poids à cette attitude qu'il plie volontairement aux pures règles de la forme classique une phrase extrêmement neuve et frémissante.

Les tendres et doucement ironiques *Poésies* du jeune André Walter nous avaient avertis d'une conception large, facile et très neuve, particulièrement sensible en pleine époque symboliste. Puis ce furent le *Traité du Narcisse* où traînaient quelques plumes du cygne mallarméen *La Tentative amoureuse*, aux grâces délicieuses et laforguiennes ; *Le Voyage d'Urien* dont la lumière glauque et la froideur s'accroissaient d'une brume mæterinckienne, tous morceaux où se trahissaient sous le vêtement de la plus libre poésie de graves préoccupations ; *Paludes*, où M. Gide nous découvre ses jardins et *Les Nourritures Terrestres*, comparables à quelque sachet oriental, dont le parfum demeure toujours intact.

C'est surtout comme prosateur qu'André Gide est l'auteur d'une œuvre remarquable de « moraliste » et de romancier. Wilde et Dostoïewski l'ont tour à tour attiré. Il a aimé, nous dit-il, et *Les Mille et Une Nuits* et la Bible, le plaisir et le royaume de Dieu. Dans les *Caves du Vatican*, pour beaucoup de jeunes écrivains, son meilleur livre, il a créé un personnage nouveau, Lafcadio, et mis en action la théorie de l'« acte gratuit ».

Vivement attaqué ces temps derniers, il a été accusé de dilettantisme, de satanisme. On lui a reproché aussi d'être l'animateur du groupe de la *Nouvelle Revue Française*. Mais la pureté de sa forme d'écrivain à travers ces polémiques éphémères, est restée intacte. Également cette poétique constamment déliée et « disponible », brisée selon les articulations de la pensée, et adaptée aux exaspérations des sens.

Pour exprimer l'inquiète ubiquité de cette âme aussi mobile que la



naissance, aucune enveloppe ne devait être assez souple, aucun repli assez sinueux, aucun moule assez divers : pendant que M. Valéry régit, M. Gide suggère ; l'un domine, l'autre propose.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Cahiers d'André Walter*, (Perrin, 1891, et Librairie de l'Art Indépendant, 1891). — *Les Poésies d'André Walter*, (Librairie de l'Art Indépendant, 1892, réédité à la N.R.F., 1922). — *Le Voyage d'Urien suivi de Paludes* (Mercure de France, 1896, réédité à la N.R.F.). — *Les Nourritures Terrestres* (Mercure de France, 1897, réédité à la N.R.F.).

## LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER

### I

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère ;  
Pas de chants sous les fleurs et pas de fleurs légères,  
Ni d'Avril, ni de rires et ni de métamorphoses ;  
Nous n'aurons pas tressé de guirlandes de roses.

Nous étions penchés à la lueur des lampes  
Encore, et sur tous nos bouquins de l'hiver  
Quand nous a surpris un soleil de septembre  
Rouge et peureux et comme une anémone de mer.

Tu m'as dit : « Tiens, voici l'Automne.  
Est-ce que nous avons dormi ?  
S'il nous faut vivre encore parmi  
Ces in-folio, ça va devenir monotone.

Peut-être déjà qu'un printemps  
A fui sans que nous l'ayons vu paraître ;  
Pour que l'aurore nous parle à temps  
Ouvre les rideaux des fenêtres. »

Il pleuvait. Nous avons ranimé les lampes  
Que ce soleil rouge avait fait pâlir  
Et nous nous sommes replongés dans l'attente  
Du clair printemps qui va venir.



## VI

Je sais qu'une âme implique un geste  
D'où vibre une sonorité  
Qu'harmonieusement atteste  
La très adéquate clarté.

Un paysage s'exagère  
Au gré de ses intentions  
Et une rythmique atmosphère  
Unit cette âme à l'horizon.

Mais je ne sais pourquoi notre âme débile erre  
Sous des ciels neufs et qu'elle n'a pas choisis  
Et parmi des campagnes autoritaires  
Où nous n'osons que des gestes soumis.

Alors, puisque nous n'avons plus de force  
Et que le paysage est vainqueur...  
Au moins je voudrais qu'il emporte  
Des victoires selon nos cœurs.

Et je cherche un champ de soleil  
Où tu doives me dire : « Je t'aime. » —  
Mais seule la lune éclaire la plaine  
Toujours d'une pâleur pareille.

## XIV

## SOLSTICE

Un chant de cor a retenti dans l'air sonore.  
Nous avons compris qu'il ne fallait plus bouger  
Le cor s'est tu, mais la vibration monte encore  
Vers l'horizon cuivré.



Les halliers d'or se sont inclinés vers les pailles.  
Les champs étaient par meules jaunes rangés ;  
Un soleil mort luisait au fond du paysage  
Et des forêts hautes s'étaient dressées...

Il y avait sur les lisières des hêtraies  
Des corneilles qui ne voulaient pas s'endormir,  
Et on voyait entre les branches enchevêtrées  
Des cerfs passant qui s'étaient arrêtés.

Pourquoi ce cor a-t-il vibré dans le silence ?  
Quelle heure est-il que ce soleil ne dorme pas ?  
Les corneilles sur les halliers que le soir balance,  
Ces corneilles ne se tairont donc pas ?...

Des pleurs encore ! ah ! ça devient trop monotone.  
Nous aurions dû rester à la maison ce soir.  
Ah ! voici déjà les feuilles mortes de l'automne  
Qui tourbillonnent dans le vent du soir...

*(Poésies d'André Walter)*

### ENVOI DE PALUDES

*Oh ! que le jour eut donc de peine  
Ce matin à laver la plaine.*

Nous avons joué de la flûte  
Vous ne nous avez pas écouté

Nous avons chanté  
Vous n'avez pas dansé

Et quand nous avons bien voulu danser  
Plus personne ne jouait de la flûte.



Aussi depuis notre infortune  
Moi je préfère la bonne lune

Elle fait se désoler les chiens  
Et chanter les crapauds musiciens.

Au fond des étangs bénévoles  
Elle se répand sans paroles ;

Sa tiède nudité  
Saigne à perpétuité.

Nous avons guidé sans houlettes  
Les troupeaux vers nos maisonnettes

Mais les moutons voulaient qu'on les mène à des fêtes,  
Et nous avons été d'inutiles prophètes.

Eux mènent comme à l'abreuvoir  
Les troupeaux blancs à l'abattoir.

Nous avons bâti sur le sable  
Des cathédrales périssables.

(Paludes)

### RONDE DE LA GRENADE

Vous chercheriez encore longtemps  
Le bonheur impossible des âmes.  
— Joies de la chair et joies des sens  
Qu'un autre s'il lui plaît vous condamne,  
Amères joies de la chair et des sens —  
Qu'il vous condamne — moi je n'ose.



— Certes, Didier, philosophe fervent, je t'admire  
Si la croyance en ta pensée te fait à la joie de l'esprit  
Croire aucune autre préférable.  
Mais non pas dans tous les esprits se peuvent de telles amours.

Et certes, aussi moi je les aime,  
Mortels tressaillements de mon âme,  
Joies du cœur joies de l'esprit —  
Mais c'est vous, plaisirs, que je chante.

Joies de la chair, tendres comme l'herbe,  
Charmantes comme les fleurs des haies  
Fanées plus vite, ou fauchées, que les luzernes des prairies  
Que les désolantes spirées qui s'effeuillent dès qu'on les touche.

La vue — le plus désolant de nos sens...  
Tout ce que nous ne pouvons pas toucher nous désole ;  
L'esprit saisit plus aisément la pensée  
Que notre main ce que notre œil convoite.  
— O ! que ce soit ce que tu peux toucher que tu désires —  
Nathanaël, et ne cherche pas une possession plus parfaite.  
Les plus douces joies de mes sens  
Ont été des soifs étanchées.

Certes, délicieuse est la brume, au soleil levant sur les plaines —  
Et délicieux le soleil —  
Délicieuse sous nos pieds nus la terre humide  
Et le sable mouillé par la mer ;  
Délicieuse à nous baigner fut l'eau des sources ;  
A baiser les inconnues lèvres que mes lèvres touchèrent dans  
l'ombre...

Mais des fruits — des fruits — Nathanaël, que dirai-je ?

— O ! que tu ne les aies pas connus,  
Nathanaël, c'est bien là ce qui me désespère...



..... Leur pulpe était délicieuse et juteuse  
Savoureuse comme la chair qui saigne,  
Rouge comme le sang qui sort d'une blessure.  
... Ceux-ci ne réclamaient, Nathanaël, aucune soif particulière ;  
On les servait dans des corbeilles d'or ;  
Leur goût écœurait tout d'abord, étant d'une fadeur incomparable ;  
Il n'évoquait celui d'aucun fruit de nos terres ;  
Il rappelait le goût des goyaves trop mûres,  
Et la chair en semblait passée ;  
Elle laissait après, l'âpreté dans la bouche ;  
On ne la guérissait qu'en remangeant un fruit nouveau ;  
A peine bientôt si seulement durait leur jouissance  
L'instant d'en savourer le suc ;  
Et cet instant en paraissait tant plus aimable  
Que la fadeur après devenait plus nauséabonde,  
La corbeille fut vite vidée...  
Et le dernier nous le laissâmes  
Plutôt que de le partager...

Hélas ! après, Nathanaël, qui dira de nos lèvres  
Quelle fut l'amère brûlure ?  
Aucune eau ne les put laver —  
Le désir de ces fruits nous tourmenta jusque dans l'âme.

Trois jours durant, dans les marches, nous les cherchâmes ;  
La saison en était finie.  
Où sont, Nathanaël, dans nos voyages,  
De nouveaux fruits pour nous donner d'autres désirs ?

Il y en a que nous mangerons sur des terrasses,  
Devant la mer et devant le soleil couchant.  
Il y en a que l'on confit dans la glace  
Sucrée avec un peu de liqueur dedans.



Il y en a que l'on cueille sur les arbres  
De jardins réservés, enclos de murs,  
Et que l'on mange à l'ombre dans la saison tropicale.  
On disposera de petites tables —  
Les fruits tomberont tout autour de nous  
Dès qu'on agitera les branches  
Où les mouches engourdies se réveilleront.  
Les fruits tombés, on les recueillera dans des jattes  
Et leur parfum déjà suffirait à nous charmer...

Il y en a dont l'écorce tache les lèvres et que l'on ne mange que  
lorsqu'on a très soif.  
Nous les avons trouvés le long des routes sablonneuses ;  
Ils brillaient à travers le feuillage épineux  
Qui déchira nos mains lorsque nous voulûmes les prendre ; —  
Et notre soif n'en fut pas beaucoup étanchée.  
Il y en a dont on ferait des confitures  
Rien qu'à les laisser cuire au soleil.  
Il y en a dont la chair malgré l'hiver demeure sure ;  
De les avoir mordus les dents sont agacées.

Il y en a dont la chair paraît toujours froide, même l'été.  
On les mange accroupi sur des nattes,  
Au fond de petits cabarets.  
Il y en a dont le souvenir vaut une soif  
Dès qu'on ne peut plus les trouver.

Nathanaël, te parlerai-je des grenades ?  
On les vendait pour quelques sous, à cette foire orientale,  
Sur des claies de roseaux où elles s'étaient éboulées.  
On en voyait qui roulaient loin dans la poussière  
Et que des enfants nus ramassaient.  
— Leur jus est aigrelet comme celui des framboises pas mûres.  
Leur fleur semblait faite de cire ;  
Elle est de la couleur du fruit.



Trésor gardé, cloisons de ruches,  
Abondance de la saveur,  
Architecture pentagonale.

L'écorce se fend, les grains tombent —  
Grains de sang dans des coupes d'azur ;  
Et d'autres, gouttes d'or, dans des plats de bronze émaillé !

— Chante à présent la figue, Simiane,  
Parce que ses amours sont cachées.

Je chante la figue, dit-elle,  
Dont les belles couleurs sont cachées.  
Sa floraison est repliée.  
Figue ! Chambre close où se célèbrant des noces ;  
Aucun parfum ne les conte au dehors.  
Comme rien ne s'en évapore,  
Tout le parfum devient succulence et saveur.  
Fleur sans beauté ; fruit de délices ;  
Fruit qui n'est que sa fleur mûrie...

J'ai chanté la figue, dit-elle,  
Chante à présent toutes les fleurs...  
Et l'acide prunelle des haies  
Que la neige froide rend douce.  
La nèfle qui ne se mange que pourrie ;  
Et la châtaigne de la couleur des feuilles mortes  
Qu'on fait éclater près du feu.

(Nourritures Terrestres)



## MARCEL PROUST

1871-1922.

Le romancier si original qui a créé un monde nouveau de la sensation et de l'amour, pouvait-il dans ses vers aboutir aux mêmes découvertes ? Les vers de Marcel Proust, tout au moins ceux de lui qui sont publiés, formeraient à peine, s'ils étaient réunis, un petit recueil : ils datent de sa première jeunesse. Toute la poésie de la nature et du cœur, Marcel Proust l'a exprimée dans sa prose, cette prose renouvelée par lui, qui apparaît d'abord si lourde et si compliquée, mais dont maints passages, s'ils étaient détachés, formeraient les plus légers et les plus expressifs de nos poèmes en prose. C'est en lisant un auteur comme Marcel Proust, que l'on comprend la difficulté de définir le vers ; ses plus beaux vers, nous les trouvons dans *A la Recherche du Temps Perdu*, vastes mémoires sur la société contemporaine, sur l'aristocratie, études de l'amour, de la mort, des passions, romans dont la publication est loin d'être achevée et dont il est impossible de juger le sens général, l'immense portée, avant l'apparition du dernier : *Le Temps Retrouvé*.

Marcel Proust, né en 1871, est mort en 1922. Son premier roman, *Du Côté de chez Swann*, refusé au *Mercure de France*, a paru sans succès chez Bernard Grasset, puis à la *Nouvelle Revue Française*. Apprécié d'abord par un très petit nombre d'écrivains, et longtemps considéré par ses amis comme un dilettante, il n'a commencé à toucher le public qu'en 1919, après le couronnement d'*A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs* par l'Académie Goncourt. Reconnu aujourd'hui comme un des plus grands romanciers français de notre temps, bien des littérateurs lui restent cependant hostiles et le public l'achète peut-être plus qu'il ne le lit. Mais Marcel Proust s'imposera bientôt définitivement, quand il reviendra de l'étranger, où il est admiré partout avec ferveur et enthousiasme, en France.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Plaisirs et les Jours* (Calmann-Lévy, 1896, et N.R.F. 1924).

## SCHUMANN

Du vieux jardin dont l'amitié t'a bien reçu,  
Entends garçons et nids qui sifflent dans les haies,  
Amoureux las de tant d'étapes et de plaies,  
Schumann, soldat songeur que la guerre a déçu.



La brise heureuse imprègne, où passent des colombes,  
De l'odeur du jasmin l'ombre du grand noyer,  
L'enfant lit l'avenir aux flammes du foyer,  
Le nuage ou le vent parle à ton cœur des tombes.

Jadis tes pleurs coulaient aux cris du carnaval  
Ou mêlaient leur douceur à l'amère victoire  
Dont l'élan fou frémit encor dans ta mémoire ;  
Tu peux pleurer sans fin : Elle est à ton rival.

Vers Cologne le Rhin coule ses eaux sacrées.  
Ah ! que gaiement les jours de fête sur ses bords  
Vous chantiez ! — Mais brisé de chagrin, tu t'endors...  
Il pleut des pleurs dans des ténèbres éclairées.

Rêve où la morte vit, où l'ingrate a ta foi,  
Tes espoirs sont en fleurs et son crime est en poudre...  
Puis éclair déchirant du réveil, où la foudre  
Te frappe de nouveau pour la première fois.

Coule, embaume, défile aux tambours ou sois belle !  
Schumann, ô confident des âmes et des fleurs,  
Entre tes quais joyeux fleuve saint des douleurs,  
Jardin pensif, affectueux, frais et fidèle  
Où se baisent les lys, la lune et l'hirondelle,  
Armée en marche, enfant qui rêve, femme en pleurs !

*(Les Plaisirs et les Jours)*

#### ANTOINE WATTEAU

Crépuscule grimant les arbres et les faces,  
Avec son manteau bleu, sous son masque incertain ;  
Poussière de baisers autour des bouches lasses...  
Le vague devient tendre, et le tout près, lointain.



La mascarade, autre lointain mélancolique,  
Fait le geste d'aimer plus faux, triste et charmant.  
Caprice de poète — ou prudence d'amant,  
L'amour ayant besoin d'être orné savamment —  
Voici barques, goûters, silences et musique.

*(Les Plaisirs et les Jours)*

### PAULUS POTTER

Sombre chagrin des ciels uniformément gris,  
Plus tristes d'être bleus aux rares éclaircies,  
Et qui laissent alors sur les plaines transies  
Filtrer les tièdes pleurs d'un soleil incompris ;  
Potter, mélancolique humeur des plaines sombres  
Qui s'étendent sans fin, sans joie et sans couleur,  
Les arbres, le hameau ne répandent pas d'ombres,  
Les maigres jardinets ne portent pas de fleur.  
Un laboureur tirant des seaux rentre, et, chétive,  
Sa jument résignée, inquiète et rêvant,  
Anxieuse, dressant sa cervelle pensive,  
Hume d'un souffle court le souffle fort du vent.

*(Les Plaisirs et les Jours)*



## RAYMOND ROUSSEL

Né le 20 Janvier 1877.

Raymond Roussel est né le 20 janvier 1877. Son enfance fut calme, trop calme même. Il ne connut d'abord que ses jouets, ces jouets mécaniques dont il démontait patiemment les rouages. Autour de lui, on s'agitait. Il entendait de sa chambre les échos des fêtes. Jeune homme, la vie fut pour lui facile, du moins en apparence. Il fréquentait les salons littéraires de l'époque, assistait aux réceptions les plus brillantes en même temps que les plus élégantes. Il commença à écrire lentement. Il se cachait. Peu à peu, il préféra la solitude et commença ses voyages au long cours. Il avait déjà publié *La Doublure* (1896), puis *La Vue* (1903). *La Doublure* était son premier livre, et nous découvrons déjà à la première page de ce roman en vers, l'esprit si singulier de Raymond Roussel. Un avis : « Ce livre étant un roman il doit se commencer à la première page et se finir à la dernière », signe l'auteur. Tous les livres de Roussel pourraient aisément nous apprendre à lire. Il faut en effet ne pas s'étonner. On est dominé, puis fasciné. Lorsque nous suivons Roussel pas à pas, nous limitons notre esprit, nous envisageons le présent. L'auteur se charge de l'avenir. La poésie de Roussel est infiniment subtile. Elle semble facile, trop facile même, puis, tout à coup, l'on s'aperçoit que l'on n'a pas compris, qu'il faut reprendre, qu'il faut se ressaisir. Elle est lente et âpre. Elle s'étale, s'élargit et s'évapore.

L'influence de Raymond Roussel commence à se faire sentir, mais, chaque année, elle s'amplifie. Dans dix ans, le grand public découvrira Roussel.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Doublure*, (Lemerre, 1896). — *La Vue*, (Lemerre, 1903). — *Impressions d'Afrique*, (Lemerre, 1910). — *Locus Solus*, (Lemerre, 1914).

### LA SOURCE

Tout est tranquille dans la salle où je déjeune.  
Occupant une place en angle, un couple jeune  
Chuchote avec finesse et gaieté ; l'entretien,  
Plein de sous-entendus, de rires, marche bien.



Seul, appuyant ses bras noblement sur la table,  
Un homme, dont la barbe est blanche et respectable,  
S'éternise dans la lecture d'un journal.  
Un grand Américain fadasse se tient mal  
Et se renverse sur sa chaise qu'il balance.  
Un vieux ménage bien calme mange en silence.  
Impatient, j'attends un plat long à venir  
Et que j'ai réclamé déjà sans l'obtenir.

\* \* \*

Sur ma nappe est posée une haute bouteille  
D'eau minérale en vogue ; on la vante, on conseille  
Son usage abondant et surtout incessant  
Sur un large papier d'un rose caressant  
Entourant fixement la bouteille à sa base ;  
Un dessin y figure où du monde s'écrase  
Aux abords d'une source ; une donneuse d'eau  
En tablier, ayant en guise de chapeau  
Un nœud de ruban dans les cheveux, sert la foule ;  
Elle tient par le fond un grand verre qui coule,  
Tant il est plein de l'eau divine qui guérit.  
La femme, en présentant le liquide sourit,  
Mettant une fossette à ses pommettes grasses.  
Elle est habituée à faire force grâces,  
Souhaitant avec des manières le bonjour  
A tous les buveurs qu'elle abreuve tour à tour.  
Elle ressasse deux ou trois phrases banales  
Qui s'appliquent à tous les cas, très générales,  
Et qu'elle ne tient pas à varier beaucoup,  
Sur la grosse chaleur ou sur le froid de loup.  
Un homme tend la main pour atteindre le verre ;  
C'est un butor, un gros ignorant terre-à-terre.  
Il ne pense qu'à son ventre, qu'à ses repas  
Engloutis ou futurs ; il ne s'enflamme pas  
Pour le théâtre, pour la prose ou la musique.



Il n'attache de prix qu'au bien-être physique,  
Qu'à l'appétit comblé ; la grosse question  
Pour lui, c'est le manger et la digestion :  
L'univers passe après. Contre lui se tient coite  
Une jeune personne indéchiffrable et droite.  
Elle baisse les yeux froidement ; elle sort  
Du couvent, n'a jamais rien entendu de fort  
Et garde une réserve assidue et farouche.  
Elle rougit pour un mot, n'ouvre pas la bouche,  
Ne tourne pas la tête, endigue son maintien  
Ne répond que par oui, par non, ne touche à rien ;  
Elle possède sa grammaire et son histoire.

(La Vue)

### LA VUE

Quelquefois un reflet momentané s'allume  
Dans la vue enchâssée au fond du porte-plume  
Contre lequel mon œil bien ouvert est collé  
A très peu de distance, à peine reculé ;  
La vue est mise dans une boule de verre  
Petite et cependant visible qui s'enserre  
Dans le haut, presque au bout du porte-plume blanc  
Où l'encre rouge a fait des taches, comme en sang.  
La vue est une très fine photographie  
Imperceptible, sans doute, si l'on se fie  
A la grosseur de son verre dont le morceau  
Est dépoli sur un des côtés, au verso ;  
Mais tout enfle quand l'œil plus curieux s'approche  
Suffisamment pour qu'un cil par moments s'accroche.  
Je tiens le porte-plume assez horizontal  
Avec trois doigts par son armure en métal  
Qui me donne au contact une impression fraîche ;  
Mon œil gauche fermé complètement m'empêche  
De me préoccuper ailleurs, d'être distrait



Par un autre spectacle ou par un autre attrait  
Survenant au dehors et vus par la fenêtre  
Entr'ouverte devant moi.

.....

Gaspard met sur sa tête,  
L'enfonçant par le bord ensuite, un chapeau mou.  
Son paletot lui vient au-dessus du genou,  
Râpé quoique plucheux, et sentant l'économe.  
Puis il prend une canne en bois brun, dont la pomme  
A rayures faisant une courbe, en argent,  
Est toute cabossée. Après, se dirigeant  
Vers la porte, il regarde un peu, voir s'il ne laisse  
Rien traîner ; il revient vers les deux gaz qu'il baisse  
Beaucoup, jusqu'au moment où le feu devient vert.  
Puis il sort et s'éloigne en laissant grand ouvert.

.....

A cet endroit

La route fait à gauche un angle presque droit ;  
César en s'écriant : « Dieu que c'est beau ! » fait halte,  
Puis arrêtant Roberte avec la main, s'exalte,  
Lui faisant admirer par des gestes l'effet  
Splendide, magnifique et sublime que fait  
Dans son flot de couleurs diverses cette foule  
De masques ressortant tout au fond sur la houle  
Si bleue et si jolie et calme de la mer.  
Puis il repart, disant avec un geste amer  
Qu'il était tout à fait né pour être un artiste  
Et que certainement en le faisant dentiste  
Les siens s'étaient trompés complètement de but  
Que s'il avait l'argent pour s'acheter un luth,  
Au lieu de regarder toujours quelque mâchoire  
Il ferait des rondeaux et des chansons à boire.  
« Si vous tenez vraiment à me faire un cadeau,  
C'est un luth qu'il faudrait me donner. »

(La Doublure)



## Comte ROBERT DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

1855 - 1921.

Si, au cours de son œuvre considérable, trop considérable, le comte Robert de Montesquiou-Fezensac avait fait preuve d'un plus grand esprit de sacrifice, nous aurions eu peut-être en lui le plus grand poète de son époque. Telle qu'elle est, malgré les inégalités de plus de vingt volumes, sa place reste en tout cas au premier rang, et le plus prenant recueil pourrait être extrait de ses œuvres arrogantes et touffues. Il ne lui a guère manqué, tant ses dons étaient multiples et extrêmes, que d'avoir reconnu à quel point l'humilité et le désencombrement sont nécessaires, comme au Saint, à l'Artiste.

Ces dons, il les gâcha souvent tout autant qu'il les prodigua. Mille préoccupations, mille susceptibilités, et l'esprit même de potinage n'arrivèrent pourtant pas à étouffer en lui l'esprit de grandeur ; et toutes les frivolités où il sembla s'enlizer parfois, ne lui firent pas complètement oublier qu'« une seule chose est nécessaire ». Il frôla bien des inutilités sans jamais tomber dans la petitesse.

Réparties en cycles essentiels, ses poésies font souvent regretter l'émondeur, mais ont toujours une ample allure et touchent parfois à la perfection. Il connut les plus nobles personnages et les plus grands de son temps. Il fit rendre justice à Marceline Desbordes-Valmore. Il aima Mallarmé et envoya dans une cage dorée un oiseau des îles à son fils mourant. Sa critique d'art fut toujours fine et subtile, quoique point absolument sûre. Mais ses fautes de goût mêmes venaient d'un culte inégalé de la beauté. Il serait très injuste de considérer comme un « amateur » cet artiste fervent, ce poète passionné que l'avenir mettra à sa vraie place.

Son antique famille remontait, sinon à Mérovée dont il prétendait descendre par Sanche Mittara, premier duc de Gascogne, du moins à Montluc et à d'Artagnan. Elle comprit, plus près de nous, des hommes tels que le général de Montesquiou, conquérant de la Savoie en 1792, l'abbé de Montesquiou, ministre de Louis XVIII, et fut, au cours des siècles, apparentée à la plupart des grandes races de France et d'Europe. Dans ses mémoires posthumes, *Les Pas effacés*, il célèbre longuement ses glorieux ancêtres, mais se montre particulièrement sévère pour les membres de sa famille contemporains, n'exceptant guère de ses duretés que sa cousine Élisabeth de Carman-Chimay, comtesse Greffulhe qui est en effet l'une des figures les plus complètes, les plus « inspirantes » de notre époque.



Les *Chauves-Souris*, (1892), sont une sorte de grande épopée analogique, chantant, à travers les sujets les plus divers, le « Nocturne dans la nature et dans l'âme ». Les « grandes chauves-souris humaines », mélancoliques et mystérieuses, sont tour à tour l'objet de précieuses variations, et surtout celui « qui en fut le type transcendant et inégalable », Louis II de Bavière, le roi solitaire, le roi lycanthrope, le roi lunatique, « demi-roi, demi-dieu, demi-preux, demi-mage », ami et sauveur de Wagner. Plusieurs volumes d'essais en prose sur les sujets les plus divers, *Roseaux pensants*, *Professionnelles Beautés*, *Autels privilégiés*, *Majeurs et Mineurs*, etc. montrent que leur auteur s'intéressait à tous les aspects de la vie.

De nombreux artistes, — Bastien-Lepage, Boldini, Hawkins, Whistler, Doucet, Helleu, Claudius Popelin, Besnard, de la Gandara, Vallotton etc. — ont peint, dessiné ou gravé les traits de celui qui fut longtemps l'arbitre des élégances et selon le mot de M. André Germain, « le maître des artifices et des préciosités, Lauzun revu par Oscar Wilde ».

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Chauves-Souris*, (Richard, 1893). — *Le Chef des odeurs suaves*, (Richard, 1894). — *Le Parcours du rêve au souvenir*, (Charpentier, 1895). — *Les Hortensias bleus*, (Charpentier, 1896). — *Perles rouges*, (Fasquelle, 1899). — *Les Paons*, (Fasquelle, 1900). — *Prières de tous*, (Maison du Livre, 1902). — *Passiflora*, (L'Abbaye, 1907). — *Offrandes blessées*, (Sansot, 1915). — *Sabliers et lacrymatoires*, (Sansot, 1917). — Edition définitive des poèmes, 6 vol. parus, (Richard, 1906). — On annonce en outre des poèmes posthumes et un recueil d'épigrammes, *Les Quarante Bergères*.

### SERVANTE-MAITRESSE

Cette veuve de l'Astre a l'aspect de la Lune :  
De Phébus, fait ermite, elle est épouse et sœur ;  
C'est par l'apothicaire, et par le confesseur  
Qu'elle assoit son crédit et fonde sa fortune.

Elle mène de front l'extase et la rancune ;  
Nul pot-aux-roses n'a pour elle de rancœur :  
Elle est religieuse et psalmodie au chœur ;  
Elle est aussi caillette et baisotte à la brune.

Ceinte de lis bâtards et de prude oranger,  
Elle atteint de sa griffe et garde sous sa patte  
Les clefs du garde-meuble et du garde-manger.



Elle ne sait plus rien de l'ancien cul-de-jatte ,  
Elle écoute les vers que Racine lui lit...  
Et le Soleil Couchant se couche dans son lit.

(*Les Perles Rouges*)

### LE TRIO DES MASQUES

Je pleure ces trois morts : toi la plus regrettable ;  
Et celui qui m'aimait d'un amour si touchant ;  
L'autre qui, sans mourir, a déserté ma table,  
Et dont le nom parfois me revient comme un chant.

Combien d'adieux pressés ! de rapides surprises,  
Qui me font déserté, vide et silencieux !  
Voilà que mon passé redevient spacieux  
Et sur mon avenir ouvre des portes grises.

Il ne reste que toi qui m'aimes — ou me hais !  
Et ce qui surviendra que le futur agite,  
Une espérance verte aux yeux de malachite,  
Et des souvenirs bleus aux regards de bluets.

(*Hortensias Bleus*)

### SURGE !

Que ne puis-je te dire un *debout*, mon Lazare !  
Si je fus ton Jésus ;  
Moi qui t'aimai, toi qui m'aimais, dans la bagarre  
De tes brefs jours déçus.  
Lorsque tu te corromps, hélas ! dans une fosse,  
Toi qui fus l'idéal !  
Quand la destruction en toi vibre et se hausse  
Et te fait son féal.



Sache sur toi parmi le rampement ou l'aile  
Dont l'effroi t'effleura  
Que cette rare chose au moins te fut fidèle ;  
Que ton ami pleura.

*(Hortensias Bleus)*

### PÉNULTIÈMES

Celui qui va partir est toujours le plus triste,  
Le voyageur sachant que l'absence est l'oubli ;  
Un automne ignorant si la terre persiste ;  
Un mourant incertain que le ciel soit rempli.

Puisque la mort, hélas ! est l'automne de l'être  
Ainsi que le départ est l'automne d'amour,  
Tous les trois sont au bord de la triple fenêtre  
Où leur espoir peut-être émigre sans retour.

Ils ont vu s'échapper et corneille et colombe  
Au seuil du rêve, au seuil du râle et des hivers ;  
Et les voilà tous trois dans la nuit de leur tombe  
Attendant le retour vague des rameaux verts.

Ils ont vu s'envoler et colombe et corneille  
Sans savoir si l'amour quitté rouvre les yeux ;  
Si le mort enterré dans l'ombre se réveille,  
Et si d'autres saisons circulent sous les cieux.

Car tous trois sont au bord de ce triple mystère :  
La foi du mot, la foi du temps, la foi du lieu ;  
Mot du cœur, lieu du ciel et force de la terre ;  
Et si l'on dit : à rien, lorsque l'on dit : adieu !

*(Hortensias Bleus)*



## RÉCOLLECTION

La reine d'Angleterre a plus de cent poupées  
Historiques : Élisabeth, Mary Stuart,  
Reines de droit divin et des mieux étoupées  
Où les ressorts ont mis le meilleur de leur art.

On y voit les plus authentiques des babies,  
Des illustres pantins et de royaux poupons,  
Des poupards merveilleux tout bourrés de charpies,  
Tout bourrelés de fleurs et ornés de pompons.

Et la vieille Victoire, aux Indes souveraine,  
Jouant à la poupée au seuil du grand repos,  
Apprend à mesurer l'envergure des reines  
Et tout ce que le trône abandonne aux tombeaux.

*(Hortensias Bleus)*

## BARAQUES

Sur les chevaux de bois à deux étages, terre  
Aérienne, vers les tirs et l'éventaire  
De pains d'épices hauts ainsi qu'une Babel,  
La foule affreusement grouille parmi l'appel  
Bourdonnant de l'orchestre en cuivre, et de la cloche  
Qu'agite, en maillot rose, un immense clodoche  
Hurlant, gesticulant avec les gestes souls  
Qu'exige l'hésitation de nos deux sous,  
Et qui font que la plèbe, ô mystère ! se rue  
De la femme silure à la malaplérue

*(Hortensias Bleus)*



## PRIERE DU SERVITEUR

J'ai rangé la demeure et refermé la salle,  
Je veille sur les biens de mon maître endormi ;  
Le grand chien du logis, qui s'étend sur la dalle,  
N'a pas ainsi que moi les yeux clos à demi.

J'ai fait taire la vasque et fait luire la lampe,  
J'ai serré la vaisselle et plié les habits ;  
Et, dans la paix obscure où s'achève la rampe,  
Mes pleurs silencieux coulent sur mon pain bis.

Je n'aurai de repos, Seigneur, que sous la pierre :  
Pour la première fois l'appel me sera doux  
Lorsque je l'entendrai dans le fond de ma bière,  
Et que je dirai : « Maître ! » et que ce sera Vous !

*(Prières de Tous.)*

## PRIÈRE DU COMÉDIEN

Le fard s'est épaissi sur ma joue et moi-même  
A peine je connais mon visage : je suis  
Celui qui dort, le jour, et se réveille, blême,  
Pour devenir un autre au cours brûlant des nuits.

Travestissant mon sexe et déguisant mon âge  
Je dois jouer un rôle aux soirs du plus grand deuil ;  
La grimace fait rire en mon triste visage  
Et ce n'est pas pour moi qu'est le pleur de mon œil.

J'ai lu la comédie — et j'ai vécu le drame ;  
Ce qui reste de moi, je ne le sais plus bien ;  
Vous seul pourrez, Seigneur, reconnaître mon âme  
Dans tous ces corps d'emprunt qui se sont faits le mien.

*(Prières de Tous)*



## PRIÈRE DE LA DANSE

La Danse, tour à tour rondes ou carmagnoles,  
Mêle âpres cruautés et célestes douceurs :  
Et l'église aux jours saints des messes espagnoles  
Au devant de l'autel fait baller des valseurs.

Mon rythme émeut l'enfant comme le patriarche ;  
Mon geste est à la fois mystique et mal famé,  
Car le pieux David a dansé devant l'Arche,  
Mais le sang du Baptiste immerge Salomé.

Et rien de plus touchant ne nous revient par bribes  
Que l'épithaphe antique où l'image parut  
De ce Septentrion qui, jadis, dans Antibes,  
Dansa, deux jours de suite, et sut plaire et mourut !

*(Prières de Tous)*

## PRIÈRE DU PEINTRE

Je trace des lacs bleus en de verts paysages.  
Mais le don de changer a, seul, droit d'émouvoir ;  
J'éveille un pré naissant sous de tendres feuillages  
Auxquels, pour être beaux, manque, seul, de déchoir.

Je colore un bouquet pour des lits ou des tombes ;  
Il serait plus exquis s'il savait s'effeuiller ;  
Je représente un nid plein de blanches colombes,  
Auxquelles, pour languir, manque de s'envoler.

Je peins, en des sous-bois, des cerfs et des gazelles,  
Auxquels pour être vrais, manque, seul, de courir ;  
Et je peins des portraits aux yeux pleins d'étincelles,  
Auxquels, pour être humains, seul manque de souffrir.

*(Prières de Tous)*



## PRIÈRE DE L'ANTIQUAIRE

Seigneur, pardonnez-moi si je vends des reliques  
Par-dessus le marché du cadre auquel on tient ;  
J'achète ces tableaux dans les ventes publiques  
Et je dois contenter le client qui me vient.

Un peu de Sainte Agnès, un peu de Saint Nectaire  
S'égare dans la boîte et se mêle aux tessons ;  
Et l'on ne sait plus bien qui fut propriétaire  
De l'ossement poudreux habile aux guérisons

Mais la poussière sainte unie à d'autre cendre  
Daigne faire sembler mes meubles plus anciens ;  
Et, lors du jugement où chacun se doit rendre,  
Tout sera libre, et Dieu reconnaîtra les siens !

*(Prières de Tous)*

## LUCIFERS

Les étoiles des lis ont éclairé la plaine...  
Les pétales de l'astre ont éclos dans la nuit ;  
De constellations de fleurs la route est pleine,  
Et de moissons de feux la voûte brille et luit.

Les anges ont baissé leurs yeux sur les prairies,  
Les hommes ont levé leurs yeux vers les azurs ;  
Et l'échange s'est vu des blanches confréries  
De l'étoile éthérée et du pétale pur.

Les pétales se sont envolés vers les voûtes...  
Les étoiles se sont éprises des humains...  
Et des anges aux cieux se sont trompés de routes,  
Et des hommes en bas ont trouvé leur chemin.

*(Le Chef des Odeurs suaves)*



## ANDRÉ GERMAIN

Né le 12 août 1883

Dans la poésie moderne nous pouvons découvrir des lignes qui prennent naissance dans les corolles des *Fleurs du mal*. Les unes traversent les œuvres de Rimbaud, de Lautréamont et de Guillaume Apollinaire. Les autres, plus capricieuses, s'orientent vers le symbolisme et les poètes anglais, c'est-à-dire Oscar Wilde. André Germain dans sa jeunesse s'est nourri de la poésie romantique et de symbolisme. Il a parcouru avec passion les poèmes de Wilde et quand il s'est mis à écrire, son maître fut Gabriele d'Annunzio, poète italien mais tellement influencé de poésie française. Dans l'espace également ce parisien de naissance a beaucoup voyagé.

A travers ces multiples maniérismes, André Germain a voulu avant tout la pureté et il s'est volontairement détaché de toutes les fanfreluches favorites des poètes qu'il chérissait. Ses buts ont été la pureté et l'élégance. Chaque nouveau recueil de ses poésies nous affirme cet effort vers plus de sincérité et de force. C'est ainsi que dans les *Chants dans la brume*, il trouve enfin un ton lyrique d'une puissance nouvelle. Il bannit les clairs de lune, les anges et les lis pour adorer le soleil hilare, le vent âpre et le courage de se reconnaître. Il ne veut pas jeter « une rose dans la galerie des machines », selon l'expression d'un journaliste soi-disant poète, mais il sait chanter la vraie poésie d'une rose rose, d'une allée, d'une église et d'une cloche. Toute la vraie force de la poésie moderne réside dans sa sincérité.

André Germain veut être sincère.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes voilés*, (La Belle Édition, 1912). — *Chants dans la brume*, (Emile-Paul, 1922).

### CHARTRES

Une ville sainte, un livre pieux, des vierges en leurs vêtements  
de promesse.

Mon âme ensorcelée assiste à ce blanc concert.

Les chères nonnes me chantent les pages pieuses et toute la  
ville qui s'ouvre s'abat sur moi comme un grand livre.

Suis captif pourtant, toi seul le sais au loin.



Ici la Vierge règne et l'angelus rayonne.

Vierges heureuses, brodez sous le murmure de vos abeilles  
la trame de vos cantiques et l'or de vos chasubles.

Je sers un invisible autel qui demande en moi des prières,  
des cierges et des fleurs.

Et comme les saintes veillent malgré le jour et sa fête dont  
la flèche les oublie le corps en sang d'un Dieu endormi,

Ainsi je baisse les paupières sur un trésor dont mon amour  
élève bien haut la lampe.

*Chartres, 15 décembre 1922 (minuit)*

*Après avoir entendu lire le premier chapitre de la « Cathédrale ».*

*(Inédit)*

## NOSTALGIE

*A Madame Masson.*

Pourtant un jour au plus beau jardin de ma Cité, dans la  
coupe de lumière et de fleurs je retournerai m'asseoir.

Les Printemps oublieux feront un bruit d'espoir, la Paix en  
robe d'azur sera reine, la ville militaire redeviendra l'ailé, le  
vaste, l'indéfini Paris,

Tous les rêves effrayés qui avaient fui jusqu'à la plus loin-  
taine des îles reviendront habiter les arbres de naguères,

Toutes les vaporeuses aventures des jours blancs rôderont  
encore autour de mon cœur.

Le songe de l'Amant, le nuage du Poète, l'oiseau de l'Amour,  
au ciel délivré renaîtront tous ces voyageurs.

Sur les eaux purifiées ta chère barque partira sans crainte  
vers un pays sans limites.

O mon Dieu, quels diamants de tendresse, quel baiser de  
lumière mettez-vous sur ces pauvres enfants

Pour leur faire oublier la douceur de vivre et tous les verts  
plaisirs frères de leur Jeunesse ?

*(Chants dans la brume)*



## PRIÈRES OBSCURES

## I

Nous n'entendons que le bruit de leurs épées, nous ne voyons plus le reflet de vos Anges.

Sur la terre et dans les cœurs luit l'incendie des désirs conquérants.

Pourtant au plus rouge étendard notre âme désolée préfère l'espoir de votre paix,

Et à la plus belle victoire, le verre d'eau que vous avez béni.

## II

Puisque les peuples ne sont plus qu'un pauvre troupeau traqué que l'on jette à l'Abattoir,

Ne les arracherez-vous pas, mon Dieu, au pouvoir inepte des Gouvernements, aux mains sanglantes des Chefs et des Rois ?

L'énigme du Monde pèse sur nos cœurs ainsi qu'un doute envers votre bonté.

Mais peut-être commencerons-nous d'accepter et de comprendre

Si, cherchant parmi tant de tyrans le seul roi véritable, nous trouvons à son front le crachat des Hommes, l'atroce couronne, le sang du Supplice et la sueur de l'Agonie.

*(Chants dans la brume)*

## ÉVANGILE

Quelles Colombes viendront enfin sur ce charnier, quelles prêtresses purifieront la Terre, quelles Vestales seront les veuves de tout ce Printemps égorgé ?

Sous le ciel obscur un doux Pasteur cherche ses sanglantes brebis,



Aux Hommes ensemençés de haine, les Principautés d'En-Haut voudraient dévoiler leur amour,

Qu'il est beau, le Pontife qui réconciliera dans un geste vrai les mains si pareilles de tous les combattants !

*Sils-Maria, 19 Août 1918.*

*(Chants dans la brume)*

Le Sang est sur la Terre et la Honte livide est au fond des cœurs,

Les frères tombent parmi les frères, vainement égorgés.

Quel est cet holocauste sans religion et quelles sont ces victimes dérisoires ?

Le Sacrifice parfait pourtant s'est un jour accompli

Et pour les Hommes qui se tuent est mort un Dieu.

Les triomphes des armées sous le regard des Anges ne sont qu'un cri de douleur et qu'une confuse mêlée,

Les ennemis se disputent cruellement l'ombre d'un règne et la domination sur un sol périssable

Mais du fond d'un tombeau surgit une illustre victoire.

*(Chants dans la brume)*

### SOIR IMPÉRIAL

A travers ses maîtresses et ses batailles et sa longue vie stupide le vieux roi rêve et se recueille.

L'or et l'ennui du trône, les peuples opprimés, les bouches banalement froissées ont bercé sa vie sans apaiser son cœur,

Le vieux roi qui glisse dans le sang se retourne vers les printemps lointains et redemande une rose,

Et voici qu'aux rives de Starnberg lui apparaît un instant l'ange oublié.

*(Chants dans la brume)*



## H. J.-M. LEVET

1874 - 1906

Henry Jean-Marie Levet est le poète consulaire. Sa muse est aux couleurs de l'exposition de 1900. Frère aîné de A.-O. Barnabooth, il personnifia le poète riche et exotique. Voyageant aux frais de la Princesse sur d'opulents transatlantiques, acier chromé et bois peint, il joua aux quatre coins avec les cinq parties du monde. Mais plus qu'un poète de l'exotisme, des pays chauds, c'est un poète maritime. Non pas un poète de la mer, comme Corbière, de qui il procède évidemment, mais de la marine marchande. Son transatlantique, qu'il veut voir « Bateau ivre », recèle des marins en blanc, de l'acajou à profusion, de belles Américaines insensibles, un bar américain (le premier !) et les cocktails très dix-neuf cents du Captain Cap. C'est un poète d'époque, qui date avec grâce et mélancolie. Il est l'expression poétique de la liaison de ces deux derniers siècles, moment charmant des premières bicyclettes et des teuf-teufs. C'est le Jean de Tinan de la poésie. Un dernier venu du symbolisme, qui se rapproche gentiment des poètes actuels, un Parisien à l'accent anglais, les guêtres, le monocle, la redingote, le Moulin-Rouge et les colonies repaires des maladies de foie.

BIBLIOGRAPHIE. — Sous le nom de Henry J. Levey : *Le Pavillon ou la saison de Thomas W. Lance* petit poème cultique. Préface de E. Lajeunesse. (Collection bibliophile de l'Aube, 1897). — *Le Drame de l'Allée*, (imprimé par Charles Renaudie, 1897). — Ses *Œuvres Poétiques complètes* sous le titre de *Poèmes* précédés d'une conversation de L.-P. Fargue et Valéry Larbaud, (aux Amis des Livres, 1921).

### CONTE PRÉLIMINAIRE

*Que Messieurs les assassins commencent.*

ALPHONSE KARR

Or, le Sultan d'ennui, convenant ses ulcères,  
Par Schéhérazade (blonde) sut réagir :  
A l'empoisonnement soudain des janissaires,  
Certain frisson drapa la robe du vizir...



L'encens d'un Ptolémée a conclu son désir  
Et fondu le vieil or de parchemins faussaires, —  
Tels chrétiens convertis s'attardent aux rosaires,  
Le fol se voit le train des pèlerins grossir !

Sindbad d'espoir qui loin des ports savait sombrer ! —  
Lui s'étourdit d'incognito pour retomber  
A l'Orient poudré de tragédie classique.

Suivrai-je, souverain titubant et risible,  
La main cherchant une épaule d'enfant, — la cible  
Des enfants ! — Le chemin laissé par ce cacique ?

(Poèmes)

## HIVER

*Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache  
Noire et froide, où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi, plein de tristesse lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.*

Arthur Rimbaud.

*La crèmerie :*

Je sais qu'un lys s'ouvrit à la saison lointaine :  
— O clair matin d'hiver baisez la crèmerie  
Comme l'agneau du saint approuve de sa laine  
Le moine blanc qui pleure à l'autel de Marie.

En tes cheveux — l'ombre dès sa source est tarie ! —  
Le linceul de mon rêve où tes yeux porcelainent,  
Rayonnent le néant d'un calme de Germaine,  
Neige que ne saurait troubler la laiterie !



Et c'est comme un repos sur des douleurs exquisés !  
(Ma bouche a murmuré la poudre des marquises  
D' « antan ») — halte future où la fumée émane

Le « Pâle Voyageur » qui, ses armes rongées,  
Évoque les blondeurs crémeuses du barman  
Sous les palmiers drapés d'antilopes vengées...

(Poèmes)

## OUTWARDS

A Francis Jammes.

L'Armand-Béhic (des Messageries Maritimes)  
File quatorze nœuds sur l'Océan Indien...  
Le soleil se couche en des confitures de crimes,  
Dans cette mer plate comme avec la main.

— Miss Roseway, qui se rend à Adélaïde,  
Vers le *Sweet Home* au fiancé australien,  
Miss Roseway, hélas, n'a cure de mon spleen ;  
Sa lorgnette sur les Laquedives, au loin...

— Je vais me préparer — sans entrain ! — pour la fête  
De ce soir : sur le pont, lampions, danses, romances  
(Je dois accompagner Miss Roseway qui quête

— Fort gentiment — pour les familles des marins  
Naufragés !). Oh, qu'en une valse lente, ses reins  
A mon bras droit, je l'entraîne sans violence

Dans un naufrage où Dieu reconnaîtrait les siens...

(Poèmes)



## POSSESSION FRANÇAISE

*A la mémoire de Laura Lopez.*

On se souvient de la chapelle des *Goyaves*  
Où dorment deux mille dimanches des Antilles,  
De la viduité harmonieuse du havre,  
Et de la musique, du temps, du temps vieillot des résilles...

— Colonie d'où l'aventurier revenait pauvre ! —  
Les enfants demi-nus jouaient, et leurs cris  
Sourdaient, familiers comme les bougainvilliers mauves,  
De la vérandah et de la terrasse aux lourds murs gris...

— Et les picnics du dimanche au Gros-Morne ?  
— Ils ont vécu, les bons vieux romans qu'orne  
La jeune Créole, lente, aux mœurs légères...

Ces enfants sont partis et leurs parents sont morts —  
Et maintenant dans la petite colonie morte  
Il ne reste plus que quelques fonctionnaires...

(Poèmes)

## LA PLATA

*A Ruben Dario*

Ni les attraits des plus aimables Argentines,  
Ni les courses à cheval dans la pampa,  
N'ont le pouvoir de distraire de son spleen  
Le Consul général de France à la Plata !

On raconte tout bas l'histoire du pauvre homme :  
Sa vie fut traversée d'un fatal amour,  
Et il prit la funeste manie de l'opium ;  
Il occupait alors le poste à Singapoore...



— Il aime à galoper par nos plaines amères,  
Il jalouse la vie sauvage du gaucho,  
Puis il retourne vers son palais consulaire,  
Et sa tristesse le drape comme un poncho...

Il ne s'aperçoit pas, je n'en suis pas trop sûre,  
Que Lolita Valdez le regarde en souriant,  
Malgré sa tempe qui grisonne, et sa figure  
Ravagée par les fièvres d'Extrême-Orient...

(Poèmes)

### BISKRA

*A Henri Bruchard*

Sous les terrasses du Royal défilent les goums  
Qui doivent prendre part à la fantasia :  
Sur son fier cheval qu'agace le bruit des zornas,  
On admire la prestance du Caïd de Touggourth...

Au petit café maure où chantonne le goumbre  
Monsieur Cahen d'Anvers demande un cahouha :  
R. S. Hitchens cause à la belle Messaouda,  
Dont les lèvres ont la saveur du rhat-loukoum...

Le soleil, des palmiers, coule d'un flot nombreux  
Sur les épaules des phtisiques radieux ;  
La baronne Traurig achète un collier d'ambre ;

La comtesse de Pienne, née de Mac-Mahon  
Se promène sur le boulevard Mac-Mahon...

— « Hein ! Quel beau temps ! Se croirait-on à fin Décembre ? »

(Poèmes)



## LÉON-PAUL FARGUE

Né en 1878

C'est un poète. Sa discrétion dans le marché littéraire, son isolement, son attitude dédaigneuse, qui rendent sa figure si noble et si sympathique, empêchent la foule de le mettre au rang qui lui est dû. Son œuvre est minime j'entends par le volume. Elle tient en un volume de Poèmes, déjà paru, et en un autre qu'il prépare. C'est là le fruit étonnamment savoureux d'un des cœurs les plus sensibles qui furent jamais.

Chacun des mots qu'il prononce vibre avec une étrange résonnance ; est-ce la place qu'il occupe, sa musique, son sens, il semble éveiller en nous des rumeurs inconnues. C'est un art tout de finesse, de charme et de mélancolie.

Cette sensibilité trop frémissante se défie d'elle-même. Elle craint les élans, le lyrisme à libre cours. A peine un aveu est-il tenté qu'on le voit réfréné. La douleur ne s'y arrache pas les cheveux ; comprimée, elle devient une intense tristesse.

Ce poète ne sait pas mentir. Pour satisfaire à sa rare pudeur, il s'enveloppe donc de mystère. Cela ne laisse pas d'être un peu romantique. Mais il est temps de changer le sens de ce mot. S'il n'est pas comme certains l'ont dit, l'un de nos plus grands poètes, il est du moins l'un des plus purs et l'on aurait tort de ne voir en lui qu'un dilettante.

La plupart des poèmes de Fargue sont en prose ; mais sa prose n'est ni celle des ordinaires poèmes en prose, ni la prose courante ; elle est si particulière et si riche que le seul nom de poème semble lui convenir. On comprend que cet homme farouchement sensible, blessé d'un rien, l'eût été aussi par des règles.

BIBLIOGRAPHIE. — *Tancrède* (1912). — *Poèmes*, suivis de *Pour la Musique*, (Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1919).

### TRACES

#### Kiosques

En vain la mer fait le voyage  
Du fond de l'horizon pour baiser tes pieds sages,  
Tu les retires  
Toujours à temps.



Tu te tais, je ne dis rien.  
Nous n'en pensons pas plus, peut-être.  
Mais les lucioles de proche en proche  
Ont tiré leur lampe de poche  
Tout exprès pour faire briller  
Sur tes yeux calmes cette larme  
Que je fus un jour obligé de boire.  
La mer est bien assez salée.

Puis une méduse blonde et bleue  
Qui veut s'instruire en s'attristant  
Traverse les étages bondés de la mer,  
Nette et claire comme un ascenseur,  
Et décoiffe sa lampe à fleur d'eau  
Pour te voir feindre sur le sable  
Avec ton ombrelle, en pleurant,  
Les trois cas d'égalité des triangles.

### Cailloux

Fleur triphasée, erreurs, lueurs vespasiennes,  
Et les femmes et ces guivres aspasiennes  
Qui cueillent le plaisir sur son vieil arbrisseau  
Et qui pour un boa prennent un vermisseau.  
Assez souffert. Que l'amour soit la grosse rose  
Qui fait face au palmier. Que la plainte soit close.  
Touche-moi. Mais ne risque plus rien qui me touche  
Embrasse-moi.

Oh comme il fait noir dans ta bouche.

(Inédit)



## Nocturne

Un long bras timbré d'or glisse du haut des arbres  
Et commence à descendre et tinte dans les branches.  
Les feuilles et les fleurs se pressent et s'entendent.  
J'ai vu l'orvet glisser dans la douceur du soir.  
Diane sur l'étang se penche et met son masque.  
Un soulier de satin court dans la clairière  
Comme un rappel de ciel qui rejoint l'horizon.  
Les barques de la nuit sont prêtes à partir.

D'autres viendront s'asseoir sur la chaise de fer.  
D'autres verront cela quand je ne serai plus.  
La lumière oubliera ceux qui l'ont tant aimée.  
Nul appel ne viendra rallumer nos visages.  
Nul sanglot ne fera retentir notre amour.  
Nos fenêtres seront éteintes.  
Un couple d'étrangers longera la rue grise.  
Les voix,  
D'autres voix chanteront, d'autres yeux pleureront  
Dans une maison neuve.  
Tout sera consommé, tout sera pardonné,  
La peine sera fraîche et la forêt nouvelle,  
Et peut-être qu'un jour, pour de nouveaux amis,  
Dieu tiendra ce bonheur qu'il nous avait promis.

(Poèmes)

## ECRITS DANS UNE CUISINE

## I. Chanson

La grenouille  
Du jeu de tonneau  
S'ennuie, le soir, sous la tonnelle...  
Elle en a assez !  
D'être la statue  
Qui hurle en silence un grand mot : le Mot !



Elle aimerait mieux être avec les autres  
Qui font des bulles de musique  
Avec le savon de la lune  
Au bord du lavoir mordoré  
Qu'on voit là-bas luire entre les branches...

On lui lance à cœur de journée  
Une pâture de pistoles  
Qui la traversent sans lui profiter  
Et s'en vont sonner  
Dans les cabinets  
De son piédestal numéroté !

Et le soir les insectes couchent  
Dans sa bouche...

Mais elle est rivée à la tribune  
Ouvrte à l'amour, ouvrte au davier  
Vers la lune qui souffre, au tournant du sentier,  
D'une indigestion d'ouate thermogène...

Au loin un follet cherche quelque chose  
Qu'il a perdu dans les roseaux  
Et réveille au fond de la mare close,  
L'hydrophile noir dans son château d'eau...

Mon enfance triste, à l'affût des charmes,  
Le soir allait te voir bayer,  
Prête à t'écouter, au bord de tes larmes,  
Gobeuse de temps couverts et de blâmes,  
— Comme moi, poète, dans mon verger...

## II. Danse

Les salades d'escarole  
Dansent en robe à paniers  
Sous la lune blonde et molle  
Qui se lève pour souper...



Un couple d'amants s'isole  
Gracieux comme un huilier  
Et va sous un mouffier  
Voir pousser les croquignoles...

Les salades d'escarole  
Demain elles danseront  
Dans leur urne funéraire  
Entre les faces lunaires

Qui dînent d'un œil vairon  
Et feront sur leurs frisons  
L'escalade des paroles  
Et le pas des postillons...

Cependant, la Terre gronde,  
Et dans cette dame blonde,  
Et dans ce monsieur qui ment,  
La Mort, lampe d'ossements,  
Consume l'huile qui tombe...

(Inédit)

#### ÆTERNÆ MEMORIÆ PATRIS

*Un seul être vous manque et tout est dépeuplé...*

Depuis, il y a toujours, suspendu dans mon front et qui me  
fait mal,  
Délavé, raidi de salpêtre et sùri, comme une toile d'araignée  
qui pend dans une cave,  
Un voile de larmes toujours prêt à tomber sur mes yeux.  
Je n'ose plus remuer la joue ; le plus petit mouvement réflexe,  
le moindre tic  
S'achève en larmes.



Si j'oublie un instant ma douleur,  
Tout à coup, au milieu d'une avenue, dans le souffle des arbres,  
Dans la chasse des rues, dans l'angoisse des gares,  
Au bras d'un vieil ami qui parle avec douceur,  
Ou dans une plainte lointaine,  
A l'appel d'un sifflet qui répand du froid sous des hangars,  
Ou dans une odeur de cuisine, un soir,  
Qui rappelle un silence d'autrefois à table...  
Amenée par la moindre chose  
Ou touchée comme d'un coup sec du doigt de Dieu sur ma  
cendre,

Elle ressuscite ! Et dégaine ! Et me transperce du coup  
mortel sorti de l'invisible bataille,  
Aussi fort que la catastrophe crève le tunnel,  
Aussi lourd que la lame de fond se pétrit d'une mer étale !  
Aussi haut que le volcan lance son cœur dans les étoiles

Je t'aurai donc laissé partir sans rien te rendre  
De tout ce que tu m'avais mis de toi, dans le cœur !  
Et je t'avais lassé de moi, et tu m'as quitté,  
Et il a bien fallu cette nuit d'été pour que je comprenne...

Pitié ! Moi qui voulais... Je n'ai pas su... Pardon, à genoux,  
pardon !

Que je m'écroule enfin, pauvre ossuaire qui s'écroule, oh  
pauvre sac d'outils dont la vie se débarrasse, d'un coup  
d'épaule dans un coin...

Ah ! je vous vois mes aimés. Mon père, je te vois. Je te verrai  
toujours étendu sur ton lit.

Juste et pur devant le Maître, comme au temps de ta jeunesse,  
Sage comme la barque amarrée dans le port, voiles carguées,  
lanaux éteints,

Avec ton sourire mystérieux, contraint, à jamais fixé, fier de  
ton secret, relevé de tout ton labeur,



En proie à toutes les mains des lumières droites et durcies  
dans le plein jour,  
Grisé par l'odeur de martyr des cierges,  
Avec les fleurs qu'on avait coupées pour toi sur la terrasse ;  
Tandis qu'une chanson de pauvre pleurait par-dessus le toit  
des ateliers dans une cour,  
Que le bruit des pas pressés se heurtait et se trompait de  
toutes parts,  
Et que les tambours de la Mort ouvraient et fermaient les  
portes !

(Poèmes)

### AUBES

Que l'aube apporte le vent neuf  
Et qu'elle joue aux quatre coins  
Avec nostalgie dans les villes  
Aux carrefours ornés de glaces  
Qui attirent de vieux regards  
Subtils du fond des lointains graves...

Que les rats qui roulent sans bruit  
D'un arbre à l'autre hors de leurs grilles,  
Au ruisseau que l'heure pâlit  
Traversent ton ombre grandie  
Lorsque les choses vous regardent  
Aussi vite qu'on les regarde...

Que s'ouvrent au tremblement mauve  
Les corolles des boucheries  
Où s'égoutte du sang qui dort  
Et que le ciel monte à coups sourds  
Du bout du fleuve au timbre obscur  
Où un remorqueur meugle et fume  
D'un nasal noir contre le jour...



Que le mitron ferme le four  
Où brasillent les vieilles cendres  
Et qu'une femme vigilante  
Aux yeux de mère et de servante  
Sous une porte où le vent s'enfle  
Souffle ses fumerons qui chantent  
Et verse le Noir aux mains lentes...

Que l'aube emmêle le vent rêche  
Dans l'arbre où se peigne la lune  
Et qu'elle réveille la mare  
Couverte d'un duvet de prune  
Où d'étranges insectes tremblent  
Sensibles comme des balances  
Sur un vieux nuage qui dort...

Il suffit — pour que tu te chantes  
Une chanson basse, égarée,  
Où il est question de femmes,  
De bleus retours à des campagnes,  
De promesses et de poèmes,  
— Et que ton cœur se fonce et pleure  
De pleurer sur d'anciennes larmes...

(Poèmes)



## VALERY LARBAUD

Né le 29 Août 1881

Si l'on voulait qualifier Larbaud, il faudrait trouver un mot qui soit synonyme de modestie et de douceur. Larbaud le doux, le modeste, est un poète. Il fait semblant de ne pas le savoir et on parle rarement des vers du modeste. Reconnaissons cependant *Les poésies de A. O. Barnabooth*.

Que sont-elles ? Un regard en arrière, et les yeux qui tournent comme ceux des caméléons, la rapidité d'un Orient ou d'un Sud-Express, le calme des émigrés et la gourmandise des célibataires. Il y a encore autre chose : la reconnaissance de la vie. Et, seul peut-être, Larbaud sait apprécier un secret, celui de chaque jour, qui émane d'un rayon de soleil, d'une orange ou d'un feu de bois. Toute cette étrange poésie qui semble sommeiller et qu'un doigt tendre peut enfin élever comme une goutte d'or, comme une perle, est maintenant à portée de nos lèvres.

Cet écrivain qui a le sens le plus subtil de la langue française, est aussi un esprit essentiellement « européen ». Angliciste et hispanisant, il a révélé chez nous Samuel Butler, James Joyce, Ramón Gómez de la Serna... Parallèlement il a fait connaître la littérature française contemporaine aux publics anglo-saxon et hispano-américain par ses articles de la *New-Weekly* et de la *Nación* de Buenos-Ayres écrits directement en anglais et en espagnol.

Larbaud romancier a donné *Barnabooth*, paru en 1913, commencé en 1902, qui est le livre du cosmopolitisme. Après *Enfantines*, *Fermina Marquez*, tout récemment ont paru *Amants*, *heureux amants* où Larbaud introduit le « monologue intérieur », appelé à renouveler la littérature psychologique.

Cette minutie dans l'analyse ou dans le poème n'excluent pas la grandeur : un grand soleil tourne dans nos poitrines. Les poètes possèdent le douloureux privilège de savoir. Ce soleil les brûle, mais les rend lumineux. Et la lumière de Larbaud est d'une incomparable douceur, d'une merveilleuse force. On admire à juste titre le romancier Valery Larbaud, ce n'est pas une raison pour négliger le poète. Il a apporté à la poésie moderne un regard direct et puissant, un dépaysement nécessaire et la joie de la vitesse.

BIBLIOGRAPHIE. — A.O. Barnabooth, *Ses Œuvres complètes* : un conte, ses poésies et son journal intime. (Nouvelle Revue Française, 1913). — *Les Poésies de A.O. Barnabooth*, (Nouvelle Revue Française, 1923).



## L'ANCIENNE GARE DE CAHORS

Voyageuse ! ô cosmopolite ! à présent  
Désaffectée, rangée, retirée des affaires.  
Un peu en retrait de la voie,  
Vieille et rose au milieu des miracles du matin,  
Avec ta marquise inutile,  
Tu étends au soleil des collines, ton quai vide  
(Ce quai qu'autrefois balayait  
La robe d'air tourbillonnant des grands express)  
Ton quai silencieux au bord d'une prairie,  
Avec les portes toujours fermées de tes salles d'attente,  
Dont la chaleur de l'été craquèle les volets...  
Tant de départs et tant de retours,  
Gare, ô double porte ouverte sur l'immensité charmante  
De la Terre, où quelque part doit se trouver la joie de Dieu  
Comme une chose inattendue, éblouissante ;  
Désormais tu reposes et tu goûtes les saisons  
Qui reviennent portant la brise ou le soleil, et tes pierres  
Connaissent l'éclair froid des lézards ; et le chatouillement  
Des doigts légers du vent dans l'herbe où sont les rails  
Rouges et rugueux de rouille,  
Est ton seul visiteur.  
L'ébranlement des trains ne te caresse plus :  
Ils passent loin de toi sans s'arrêter sur ta pelouse,  
Et te laissent à ta paix bucolique, ô gare enfin tranquille  
Au cœur frais de la France.

(*Poésies de A. O. Barnabooth*)

## ALMA PERDIDA

A vous, aspirations vagues ; enthousiasmes ;  
Pensers d'après déjeuner ; élans du cœur ;  
Attendrissement qui suit la satisfaction  
Des besoins naturels ; éclairs du génie ; agitation



De la digestion qui se fait ; apaisement  
De la digestion bien faite ; joies sans causes ;  
Troubles de la circulation du sang ; souvenirs d'amour ;  
Parfum de benjoin du tub matinal ; rêves d'amour ;  
Mon énorme plaisanterie castillane, mon immense  
Tristesse puritaine, mes goûts spéciaux :  
Chocolat, bonbons sucrés jusqu'à brûler, boissons glacées ;  
Cigares engourdisseurs ; vous, endormeuses cigarettes ;  
Joies de la vitesse ; douceur d'être assis ; bonté  
Du sommeil dans l'obscurité complète ;  
Grande poésie des choses banales : faits divers ; voyages ;  
Tziganes ; promenades en traîneau ; pluie sur la mer ;  
Folie de la nuit fiévreuse, seul avec quelques livres ;  
Hauts et bas du temps et du tempérament ;  
Instants reparus d'une autre vie ; souvenirs, prophéties ;  
O splendeurs de la vie commune et du train-train ordinaire,  
A vous cette âme perdue.

( *Poésies de A. O. Barnabooth* )

### MA MUSE

Je chante l'Europe, ses chemins de fer et ses théâtres  
Et ses constellations de cités, et cependant  
J'apporte dans mes vers les dépouilles d'un nouveau monde :  
Des boucliers de peaux peints de couleurs violentes,  
Des filles rouges, des canots de bois parfumés, des perroquets,  
Des flèches empennées de vert, de bleu, de jaune,  
Des colliers d'or vierge, des fruits étranges, des arcs sculptés  
Et tout ce qui suivait Colomb dans Barcelone.  
Mes vers, vous possédez la force, ô mes vers d'or,  
Et l'élan de la flore et de la faune tropicales,  
Toute la majesté des montagnes natales,  
Les cornes du bison, les ailes du condor !  
La muse qui m'inspire est une dame créole,



Ou encore la captive ardente que le cavalier emporte  
Attachée à sa selle, jetée en travers de la croupe,  
Pêle-mêle avec des étoffes précieuses, des vases d'or et des  
tapis,  
Et tu es vaincu par ta proie, ô llanero !  
Mes amis reconnaissent ma voix, ses intonations  
Familières d'après dîner, dans mes poèmes.  
(Il suffit de savoir mettre l'accent où il faut.)  
Je suis agi par les lois invincibles du rythme,  
Je ne les comprends pas moi-même : elles sont là.  
O Diane, Apollon, grands dieux neurasthéniques  
Et farouches, est-ce vous qui me dictez ces accents,  
Ou n'est-ce qu'une illusion, quelque chose  
De moi-même purement — un borborygme ?

*(Poésies de A. O. Barnabooth)*

### ODE

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,  
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,  
O train de luxe ! et l'angoissante musique  
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,  
Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre  
lourd,  
Dorment les millionnaires.

Je parcours en chantonnant tes couloirs  
Et je suis ta course vers Vienne et Budapest,  
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,  
O Harmonika-Zug !

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,  
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow.  
On glissait à travers des prairies où des bergers,  
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,



Etaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...  
(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice  
Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté).

Et vous, grandes glaces à travers lesquelles j'ai vu passer  
la Sibérie et les Monts du Samnium,  
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara sous  
une pluie tiède !

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn, prêtez-  
moi

Vos miraculeux bruits sourds et  
Vos vibrantes voix de chanterelle ;  
Prêtez-moi la respiration légère et facile  
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements  
Si aisés, les locomotives des rapides,  
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or  
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,  
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses...

Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement  
Entrent dans mes poèmes et disent  
Pour moi ma vie indicible, ma vie  
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon  
Espérer éternellement des choses vagues.

*(Poésies de A. O. Barnabooth)*

## IMAGES

### I

Un jour, à Kharkow, dans un quartier populaire,  
(O cette Russie méridionale, où toutes les femmes  
Avec leur châle blanc sur la tête, ont des airs de Madone !)  
Je vis une jeune femme revenir de la fontaine



Portant, à la mode de là-bas, comme du temps d'Ovide,  
Deux seaux suspendus aux extrémités d'un bois  
En équilibre sur le cou et les épaules.  
Et je vis un enfant en haillons s'approcher d'elle et lui parler.  
Alors, inclinant aimablement son corps à droite,  
Elle fit en sorte que le seau plein d'eau pure touchât le pavé  
Au niveau des lèvres de l'enfant qui s'était mis à genoux pour  
boire.

## II

Un matin, à Rotterdam, sur le quai des Boompjes,  
(C'était le 18 Septembre 1900, vers huit heures),  
J'observais deux jeunes filles qui se rendaient à leurs ateliers ;  
Et en face d'un des grands ponts de fer, elles se dirent au revoir,  
Leurs routes n'étant pas les mêmes.  
Elles s'embrassèrent tendrement ; leurs mains tremblantes  
Voulaient et ne voulaient pas se séparer ; leurs bouches  
S'éloignaient douloureusement pour se rapprocher aussitôt  
Tandis que leurs yeux fixés se contemplaient...  
Ainsi elles se tinrent un long moment tout près l'une de l'autre,  
Debout et immobiles au milieu des passants affairés,  
Tandis que les remorqueurs grondaient sur le fleuve,  
Et que les trains manœuvraient en sifflant sur les ponts de fer.

## III

Entre Cordoue et Séville  
Est une petite station où, sans raisons apparentes,  
Le Sud-Express s'arrête toujours.  
En vain le voyageur cherche des yeux un village  
Au-delà de cette petite gare endormie sous les eucalyptus :  
Il ne voit que la campagne andalouse : verte et dorée.  
Pourtant, de l'autre côté de la voie, en face,  
Il y a une hutte faite de branchages noircis et de terre.  
Et au bruit du train une marmaille loqueteuse en sort.



La sœur aînée les précède, et s'avance tout près sur le quai  
Et, sans dire un mot, mais en souriant,  
Elle danse pour avoir des sous.  
Ses pieds dans la poussière paraissaient noirs ;  
Son visage obscur et sale, est sans beauté ;  
Elle danse, et par les larges trous de sa jupe couleur de cendre,  
On voit, nues, s'agiter des cuisses maigres,  
Et rouler son petit ventre jaune ;  
Et chaque fois, pour cela, quelques messieurs ricanent,  
Dans l'odeur des cigares, au wagon-restaurant...

#### Post-Scriptum

O mon Dieu, ne sera-t-il jamais possible  
Que je connaisse cette douce femme, là-bas, en Petite Russie,  
Et ces deux amies de Rotterdam!  
Et la jeune mendicante d'Andalousie  
Et que je me lie avec elles  
D'une indissoluble amitié ?  
(Hélas, elles ne liront pas ces poèmes,  
Elles ne sauront ni mon nom, ni la tendresse de mon cœur ;  
Et pourtant elles existent, elles vivent maintenant.)  
Ne sera-t-il jamais possible que cette grande joie me soit  
donnée,  
De les connaître ?  
Car, je ne sais pourquoi, mon Dieu, il me semble qu'avec  
elles quatre,  
Je pourrais conquérir un monde !

*(Poésies de A. O. Barnabooth)*

#### EUROPE

##### I

Un minuit en mer comme il y en a tant :  
Le Cunarder au bruit doux sur la mer sans lune.  
Il ferait chaud, n'était ce vent.



Le bruit de la vague la plus voisine : un éclaboussement ;  
Et l'autre vague un peu plus loin : une aspersion ;  
Et l'autre encore : un grondement lointain ;  
Et l'autre, se retournant, fait « chut ! »  
Et toutes les vagues de la mer longtemps murmurent.  
Les salons sont pleins de lumière sous les ponts,  
Et pleins de Messieurs en noir et de Dames en robes basses.  
Savoure, ô faible cœur, l'angoisse de cette heure,  
Ne songe plus qu'à ton enfance. Quoi, tu pleures ?  
Non, non, ne pleure pas : écoute les tziganes  
Qui jouent dans la restauration, à l'arrière...  
Le poète est debout auprès de sa compagne  
Étendue sur un divan, sous des fourrures, à l'avant,  
« Un ange, une jeune Espagnole » qui par instants  
Pensant à lui, lui dit à mi-voix :  
« Mein Liebling ! »  
Et de nouveau le bruit indifférent des vagues.  
Tiens, un éclair !  
Mais non ; ce n'est pas possible ; il fait beau temps.  
Et toujours le vent et le bruit des flots sans fin...  
Encore un ! Là, là-bas, regarde !  
C'est toujours dans ce même coin du ciel.  
Ça passe comme une faux sur des avoines.  
Tiens, encore ;  
Ça dure une seconde à peine. On dirait  
Que cela tourne  
Là : il passe !...  
J'ai vu le feu tourner ; le phare, comme un dément  
Tourne sa tête flamboyante dans la nuit, géant derviche,  
Et, dans son vertige de lumière,  
Il éclaire la route de campagne, la haie en fleur, la chaumière,  
Et le bicycliste attardé, et la voiture du médecin sur la lande,  
Et les abîmes déserts où le paquebot fait route.  
J'ai vu le feu tourner, et je me tais.  
Demain matin, les gens du salon, montant sur le pont  
Où le vent piquera leurs joues et leurs yeux froids,



Crieront : « La Terre ! »

Et s'extasieront dans leurs cache-nez.

Europe, c'est donc toi, je te surprends de nuit.

Je vous retrouve dans votre lit parfumé, ô mes amours !

J'ai vu la première et la plus avancée

De tes milliards de lumières.

Là, dans ce petit coin de terre, tout rongé

De l'Océan qui embrasse d'immenses îles

Dans les mille replis de ses gouffres inconnus,

Là, sont les nations civilisées,

Avec leurs capitales énormes, si lumineuses, la nuit,

Que même au-dessus des jardins leur ciel est rose.

Les banlieues se prolongent dans les prairies teigneuses,

Les réverbères éclairent les routes au delà des portes ;

Les trains illuminés glissent dans les tranchées ;

Les wagons-restaurants sont pleins de gens à table ;

Les voitures, en rangs noirs, attendant

Que les gens sortent des théâtres, dont les façades

Se dressent toutes blanches sous la lumière électrique

Qui siffle dans les globes laiteux incandescents.

Les villes tachent la nuit comme des constellations ;

Il y en a au sommet des montagnes,

A la source des fleuves, au milieu des plaines,

Et dans les eaux mêmes, où elles mirent leurs feux rouges...

« Demain, tous les magasins seront ouverts, ô mon âme... »

. . . . .

## V

Eau de l'Océan Atlantique

Dans la baignoire d'argent de ma maison de Londres,

Que ton odeur m'est douce et âpre, tandis

Que d'un bras humide

J'agite devant ma face un éventail parfumé !



Oh ! ici enfin je suis bien, avec l'Océan chez moi  
Et Grosvenor Square vu à travers mille fleurs aux fenêtres.  
Ma belle maison ! (Combien différente  
De celle où je naquis à Campamento,  
Au bord du désert d'Arequipa — au diable.)  
Mais quoi ! je sens qu'il faut à ce cœur de vagabond  
La trépidation des trains et des navires.  
Et une angoisse sans bonheur sans cesse alimentée.

*(Poésies de A. O. Barnabooth)*



## JULES ROMAINS

Né le 26 Août 1885.

Unanimiste, dit-on de M. Romain ; certes, et chef de l'école, non point pour en avoir été précisément l'initiateur, mais pour en avoir le plus puissamment affirmé les ressources et les directives. Depuis l'acte créateur de la *Vie Unanime*, Romain développa avec force et une grande volonté de réalisation, à travers les prompts et intuitives *Odes*, les persuasives *Prières*, à travers *Europe* qu'éclaire une vue ferme, et optimiste, à travers l'âpreté et la rudesse de *Cromedeyre le Vieil*, jusqu'aux plus tendres *Voyage des Amants* et *Amour couleur de Paris*, une conception de la poésie, de la réalité et du rôle du poète dont il poursuit l'accomplissement avec un bonheur renouvelé. Peu d'œuvres, mais marquantes, nécessaires. Il y a une école unanimiste, mais point une scolastique : seulement une inspiration commune de plusieurs poètes, une attitude comparable, un odorat pareil. Un souci des choses sociales, des sentiments collectifs. Et surtout, un même instrument : un style curieusement franc, dépouillé (ne nous laissons pas prendre à une apparence de prosaïsme) un langage étroitement moulé sur un rythme exigeant et précis, un langage d'une simplicité voulue qui vise à atteindre directement les choses, sans allégorie. L'image, en effet, a chez Romain un rôle neuf ; elle n'est pas une illustration, une parure, un parfum ; elle est précisément l'expression de notre action sur les choses, la forme même de notre sensation, de notre émotion, de notre désir. L'imagination poétique, subordonnée chez Romain aux qualités plus purement intellectuelles, servant de support à l'abstraction, s'exerce non point sur le détail des objets, mais vise à les rendre dans leur plénitude, dans leur volume, dans leur situation générale dans l'espace : le monde s'anime par ensembles, par groupes. C'est pour avoir ainsi le mieux voulu et raisonné son art que M. Romain est le centre de cette pléiade remarquable : Chennevière, Duhamel, Vildrac, Jouve, Arcos...

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Ame des Hommes*, (Crès, 1904). — *La Vie unanime*, (Abbaye, 1908 et Mercure de France, 1913). — *Premier Livre de Prières*, (Vers et prose, 1909). — *A la foule qui est ici*, (XX<sup>e</sup> siècle, 1909). — *Un Être en Marche*, (Mercure de France, 1910). — *Deux Poèmes*, (Mercure de France, 1910). — *Odes et Prières*, (Mercure de France, 1913 et Nouvelle Revue Française, 1923). — *Europe*, (Nouvelle Revue Française, 1916). — *Les Quatre Saisons*, (1917). — *Le Voyage des Amants*, (Nouvelle Revue Française, 1920). — *Cromedeyre le Vieil*, (N. R. F., 1920). — *Amour couleur de Paris*, (Nouvelle Revue Française, 1921), (qui contient en outre *Les Quatre Saisons*, *Palais du Monde* et *Ode*).



## ODE A LA FOULE QUI EST ICI

O Foule ! Te voici dans le creux du théâtre,  
Docile aux murs, moulant ta chair à la carcasse ;  
Et tes rangs noirs partent de moi comme un reflux.

Tu es.

Cette lumière où je suis est à toi.  
Tu couves la clarté sous tes ailes trop lourdes,  
Et tu l'aimes, ainsi qu'une aigle aime ses œufs.

La ville est là, tout près ; mais tu ne l'entends plus ;  
Elle aura beau gonfler la rumeur de ses rues,  
Frapper contre tes murs et vouloir que tu meures,  
Tu ne l'entendras pas, et tu seras, o Foule !  
Pleine de ton silence unique et de ma voix.  
Tu es chaude comme le dedans d'une chair :  
Tes yeux, chacun des yeux que tu tournes vers moi,  
Je ne vois pas si sa prunelle est noire ou bleue ;  
Mais je sens qu'il me touche ; qu'il m'entre son feu  
Dans la poitrine, et je les sens, tous à la fois,  
Se croiser sous ma peau comme un millier d'épées.

Tu me brûles. Pourtant tu ne me tueras pas.

La flamme que tes corps ne peuvent plus garder  
A ruisselé le long des nerfs et des regards  
Et se ramasse en moi qui deviens ton cratère.

Écoute ! Peu à peu, la voix sort de ma chair !  
Elle monte, elle tremble et tu trembles.

Éprouve

L'ascension de ma parole à travers toi.  
Elle te cherche, elle te trouve, elle te prend ;



Elle entoure soudain tes âmes qui se rendent  
Elle est en toi l'invasion et la victoire.  
Les mots que je te dis, il faut que tu les penses !  
Ils pénètrent en rangs dans les têtes penchées,  
Ils s'installent brutalement, ils sont les maîtres ;  
Ils poussent, ils bousculent, ils jettent dehors  
L'âme qui s'y logeait comme une vieille en pleurs.

Tout ce qu'ils méditaient, les gens qui sont ici,  
Cette peine qu'ils traînent depuis des années ;  
Le chagrin né d'hier qui grandit ; la douleur  
Dont ils ne parlent pas, dont ils ne parleront  
Jamais, et qui, le soir, leur fait manger leurs larmes ;  
Et même ce désir qui dessèche les lèvres,  
Il n'en faut plus ! Je n'en veux plus ! Je chasse tout !

Foule ! ton âme entière est debout dans mon corps.  
Une force d'acier dont je tiens les deux bouts  
Perce de part en part ta masse, et la recourbe.  
Ta forme est moi. Tes gradins et tes galeries,  
C'est moi qui les empoigne ensemble et qui les plie,  
Comme un paquet de souples joncs, sur mon genou.

Ne te défends pas, foule femelle,  
C'est moi qui te veux, moi qui t'aurai !  
Laisse tout mon souffle qui te crée  
Passer comme le vent de la mer.

La brutalité de mon amour  
A fait tressauter tes milliers d'os ;  
Ce brusque embrassement t'effarouche !

Quelque chose en toi veut résister,  
Foule femelle, mais rien ne l'ose !



Tu vas mourir tantôt sous le poids de tes heures ;  
Les hommes, déliés, glisseront par les portes,  
Les ongles de la nuit t'arracheront la chair.  
Qu'importe !

Tu es mienne avant que tu sois morte ;  
Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre :  
Ils garderont au front comme une croix de cendre  
Le vestige du dieu que tu es maintenant.

*(Odes et Prières)*

### ODE

Je ne suis pas heureux  
Comme tant d'autres hommes,  
Ce soir, bien que mon âme  
Ait toute pureté.

Tandis que je rêvais  
A maintes infortunes,  
J'ai renversé ma lampe  
Et l'ai cassée en deux.

Me voilà sans lumière,  
Les coudes sur la table,  
Dans une amère nuit  
Qui ne me connaît pas.

Je regrette un village  
Au pied du mont Mezenc ;  
J'y fus heureux un soir  
Lorsque j'avais quinze ans.

C'était un crépuscule  
Si calme, si touchant ;  
C'était tout un village  
Si doux à un enfant ;



Que si j'avais la force  
De bien m'en souvenir,  
Je pleurerais longtemps,  
La main contre mon cœur.

Car à quoi bon les larmes  
Si l'on ne pleure pas  
D'être seul, sans espoir,  
Avec un doux regret,

Et de ne plus avoir  
Pour écrire sa peine  
Qu'un morceau de buvard  
Eclairé par la lune ?

*(Odes et Prières)*

### ODE

Cette aurore de novembre  
Repousse à peine la nuit.  
La tête mal réveillée  
Ne peut rien contre les songes.

Il fera noir tout le jour  
Dans le milieu des maisons.  
Les lampes des bars profonds  
Brûleront jusqu'à midi.

C'est maintenant qu'on est bien  
Au creux d'une vieille rue ;  
Une espèce de secret  
Enveloppe le tumulte.



Des souffles surnaturels  
Sont expirés par les portes :  
L'âme sourd du bas des murs  
Et coule visiblement ;

Tandis que le ciel s'éclaire  
D'une joie intérieure,  
Comme s'il savait déjà  
Ce que nous cherchons encore.

*(Odes et Prières)*

### EUROPE

Je remercie la demeure  
D'être petite et perdue,  
Et je fais aux quatre murs  
Gloire de leur dénuement.

Tout résonne sans y croire  
Du désordre de la mer.  
Le silence reste au fond  
De l'espace pacifique.

Je puis m'emplir jusqu'aux bords  
D'une croissante pensée,  
Pas de porte ici pour vous,  
Événements périssables !

Je vous laisserai dehors,  
Avec le vent et la mer,  
Etourdir d'autres mémoires  
Du tonnerre qu'il leur faut.

. . . . .

Cependant le Rhône passe entre les champs de maïs,  
Entravé de roseaux, appesanti d'îles boueuses,  
Griffé d'insectes d'or et rebroussé par le mistral.



C'est le trop riche cœur de l'Europe qui se dégorge ;  
C'est un excès de pouvoir qui veut trouver une issue ;  
C'est un amour central que les vitesses rassasient,  
Le fleuve dans les roseaux, et le vent dans les maïs,  
Et le train qui tout à coup accable le pont sonore,  
Et nous, jaillis de plus loin comme un aveu plus hardi.

Et derrière nous Lyon, que de douces pluies recèlent,  
Mais qui tressaille, saisi par un élan du soleil,  
Lyon se serre et se ploie autour de beaux mouvements.  
Lyon savoure en secret ses boulevards et ses fleuves,  
Maint tournoiement calfeutré, les courbes de tramways souples  
Le long dégainement à la lumière des collines  
D'un funiculaire où sont debout des hommes songeurs,  
Et des vols de mouettes, comme des mots pleins de sens  
Tracés dans un lieu subtil de brouillard et de rumeur.

. . . . .

Une assemblée de jours chante l'Europe pacifique.

J'ai vu les pommiers en fleurs dans les vallées ennemies,  
Et, par le vent de juin, les pennons, en haut des navires,  
Dardés comme les langues d'un printemps qui avait soif.

J'étais avec la foule qui regarda tout un soir  
Arriver à la mer le Rhin chargé de nations,  
Ses eaux charriant les frontières comme des épaves.

Le pont de bateaux à Cologne, je l'ai vu s'ouvrir  
Pour un vapeur criard qui s'en allait vers Rotterdam.

J'étais déjà sur le pont, j'avais le pied sur les planches ;  
J'ai bien entendu les ais craquer dans l'eau clapotante ;  
Et j'ai revu, au même instant, un autre geste illustre :  
Tower Bridge en deux, dont les moitiés supplient le ciel.

(Europe)



## LE PRINTEMPS

Qu'avez-vous ce matin,  
Fières pensées humaines ?  
Il n'est plus de pouvoir  
Qui vous soumette encore.

Vous n'avez plus d'amour  
Pour le tourment des rues ;  
Trop de fumées enseignent  
Le chemin de l'azur.

Le plus beau mouvement  
Échappe au carrefour  
Et va dans la nuée  
Faire un vol d'hirondelle.

Paris a-t-il des murs  
Capables de tenir  
Contre ce vent si frêle  
Que la mer a suivi ?

Quand déjà l'on entend  
Les longs trains souterrains  
Heurter l'ombre du sol  
Pour trouver une issue.

*(Amour couleur de Paris)*

## L'AUTOMNE

Le monde attendait peut-être  
A la porte du dormeur ;  
Pas de grâce pour les songes  
Ni de sortie dérobée !



Mais voilà qu'au lieu d'un maître  
T'accueille une délivrance  
Étrange, que le brouillard  
A nuitamment préparée.

Toute limite est vapeur,  
Toute prison est fumée ;  
La demeure et le chemin  
Sont au pouvoir d'une aurore.

Par l'abîme dont tu doutes  
Un homme est poussé vers toi ;  
Vous glissez l'un contre l'autre  
Comme deux astres fuyards.

Et des mouvements ondoient  
Au bord de ta solitude,  
Ruisselant de cette joie  
Qu'ont les créatures neuves.

Mais avant que tu les nommes  
Compagnons de ton exil,  
Ils replongent d'un bond mol  
Dans le limon éternel.

*(Amour couleur de Paris)*



## GEORGES DUHAMEL

Né le 30 Juin 1884

Médecin, philosophe, dramaturge, poète et romancier, Georges Duhamel est d'abord un homme simple et bon. En 1906, il se retire avec quelques amis, parmi lesquels Vildrac et Arcos, dans une vieille maison de Créteil, au bord de la Marne ; ce fut l'*Abbaye*, d'où sortirent une doctrine et une attitude nouvelles. Il tient la critique des poètes au *Mercur*, part en 1914 comme médecin, connaît la célébrité avec la *Vie des Martyrs*, obtient le prix Goncourt pour son livre *Civilisation*, qu'il fait suivre de la *Confession de minuit des Hommes abandonnés*, de la *Possession du Monde* et de *Deux Hommes*. Au théâtre il donne *Dans l'Ombre des statues*, le *Combat*, l'*Œuvre des Athlètes*. Poète, il publie *Selon ma loi*, *Compagnons* et surtout *Elégies*.

« Contempler le monde et les hommes, imiter ensuite les objets de la contemplation, mettre en relief les linéaments et les rapports susceptibles d'éclairer ce qu'il y a de plus secret, de plus caractéristique dans ces objets, voilà le but, voilà la raison même de l'écriture. » (*Guerre et littérature*.) C'est le premier caractère de l'œuvre et de ses amis : l'artiste ne se renfermera plus en lui-même. Le poète reprendra le rôle que lui assignait Vigny — non plus le baladin qui jonglait avec des mots charmants et des émotions savamment burinées. Ses chants seront un enseignement : il apprendra l'amour. Enfin il proposera à l'homme un idéal, lui fera connaître ses ressources et lui montrera à devenir ce qu'il peut être.

Une sérénité grave, voilà la marque de Duhamel. On sent en lui un grand bonheur — celui de vivre, et une nostalgique inquiétude — celle de ne point vivre assez, d'être borné. A lire *Elégies*, on évoque un homme écoutant en marchant le doux tumulte de son sein. Il baisse la tête, ébloui par trop de lumière. Il enferme sur sa poitrine le trésor des choses et de la vie. Il écoute respirer le monde. Il se guette et se surprend dans cette attitude. Les uns vivent dans le passé, et vous dans l'avenir. Ah ! ne vivrons-nous dans le présent. Duhamel s'efforce de découvrir le dieu mystérieux de l'instant — de montrer comment cet instant est éternel.

La conception que Duhamel se fait de son art lui donne le mépris de la rhétorique ; une éloquence sobre anime parfois ses poèmes. Les mots sont simples. Il ne décrit pas pour décrire. Il ne recherche pas le détail curieux, qui intéresse par lui-même, mais celui qui révèle, par qui soudain s'éclaire un état d'âme nouveau.

Un homme tranquille regarde vivre les hommes avec une sympathie attristée ; il veille à ce que son calme bonheur ne lui échappe pas ; il offre à la fortune jalouse son grand amour pour les hommes et sa sereine résignation.



BIBLIOGRAPHIE. — *Des Légendes, des Batilles*, (Imprimé par l'auteur et ses amis sur les presses de l'Abbaye en 1907). — *L'Homme en Tête*, (Vers et Prose, Eugène Figuière, 1909). — *Selon ma Loi*, (Eugène Figuière, 1910). — *Compagnons*, (Nouvelle Revue Française, 1912). — *Elégies*, (Mercure de France, 1920).

## ÉLÉGIES

Si l'hiver découragé  
Se desserre comme une main,  
Pourrai-je aujourd'hui rassembler  
Les raisons d'être résolu ?

Si tant de roideur et si tant de glace  
Pâme à l'haleine du dégel,  
Comment maîtriser et tarir  
La source ancienne du chagrin ?

Mon avenir ne va plus devant moi,  
Il naît et meurt où je pose mes pas ;  
Les arbres du jardin ne rêvent que d'eux-mêmes,  
Le ciel bourru ne sait plus qui je suis.

Le ciel tout entier émigre avec rage,  
Gonflant un râle immense et mouillé.  
Il n'y aura pas, aujourd'hui, un grain de sable  
Qui ne semble inquiet de son propre sort.

Le glaçon du bassin se retire et s'ulcère,  
Horriblement il consent à mourir.  
J'y consentirais, ce matin,  
Si mon âme n'était qu'à moi.

J'y consentirais sans colère,  
Mais dans la rue, pleine de brume et de reflets,  
Vient à passer une voiture  
Portant sa bâche jaune et verte,  
La plus merveilleuse des bâches !



Et, tant que mes yeux l'aperçoivent,  
Mon cœur, averti du bonheur,  
Mon cœur me conseille d'attendre.

(*Élégies*)

Ce cher bonheur que j'abrite  
Entre mes deux mains crispées,  
Est-ce donc lui, frère étrange  
Que tu ne peux pardonner ?

Est-ce l'amour qui me hante,  
Est-ce la femme, l'enfant,  
Ou ce chant comme une flamme  
Qui dure dans l'ouragan ?

Ou le souffle qui m'entraîne  
Vers mes montagnes promises,  
Ou ces traces misérables  
Que je laisse dans la grève ?

Ou quoi ? Le sais-tu, mon frère ?  
O mon ami, mon fardeau !  
Toi, la blessure vivante  
Au flanc de toute la joie !

Dis-moi, chère âme farouche  
Elue entre les témoins :  
Pour que jamais ton sourire  
M'éclaire sans désaveu,

Que faut-il que je t'immole ?  
Que dois-je, de tout moi-même,  
Apporter devant ton seuil  
Comme une biche égorgée ?

(*Élégies*)



Sous un figuier d'Avignon  
L'ombre verte était sucrée  
Par les larmes d'une figue  
Ivre de béatitude.

Je ne voyais point les fruits,  
Je n'entendais plus les guêpes  
Et le Rhône en vain chantait  
L'immortel mépris de nous.

Je regardais dans le ciel  
S'éloigner d'un vol farouche  
La paix, comme un grand oiseau  
Chassé du canton natal

Un tambour bourdonnait dans le fond d'un village,  
Le silence en semblait à jamais offensé ;  
Une rumeur nouvelle et barbare insultait  
Vos fleurs, ô grenadiers pâmes dans la poussière.

Je n'éprouvais pas ces choses :  
C'était assez que d'éteindre  
Toutes les années futures  
Abreuvées de mille hontes.

C'était assez que d'ouvrir  
Des regards désespérés  
Sur un monde enseveli  
Dans l'insondable tristesse.

C'était assez, sous vos feuilles,  
O beau figuier d'Avignon,  
Que d'appeler le néant  
Des suprêmes solitudes.

(Élégies)



**BALLADE DE L'HOMME A LA GORGE BLESSÉE**

Ne parle pas, frère au cou déchiré !  
Il me suffit de trouver ton regard.

Il me suffit de voir le pli profond  
Qui s'éloigne en palpitant vers ta tempe,

Et la pupille anxieuse et mobile,  
Qui s'élargit sur l'ombre intérieure,

Et tout ton corps, étalé devant moi  
Comme une page écrite en mon langage.

Ton corps ! Jusqu'à l'ongle du petit doigt,  
Jusqu'à la peau rugueuse des genoux,

Jusqu'aux oreilles gercées de vent,  
Jusqu'aux pieds gonflés de veines laborieuses !

Frère ! ne sais-tu pas que, dès que tu frissonnes,  
Comme un rameau de peuplier je frissonne ?

Si la toux gronde au fond de ta poitrine,  
Il n'y a plus aucune joie pour ma poitrine.

Si l'air gémit en déchirant ta gorge,  
Peut-il chanter en visitant ma gorge ?

Et si le sommeil t'oublie, cette nuit,  
Crois-tu qu'il va me combler, cette nuit ?



Ainsi donc, ô mon compagnon, ne parle pas !  
Ne fais pas saigner ta gorge percée !

Regarde-moi seulement dans les yeux,  
Regarde-moi seulement dans le cœur.

Laisse tomber seulement dans ma main  
Ta grosse main, si robuste et si faible.

Ainsi donc, ô mon compagnon, ne dis plus rien,  
Toi qui as tant de choses à me dire !

(Élégies)

### BALLADE DU DÉPOSSÉDÉ

C'est un homme qui n'a plus rien à perdre,  
C'est un homme à qui tout fut retiré.

Il laisse étendre avec indifférence  
Ses membres blessés et froids sur le lit.

Sa tête même, il la laisse tomber :  
Qu'importe la place où choit le fardeau !

Nulle requête et nul gémissement.  
Il ne parle plus : il n'a rien à dire.

Il fait seulement entendre un soupir,  
Un soupir qui n'est presque plus humain.

Que fait-il parmi nous ? Il n'a plus rien.  
Il semble délivré de toute espérance.



Il est dessaisi de toute la joie ;  
Il n'a que cette vie intolérable.

Il n'a plus que cette flamme agonisante  
Et des souvenirs qu'il faut repousser.

C'est fini. Ce qu'il pouvait faire est fait ;  
Tout ce qu'on demandait de lui est accompli.

C'est fini. Le voici retranché de la lutte.  
Il gît, comme un homme affreusement libre.

Son œil déserté contemple un nuage  
Qui reflète, là-haut, d'invisibles pays.

Et parfois cet œil se pose sur nous  
Qui poursuivons tant de besognes inutiles.

Que fait, parmi nous, le dépossédé ?  
Ce voyageur qui attend que le vent se lève ?

Nous le regardons tous en silence,  
Nous le regardons tous avec effroi.

Et, dans le fond de nos âmes exténuées,  
Grandit une mystérieuse jalousie.

(Élégies.)



## RENÉ ARCOS

Né le 16 Septembre 1881

René Arcos a passé son enfance aux portes de Paris, à Clichy et à Neuilly. Il publia dès 1901 un recueil de poèmes *L'Ame essentielle*, mais c'est surtout comme l'un des six fondateurs de « l'Abbaye » qu'il fit son entrée dans la vie littéraire, en 1906. « L'Abbaye de Créteil » groupa pendant deux ans dans une sorte de phalanstère plusieurs écrivains de l'école unanimiste. Bien qu'ils aient suivi chacun son chemin, affirmant leur personnalité, parvenant au succès, de nombreuses affinités peuvent encore être discernées entre des écrivains tels que Romains, Duhamel, Arcos, Vildrac. L'idéalisme commun prend chez chacun une nuance particulière : ironique, souriant, quotidien, fervent...

Réformé après quelques mois de guerre, il fut correspondant des *Chicago Daily News* pour lesquelles il voyagea dans divers pays belligérants et dans l'Afrique du Nord. Sa haine de la guerre, son idéal « européen » se retrouvent dans de nombreux poèmes, notamment dans le *Sang des Autres*, dans ceux qu'il publia depuis dans des revues, dans ses nombreux articles, et dans son roman *Le Mal*. Ami de Romain Rolland, il vécut quelques temps en Suisse, où il fonda en 1919 les éditions du *Sablier* qui publièrent des ouvrages de Verhaeren, de Latzko, de Whitman, de Masereel, de Barbusse, etc. Aujourd'hui il dirige à Paris avec M. Paul Colin la revue littéraire internationale *Europe*.

La règle essentielle de son esthétique est de fuir l'artificiel, l'exceptionnel, pour puiser dans le trésor commun à tous les hommes, pour essayer d'exprimer aussi totalement que possible l'homme éternel dégagé des oripeaux et des signes extérieurs éphémères. Il dédaigne donc tout art, si brillant soit-il, uniquement préoccupé des apparences. Il méprise les amuseurs et les acrobates. Au lieu de prétendre imposer aux choses sa propre vision, il veut les aborder avec une même âme désencombrée, pleine d'humilité et d'amour afin de « saisir la vie dans le secret même de son élaboration ». Une telle attitude semble se réclamer des grands romanciers psychologues anglais et russes, et en un certain sens de la philosophie bergsonienne. « Il n'y a pas d'écoles, proclame-t-il encore, il n'y a que des personnalités plus ou moins accusées, plus ou moins loyales. »

Romain Rolland a dit de René Arcos qu'aucun poète n'avait plus fortement « chanté l'unité humaine ».

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Ame essentielle*, (Juvenilia, 1901 et Maison des Poètes, 1903). — *La Tragédie des Espaces*, (L'Abbaye, 1906). — *Ce qui naît*, (Figuère, 1910). — *L'Ile perdue*, (Mercure de France, 1913). — *Le Sang des Autres*, (Editions du Sablier, 1916 et Kündig, Genève, 1918).



## A UNE VICTIME

Non, ce n'est pas assez que de ne pas te plaindre,  
Triomphante victime,  
Il faut chanter et célébrer !  
Frère plus misérable encore que moi-même,  
Mais qui fendis l'argile muette ainsi qu'un dieu  
Pour être avec nous tous sous le grand ciel vacant  
Le tendre éclatement de la parole humaine  
Et ces yeux grands ouverts où se connaît le monde !

Qu'un mal nouveau ce soir t'arrache d'autres larmes,  
Que le destin s'acharne et traque, impitoyable,  
Ta suprême raison de croire et d'espérer,  
Tu n'auras pas un mot de haine ou de colère ;

Mais conduit par la peine à l'ivresse essentielle,  
O vivant traversé par un songe immortel,  
Alors que montera du fond de ta mémoire  
Cette ancienne chanson à la gloire des hommes,  
Enflammé par l'orgueil d'être et d'avoir été,  
Tu ne connaîtras plus que ton éternité !

Car tu sauras toujours  
Au plus épais de l'ombre  
Inventer la clarté

Et jeter d'une voix sonore  
Sur le lieu même du supplice  
Une louange véhémence.

*(Le Sang des Autres)*



## SEPTEMBRE 1916

Jour léthargique où le ciel bas entasse et traîne  
Ses pesantes nuées comme des sacs de peines !  
Jour saturé de plus de larmes  
Que le long automne et l'hiver qui viennent  
N'en pourront verser des aubes aux nuits !

Jour calfeutré ; ô jour qui expie en silence  
Avant même la fin du drame et la sentence !

Tout redescend, succombe et retourne à la terre,  
Depuis les hauts plateaux et le désert polaire  
Jusqu'au sol étalé sous une main de fleuves  
Où des hommes courbés plus bas que la souffrance  
Attendent le coup qui tarde à venir  
Et sont déjà la mort avant même l'obus.

Silence enfermant le bruit des batailles !  
Sanglots et cris au fond des chambres de supplices,  
Vous ne traverserez même pas les murailles !  
Silence tombal, poids de quelque chute.  
Ciel pareil à quelque zone des larmes.  
L'univers accablé s'incline  
Comme la tête sur la croix ;  
Et tout n'est plus qu'un glissement,  
Et tout n'est plus que soumission  
Au funèbre accomplissement.

On dirait que la terre  
Ramène à soi le ciel pour s'en faire un suaire.

(Le Sang des Autres)



## A CEUX QUE JE NE CONNAIS PAS

Entre tous les hommes,  
Vous : ceux destinés  
A me rencontrer,  
Vous tous que je ne connais pas  
Et que je dois connaître un jour,  
Vivant dans ma ville,

Foulant ma patrie,  
Ou loin par le monde !  
Dans la nuit plus belle,  
Avec ses souffles prodigieux  
Et son poème des clartés,  
Que l'église en fête où l'on communie,  
Je sais pour la première fois  
Que vous naquîtes et que vous êtes.

Dans le silence de la nuit  
L'âme s'étale sans effort,  
La mienne ainsi s'en fut vers vous  
Et vous gagna  
Et se balance maintenant portant les vôtres.

J'invente votre vie  
Et je m'accrois d'elle,  
Je vous vois tout près,  
Je vous vois au loin,  
Je vous rassemble sous mes yeux,  
Et suis comme un hôte parmi ses convives.  
Très haut sur ma tête,  
L'espace est joyeux  
Comme à l'instant du toast  
Quand il contient les coupes.  
Je vous vois si bien que je tends ma main  
Pour la poser sur votre épaule.



Tu seras mon ami un jour,  
Toi qui es assis devant le perron  
De ton jardin ivre de roses  
Et qui fumes sous les étoiles  
Dans la grande paix du soir.  
Le silence est si pur  
Que j'entends le bruit rituel de tes lèvres.  
La nuit est si pâle  
Que je vois rouler, monter, puis se perdre,  
Moins haut qu'où tu songes,  
La fumée bleue de ta pipe.  
Je saurai le son de ta voix bientôt,  
Toi qui as tant bu  
Et tant dépensé de rouge enthousiasme  
A l'heure où le couchant secouait la ville  
Ses drapeaux de flammes  
Et laissait tomber  
Sur toutes les têtes,  
Toutes ses couronnes ;  
Toi qui as tant bu, tant parlé, tant ri,  
Que tu dors déjà  
Avidement et tout vêtu,  
Cependant que la nuit  
Passe une éponge de fraîcheur sur ton visage.

Jeune femme aussi, qui ôtez vos peignes  
Et laissez couler de si beaux cheveux  
Vainement, dans l'ombre,  
Je vous connaîtrai.

O vous que je n'ai jamais vus  
Et que je dois aimer un jour !  
Mes yeux rencontreront les vôtres  
Ce sera sans doute dans une salle  
Et sous des lumières.



Ce sera peut-être dans ma maison.  
J'ouvrirai la porte et vous entrerez.

Il y aura ces préambules délicats  
Qui sont au départ des amitiés neuves.  
Vous hésiterez,  
Vos yeux souriront,  
Puis nous parlerons  
Et dans nos paroles s'insinuera  
L'âme inassouvie et très ancienne,  
Celle qui aspire et qui revendique,  
Celle qui empiète  
Et dont l'orgueil est sans bornes.

Vous m'apporterez  
Moi avec vous-même,  
Vous m'aidez à m'ériger  
Haut sur moi-même  
Et vous serez les messagers  
De l'homme plus vrai, plus pur et puissant  
Qui naîtra de moi.  
Mon feu grandira de tous vos flambeaux,  
Nous marcherons comme un cortège,  
Et vous pourrez, confiants et calmes,  
Vous reposer sous ma lumière  
Comme sous la tente.  
Cela sera !  
Je vous reconduirai le soir jusqu'au palier.

Je vous vois si bien  
Que je crois vraiment vous avoir quittés  
Et que vous me manquez déjà.

Venez ! Venez !  
Je me lève sur le monde !  
Je vous attends debout



Et la main tendue.  
Des nœuds hésitent, s'amollissent,  
Des liens subtils se font plus lâches,  
La vigie perdue  
Signale la terre,  
De grands disques rouges  
Claquent dans la nuit,  
Des pas se hâtent sur des routes,  
Des hommes sortent d'une foule,  
Et je vous vois marcher vers moi.  
Vous me faites signe avec des mouchoirs,  
Vous venez à moi sur le quai des gares,  
Vous me héléz des hauts balcons  
Et je souris à vos visages.

*(Homme vivant)*



## PIERRE JEAN JOUVE

Né le 11 Octobre 1887.

Chez M. Jouve, rien de l'optimisme que l'on retrouve chez MM. Duhamel, Romans, Vildrac ; seulement une noble et mâle désespérance qui se noie dans l'amour, un espoir dans le désespoir. M. Jouve est « l'être de l'amour » : au-dessus du dégoût qu'il clame pour la guerre et la lutte, plus haut que son horreur des canons, des victoires et des trompettes, s'épanouissent dans son œuvre les diverses formes de l'amour. Il aime ce grand mot : humain. C'est l'amour des foules, des hommes ses frères, la tendresse désespérée qu'il porte aux peuples, aux nations ; c'est l'exaltation de l'amitié, Caris, dont est amputée notre race mécanique ; et c'est l'amour religieux et sacré de la femme. L'œil las des visions de destruction et de mort, l'oreille fatiguée des appels de clairons qui sonnent à travers l'Europe meurtrie, Jouve nous crie dans des vers denses et drus, substantiels comme la terre et la pensée, forts et cinglants, sa tristesse et sa souffrance, sa foi et son amour. Cette poésie ardente toute traversée des éclairs de la fraternité et cette chaleur intellectuelle, tantôt exprime des situations et des états dramatiques, tantôt promène un amour rédempteur parmi la grâce et la pureté des paysages toscans. Assez de meurtre, assez de haine : tel est le leitmotiv que sa parole aux éclats parfois rauques et irrités, toujours ferme, répète au long des « Tragiques » ; dans le sonore drame européen sa voix tâche à demeurer nette et pure de tout fiel ; parmi les cris de guerre et les clameurs de vengeance, il sait élever à un rythme puissant et pacificateur, à une foi assurée. Et dans les moments où son lyrisme et sa tendresse se tournent vers la nature, c'est de l'Italie et de ses lumières douces et mystiques, c'est du Midi, que sa plume trace l'impatient désir.

Jouve est né à Arras. Il a vécu souvent en Suisse. Il a écrit un livre sur *Romain Rolland vivant* (1920).

BIBLIOGRAPHIE. — *Présences*, (Grès, 1912). — *Parler*, (Grès, 1913). — *Vous êtes des Hommes*, (Nouvelle Revue Française, 1915). — *Poèmes contre le grand Crime*, (Genève, Revue Demain), 1916. — *Danse des Morts*, (Action Sociale, à la Chaux-de-Fonds, 1917). — *Livre de la Nuit*, (Le Sablier, 1919 à Genève). — *Livre de la Grâce*, (Kundig, 1920 à Genève). — *Toscans*, (1921, hors commerce). — *Tragique* suivis du *Voyage Sentimental*, (Stock, 1923). — *Prière*, (Stock, 1924). — *Les Mystérieuses Noces*, (Stock, 1923). — Traduction poétique : *Cygne* de Rabindranath Tagore, (Stock, 1923). — *Roméo et Juliette* de Shakespeare, à paraître.



## TRAGIQUES

Il n'y a pas de victoire,  
Il n'y a que sombre défaite,  
Le meurtre au milieu du cœur,  
Les chairs au fond de la terre.

Je vous méprise et vous le dis,  
Rois du bétail et de l'acier,  
Je ne suis pas du crime heureux,  
Je suis de l'éternité.

.....  
Dites ! Pas un homme ne sait  
Quel être ricanant se cache  
Sous le rideau de la mort ;  
Pas un homme n'est revenu  
Du silence, disant : j'ai vu

Pas un.

Et sous les ciels ils sont ivres  
D'avoir tué, tué de mort  
Plus de dix millions de vrais hommes,  
Parmi la boue de mille batailles  
Où ils tueront dans la mort,  
Enfoncés-là jusqu'aux deux seins.

Ils sont ivres

D'avoir fait cette énorme armée  
De pauvres et joyeux morts,  
Qui ne s'insurgeront jamais  
Hors de l'abîme où les plonge  
La mitrailleuse à l'aurore.



Et dites ! La révolution  
Demanderait ses nouveaux morts ?

• • • • •

Nous étions dans une chambre  
Sous les siècles de ces hivers  
Où l'on tuait en Europe.

C'était dans un pays au centre  
Menacé de mort subite ;  
Quelques hommes de notre espèce  
Y demeuraient en prière.

Ils demeuraient attachés,  
Ces hommes de notre espèce,  
Au Sirius de leur amour,  
Car telle était leur étoile ;

Et chacun d'eux regardait  
La passion de son ami,  
Silencieux, d'un silence  
Paisible et désespéré.

• • • • •

Tu vois monter ces mers brunes  
Qui repoussent avec douleur  
Les écroulements d'étoiles.

C'est l'aube. Une conscience acide  
Fait frissonner la chair de l'homme  
Sur le point le plus élevé  
D'où la nuit fuit de son vase.

Alm  
Don  
Ici  
Les  
Qua  
Qua

Quit  
Où  
Leur  
Tu l



Une grosse planète vogue,  
Défendant les eaux nocturnes.  
Mais un mouvement de lueurs  
Descelle déjà les étendues.

Les étoiles sont tendues  
De clarté jusqu'à mourir.  
Et qui en aurait conscience  
Sinon le regard de l'homme ?

.....

Ainsi je quitterai demain ce lac entre les montagnes  
Dont la rive a retenu les derniers hommes d'Europe.  
Ici respirèrent des cœurs liés par un serment doux,  
Les cœurs des moines sans couvent qui gardaient la règle hu-  
maine

Quand l'hécatombe inouïe travaillait sur mille lieues,  
Quand le barbare nouveau tranchait la chair au fond des plaines

L'argent despote invisible  
Qui précipite l'Europe,  
Avant de tomber écroulé  
Chasse le poète vaincu.

Celui qui veut être libre,  
Qu'il erre sous le mauvais signe !  
Le monde a fait place nette  
En piétinant ses derniers morts.

Quitte ce pays où tant de noblesse a souffert,  
Où tant d'âme proscrite s'est butée contre les monts !  
Leurs yeux tourmentés par le feu, le mépris où ils demeurent,  
Tu les emporteras avec toi, dans le train bondé,



Tu continueras ton exil  
Qu'une amnistie ne peut suspendre.  
Car ceux qui viennent les derniers  
Sont sur la plus haute montagne  
D'où l'on puisse voir l'injustice.

L'injustice a le monde entier  
Trépidant sous sa main morte  
Mais un homme peut toujours  
Refuser toute sa patrie.

Et comme si le lendemain fût plus atroce  
Que le temps où les morts étaient le ciment des plaines,  
Comme si le jour où les banquiers volent colonies et pétroles  
L'emportait en laideur sur les millions d'heures des agonies,

Déjà plusieurs cœurs purs et trop profonds à la souffrance  
Ont fléchi au milieu de nous, se sont retirés pour mourir.  
Ainsi que des lutteurs désabusés et tranquilles,  
Ils ont rejoint le tertre démesuré de tous les morts.

Chères ombres, vous grandissez,  
Vous remplacez les vivants,  
Et vos faces détournées  
Montrent la seule voie digne.

Il restera sur les rives  
De ce lac où fut l'Europe  
Les ombres que nous étions,  
Vivants mélangés aux morts.

Il restera la honte  
De notre exil sous les pierres,  
Quand nous sauvions l'univers :  
Plutôt mourir que tuer.



• • • • •  
On voyait deux ou trois murs  
Epais, lyriques et pauvres ;  
Ils formaient cette chapelle  
Telle un vœu de franciscain.

Le toit affleurait à peine,  
Les fenêtres étaient rares ;  
Et la belle villanella  
Se renversait en arrière,

Par dessus venait le ciel  
Approfondi par le soir  
Avec une étoile pensive ;  
Sur les murs donnait la lune.

Mais ce qui entrait dans le cœur  
Comme une ivresse redoutable,  
Comme un antique mystère,  
C'était la troupe des cyprès.

(Tragiques)

### KAPUZINERBERG

De la basse fenêtre dix-huitième siècle — ses épaisseurs  
de vitres et de volets fermés contre la chaleur, son silence,  
l'odeur de l'été au travers — de la basse fenêtre qui faisait  
penser si délicieusement à Goethe retiré, travaillant, inspirant  
toute l'Allemagne, — de là — les cascades d'arbres chauds  
dans le matin déjà malade de la future chaleur.



Les grands ormes et frênes du jardin en chutes successives n'arrêtaient guère la vue. A droite, la plaine ouverte sur la Bavière ; en face, mélanges de monts rares et de couvents et de clochers ; à gauche, le Schloss trapu qui monte dans l'autre partie de la ville, et vient simplement ici adhérer au ciel pâle, par dessus les feuillages qui sont les rivages verts de l'atmosphère.

La ville est invisible. Mais de ce petit château aérien où je suis, on est si bien pour se souvenir d'elle ! Beaux visages des siècles, que vous êtes aimables. Pensées de tous les hommes pitoyables et dignes d'attention, sans temps ni frontières, comme je vous aime.

(Tragiques)

KAPUZINERBERG



## ANDRÉ SPIRE

Né le 28 Juillet 1868

André Spire est un juif de l'Est français. Il est né à Nancy en 1868. Les juifs français de l'Est, plus que leurs coréligionnaires de la capitale ou du Midi, ont le sentiment de la dignité juive et une sympathie active et jamais lasse pour tout ce qui se rattache au judaïsme.

Spire est de ceux-là : avant tout, il est juif. Chez lui, le poète ne se laisse jamais quitter par le juif. Si loin qu'il semble en être, il revient toujours à son cher sujet, sinon nommément, du moins d'une manière latente. Il semble que ce soit involontaire.

Du juif, Spire a l'âpreté aquiline, concentrée, presque hargneuse. Il a le sens de la haine, de la forte haine tenace et insatiable ; il est un poète combatif et obstiné ; son ironie est mordante, tantôt insistante et pleine de reproches, comme dans ce poème où il félicite amèrement le juif de s'être si totalement déjudaïsé ; tantôt furtive et telle qu'il semble qu'elle s'arrête en chemin, faute de temps et parce qu'on a mieux à faire. Mais elle n'en est pas moins âpre pour être voilée.

A côté de cela, Spire montre pour son peuple un amour infini et inlassable. Mais des malheurs des juifs, il ne tire pas une musique plaintive. Là sa poésie est vengeresse et forte. Il exhorte le juif à rester un homme devant le destin. Une épopée latente du judaïsme moderne est dans ses poèmes. Par là, il rejoint la Bible. Il a été aussi un des premiers chantres du sport et du peuple.

Spire emploie dans ses poèmes la forme du verset rythmé uniquement par la pensée, par la phrase qui se développe peu à peu, et sans balancement sensible. C'est éviter la monotonie. Cette apparence désordonnée, mais qui n'est qu'une apparence, convient bien aux élans lyriques et épiques de cette âme qui s'étonne joyeusement d'être ce qu'elle est.

Spire est à la fois attiré par un socialisme pacifique et vague et par le nationalisme juif sous une forme assez belliqueuse. Ses orientations politiques ne sont pas à négliger, car elles ont quelque influence sur sa poésie. Ainsi le polémiste de « Quelques Juifs » se laisse voir dans certains de ses poèmes. C'est du reste un des charmes de Spire que cette grâce studieuse, réfléchie et sans apprêts, non moins que cette insatiable indignation, cette pitié fraternelle et vigoureuse reflétant assez bien l'inquiétude du juif occidental, chartiste et distingué, qui songe, malgré tout, à rebâtir le temple de Jérusalem.



BIBLIOGRAPHIE. — *La Cité Présente*, (Société d'Éditions Littéraires et Artistiques, 1902). — *Et vous riez*, (Cahiers de la Quinzaine, 1905). — *Versets*, (*Et vous riez*, *Poèmes Juifs*). (Mercure de France, 1908). — *Vers les routes absurdes*, (*Vers les routes absurdes*, *La grande Danse Macabre*). (Mercure de France, 1911). — *Et j'ai voulu la Paix*, (The Egoist Press, 1916). — *Le Secret*, (Nouvelle Revue Française, 1919). — *Poèmes Juifs*, (Editions de l'Eventail, Kundig, Genève, 1919). — *Tentations*, (Camille Bloch, 1920). — *Samaël*, poème dramatique, (Grès, 1921). — *Fournisseurs*, (Monde Nouveau, 1924.)

### NUDITÉS

*Les cheveux sont une nudité.*

TALMUD.

Tu m'as dit : Je veux être ta camarade ;  
Je veux entrer chez toi sans avoir peur de te troubler ;  
Nous passerons de longues soirées en causeries ;  
Nous penserons ensemble à nos frères qu'on tue ;  
Nous irons, à travers le cruel univers,  
Découvrir un pays où reposer leur tête.  
Mais je ne veux pas voir tes prunelles briller,  
Ni les veines brûlantes de ton front se distendre,  
Car je suis ton égale et non pas une proie.  
Regarde ! mes habits sont chastes, presque pauvres ;  
Et, tu ne vois pas même la base de mon cou.

Moi je t'ai répondu : Femme, tu es nue.  
Les cheveux de ton cou sont frais comme une coupe ;  
Ton chignon qui s'écroule palpite comme un sein ;  
Tes bandeaux sont lascifs comme un troupeau de chèvres...  
Fais couper tes cheveux !

Femme, tu es nue.  
Sur notre livre ouvert se posent tes mains nues ;  
Tes mains, la fin subtile de ton corps,  
Tes mains sans bagues, qui vont toucher les miennes tout à l'heure...  
Femme, mutile tes mains !



Femme, tu es nue.  
Ta voix chantante de ta poitrine monte ;  
Ta voix, ton souffle, la chaleur elle-même de ta chair,  
Qui, sur mon corps s'étale, puis pénètre en ma chair...  
Femme, arrache ta voix !

(Verses)

### VOYAGE DE NOCES

Tu as dit à ta jeune femme :  
Partons pour mon pays.  
Mes grands-pères et mes grands-oncles  
Y dorment sous des pierres dressées.  
Ils sont morts avant ma naissance,  
Au temps où les boucs consacrés  
Erraient encore au cimetière  
Et broutaient l'herbe des tombes.

Tu liras les lettres carrées,  
Gravées en creux et rehaussées de noir,  
Où leur vie est racontée.  
Tu verras comme ils furent aimés.  
Tu verras comme ils furent pleurés :

« Ils étaient bons pour les pauvres ;  
Sans reproches dans leurs transactions,  
Et loyaux en toutes choses.  
Dans la science de la Thora précieuse  
Leur nom fut notoirement grand ;  
Et parée de ses actes et réputée heureuse  
Leur âme s'envola dans un baiser de Dieu. »

C'étaient des gens très ordinaires.  
Ils partaient toute la semaine.



Ils buvaient de l'eau, ils mangeaient du pain,  
Du fromage et des pommes de terre.  
Ils n'avaient pas peur des rieurs  
Lorsque, le matin, dans les foires  
Ils enroulaient leurs phylactères.  
Ils rentraient le vendredi soir  
Avant le coucher du soleil.

Ils s'habillaient, allaient au Temple,  
Puis, imposant les mains sur la tête des fils :  
Que Dieu te traite, disaient-ils,  
Comme Ephraïm et Manassé,  
Puis imposant les mains sur la tête des filles :  
Que Dieu te rende l'égale  
De Sarah, Rébecca, Rachel et Lia.

Tu as dit à ta jeune femme :  
Partons pour mon pays.  
Nous verrons monter les sapins  
Dont les racines font pencher les tombes  
De mes grands-pères, et de mes oncles.

La foule bruyante des cousins  
Nous attendait à la gare.

Les cousins nous ont fait voir  
Leurs entrepôts et leurs fabriques.  
Les cousines nous ont fait voir  
Leurs crédences chargées de vaisselle,  
Leurs buffets de chêne ciré  
Tout reluisants de réussite.

Et la cuisinière française  
Des cousines et des cousins  
Pendant huit jours nous a gavés  
de ris de veau, de pâtés, de poulardes en gelée,



de homards, de langues fumées,  
de lièvre, de quiches, de quenelles,  
de vol-au-vent et de nelles,  
d'écrevisses, de truites, de truffes  
et de perdreaux en bellevue.

Tu as dit à ta jeune femme :  
Partons pour mon pays.  
Tu liras les noms des grands-pères  
Gravés d'un ciseau maladroit  
Sous la main double du Cohen  
Et sous l'aiguière du Lévite.

*(Vers les Routes absurdes)*

### IL Y A

Pauvres,  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Je vous aimais.  
Mes livres, mon Dieu, m'avaient parlé de vous.  
Je suis parti vers vous pour vous porter ma force.  
Mais j'ai vu vos dos ronds, vos genoux arqués,  
Vos yeux de chien battu qui guettaient ma main.  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Il y a votre paume creuse entre nous.

Riches,  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Je vous aimais.  
Mes poètes, mes peintres m'avaient parlé de vous.  
Je suis parti pour vous porter mes chants.  
J'ai vu vos cols glacés sur vos cous raides,  
Et vos yeux qui guettaient ma main,  
Ma main trop peu obéissante.  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Il y a vos yeux vides entre nous.



Femmes,  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire  
Je vous aimais.  
Je suis parti pour vous porter mon front.  
Vous causiez avec votre corsetière.  
Vous avez promené un tube sur vos lèvres,  
Et vos yeux n'ont pas vu ma main,  
Ma main tremblante.  
Femmes,  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Il y a trop de rouge gras entre nous.

Enfants,  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Je ne suis pas parti vers vous.  
Aucun de vous n'a fatigué mes bras ni mes genoux.  
Aucun de vous n'a détourné ma main qui écrivait  
Et n'a jeté de l'encre sur ma page.  
Enfants, petits enfants,  
Qu'est-ce que j'ai à vous dire ?  
Il y a trop de baisers, pas donnés, entre nous.

*(Le Secret)*

### L'ENTRAINEUR

*A Georges Sorel.*

— Qui es-tu, qui es-tu ?  
— L'homme fier à qui demain ne fait pas peur.  
Aujourd'hui je vis de salaires ; demain de rentes.  
Plus tard je cheminerai sur les routes, peut-être.  
Et, si le sol devant mes pieds se fend,  
Je sais bien les franchir à pieds joints, les crevasses !  
Que m'importe qui soit le chef, qui soit le maître !



Vais-je tirer des plans, vais-je prévoir ?  
Vais-je mendier aux docteurs de petites recettes  
Pour traîner des jours douillets et somnolents ?  
Bats seulement, cœur solide, ta mesure vaillante ;  
Lance tes jets puissants dans mes artères élastiques...  
Mes talons sonnent. Mes bras se balancent gaiement ;  
Mon front est calme et franc, et mes yeux clairvoyants.

Eh ! Eh ! Voyez déjà ces mille petits hommes  
Qui derrière mon dos, se concertent et me suivent

(Versets)

### TES AMES

Laquelle de tes âmes rêves-tu immortelle ?

Est-ce ton âme d'enfant, joueuse et fraîche,  
Ton âme naissante, cire vierge ?

Est-ce ton âme amoureuse d'adolescent,  
Pleine de rires, de chansons, d'yeux bleus, de boucles blondes ?

Ton âme violente d'homme,  
Et tous les univers  
Et toutes les pensées qu'elle a tenté d'étreindre ?

Ou ton âme tremblante, chevrotante et glacée,  
Qui, ce soir, chauffe au coin du feu, sa mémoire ridée ?

Pour laquelle de ces âmes, de tes âmes veux-tu  
La Vision ineffable,  
L'éternelle Présence,  
Les Concerts inouis ?

(Tentations)



## O. W. DE L.-MILOSZ

Né en 1877.

Né en 1877 en Lithuanie d'une famille qui régna jadis sur la Lusace et possède depuis le XIII<sup>e</sup> siècle de grands domaines féodaux, O.W. de L.-Milosz est aujourd'hui représentant diplomatique de la Lithuanie à Paris. C'est d'ailleurs en France, où il vint en 1889, qu'il a fait toutes ses études et c'est en français qu'il écrit ses poèmes.

La liste de ceux-ci, comme de ses ouvrages en prose, est déjà longue. Leur forme est généralement le verset qui se prête par son ampleur et sa souplesse, à l'allure habituelle de sa pensée. Essentiellement mystique, cette dernière aborde les thèmes les plus métaphysiques, sans cesser de s'exprimer par des images concrètes et vivantes, chargées de sens et d'émotion. Emotion intellectuelle, pourrait-on dire, ou plutôt spirituelle, qui dédaigne les bric-à-brac, les pittoresques et les sentimentalités, pour jaillir de l'âme même et de la musique des mots. Les grands problèmes de l'Etre, du Temps et de l'Espace, du Mal et des Traditions humaines, préoccupent M. de L.-Milosz. C'est même le caractère ésotérique de sa doctrine qui conduit le poète à mouler sa pensée abstraite en de prenants symboles.

Dès 1899 il publia le *Poème des Décadences*. Vinrent ensuite plusieurs volumes d'essais, de poèmes en vers, en versets ou en prose, un mystère *Miguel Manara*, une tragédie biblique, *Mephiboseth*, un roman, *L'Amoureuse Initiation*, une étude sur *Les Chefs-d'œuvre lyriques du Nord* et *La Confession de Lemuel* qui contient plusieurs poèmes dont le beau « Cantique de la Connaissance » et une « Epître à Storge » qui étudie divers modes de l'extase, et les problèmes de l'infini, du temps, du mouvement, de l'espace, ce qui nous prépare à *Ars Magna* où M. de L. Milosz expose sa loi de relativité métaphysique généralisée, en la reliant aux philosophies araméenne et pythagoricienne.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poème des Décadences*, (Les Mathurins, 1899). — *Les sept Solitudes*, (Jouve, 1904). — *Les Eléments*, (Bibliothèque de l'Occident, 1911). — *Adramandoni*, (Menalkas Duncan, 1917). — *Poèmes*, (Figuère, 1915). — *La Confession de Lemuel*, (La Connaissance, 1922). — *Ars Magna*, (Éditions du Monde Nouveau 1924).



LA NUIT DE NOËL DE 1922  
DE L'ADEPTE

*A Madame de Brimont.*

L'Adepté

Faisons, sept fois pour le passé, et pour nos trois jours à venir, trois fois, le signe, le signe ! le signe nourrissant, désaltérant, rafraîchissant, — nos mains, nos fronts, nos cœurs, — le signe vainqueur, le signe vainqueur de la Croix. Et vous, Beatrix, paix à vous, reposez-vous ! Faites silence dans ce corps, le mien, terrestre demeure. Car vous remuez trop, car vous faites un bruit comme de pas dans ma tête et dans mon cœur. O sept années déshéritées. Ma robe de patience m'a quitté lambeau par lambeau.

Béatrix

Tu dis vrai, maître. Oui, c'est bien la septième année de l'œuvre candide et secret. Sept années, maître ! Mais, cette nuit, ils vont naître d'une miraculeuse et semblable merci, l'un à Bethléem, l'autre, — ici.

L'Adepté

Les parents dorment là, tendres métaux époux, dans cet œuf appuyé sur le feu nuptial. Qu'ils sont beaux, innocents !

Béatrix

Tu les vois donc ? Comment ? Dans cet œuf hermétique ? Avec quels yeux ?

L'Adepté

Chère enfant, par la grâce de la vue du milieu. Et, puisque nous nous connaissons depuis sept ans, je te touche le front.



Béatrix

Adieu, espace, temps.

L'Adeptes

Le clocher va bientôt sonner ses douze coups. Devant le  
cher fourneau, adorons à genoux.

(silence)

O divin maître, souviens-toi qu'il est, même pour toi, une  
Hauteur. Implore, implore pour moi ta sainte épouse la  
Blancheur.

(silence)

Je regarde. Et que vois-je ? La pureté surnage, le blanc et  
le bleuté surnagent. L'esprit de jalousie, le maître de pollution,  
l'huile de rongement aveugle, lacrymale, plombée, dans la  
région basse est tombée. Lumière de l'or, charité, tu te délivres.  
Viens, épouse, venez, enfant, nous allons vivre !

Béatrix

Cher époux, prends garde ! Ecoute, regarde. Il siffle encore,  
il rampe encore quelque chose d'atroce au fond. Penche-toi,  
sainte face. Je ne sais ce qui se passe : ce que tu fais, ils le  
défont. Ils sont légions, obscurité, masse, menace...

L'Adeptes

Je n'en vois qu'un. Il danse en rond dans la rigueur du rouge  
et du jaune et du noir, tout au fond du muet caveau. Chère dame,  
entre deux tombeaux, en vérité : celui d'Amour, celui d'Espoir.  
Ecoute, il crie... nul ne l'entend. Il voudrait, en dansant,  
sortir de l'espace et du temps. Jadis, dans mes tentations,  
que ne suis-je mort en rêvant ! Tout, comme ici, était noir.  
Là-haut, plus loin que ma vraie vie, au bord du hideux enton-  
noir hurlaient et geignaient les Harpies. Les eaux de Jupiter,  
de Vénus et de Mars se déversaient avec fracas sur les assises  
de l'infini.



**Béatrix**

J'en vois mille, dix mille ! Montjoie Saint-Denis, maître !  
les nôtres ! rapides, rapides, ensoleillés ! Au maître des obs-  
curs on fera rendre gorge. Vous, Georges, Michel, claires  
têtes, saintes tempêtes d'ailes éployées, et toi, si blanc d'amour  
sous l'argent et le lin, chevalier lithuanien !

**L'Adeptes**

Ici encore, je n'en vois qu'un.

**Béatrix**

Troupe maudite ! ricaneurs ! spoliateurs ! calomniateurs !  
Avec leurs froides, pâles épées atroces, dentelées, dans les  
larmes trempées, ils s'élancent... Ils l'ont saisi, ils l'en-  
traînent.... Tout est silence...

**L'Adeptes**

Sept cris terribles dans la nuit : tout est fini. Fini terrestre-  
ment, fini petitement, fini, fini, irréparablement fini. Non.  
Il se soulève à demi : la blancheur de l'incandescence lui  
prend à deux mains, en silence, la tête. Elle le cajole ainsi.  
Souffle, soufflet, mais souffle donc ! il est tout transi...

Un cri nouveau, par sept fois, résonne. Est-ce un nom ?  
Je le crois. Le Maître me pardonne ! Il ouvre les yeux, il renaît.  
Il renaît, te dis-je. Il renaît, renaît, renaît, renaît, renaît.  
O prodige ! regarde bien, penche-toi, jeune mère ! Le feu  
paternel rit, il n'est plus en colère. Quelle nuit ! mais c'est  
la dernière.

**Béatrix**

Le voici à nos pieds. O chose de lumière ! sainteté ! charité !  
santé !



## L'Adepté

Je renais, et cependant, je meurs. C'est comme il y a très longtemps, avant, avant, bien avant la dernière sortie du Semeur. Jeune mère, qu'arrive-t-il ? Où sommes-nous, moi homme, et toi femme, à genoux ? Que signifie cela, ma chère, chère tête ? Dehors, la sainte nuit est réelle, pourtant. Sur tout le corps du firmament en fête, ruisselle une eau lustrale de beauté.

## Béatrix

La lune, la grande diamantée, dans la saulaie muette du nuage, tisse en toute tranquillité son arentèle de miroitante cécité. Moi aussi, je renais, et cependant je meurs. Oui, c'est tout à fait comme avant la dernière sortie du Semeur.

## L'Adepté

Comme tout ton être secret respire en moi, femme, eau sourde et salutaire sous la crypte. Oh ! ton visage comme l'Égypte ! O visage, visage de fuite en Égypte ! O mains comme un pain céleste rompu en deux ! Oh ! tes yeux si... tes yeux ! tes yeux ! C'est comme si mon âme avait déjà quitté la terrestre livrée. Qui donc a dit cela : Heureux, heureux amants ? Le rien dans son souffle inspiré me retient suspendu sur la montagne des Dormans. Mes chaînes de constellations sont rompues.

## Béatrix

C'est la vie délivrée.

(Ars Magna)



## FERNAND DIVOIRE

Né à Bruxelles, le 10 Mars 1883.

De l'arbre unanimiste s'est détaché un rameau : le simultanéisme, dont M. Divoire est un des principaux représentants. C'est une poésie qui tâche à suivre le processus même de la création de l'esprit : les idées se meuvent par fragments, par groupes, qui viennent s'agréger pour former de beaux poèmes. C'est comme une vision étagée de l'univers où chaque parole déclenche des inspirations dérivées qui se multiplient en décroissant, comme l'écho dont les sonorités se ressouvienent l'une de l'autre, pour mourir enfin dans une profondeur venue de cette succession même. Ainsi des poèmes simultanéistes, nourris de graves accents, et dont le mouvement semble vouloir étreindre la nature dans une prise plus directe et plus totale. On en comprend facilement la parenté avec l'unanimisme ; mais celui-ci garde quelque rudesse dans sa volonté de rendre l'univers vivant avec ses actions synthétiques et ses déplacements de masses ; le simultanéisme essaie de rendre au poème une souplesse plus grande, une inspiration plus diverse — tels qu'on les trouve par exemple dans l'*Orphée* de M. Divoire.

Comme prosateur Fernand Divoire a notamment écrit un fameux et spirituel manuel de *Stratégie littéraire*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poètes*, (Les Entretiens Idéalistes, 1906). — *Flandre*, (1909, hors-commerce). — *La Malédiction des Enfants*, (La Revue des Lettres et des Arts 1909), (hors commerce). — *L'Amoureux*, (La Belle Edition, 1912). — *Exhortation à la Victoire*, chœur tragique, (1914). — *Naissance du Poème*, prose symphonique, (s. d.). — *Ames*, (Renaissance du Livre, 1918). — *Orphée*, (Renaissance du Livre, 1921). — *Le Discours des Enfants*, (La Revue Mondiale, 1922), (hors commerce). — *Voire au Soleil*, (Povolozky, 1922). — *En Préparation : Moments*, (poème avec parenthèses), *Symphonaire*, *Poème des amis et des ennemis*,

### KERKHOF (1)

Dans la terre sablonneuse du nord  
Quelques os sont couchés sous une pierre.

Quelques os morts  
Dans la terre

(1) *Cimetière*, en flamand.



Père je suis venu te voir ;  
Je me recueille et me ramasse à ma source.

Un instant s'émouvoir  
Au milieu de la course

Ce petit enfant en bleu  
Qui vient jouer devant ta tombe  
C'est Pierrot, ton petit-fils.

Un enfant, des jeu  
Nous voici deux  
Devant ta tomb

J'aimerais auprès de toi  
Attendre sa visite  
Et la visite de son fils.

Nous serions toi et moi,  
L'autrefois, le jadis  
Eux, vivants, prendra ent notre suite

Nous serions là, superposés  
Comme sont, perdues dans la terre,  
Les fondations d'un édifice.

Éphémères  
Corps brisés  
Mais bonnes pierres  
Superposées

Ah ! qu'il en demeure toujours  
Quelque flèche, au soleil, debout.  
Qu'il y ait toujours quelque chose de nous  
Qui rie au soleil et qui aime

Pour nos crânes sourds  
Une oreille émue aux poèmes,  
Pour nos coeurs dissous  
Un cœur d'époux et d'amant fous  
Comme nos pudiques coeurs fous

Je ferais mon entrée  
Par l'avenue balayée de vent vif.

Roues sonores dans l'allée.  
Ifs, lilas et giroflées,  
Regrets tardifs



Ma suite serait de mise trop distinguée  
Pour ensuite aller boire un verre de faro  
A la porte du « jardin d'église ».

Quelques cahots  
Et quelques mots,  
Moi dans l'enclos  
Les chevaux qui sous la bise  
S'en retournent au galop.

Et je reposerais  
Sourd aux rondes des avions.

Mon corps reposerait  
A perpétuité en faction  
Dans son obscure guérite

En attendant les fleurs et la visite  
De mon fils et des enfants de mon fils.

Dans l'obscur limite de ma guérite :  
Vidé de plus tard et de jadis  
J'attendrais dans ma profondeur,  
*De profundis, de profundis,*  
Une visite et des fleurs.

( Inédit )

### ESSENINE

« Je suis le plus grand poète de toute la Russie »

Moujick, grand poète de la folle Russie,  
Simple comme un fer de hache,  
Joli voyou, fier et qui ris  
De t'être fait payer des escarpins vernis,  
Tu sais parler en frais vaurien  
Du lait mousseux et des vaches.  
Tu ris à blanches dents, en engouffrant ton gin :  
« Je suis un bandit »

Ah! merveilleux nourrisson qui sur le foin de sa crèche  
Tette goulûment son biberon de vodka.  
Ah! les belles vaches à l'odeur fraîche et simple!



Et moi le vieil intellectuel retors,  
 De retour de cent mille choses que tu ignores,  
 Moi qui ai un trousseau de fausses clefs brillantes  
 Pour tous les trésors,  
 — Et le dedans de ma tête est une fine vieille princesse —  
 Moi occupé à distiller toutes mes richesses  
 Pour en tirer une goutte de fine et parfaite odeur

Moi occupé à brûler mes richesses  
 Pour en capter l'odeur

Je te volerai tes vaches  
 Et ta simplicité.

(Inedit)

### ENTR'ACTE

Vagabonde, furibonde, inféconde  
 poussée  
 Vie-cinéma hachée en millièmes de secondes  
 les lignes fondent, le reste aussi. Nouveau monde.  
 Toute la tête occupée aux virages de la ronde.

Où sont les mythes et les vieux secrets du monde  
 angles, nombres ? Et cœtera...

Amis perdus.

Les mites s'y sont mises.

Toute une vie nouvelle s'y est mise

vivante, grouillante, imprécise  
 hantise, sottise, bêtise, surprises,  
 et qui souille, grouille, pulvérise, fertilise  
 divise, divinise, éternise  
 à sa manière...

Pouah !

Hourrah !

Petit, laisse moi jouer avec ton clown sauteur  
 et ton cheval sans ailes.

(Inedit)



## JEAN COCTEAU

Né le 5 Juillet 1892

A travers tant de métamorphoses et de livres détachés de lui comme les peaux mortes du serpent, Jean Cocteau reste le même poète. Si de ses dépouilles on lui fait un manteau, il sera l'Arlequin qu'on croit trop souvent : c'est de ses vieux habits, faire un moine.

Après avoir dépensé les premiers jours de sa jeunesse dans des poèmes oubliés, il donne le *Cap de Bonne-Espérance* où le souffle des blancs soutenait une sombre et gonflée voile, puis il donna des *Poésies*, élégant et subtil bariolage. « Il revint à la Rose » avec *Vocabulaire*, dont les vers réguliers mais irritants et inquiétants décrivent des orbes sinueux, de dangereuses rosaces. Les vers de *Plain-Chant*, calmes et remplis, expriment des sentiments lourds et profonds dont l'angoisse s'ordonne en régulière procession.

A travers ces modes (du cocktail à la douleur de mourir sans l'objet aimé), son souci poétique ne change pas. Sa poésie réside dans l'habile détour par lequel sa pensée se referme sur elle-même. Il boucle la boucle et pliant la poésie comme un linge qu'on peut tordre entre les mains, l'oblige à épouser des courbes nouvelles. Le contour s'inscrit comme du diamant la trace sur la vitre, du patineur le nom sur la glace. Ainsi son trait acéré part, contourne, se moule.

Les éléments ne sont pas poétiques, il les choisit neufs pour qu'aucune hérédité ne les alourdisse dans ses mains ; puis du tour rapide qu'il leur imprime fait jaillir la Poésie, transparente profondeur révélée dans le geste.

Cette poésie, qui tient sa grâce des courbes qu'elle dessine, il la fait naître aussi dans le carton du théâtre et des ballets (*Parade*, *le Bœuf sur le Toit*, *les Marlés de la Tour Eiffel*, *Antigone*), et dans le quadrille des personnages du roman (*Le Grand Ecart*, *Thomas l'Imposteur*), encore dans la claire lucidité de la critique, (*Carte Blanche*, *le Coq et l'Arlequin*, *le Secret Professionnel*). Entre Picasso et Erik Satie, avec les Six, il bataille, défend et expose.

Son corps et son visage aigus entrevus dans les bars sont qu'on voit en lui un personnage très parisien, le chef de plusieurs écoles, l'arbitre de quelques modes. Il vit à travers ces erreurs, écartant celles qui pourraient lui coller à la peau.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Prince Frivole*, (1909). — *La Lampe d'Aladin*, (Mercure de France). — *La Danse de Sophocle*, (Mercure de France).



1912), — *Le Cap de Bonne-Espérance*, (La Sirène, 1918). — *Poésies*, (La Sirène, 1920). — *Escales*, avec des images d'André Lhote, (La Sirène). — *Vocabulaire*, (La Sirène, 1922). — *La Rose de François*, (Bernouard, La Belle Edition, 1923.) — *Plain-Chant*, (Stock, 1923). — *Discours du Grand Sommeil*, (en préparation). — Une édition des œuvres poétiques complètes est en préparation.

### L'INVITATION A LA MORT

Où le poète raconte son  
premier vol avec Garros  
l'appel de la terre.

Un combat de pigeons glacés en pleine figure  
offerte aux gifles de drapeaux

le        gel        qui        gante  
          aquarium océanique

aspergé d'huile je suffoque  
au bain marin  
il s'engouffre dans les narines  
froide opulence  
d'eau de mer

péril de chute

la brèche  
de nausée

à gauche

tente l'épaule qui émerge

hâlé  
humé  
mon corps interne se pelotonne  
autour du cœur

pente infinie.  
vallonnements        houle        on recule



un roi des aulnes  
entre ses paumes  
il masse il caresse le cœur

les sirènes silencieuses  
dans la poitrine du pilote  
enflent leur chanson aiguë  
le vol croissant signalé  
par les seuls viscères  
l'appareil se hissait  
à rien  
par flaques de hauteur

comme poissons  
muette cohue de bocal  
autour d'une mie de pain fourmillent  
luttant du mufle

autour d'une table spirite  
les élémentaires ahuris  
silencieuse émeute se bousculent  
les nuages charmés  
par l'hélice

vers nous  
leur troupeau déambulait  
houleusement

*(Le Cap de Bonne-Espérance)*

### LES OISEAUX SONT EN NEIGE

Les oiseaux sont en neige et ils changent de sexe.  
Une robe de chambre a trompé nos parents  
Et le frivole amour dont Elise se vexe.  
Rébus des papillons, vous m'êtes transparents !



Je te connais, beau masque, et saute sur ta croupe  
D'épouvantail naïf qu'une flûte charmait.  
On voit dans les romans lus par l'enfant de troupe  
Les cerisiers en fleurs, drapeaux du mois de mai.

Lit, folle bergerie, écume Louis Seize,  
Notre épitaphe est faite en graines de pavot ;  
Son souvenir, images debout sur la braise,  
D'un tendre madrigal compose un deuil nouveau.

Comme le traîneau russe illumine les louves,  
A l'envers, à l'endroit, Narcisse, ton hymen  
Inhumain, est-ce un crime après tout ? se retrouve,  
Trésor de l'onde avare où se lave ta main.

( *Vocabulair*

### LES ANGES MALADROITS...

Les anges maladroits vous imitent, pigeons.  
Vous saluez Marie. Eux, devant les guérites,  
Gardent la France. Hélas ! nous les décourageons.  
Toute la nuit, le ciel cueille des marguerites :  
La dernière cueillie on ouvre les volets.  
Voici venir l'automne et la chute des anges,  
Les anges répandus comme le pot au lait !  
Arbre en or, l'Opéra donne beaucoup d'oranges ;  
C'est surtout vers le haut que le public les mange,  
Car, vers le bas, manger des oranges déplaît.

Ce poème en dix vers est-il beau, est-il laid ?  
Il n'est ni laid ni beau, il a d'autres mérites.

( *Vocabulaire*



## A FORCE DE PLAISIRS...

A force de Plaisirs notre bonheur s'abîme  
Que faites-vous de mal, abeilles de ma vie ?  
Votre ruche déserte étant maison de crime  
Du bonheur je n'ai plus le courage ou l'envie.

Sous un tigre royal, la rose aux chairs crispées  
Meurt de peur. Il est vrai que ce tigre a des ailes.  
Mais l'ange gardien qui casse les poupées  
A des ailes aussi comme une demoiselle.

Les anges, quelquefois, tachés d'encre et de neige,  
Car ils font leur journal à la polycopie,  
Leurs ailes sur le dos, s'échappent du collège,  
Volant un peu partout, plus voleurs que des pies.

La neige est vite marbre aux mains prédestinées  
Du marbre au sel Vénus connaît la route blanche,  
Et du sel à la chair enfin la voilà née !  
Sur la plage où chacun se baigne le dimanche.

Mais, sachant les détours de la chair aux statues,  
Vénus s'endort debout et se réveille au Louvre.  
Elle ne risque rien ; chaque fois qu'elle tue,  
C'est seulement mille ans après qu'on la découvre.

Endormez-vous au bruit de la machine à coudre,  
Enfance, cœur cruel amoureux des supplices.  
Voici la guêpe morte et l'odeur de la poudre,  
Et les soleils cloués pour vos feux d'artifice.

Christ, larrons, cloués haut en face du village ;  
La veille, les soldats jouaient de la musique,  
On attendait le soir, on redoutait l'orage,  
Et leur mort écrivait : VIVE LA REPUBLIQUE !



D'un seul soupir d'amour vit et meurt la fusée.  
Elle ouvre ses yeux bleus : ainsi chante le cygne.  
Mais, voyant de sa mort une foule amusée,  
Les referme, rend l'âme et tombe dans les vignes.

Souvenirs de campagne, ah ! laissez-moi tranquille,  
De la rose du soir ne soyez pas le chancre ;  
J'ai le vertige en haut des maisons de ma ville,  
Mon ombre se répand de moi comme de l'encre.

Voici le miel que font mes abeilles, c'est l'ombre  
Qui me vide, je suis plus léger que le liège,  
Plus léger que l'écume, et cependant je sombre  
Entraîné par Vénus et par l'homme de neige.

(Vocabulaire)

### DOS D'ANGE

Une fausse rue en rêve  
Et ce piston irréel  
Sont mensonges que soulève  
Un ange venu du ciel.

Que ce soit songe ou pas songe  
En le voyant par dessus  
On découvre le mensonge,  
Car les anges sont bossus.

Du moins bossue est leur ombre  
Contre le mur de ma chambre.

(Vocabulaire)



## PAUL-JEAN TOULET

1867 - 1920

S'il était né à Pau, il était d'origine à la fois créole et tourangelle. Ce béarnais, après être allé aux îles à sa majorité, vécut quelque temps à Londres, puis longtemps à Paris, dans le huitième arrondissement, et sur la côte basque où il mourut à Guéthary.

Il fit figure, depuis l'exposition jusqu'en 1920, de poète grammairien et d'humoriste lyrique. Il tint admirablement ce rôle, avec une sûreté de langue extraordinaire et un sens du vers étonnant. Il sut mêler l'argot le plus moderne aux mètres et aux mots de la Pléiade et, par moments fréquents, fut un véritable poète. Sa célébrité commença dans les dernières années de la guerre. Auparavant, il n'avait été connu et aimé que d'un groupe relativement restreint et sur qui il eut une grande influence : il s'agit du groupe fantaisiste. Il influença surtout les poètes Tristan Derème et Jean Pellerin qui, avec de grandes qualités personnelles, lui doivent beaucoup.

Toulet, poète à la muse plus ronsardisante que banvillesque, joua les acrobates métriques et syntaxiques, mais toujours avec grâce et tranquillité, et sans faux pas. Sa poésie a un charme tout particulier, fait d'une simplicité et d'une fraîcheur (parfois d'une grandeur) de sentiment extraordinaire exprimées avec une délicieuse prétention de termes. Ce mélange exquis et probablement involontaire côtoie savamment le ridicule et n'y tombe jamais. Toulet a chanté l'amour, les îles, l'opium, le Weber, M. Curnonsky, le midi océanique et le chocolat d'Espagne.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Contrerimes*, (Emile-Paul, 1921 et Emile-Paul, 1923). — *Les Trois impostures. Almanach*, (Emile-Paul, 1922 et 1924). — *Poèmes Inédits*, (A paraître au Divan).

### LES CONTRERIMES

#### II

Toi qu'empourprait l'âtre d'hiver  
Comme une rouge nue  
Où déjà te dessinait nue  
L'arôme de ta chair ;



Ni vous, dont l'image ancienne  
Captive encor mon cœur,  
Ile voilée, ombres en fleurs,  
Nuit océanienne ;

Non plus ton parfum, violier  
Sous la main qui t'arrose,  
Ne valent la brûlante rose  
Que midi fait plier.

## XXXVI

Comme à ce roi laconien  
Près de sa dernière heure,  
D'une source à l'ombre, et qui pleure,  
Fauste, il me souvient ;

De la nymphe limpide et noire  
Qui frémissait tout bas  
— Avec mon cœur — Quand tu courbas  
Tes hanches, pour y boire.

## XL

L'immortelle, et l'œillet de mer  
Qui pousse dans le sable,  
La pervenche trop périssable,  
Ou ce fenouil amer

Qui craquait sous la dent des chèvres,  
Ne vous en souvient-il,  
Ni de la brise au sel subtil  
Qui nous brûlait aux lèvres ?



## XLII

A l'Alcazar neuf, où don Jayme  
Gratte un air maugrabin,  
Carmen dansant dans son lubin :  
Ce n'est pas ce que j'aime.

Mais, à Triana, la liqueur  
D'une grappe où l'aurore  
Laissa des pleurs si froids encore  
Qu'ils m'ont glacé le cœur.

## XLV

Molle rive dont le dessin  
Est d'un bras qui se plie,  
Colline de brume embellie  
Comme se voile un sein,

Filaos au chantant ramage —  
Que je meure et, demain,  
Vous ne serez plus, si ma main  
N'a fixé votre image.

## LXIX

Quand l'âge, à me fondre en débris,  
Vous-même aura glacée  
Qui n'avez su de ma pensée  
Me sacrer les abris

Qui, du saut des boucs profanée,  
Pareille sécherez  
A l'herbe dont tous les attraits,  
C'est une matinée ;



Quand vous direz : « Où est celui  
De qui j'étais aimée ? »  
Embrasserez-vous la fumée  
D'un nom qui passe et luit ?

(Contrerimes)

### Chansons

#### VI

Vous souvient-il de l'auberge  
Et combien j'y fus galant ?  
Vous étiez en piqué blanc :  
On eût dit la Sainte Vierge.

Un chemineau navarrais  
Nous joua de la guitare.  
Ah ! que j'aimais la Navarre,  
Et l'amour, et le vin frais.

De l'auberge dans les Landes  
Je rêve, — et voudrais revoir  
L'hôtesse au sombre mouchoir,  
Et la glycine en guirlandes.

(Contrerimes)

### Dizains

#### III

Si ta grande ombre, ô Moréas  
Revient aux cabarets des Halles  
Parmi les filles de trois balles  
Et leurs gitons complets à l'as,  
Puissé-je au soir d'un beau Dimanche,



Près de l'homme à la souris blanche,  
A l'Ange ou dans l'affreux Caveau,  
Entendre encor ta voix cuivrée :  
Telle, de sagesse enivrée,  
Une cigale, au renouveau.

(Contrerimes)

### Coples

#### V

Scarabée amoureux, qu'un enivrant délice,  
Et la rose brûlée aux feux de Messidor,  
Captivent, tu n'es pas, ni dans cette ombre d'or,  
Le premier qu'on ait vu mourir d'un beau calice.

#### VI

Que ce fut douce, hélas ; que c'est lointaine chose,  
Votre jupe bleu-lin, et ce transparent rose.

#### XIII

Qu'importe si l'automne a fané le séjour  
Où nous avons brûlé, Faustine, aux mêmes flammes.  
Je sais d'autres secrets pour endormir les âmes ;  
Et ma chambre de nacre irise encor le jour.

#### XVIII

Brouillard de l'opium tout trempé d'indolence,  
Robe d'or suspendue aux jardins du silence.



## LI

Le Mardi gras, ni toi, ni moi, nous n'étions gais.  
Des carreaux ou du ciel le jour semblait descendre  
Sur notre âme, on eût dit qu'il pleuvait de la cendre :  
— « Ah, ah ! » t'écriais-tu parfois en portugais.

## LXXXV

L'ombre, ni le mystère enchanté des fontaines,  
Et l'éclair noir du merle, ou l'auberge aux murs bas :  
Je n'ai rien oublié. Non plus quand tu courbas  
Ce front trop orgueilleux, que paraient deux antennes.

## C

O Diane, ô nuit pure où chante un rossignol.  
O belle, nue et blanche, en ce lit espagnol

(*Contrerimes*)

## FAUST EST TRISTE ET SEUL DANS SA CHAMBRE

Faust est triste et seul dans sa chambre,  
On dirait un caveau.  
La vitre pleure un jour nouveau,  
Un jour vert de décembre.

-- « Ah ! que ne puis-je dans mon cœur  
Réveiller les jours tendres.  
Le sage a dit que de ses cendres  
Peut naître une fleur. »

Et cependant que Faust médite,  
Et ne peut oublier,  
Un pas sur le noir escalier  
Sonne, se pose, hésite...



## II

Hier, devant ces gens quand tu baisais ma main  
Et qu'en tes yeux profonds qui disaient : A demain,  
Je sentis une flamme à regret contenue,  
Qui jusques à ma chair se frayait un chemin,  
Je me sentis soudain comme une image nue.

Hélas, un autre août a dissipé la nue  
Qui voilait autrefois les gloires de l'été.  
Dans ce cœur où le vice a fait l'aridité,  
Amour, divine amour, qu'êtes-vous devenue ?

## III

Écoute les fruits que l'automne détache avec des chocs sourds  
Retentir, et la source pleurer des larmes nouvelles,  
Et les pas de l'ami qui s'éloigne, et déjà l'inquiet amour  
Agiter ses ailes.

*Vers inédits dus à l'obligeance  
de M. Martineau)*



## JEAN GIRAUDOUX

Né le 29 Octobre 1882.

Jean Giraudoux est un prosateur dont chaque phrase est un poème. Les images de chaque poème appellent si vite tant d'autres images et tant d'autres mots que son œuvre semble échapper au narrateur et grandir en dehors de toutes les limites. Les « images » de Giraudoux sont célèbres et ont fait école.

Ce n'est pas qu'il ornemente sans cesse, peinturlure et pare de clinquants bijoux la marche de l'action mais il la caresse et s'en amuse. Sa tendresse amusée se moque de l'idée, la frôle, la dépasse, la retrouve, tourne savamment autour d'elle. A travers tous ces sages détours il dessine les personnages de ses romans, dans *l'Ecole des Indifférents*, *Simon le Pathétique* ou *Siegfried et le Limousin*.

De près ces jeux où la chair et l'âme se prennent, ont l'air de minces guirlandes tressées pour la joie des jeunes yeux. Mais pour peu qu'on se recule et que la lumière se fonde, on s'aperçoit que cette grâce aiguë a dressé les contours d'une chair pleine, au suc grave et chaud et que, de ces finesses de langage et de pensée, il sort une santé large et florissante qui a le goût sûr de la vie. Il est peu de jeunes écrivains qui ne doivent quelque chose à cette poésie nouvelle. Cependant l'influence de Giraudoux a été longue à se faire sentir. Jean Giraudoux est un modeste, comme Valéry Larbaud. Il appartient à la Carrière et aujourd'hui aux Affaires Etrangères.

Il est triste de découper dans ses romans les seuls vers qu'il ait écrit et que leur rareté rend déjà précieux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Elpenor*, (Emile-Paul, 1919). — *Suzanne et le Pacifique*, (Emile-Paul, 1921).

### ELPENOR

Je vois de Bellac  
l'abbatiale triste,  
le Mail, et ce lac  
(Qui n'existe !)



Et je vois encore  
l'automne en personne  
Sonner dans un cor  
Qui ne sonne ;

La foire d'été ;  
et tante Solange  
haïr l'invité  
Qui ne mange ;

Ma jeunesse avec,  
Qui, — Dieu sait sans charme, —  
Tire d'un cœur sec  
Cette larme !

(*Elpenor*)

#### CHANSON DU PILOTE

Eclissè, Eclissa,  
Mon bateau t'entraîne,  
Nous avons tous fait ça,  
Comme chante Hélène.

Gentil fuseau, ciseau méchant,  
Marchandis's pour les filles,  
Eclissè, qu'il est beau le champ  
Qu'on fauche sans faucilles !

(*Elpenor*)

#### SUZANNE ET LE PACIFIQUE

Dans Londres, la grande ville,  
Il est un être plus seul  
Qu'un naufragé dans son île  
Et qu'un mort dans son linceul.  
Grand badaud, petit rentier.  
Jeanne, voilà son métier.



A Douvres un original  
Tombe un jour dans le chenal.  
Il appelle au sauvetage.  
Il se cramponne au récif.  
Mais vers lui nul cœur ne nage...  
Adèle, ainsi meurt l'oisif.

Le grand Chinois de Lancastre  
Vous attire avec des fleurs...  
Puis vous inonde d'odeurs....  
Bientôt sa pipe est votre astre !  
Du lis au pavot, Cécile,  
La route, hélas, est docile !

Le lord prévôt d'Edimbourg  
Dit que l'amour est chimère.  
Mais un jour il perd sa mère....  
Ses larmes coulent toujours.  
Irène, petite Irène,  
L'Amour, c'est la grande peine.

Qu'as-tu vu dans ton exil ?  
Disait à Spencer sa femme,  
A Rome, à Vienne, à Pergame,  
A Calcutta ? Rien !... fit-il..  
Veux-tu découvrir le monde ?  
Ferme tes yeux, Rosemonde.

*(Suzanne et le Pacifique)*



## FRANCIS CARCO

Né le 3 Juillet 1886.

Romancier, critique d'art, poète, les premiers livres de Francis Carco furent des livres de vers. Le titre des *chansons aigres-douces* définit assez exactement une partie de sa poésie. Ce genre n'exclut du reste pas une simplicité d'accent qu'il est rare de trouver à l'heure actuelle. En ce sens, Carco est un poète comme on n'en fait plus guère, ce qui ne veut point dire que sa poésie et sa poétique soient le moins du monde usées. Non, Carco, dans ses poésies est le même que dans ses romans : simple, gentil, indulgent, à peine ironique, (il observe juste le ton d'ironie qui sert à garder la souplesse), sans façon, sans prétention, sans bassesse et sans vulgarité. Une poésie familière et doucement excentrique émane de ces petits airs. Carco, sur un mode à la fois attentif et amusé chante volontiers les filles et les voleurs. Mais, ce qui l'empêche d'être vulgaire ou ennuyeux, il les connaît assez pour ne pas s'en étonner, et les prend suffisamment au sérieux pour éviter le ton blagueur qui pourrait mener cette poésie sur le chemin de la chanson de café-concert de Francis Carco. Cette poésie joliment aventureuse se mêle quelquefois à un aimable exotisme parisien et à une gentille amertume sans insistance. On désigne Carco du nom de fantaisiste. Il en est un au sens pur du mot et plus que ses compagnons les « poètes fantaisistes » qui virent la fantaisie surtout sous la forme de glorieuses jongleries métriques. Son vers, tout en restant solide et nerveux, est souple mais sans mièvrerie : il n'est ni raide, ni lourd, ni guindé, ni métallique, mais il est consistant et durable.

Francis Carco est né dans la Nouvelle-Calédonie à Nouméa. Il est surtout connu pour ses romans dont l'un des premiers, *Jésus-la-Caille*, est parmi les plus heureux qui aient été écrits sur un sujet difficile, et dont l'un des plus récents, *L'Homme traqué*, a reçu le Grand prix du roman de l'Académie française. La plupart mettent en scène, avec un heureux mélange de lucidité, de réalisme, de sympathie, de poésie et de pitié, et avec une psychologie habilement nuancée, le monde des « affranchis » et des irréguliers qui ne peuvent se plier au travail normal et à la loi sociale.

BIBLIOGRAPHIE. — *Instincts*, (Poèmes en prose. Le Feu, 1911). — *La Bohème et mon cœur*, (s. l. 1912). — *Chansons aigres-douces*, (Collection des Cinq, 1912). — *Petits Airs*, (R. Davis, 1920). — *La Bohème et mon cœur*, (*Chansons aigres-douces* et *Petits Airs*), (N.R.F., 1922). — *Quatre Poèmes de Francis Carco*, Philippe Chabaneix, Tristan Derème et Vincent Muselli, (Alençon, 1923).



## I

Ah ! je t'aime ! Où donc es-tu  
Ailleurs que dans mes poèmes ?  
Voici l'hiver qui ramène  
Mes chagrins noirs et têtus.

Les acacias frémissent  
Quand le vent descend sur eux.  
Tu te chauffais, sans chemise,  
Toute nue au coin du feu.

La pluie battait la fenêtre ;  
Le bois sifflait en brûlant...  
J'attends que le matin blanc  
Se lève encor dans les vitres !

*(La Bohème et mon Cœur)*

## AMOUR

Tu riais, tu te renversais  
Dans mes bras et l'aube amoureuse  
Illuminait ma tête creuse  
Et lourde, mais je te berçais

En chantant. Le jour dans la pluie  
Se levait et n'en pouvait plus.  
Contre ta hanche étroite et nue,  
Je tombais enfin d'insomnie.

Matins amers, amour charmant...  
Épuisante et trouble folie...  
Au réveil, la mélancolie  
Sépara plus tard ces amants...



Pourquoi ? Nul ne le sut... Lui-même  
Pleurait en s'éloignant de toi...  
Et, depuis ce temps, que de fois  
L'aube a fripé ses roses blêmes !...

*(La Bohème et mon Cœur)*

### BERCEUSE

Ce lent et cher frémissement,  
C'est la pluie douce dans les feuilles...  
Elle s'afflige et tu l'accueilles  
Dans un muet enchantement.

Le vent s'embrouille avec la pluie.  
Tu t'exaltes, moi je voudrais  
Mourir dans un murmure frais  
D'eau molle que le vent essuie !

C'est la pluie qui sanglote, c'est  
Le vent qui pleure, je t'assure...  
Je meurs d'une exquise blessure  
Et tu ne sais pas ce que c'est..

*(La Bohème et mon Cœur)*

### COMPLAINTTE

Maigre, boiteux et ridicule,  
Il s'assit au fond du café.  
Par la vitre, le crépuscule,  
Maintenant, tombait tout à fait.



— Qui es-tu ? — Laissez-moi tranquille.  
— Veux-tu boire ? Veux-tu manger ?  
Il but, mangea, troussa la fille  
Et chanta comme un enragé.

— Adieu ! — Ne t'en va pas ! — Qu'importe ?  
A minuit juste, il disparut  
Et la belle, contre sa porte,  
Lendemain, le trouva pendu.

Le diable était à la croisée  
Qui riait et tenait sa proie.  
Depuis, il tourne sur le toit  
Et pisse par la cheminée.

*(La Bohème et mon Cœur)*

### CARNAVAL

Des masques et des dominos  
Par ce jour blanc de Mi-Carême,  
Jouent aux cartes, aux dominos...  
*Parce, Domine, populo tuo !*

Loin des roulades du Phono,  
Loin du couple idyllique et blême,  
J'admire ce mauvais Pierrot  
Qui maquilla toutes les brèmes.

Pique, trèfle, cœur ou carreau ?  
— Amour, défends-toi du blasphème !  
Il gagne. Mais sans stratagème,  
Le patron, ni maigre, ni gros,



Fait rentrer tous les dominos  
Et chasse dans le brouillard blême  
Où le Carnaval se promène,  
Ce filou de mauvais Pierrot.

Épargne, Seigneur, ton dernier Bohème !

*(La Bohème et mon cœur)*

### PERSONNAGES

Quel butor salue le matin  
D'un hoquet dérisoire,  
Quelle insupportable catin  
Raconte son histoire ?

La catin se grise d'éther  
Pour oublier son âge,  
Le butor récite des vers  
Et fait son personnage.

Or je les écarte et m'en vais  
Admirant la lumière  
Jaune, brumeuse et familière  
Du ciel sur les pavés.

*(Chansons aigres-douces)*

### COMPLAINTÉ EXOTIQUE

Sur les palmes calmes des bananiers,  
L'averse chaude et le vent mou s'abattent...  
Est-il dans un coin trop gai de Montmartre  
Un nègre qui ne soit pas maquillé ?



Nous n'avons ici que de pauvres hères,  
Un très vieil amour qui flâne, parmi  
Les manguiers fleuris, les hautes fougères  
Et ce bleu décor après l'accalmie,  
Loin du ciel neigeux et noir de Paris...

L'alcool nous désabuse. La négresse  
Danse et nous offre ses deux seins flétris,  
Son ventre tendre qui s'enfle et s'abaisse  
Et le mouvement houleux de ses fesses  
Que nous avons si volontiers chéries...

*(Chansons aigres-douces)*

#### RUE D'AIGREFEUILLE

Rue d'Aigrefeuille... ô langoureux tourment !  
Souvenir, tu te blottissais, tu cherchais l'ombre,  
Tu respirais des fleurs d'automne sans odeur,  
Des dahlias amers, des chrysanthèmes et ton cœur  
S'ouvrait à la douleur comme une rose de septembre  
S'ouvre et tremble, battue par la pluie et le vent...

*(Chansons aigres-douces)*

#### RENTRÉE

— Est-ce donc toi qu'on ne dit plus poète  
Pour des raisons qui n'en sont pas,  
Qui t'en vas comme un autre et reviens sur tes pas,  
Tristement, en baissant la tête ?

Qu'est-ce que c'est que cet air-là ?  
Vas-tu chanter, vas-tu te taire  
Ou bien pleurerai-tu l'ancien propriétaire  
Du bar où nous faisions jadis la bamboula ?



— C'était un bien beau militaire.

— Et tes amours ?

— J'en étais las.

*(Petits Airs)*

### MADRIGAL

Vous n'aimez pas qui vous aime  
Ni qui vous saurait aimer  
Et ne donnez de vous-même  
Que ce que voulez donner.

Moi qui vous cherche et vous aime  
D'un cœur tendre et sans danger  
Je ne vous suis qu'étranger.  
Mais hélas ! l'étrange peine  
Que celle qui fait aimer  
Sans souci que l'on vous aime !

*(Petits Airs)*

### VILLON, QU'ON CHERCHERAIT

Villon, qu'on chercherait céans,  
N'est plus là, ni Verlaine  
Dans ce caveau sombre et puant.

On y soupire la rengaine,  
On y boit, comme avant,  
Entre filous et tire-laine.

Voici le poète, béant,  
Assis près d'Yvelaine  
Qui le supporte en maugréant.



Voici Totor et Magdelaine.

Boiteux, voici Jehan  
Et Messieurs-les-gars-qu'a-la-flème,

Près du Boxeur et du géant  
Biribi-la-déveine  
Et de leurs « dames » à la flan.

A chaque jour suffit sa peine.

*(Petits Airs)*

### EST-IL MORT ?

Est-il mort, est-il vivant,  
Celui qu'emporte le vent ?

Il nous a parlé souvent  
Mais qu'il était décevant !

Et nous écoutions, rêvant :  
Est-il mort, est-il vivant,  
Celui qu'emporte le vent ?

*(Petits Airs)*

### QUELLE VOIX ?

Quelle voix, dans l'aube nouvelle,  
S'unit à la pluie,  
Pour chanter que tout ce qui brille  
Ne brillera plus ?

Où s'en va Bébé-la-Bohême,  
Sous ses cheveux gras ?  
L'autre chante encore et quand même  
Qu'il n'entende pas...

*(Petits Airs)*



## LA RONDE

Là-haut, dans sa chambre vide,  
Gaspard joue du violon  
Et les mortes qu'il invite  
A danser, tournent en rond.

C'est la ronde, c'est la ronde...  
La ronde ou bien le Sabbat ?  
Cela grince, siffle, gronde  
Et sautille à petits pas...

*(Petits Airs)*

## RÊVERIE

Un quinquet brutal dévore  
Ce visage et ce front bas  
Et ces yeux qui ne voient pas  
Déjà se lever l'aurore.

*(Petits Airs)*

## CARTES POSTALES

## I

De Bayonne où je vous écris,  
Mon cher Tristan Derême,  
Combien je regrette Paris  
Et ma chambre au bord de la Seine !



L'Adour a beau porter entre ces quais noircis  
Un flot que la mer a grossi  
Et l'appel lointain des sirènes !  
Je crois encor ouïr le cri  
Rauque et plaintif sous un ciel gris  
Des petits remorqueurs qui remontent le Seine !

## II

De Paris où je vous écris,  
Mon cher Tristan Derême,  
Combien me dégoûte la Seine  
Par ce temps de gel assombri !

Chandernagor, Pondichéry  
Me seraient plus doux que Paris  
Et la moindre fille indigène  
Aurait à mon goût plus de prix  
Que la gonzesse des rengaines !...

(Inédit)



## JEAN PELLERIN

1885 - 1921

En d'autres temps, on eût appelé Jean Pellerin un poète mineur. Aujourd'hui, l'expression n'est plus de mise et c'est fort malheureux, car elle eût remarquablement situé cet écrivain. Romancier, journaliste, critique d'art, poète à ses heures, Pellerin fut le type de l'homme de lettres laborieux et intelligent qui se délasse du rude travail de la journée en écrivant des vers. Son livre de poèmes, le *Bouquet Inutile*, restera. Avec une prosodie traditionnelle, quoiqu'un peu relâchée, Pellerin procédait surtout de Banville, comme la plupart des poètes fantaisistes. Les influences combinées des symbolistes, d'Apollinaire et de Toulet se rencontrent aussi dans ses œuvres légères. Mais, sauf peut-être pour Toulet, il semble que Pellerin ne les subisse que par genre, par ambiance. Son originalité est plus profonde qu'on ne le croirait au premier abord, restreinte, il est vrai, mais de bon aloi. Il y a chez lui un mélange d'humour et de sentiment qui, pour n'être pas rare (surtout dans la génération précédente) n'en est pas moins d'une qualité toute particulière. En face de grandes circonstances comme l'amour, la guerre, etc..., il conserve un sourire amusé, mais un peu crispé, peut-être hagard. Au reste, ses gambades ne sont pas désordonnées, et jamais malvenues, et il sait garder dans la fantaisie une très louable tenue. Ses plaisanteries ne sont jamais de mauvais goût et sont très souvent drôles.

On pourrait le comparer à un frère de Laforgue, qui, transporté en plein <sup>xx</sup>e siècle, se tirerait de cette fausse situation avec une grâce nonchalante et amusée. Il ne semble pas se prendre au sérieux et c'est d'un charme très sûr. Pellerin a publié, outre ses poésies, un livre de pastiches, le *Copiste Indiscret*, et de nombreux romans parfois un peu hâtifs.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Romance du Retour*, (Nouvelle Revue Française, 1921). — *Le Bouquet Inutile*, (qui contient la *Romance du Retour*, constitue ses Œuvres complètes, avec une préface de Francis Carco). (Nouvelle Revue Française, 1923).



## BOHÈME

## II

Jeanne lutte avec un huissier  
Et le poète Chose  
Récite chez le financier  
Sa ballade à la rose.

Les dieux s'en vont — s'en vont au trot !  
Jeanne se décourage  
Et le dernier Abencérage  
Est mort dans le Métro.

*(Le Bouquet inutile)*

## QUOTIDIENNES

C'est vrai, j'aurais pu devenir  
Fabricant d'élégies...  
Je ne sais que me souvenir  
De notoires orgies.

Mais je veux écrire — à Paris,  
Un roman exotique.  
— ? — Certes, vous aurez des houris  
Dansant sous le portique !

Je peindrai l'eau, le ciel, le port  
Et le désert « immense »  
A l'heure grise où l'on commence  
A crier *Paris-Sport*.

*(Le Bouquet inutile)*



## LA ROMANCE DU RETOUR

Paris, milliers de promesses,  
Appels de taxis inviteurs,  
Aveux de nocturnes prouesses  
Dans les corbeilles des facteurs,  
Milliers de maisons, de femmes,  
Sarabande d'hommes infâmes,  
Tournois de mauvaises raisons !  
Le ciné donne Forfaiture.  
La marchande, sur sa voiture,  
N'a pas plus de quatre saisons.

. . . . .

Foutons ses huit jours au poète !  
Moi, j'ai copié des chansons.  
La femme du plombier, coquette,  
Ne sort pas avec ses chaussons.  
Drap blanc, satin cardinalice,  
Dans l'ombre du car dîne Alice.  
Elle regrette ses péchés  
Quand son âme, cendre légère  
D'une cigarette étrangère,  
Tombe sur les fruits épluchés.

. . . . .

J'ai pleuré par les nuits livides  
Et de chaudes nuits m'ont pleuré.  
J'ai pleuré sur des hommes vides  
A jamais d'un nom préféré.  
Froides horreurs que rien n'efface !  
La terre écarte de sa face  
Ses longs cheveux indifférents,  
Notre vieux monde persévère.  
Douze sous pour un petit verre !  
Combien va-t-on payer les grands ?



Manon à l'Opéra-Comique,  
 Sphinx étonnant et cœtera.  
 Il partit pour le Mozambique  
 A la recherche d'un ara.  
 Et, là-bas, une Vénus noire  
 Dont la cuisse énorme se moire  
 Au soir tombant d'un frisson d'or  
 Se fait chatouiller la lurette  
 Pendant que la tendre alouette  
 Cède aux instances du condor.

. . . . .

Grâce à toi l'univers s'explique ;  
 L'ombre hésitante de tes cils  
 Forme la grille qui s'applique  
 Sur tous nos textes obscurcis.  
 Ton geste résout et propose.  
 Le vers se lave de la prose,  
 Comme Aphrodite jaillissant  
 De l'écume qui la fomenté,  
 D'un serpent vert, algue infamante,  
 Libère un torse éblouissant.

. . . . .

Ta nuque est une fleur choisie  
 Avec mille soins délicats  
 Par la fée aux matins d'Asie.  
 Tes bras ont le goût des muscats,  
 Tes cheveux tordent une flamme.  
 Tes genoux ouvrent une femme,  
 Un sourire vient se loger  
 Au plus tendre coin de ta bouche :  
 Lève ton visage que touche  
 Le bonheur au crayon léger.



C'était une nuit de novembre  
Que mon amertume évoquait :  
Le grand feu mêlait dans la chambre  
Sa résine âpre à ton bouquet.  
Ainsi que le soleil traverse  
Un réseau nonchalant d'averses,  
Il perçait, ton sourire las,  
Des brumes de poudre irisée  
Et, fraîche odeur vaporisée,  
Une bruine de lilas.

. . . . .

O tristesse des parapluies,  
Bourgeois tièdes et constipés,  
Bonnet de coton qui s'ennuie  
Sur un Ubu morne et grippé !  
Shirting et pilou de ces dames,  
Bassesse ingrate de ces âmes,  
Habitudes, raisonnements,  
Oui, c'est pour ces larves sans charme  
Que Pellerin porta les armes  
Et dormit au cantonnement !

. . . . .

Aimer ? Qui se leurre ? Aristippe ?  
Le professeur d'ocarina  
Qui, chaque soir, après sa pipe,  
Jouait : « C'est dans tes yeux, Lina ? »  
Est-ce mademoiselle Angèle  
Dont chaque larme se congèle  
A la froideur des sentiments ?  
Ou la Reine des erasties  
Vêtant par galvanoplastie  
Les cadavres de ses amants ?



« Ne touchez pas aux allumettes ! »  
Disait Prométhée aux enfants.  
Porte un bracelet-amulette  
Cornaline et poil d'éléphant.  
Ni le dol ni la malveillance,  
Ne pourront fausser la Balance,  
Ou fêler l'urne du Verseau.  
Une planète salutaire  
Par la flèche du Sagittaire  
Vint s'épingler à ton berceau.

. . . . .  
Calypso voit partir Ulysse.  
On a laissé tomber Didon.  
Tu feras poivrer ma pelisse  
Quand j'aurai gagné mon pardon.  
Dans la rue un moteur m'appelle ;  
Son ralentisoyeux épelle  
Un chant nomade et reconnu.  
Adieu, mon exigeante hôtesse.  
L'exil nourrira la tristesse  
De la rose de ton pied nu.

(*La Romance du Retour*)



## TRISTAN DERÊME

Né le 13 Février 1889.

Elégiaque, fantaisiste, d'une gaîté qui cache peut-être un fond de tristesse, la muse de Tristan Derême s'apparente à celle de Toulet, de Carco, de Pellerin. Elle descend sans doute de Catulle, de Tibulle, poètes épicuriens, doucement mélancoliques et spirituellement sentimentaux, par l'intermédiaire de Théophile de Viau, de Tristan l'Hermite, d'André Chénier, de Laforque et de Francis Jammes. « Le poète, le vrai, a-t-il écrit un jour, ce n'est jamais qu'un cœur qui éclate de colère ou d'amour. Mais quel émouvant, quel admirable spectacle nous donne celui qui, au point de mourir de désespoir, sait encore, et vigoureusement, dominer ses malheurs, contraindre ses sentiments, brider ses lamentations, qui s'affirme plus fort encore que les forces qui sont en lui ou qui le veulent écraser, et qui jette sur ses douleurs ou sur ses enthousiasmes les lumières souveraines de l'intelligence. »

Derême use volontiers de la strophe. Il a trouvé un procédé technique en harmonie avec la démarche habituelle de son cœur, la contre-assonance, qui correspond ingénieusement à sa volonté de ne pas s'abandonner, à cette incertitude qui soutient sa poésie au moment où elle se ploie à ce refus d'acquiescer aux gestes accablés. A l'instant de rejoindre complètement la rive et le repos un peu facile de la rime, la musique s'en écarte et meurt avant le but : d'où cette impression d'arc-en-ciel sous la pluie, de cœur gonflé, dans les jeux les plus habiles, et cette perfection que se refusent discrètement la douleur ou la joie.

Issu d'une antique famille béarnaise, Tristan Derême est né en Gascogne à Marmande. Les changements de garnison de son père, officier, le conduisirent au lycée de Nantes, puis à celui d'Agen, où il connut Francis Carco et Robert de la Vaissière. Il publia ses premiers vers dès 1905 et signa dans diverses revues de divers pseudonymes, Philippe Huc, Rymbhert, Raubert, Denis Carèzes, Pierre Gravier... Touny-Lérys, directeur de *Poésie*, édita sa première plaquette : *Ironies Sentimentales* en 1909.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Renard et le Corbeau*, poème comique, (1905), (hors commerce). — *Le Tiroir Secret*, (hors commerce, 1906). — *La Chimère vaincue*, (hors commerce, 1907). — *Le Parfum des Roses Fanées*, (hors commerce, 1908). — *Les Ironies Sentimentales*, (Editions de la Revue *Poésie*, 1909). — *Petits Poèmes*, (Lecène et Houdin, 1910). — *Erène ou l'été fleuri*, (à 20 exemplaires hors commerce, 1910). — *Petit cahier*, (Avec Carco, Pellerin, Vérane, (à 20 exemplaires hors commerce, 1911). — *La flûte fleurie*, (Collec-



tion des Cinq, 1913). — — *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot*, (Emile-Paul, 1920). — *Le Poème des Chimères étranglées*, (Emile-Paul, 1921). — *La Ver-  
dure Dorée*, (*Le parfum des Roses fanées, Les Ironies sentimentales, Petits  
Poèmes, Erène ou l'Été fleuri. Petit cahier, La flûte fleurie. Le poème de la  
pipe et de l'escargot. Le poème des Chimères étranglées*), (Emile-Paul, 1922),  
— *L'Enlèvement sans clair de lune*, (Emile-Paul, 1924).

## LA VERDURE DORÉE

### LXVI

A Henri Martineau.

Lève le nez, ferme ton livre et ton pupitre.  
La flûte de cristal à la bouche du pâtre  
Module sous les fleurs nouvelles et les feuilles  
Un air grave qui fait rougir les jeunes filles ;  
Et son souffle fervent, magnifique et docile  
S'épanouit dans la lumière universelle.  
Elle chante la joie et les collines fraîches,  
Le cri des paons, le vert des bois, le bruit des ruches,  
L'écarlate des liserons sur les écorces,  
Le bleu du ciel, le bleu des yeux, le bleu des sources ;  
Elle chante, elle vibre, elle crie, ô nature,  
Elle te loue et s'abandonne à ton mystère  
Et son âme n'est plus qu'une phrase amoureuse.  
Elle vibre et soudain ivre elle se brise  
Et, poussière immortelle, au monde elle se mêle.

Douce flûte et mon cœur qui se donne comme elle.

(*La Ver-dure Dorée*)

### III

A Pol-Neveux.

Pélops, par l'épaule d'ivoire  
Qui tous les maux guérit,  
M'arracheras-tu de l'esprit  
La face de la Gloire ?



Chaque aube annonce une victoire  
Que l'autre aube flétrit.  
Plus heureux celui qui n'écrit  
Et ne pense qu'à boire.

Il est aux bois tièdes et verts  
De jeunes femmes, et tes vers  
N'ont que toi pour les lire.

Et le vent dans un peuplier  
Quand il chante fait oublier  
Les cordes de la lyre.

*(La Verduce Dorée)*

### XVIII

Vieille arquebuse entre les vieilles arquebuses,  
Pour me tenter encor c'est en vain que tu t'uses,  
Amour ! Mes chiens sont morts et mon rêve lointain.  
Et n'étant plus de ceux qui partent au matin  
Et foulent en chantant la luzerne qui plie,  
Je suspendrai ta rouille à quelque panoplie.  
Que ceux-là seulement viennent te décrocher  
De qui l'espoir est plus solide qu'un rocher.  
Qu'ils partent ! Les chemins sont blancs de tubéreuses.  
L'Oiseau jette à l'azur ses notes langoureuses.  
Qu'ils partent ! Mais l'Oiseau qui nargue le péril  
Avalera leurs plombs comme des grains de mil.

*(La Verduce Dorée)*

### LXIII

*A Stuart Merrill.*

Terrible passion voici que tu m'exiles ;  
Et les flots inouïs viennent battre les îles,  
Où je mène parmi le feuillage tremblant



Vers les sources d'azur le troupeau noir et blanc.  
Car j'ai quitté les toits, les hommes, les musées,  
Pour la mer et les prés où fument les rosées.  
O livres du futur, ô chèvres, ô brebis,  
Qui paissez sous le ciel étoilé de rubis,  
Loin des cours où l'ennui tourne sa manivelle,  
Imprégnez votre chair de cette herbe nouvelle  
Afin qu'au jour affreux où je ne serai plus,  
Lorsque vous quitterez ces agrestes talus  
Pour les jardins publics où le buis en bordure  
Encadre les palmiers d'une maigre verdure  
Et pour la ville amère où la foule aux tambours  
Écorche le poète et pâme aux calembours,  
Sur les trottoirs et dans les sombres avenues,  
Poèmes, vous portiez des odeurs inconnues !  
Alors, troupeau mordu des caniches galeux,  
Encore émerveillé des paysages bleus,  
Strophes, vous buterez, secouant vos clarines,  
Des cornes et des pieds au cristal des vitrines :  
Brebis graves, chevreaux, ma joie et mon tourment,  
Vous gonflerez le soir de votre bêlement  
En broûtant des lilas aux rouilles des grillages,  
Et la rue entendra bruire des feuillages.  
Vous bondirez sur les pavés, vous sauterez  
Dans les rigoles, boucs de lumière enivrés ;  
Et le droguiste en gros pointant ses arrivages  
Sentira le parfum des montagnes sauvages ;  
Et les vierges au seuil paisible des maisons  
Enfonceront leurs mains dans vos chaudes toisons ;  
Les yeux fermés, elles verront les îles fraîches,  
La forêt bleue où le soleil taille des brèches,  
L'écume qui blanchit les arbres du verger  
Et les chevaux cabrés dans l'aube et le berger  
Qui fumera là-bas, dédaigneux de la gloire,  
La pipe de la mort sous la verdure noire.

(La Verduce Dorée)



## LXXI

Je crayonne ton nom sur la peau d'un tambour  
Au corps de garde. Où est le jour ? où est le jour  
Où tu tendis tes mains vers mes lèvres ? La pluie  
Battait les vitres. Dans ma mémoire éblouie  
Tu refleuris, bouquet de roses qui trempais  
Dans l'ombre et parfumais l'oubli des canapés.  
Sur toi mon souvenir est la caresse douce  
D'un clair de lune sur les collines. Soir d'où ce  
Bonheur m'est venu ! Soir rare dont je rêve en  
Larmes, où j'ai compris ton visage fervent  
Qu'atténuait déjà le charme des automnes.  
J'avais un air mélancolique et des gants jaunes.

*(La Verdre Dorée)*

## LXXXVI

Que de fois j'ai souri pour te cacher mes larmes !  
Que de fois j'ai noué des roses sur mes armes  
Pour te dissimuler que j'allais au combat !  
Fallait-il que mon fiacre à jamais s'embourbât  
Et se perdît dans les ornières de la vie ?  
Comment faut-il encor ce soir que je sourie  
Lorsque j'entends crouler le monde autour de moi  
Et quand l'espoir suprême où j'avais mis ma foi  
Je le vois s'effeuiller comme une primevère ?  
Garçon, apportez-moi du fiel dans un grand verre.

*(La Verdre Dorée)*

## LXIV

*A John Middleton Murry.*

Maisons rouges, pavés brûlés, feuillages bleus...  
L'aveugle aux yeux d'opale embrasse un chien galeux ;



Dans ses cheveux grasseyeux brillent des bouts de paille  
Et sa tasse en fer blanc secoue un sou d'Espagne.  
Un enfant au ruisseau traîne un bouc égorgé.  
Des filles en riant poussent vers le marché  
Des monceaux de lilas rose dans des brouettes.  
L'odeur des piments frits flotte dans les ruelles,  
Et les chiens dorment noirs de mouches. Sur les quais  
De jaunes matelots vendent des perroquets  
Violets, de l'ivoire et des plumes d'autruche.  
L'étal d'un charcutier verse un parfum de truffe,  
Et les bergers sentant la brebis et le suif  
Portent du lait tourné dans des outres de cuir.  
Les faisans corrompus, les viandes en conserve  
Changent l'air et là-bas, jailli d'une caserne,  
Un long cri de clairon monte comme un jet d'eau.  
Et pourtant c'est ici qu'une nuit, doux fardeau,  
Je t'emporterai sur mes épaules, sous les lampes  
Des carrefours, sous les étoiles en guirlandes,  
Sous les chauves-souris et la lune, à travers  
Ces ruelles, loin de l'auberge aux carreaux verts,  
Où tu dansais avec des feuilles à ton peigne  
Sous un voile léger comme une aile d'abeille,  
Où tu dansais parmi le rhum et les citrons,  
Dans les cris, dans l'azur des pipes, les jurons  
Des bateliers, des colporteurs et des manœuvres ;  
Où tu dansais en déchirant des roses neuves  
Sous les quatre flambeaux de résine et de poix  
Qui rougissaient les murs et les tables de bois ;  
Où tu dansais tordant ta chevelure rousse,  
Sur la terre où giclaient des flaques de vin rouge.

*(La Verduce Dorée)*

LXXIII

Et naguère aux midis de résine imprégnés,  
Après les bois de pins torrides, je baignais



Mes mains dans tes cheveux comme dans une eau pure  
O toi que mon amour ce soir caresse et pare.  
Tu trempais en riant des roses dans du sucre  
Et tu mordais dans leur fraîcheur à blanche nacre  
Et quand tu me tendais tes lèvres, j'y goûtais  
Les roses dont l'arôme embaume les étés.

*(La Verdure Dorée)*

### CXIII

*Pour distraire mon ami le poète Léon Vérane.*

Les fraises dans le plat de blanche porcelaine  
Gardent la fraîche odeur de l'aube dans la plaine,  
Des branches, de la mousse et des sources glacées.  
Sur la nappe, j'ai mis ton bouquet de pensées  
Et tandis que, les yeux pensifs, tu te recueilles,  
Ce soir grave, je vois glisser entre les feuilles  
La lune comme dans les vieilles élégies.  
Un souffle tiède et pur caresse les bougies  
Et berce la glycine et les roses blafardes  
Et la tonnelle. Prends des fraises. Tu regardes  
Au champagne doré le sucre se dissoudre ;  
Le temps sur nos cheveux verse du sucre en poudre  
Et j'aurai quelque jour de larges mèches blanches.  
Mais qu'importe ! ce soir vers moi si tu te penches,  
Sans crainte de l'automne et des feuilles rougies,  
Et si pour mes baisers tu souffles des bougies.

*(La Verdure Dorée)*

### CXXXI

*A Henri Martineau.*

Nous attendions des héroïnes  
Qui dormissent sous des troènes



**Ou tendissent sur des terrasses  
Des lis verts et des branches rousses,**

**Et nous aurions chanté leurs lèvres  
Avec leurs fièvres dans les livres,**

**Afin, défuntes nos jeunesses,  
Postérité, que tu connusses**

**Les traits, les tresses, les détresses  
Atroces de ces Béatrices.**

*(La Verduze Dorée)*

Gu  
linaire,  
M. Andr  
de naiss  
où il pa  
ment en  
dans son  
nier Ro  
En  
alors sa  
ses cam  
et une g  
drame  
Il mouru  
Cet  
d'un cha  
l'imagina  
de lui l'  
souvent  
on ne s'e  
n'est pas  
lyrisme.  
elle sait.  
Le p  
ressent h  
discrète,  
de grand  
Son  
qu'en 19  
l'exemple  
lui est dû  
doit de b  
à l'étrang  
BIBL  
weiler, 19  
d'Orphée,  
Mercure



## GUILLAUME APOLLINAIRE

1880-1918.

Guillaume Apollinaire de Kostrowitzky, en littérature Guillaume Apollinaire, naquit à Rome, en août 1880, ou du moins y fut baptisé. Selon M. André Rouveyre et M. André Billy (ses biographes), il tenait fort à ce lieu de naissance. Il était d'origine polonaise et fit ses études à Monaco et à Nice, où il passa sa jeunesse. Au début de sa carrière littéraire, il voyagea longuement en Allemagne (1900-1902) d'où il rapporta les *Rhénanes* qui figurent, dans son premier livre de poèmes *Alcools*. Dans la suite il découvrit le douanier Rousseau qui fit son portrait en smoking, le cubisme, puis l'art nègre.

En 1914, il partit pour la guerre. Il en revint trépané en 1916. Il reprit alors sa place de poète, qu'à vrai dire il n'avait jamais abandonnée. (Pendant ses campagnes il écrivit *Case d'Armons* qui parut au front, polycopié, et une grande partie de *Calligrammes*). Après son retour, il termina son « drame surréaliste », *Les Mamelles de Tiéresias*, qui furent jouées en 1917. Il mourut le 10 novembre 1918, emporté par la grippe espagnole.

Cet écrivain a eu le rare mérite d'allier à l'audace du novateur l'érudition d'un chartiste, la bonne humeur et l'esprit de mystification d'un étudiant, l'imagination d'un romancier, presque d'un feuilletonniste et, ce qui fait de lui l'un des plus grands du commencement de ce siècle, le lyrisme très souvent et toujours la fraîcheur des vrais poètes. Il est très humain. Aussi, on ne s'ennuie pas une seconde en le lisant. Son érudition — un peu factice — n'est pas insupportable ni prétentieuse. Elle n'est pas un obstacle à son lyrisme. Outre qu'elle s'y incorpore volontiers, avec un naturel peu banal, elle sait, le cas échéant, s'effacer au bon moment.

Le premier livre de vers d'Apollinaire — et son meilleur — *Alcools*, se ressent heureusement de l'influence de Heine, mais avec une ironie plus discrète, moins appuyée, moins tendue, et de Whitman, mais avec moins de grandiloquence yankee.

Son second livre de poèmes, *Calligrammes*, a été beaucoup imité jusqu'en 1920. Puis on se détacha d'Apollinaire (les dadaïstes donnèrent l'exemple). Cet absent avait tort. Aujourd'hui seulement on lui rend ce qui lui est dû ; on reconnaît ce que sa poésie, totalement dénuée de prétention, doit de beauté humaine à sa simplicité. Il est considéré en France comme à l'étranger comme un des plus grands poètes d'aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Enchanteur Pourrissant*, bois de Derain, (Kahweiler, 1909 et Nouvelle Revue Française 1921). — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée*, bois de Dufy, (Delaplanche, 1911 et la Sirène 1921). — *Alcools*, (Mercure de France, 1913 et Nouvelle Revue Française, 1920). — *Case*



*d'Armons*, (25 exemplaires sur papier quadrillé, polygraphié à la gélatine et à l'encre violette, devant l'ennemi à la batterie de tir du 38<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne, ce 17 Juin 1915). — *Vitam Impendere Amori*, (Mercure de France, 1917). — *Calligrammes*, portrait par Picasso, (Mercure de France, 1918). — *Les Mamelles de Tirésias*, (Sic, 1918). — *Couleur du Temps*, (1920), et des poèmes libertins parus sans nom d'auteur, notamment dans l'œuvre libertine des poètes du XIX<sup>e</sup> siècle (L'Edition).

### CORS DE CHASSE

Notre histoire est noble et tragique  
Comme le masque d'un tyran  
Nul drame hasardeux ou magique  
Aucun détail indifférent  
Ne rend notre amour pathétique

Et Thomas de Quincey buvant  
L'opium poison doux et chaste  
A sa pauvre Anne allait rêvant  
Passons passons puisque tout passe  
Je me retournerai souvent

Les souvenirs sont cors de chasse  
Dont meurt le bruit parmi le vent

(*Alcools*)

### L'ÉMIGRANT DE LANDOR ROAD

A André Billy.

Le chapeau à la main il entra du pied droit  
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi  
Ce commerçant venait de couper quelques têtes  
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous les sens remuait en mêlant  
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre  
Et des mains vers le ciel plein de lacs de lumière  
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs



Mon bateau partira demain pour l'Amérique  
Et je ne reviendrai jamais  
Avec l'argent gagné dans les prairies lyriques  
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes  
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin  
Mais habillé de neuf je veux dormir enfin  
Sous les arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés  
Battirent leurs habits puis les lui essayèrent  
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé  
Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au dehors les années  
Regardaient la vitrine  
Les mannequins victimes  
Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées veuves  
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements  
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent  
Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises  
Quand les mains de la foule y feuilloient aussi  
Sur le pont du vaisseau il posa sa valise  
Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces  
Laisaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés  
Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses  
Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés



Il regarda longtemps les rives qui moururent  
Seuls des bateaux d'enfant tremblaient à l'horizon  
Un tout petit bouquet flottant à l'aventure  
Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire  
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins  
Et l'on tissait dans sa mémoire  
Une tapisserie sans fin  
Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux  
Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent  
Il se maria comme un doge  
Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit O Mer Les yeux des squales  
Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement  
Des cadavres de jours rongés par les étoiles  
Parmi le bruit des flots et les derniers serments

(Alcools)

## ZONE

A la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme



L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent  
tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux  
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières  
Portraits de grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom  
Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes  
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent  
Le matin par trois fois la sirène y gémit  
Une cloche rageuse y aboie vers midi  
Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des  
Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant  
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc  
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René  
Dalize

Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église  
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du  
dortoir en cachette

Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège  
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste  
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ  
C'est le beau lys que tous nous cultivons  
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent  
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère  
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières  
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité  
C'est l'étoile à six branches



C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche  
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs  
Il détient le record du monde pour la hauteur  
Pupille Christ de l'œil  
Vingtième pupille des siècles il sait y faire  
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air  
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder  
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée  
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur  
Les anges voltigent autour du joli voltigeur  
Icare Enoch Élie Apollonius de Thyane  
Flottent autour du premier aéroplane  
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte  
la Sainte-Eucharistie  
Ces prêtres qui montent éternellement en élevant l'hostie  
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes  
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles  
A tire d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux  
D'Afrique arrivent les ibis les flamands les marabouts  
L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes  
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête  
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri  
Et d'Amérique vient le petit colibri  
De Chine sont venus les pihis longs et souples  
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples  
Puis voici la colombe esprit immaculé  
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé  
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre  
Un instant voile tout de son ardente cendre  
Les sirènes laissant les périlleux détroits  
Arrivent en chantant bellement toutes trois  
Et tous aigle phénix et pihis de la Chine  
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule  
Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent



L'angoisse de l'amour te serre le gosier  
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé  
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère  
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière  
Tu te moques de toi et comme le feu de l'enfer ton rire  
pétille

Les étincelles de ton rire dorent le fonds de ta vie  
C'est un tableau pendu dans un sombre musée  
Et quelquefois tu vas la regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglan-  
tées  
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin  
de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé  
à Chartres

Le sang de votre Sacré Cœur m'a inondé à Montmartre  
Je suis malade d'ouïr des paroles bienheureuses  
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse  
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et  
dans l'angoisse  
C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée  
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année  
Avec tes amis tu te promènes en barque  
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques  
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs  
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague  
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table  
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose  
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose



Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit  
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis  
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour  
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours  
Et tu recules aussi dans ta vie lentement  
En montant au Hradchin et le soir en écoutant  
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle  
et qui est laide

Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde  
On y loue des chambres en latin Cubicula locanda  
Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction  
Comme un criminel on te met en état d'arrestation  
Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages  
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge  
Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans  
J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps  
Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter  
Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants  
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants  
Ils emplissent de leur odeur le hall de la Gare Saint-Lazare  
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois mages  
Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine  
Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune



Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre cœur

Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels

Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent

Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges

Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue

Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs

Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque

Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux

Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant

Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant

Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir

Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive

C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie

Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied

Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée



Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance  
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

(Alcools)

### LE LARRON

#### Chœur

Maraudeur étranger malheureux malhabile  
Voleur voleur que ne demandais-tu ces fruits  
Mais puisque tu as faim que tu es en exil  
Il pleure il est barbare et bon pardonnez-lui

#### Larron

Je confesse le vol des fruits doux des fruits mûrs  
Mais ce n'est pas l'exil que je viens simuler  
Et sachez que j'attends de moyennes tortures  
Injustes si je rends tout ce que j'ai volé

#### Vieillard

Issu de l'écume des mers comme Aphrodite  
Sois docile puisque tu es beau Naufragé  
Vois les sages te font des gestes socratiques  
Vous parlerez d'amour quand il aura mangé

#### Chœur

Maraudeur étranger malhabile et malade  
Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit  
Qui charma de lueurs Zacinthe et les Cyclades  
As-tu feint d'avoir faim quand tu volas les fruits



## Larron

Possesseurs de fruits mûrs que dirai-je aux insultes  
Oùir ta voix ligure en nénie ô maman  
Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et l'adulte  
Du prétexte sinon que s'aimer nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes  
Et des amandes de pomme de pin jonchaient  
Votre jardin marin où j'ai laissé mes rames  
Et mon couteau punique au pied de ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à saveur d'eau froide  
Pendaient parmi les fleurs des citronniers tordus  
Les oiseaux de leur bec ont blessé vos grenades  
Et presque toutes les figues étaient fendues

## L'acteur

Il entra dans la salle aux fresques qui figurent  
L'inceste solaire et nocturne dans les nues  
Assieds-toi là pour mieux oùir les voix ligures  
Au son des cinyres des Lydiennes nues

Or les hommes ayant des masques de théâtre  
Et les femmes ayant des colliers où pendait  
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre  
Parlaient entre eux le langage de la Chaldée

Les autans langoureux dehors feignaient l'automne  
Les convives c'étaient tant de couples d'amants  
Qui dirent tour à tour Voleur je te pardonne.  
Reçois d'abord le sel puis le pain de froment



Le brouet qui froidit sera fade à tes lèvres  
Mais l'outre en peau de bouc maintient frais le vin blanc  
Par ironie veux-tu qu'on serve un plat de fèves  
Ou des beignets de fleurs trempés dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques personne  
Crois-tu donc au hasard qui coule au sablier  
Voleur connais-tu mieux les lois malgré les hommes  
Veux-tu le talisman heureux de mon collier

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques  
Emplissez de noix la besace du héros  
Il est plus noble que le paon pythagorique  
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins grâce au vent scythe  
Il en est tant venu par la route ou la mer  
Conquérants égarés qui s'éloignaient trop vite  
Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient aux éclairs.

#### Chœur

Un homme bègue ayant au front deux jets de flammes  
Passa menant un peuple infime pour l'orgueil  
De manger chaque jour les cailles et la manne  
Et d'avoir vu la mer ouverte comme un œil.

Les piseurs d'eau barbus coiffés de bandelettes  
Noires et blanches contre les maux et les sorts  
Revenaient de l'Euphrate et les yeux des chouettes  
Attiraient quelquefois les chercheurs de trésors.



Cet insecte jaseur, ô poète barbare  
Regagnait chastement à l'heure d'y mourir  
La forêt précieuse aux oiseaux gemmipares  
Aux crapauds que l'azur et les sources mûrissent.

Un triomphe passait gémir sous l'arc-en-ciel  
Avec de blêmes laurés debout dans les chars  
Les statues suant les scurriles les agnelles  
Et l'angoisse rauque des paonnes et des jars

Les veuves précédaient en égrenant des grappes  
Les évêques noirs révérent sans le savoir  
Au triangle isocèle ouvert au mors des chapes  
Pallas et chantaient l'hymne à la belle mais noire

Les chevaucheurs nous jetèrent dans l'avenir  
Les alcancies pleines de cendre ou bien de fleurs  
Nous aurons des baisers florentins sans le dire  
Mais au jardin ce soir tu vins sage et voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe obscène  
Belphégor le soleil le silence ou le chien  
Cette furtive ardeur des serpents qui s'entr'aiment.

#### L'acteur

Et le larron des fruits cria : Je suis chrétien.

#### Chœur

Ah ! Ah ! les colliers tinteront cherront les masques  
Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre prévaut  
Ah ! Ah ! le larron de gauche dans la bourrasque  
Rira de toi comme hennissent les chevaux



**Femme**

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques  
Emplissez de noix la besace du héros  
Il est plus noble que le paon pythagorique  
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

**Chœur**

Ah ! Ah ! nous secouerons toute la nuit les sistres  
La voix ligure était-ce donc un talisman  
Et si tu n'es pas de droite tu es sinistre  
Comme une tache grise ou le pressentiment

Puisque l'absolu choit la chute est une preuve  
Qui double devient triple avant d'avoir été  
Nous avouons que les grossesses nous émeuvent  
Les ventres pourront seuls nier l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides fleurs morales  
Va-t'en mais dénudé puisque tout est à nous  
Oùs du chœur des vents les cadences plagales  
Et prends l'arc pour tuer l'unicorne ou le gnou.

L'ombre équivoque et tendre est le deuil de ta chair  
Et sombre elle est humaine et puis la nôtre aussi  
Va-t'en le crépuscule a des lueurs légères  
Et puis aucun de nous ne croirait tes récits.

Il brillait et attirait comme la pantaure  
Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée  
Et les femmes la nuit feignant d'être des taures  
L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet



Il était pâle, il était beau comme un roi ladre  
Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée  
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre  
Au lieu du roseau triste et du funèbre faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi d'Edesse  
Maigre et magique il eût scruté le firmament  
Pâle et magique il eût aimé des poétesses  
Juste et magique il eût épargné les démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton ombre  
Soit ! la triade est mâle et tu es vierge et froid  
Le tact est relatif mais la vue est oblongue  
Tu n'as de signe que le signe de la croix.

(Alcools)



## ANDRÉ SALMON

Né le 4 Octobre 1881

Comédien triste et frais sous la crème et le fard, Salmon dessina ses premiers poèmes de son ongle fin. Le charme en était grand, il en courbait la souple fraîcheur à sa guise mais comme la danseuse des bouges, sans qu'on cesse de la désirer, sans que la courbe qui se dessine de sa nuque à sa mule cesse un instant pour être figure géométrique d'être la sinueuse image des tièdes amours créoles. Longtemps on le crut fantaisiste pour l'éclat pur et cristallin de sa musique, pour les élégants replis de son chant. Mais bien vite on s'aperçut que, plus que l'égale et chantante allure de sa course, le timbre clair et ému de la voix était proprement poétique. Sa chanson si composée par son sage rythme, n'était pas qu'un ballet offert aux yeux du public : elle ne dédaignait pas de se laisser voir nue et déshabillée jusqu'au cœur.

Ce vibrant accent de pitié et d'amour, de gracieuse douleur, comme un beau corps perd sa grêle vie par sa blessure, apparut sous la noblesse et le plaisir du trait. Echevelée, vibrante dans sa douceur persistante au creux des paumes, la poésie d'André Salmon pénètre tous les pores du cœur. Dans un châle des Indes il enveloppe un amour tendre et vivace : la mandoline, la pipe, le béret du marin et le scapulaire sont autant de points de repère du souvenir d'une âme longue et délicate.

En même temps la Russie aux neiges fondantes ou Montmartre criminel et tendre élargissaient la trame et donnaient à ses gammes habiles une étrange attirance, la lumière verte des bars maritimes, l'ombre propice aux fichus dénoués, le conciliabule des voyous, le vice coutumier et blanchi par l'habitude des filles. Mais les bouteilles cassées, les foulards rougis ou l'éclat des lames dans les miroirs ne couvrent jamais sa profonde et gracieuse chanson.

Cette âme se dégagea bientôt des rythmes accidentels, fit éclater le corset des grâces prévues et chercha à s'exprimer nue, suivant la forme même de son élan. Au lendemain de la guerre, André Salmon voulut donner libre cours à des effusions plus hautes. Ce fut *Prikaz*, drame de la terre russe, *l'Age de l'Humanité*, épopée de l'après-guerre, et *Saint-André* que l'on attend.

Ainsi ce qui fait le lien des parfaits poèmes réguliers et précieux aux larges épopées que son souffle embrasse, c'est ce gracieux et profond désir dont l'élégante curiosité se tord en souples chants.

Ami de Guillaume Apollinaire et de Max Jacob, André Salmon tant par sa grâce enluminée que par sa fraîcheur navrée et surtout par la direction



alguë et simple de sa poésie est un de ceux qui auront le plus d'influence et de place dans ce début de siècles.

Il est et il demeurera l'un des tout premiers parmi les poètes.

Champenois par son père, l'aquafortiste Emile Salmon, et du Cambrésis par sa mère, André Salmon naquit à Paris, boulevard Voltaire. Jeune, il voyagea beaucoup avec sa famille ; puis il retourna seul en Russie, où il fut quelque temps stagiaire à la chancellerie de l'ambassade française. Il revint en 1903 à Paris, où il débuta comme poète dans quelques revues, puis comme journaliste et conteur.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes, (Ames en peine et corps sans âme, Les Clefs ardentes, Le douloureux Trésor.)* (Vers et Prose, 1905). — *Féeries, Vers et Proses*, 1907). — *Le Calumet*, (Falque, 1910. Edition définitive avec bois de Derain, Nouvelle Revue Française, 1920). — *Le Manuscrit trouvé dans un Chapeau*, (Société Littéraire de France, 1919, et Stock, 1924). — *Le Livre et la Bouteille*, (Camille Bloch, 1920). — *Prikaz*, (La Sirène, 1921 et Stock, 1922). — *Ventes d'Amour*, (Bernouard, la Belle Edition, 1922). — *Peindre*, (La Sirène, 1922). — *L'âge de l'Humanité*, (Nouvelle Revue Française, 1922). — *Archives du Club des Onze*, (Mornay, 1922). — *Saint-André*, (en préparation). — Une édition complète des œuvres poétiques, est en préparation.

## DANSEUSES

Celui qui doit frapper l'Empereur dans sa loge  
Ce soir, c'est le héraut, mon frère et mon amant,  
De ses doigts nus brisant l'injure et les éloges,  
Lorsque fuiront l'Infante et le Prince charmant.

C'est pour lui que je veux, ce soir, me faire belle  
Et danser. Le souffleur, ma chère, est du complot  
Pour que le cœur annonce une aube maternelle  
Au peuple trop longtemps privé de purs sanglots.

Des anges en exil attisent de leurs plumes  
Tous les foyers épars et l'incendie allume  
La nue où le taureau d'avril beugle d'amour.

Ma sœur, nous souperons sans voile jusqu'au jour  
Avec les sénateurs, les cochers et l'alcade  
En écoutant clouer le bois des estrapades.

(*Le Calumet*)



## OVANUNA CROYAIT...

Ovanuna croyait qu'en Amérique  
Il ne volait oiseau que mécanique.

La faute en est à cet amant qui pour t'apprendre l'orthographe  
Te menait chaque soir au cinématographe.  
Suis-moi plutôt,  
Rêveuse en mon beau château.  
Je t'apprendrai grâce au calcul différentiel  
Qu'en vérité les gratte-ciel  
Grattent si bien et au si juste endroit

Que le ciel éclatant de rire,  
Crevant de joie,  
Fait, tous les quarante ans,  
Trembler la terre en éclatant,  
— Ainsi tomba Frisco  
Chute immense dont le sans-fil porta l'écho —  
Comme une ablette cassant en sept la poêle à frire.

*(Le Livre et la Bouteille)*

## MASSACRE DES INNOCENTS

Enfants voués au suicide  
Qui riez aux pavés des cours,  
Lèvre coite et paupière humide,  
Blancs visités du noir Amour ;

L'œil d'un chat vous sert de chandelle  
Pour suivre aux livres interdits  
Les chastes débauches mortelles  
Qui vous font grands, pauvres petits !



Saintement vos mères s'appliquent  
Aux châtiments indéfinis  
Propices aux cœurs héroïques,

Enfants laids, beaux d'être promis  
A de funèbres hyménées,  
Félix, Adolphe, Idoménée !

*(Le Livre et la Bouteille)*

#### GRAVÉ SUR UN MANCHE A BALAI

Lèvres chantées qu'un pivois mouille,  
Offertes en d'autres saisons  
Au baiser de mylord l'Arsouille !  
Mégère d'illustre maison !

J'aime, lorsque la lune oblique,  
Coule jaune et blanche aux égouts,  
Portière au regard de mangou,  
Suivre tes nuits parédéniques.

Et j'aime en le soir hérissé  
D'un lourd parfum de synagogue  
Entendre, ô poètes blessés,

La fille des Paléologue  
Tenir des discours insensés  
Au perroquet bleu philologue.

*(Le Livre et la Bouteille)*

#### ... ET LE RESTE EST LITTÉRATURE

Quand tu trempais, ô poétesse,  
Tes doigts de lait dans l'encrier,  
Prévoyais-tu ce négrier  
Qui te donna huit cents négresses ?



Si chez les blancs tu fus ogresse,  
O cœur par l'âme exproprié,  
Les nègres que tu fais crier  
Nous diras-tu s'ils t'intéressent ?

Colibri gorgé de mouron  
Tu ne tourmentes qu'en cachette,  
Bourreau que l'Europe regrette !

Et tu pleures, couchée en rond,  
D'entendre en la forêt secrète,  
Le chant d'un esclave marron.

(Le Livre et la Bouteille)

#### UN REÇU ROSE ET LE « PETIT JOURNAL »

*Voici que les peintres modernes, fêrus d'extravagances, collent de véritables fragments de journaux aux mains de leurs personnages ou dans leurs natures-mortes, au lieu de les peindre, d'en rendre honnêtement l'apparence, ainsi qu'on faisait jadis. Où allons-nous !*

Divers critiques.

Je veux avoir, comme la dame  
Qui chante, une jupe en dentelle.  
— Mais la dame montre ses jambes !  
— Je te les montrerai, dit-elle.

Qu'elle fut amère l'absinthe  
Qu'il but au café de la gare !  
Il empoisonna son cigare  
Du sang dont ses mains étaient teintes.



La petite Lise repose  
Dans une malle à la consigne,  
Et l'homme attend qu'on lui en signe  
Le reçu sur un papier rose.

Dans son taudis tendu de lune,  
Les yeux sur le reçu de Lise,  
Il songe aux vieux amants qui lisent  
Leurs lettres d'amour, une à une.

*(Le Livre et la Boutelle)*

### PRIKAZ

*(Fragments)*

Innocence du monde.

Quand l'arbre de science avec sa pomme ronde

Est un arbre de mai

L'Arbre de la Liberté

Adoré

Insulté

Planté

Devant la cathédrale vide de chantres

Quand de la nudité d'Eve seul resplendit le ventre,

Quand Adam adamite a vendu ses habits

Pour être Adam

Ou bien en a vêtu le déserteur

Tel qu'on voit son maître vêtir le serviteur,

Quand l'Eve est une grande dame

Déshabillée par les soldats ivres, la farce ayant sa place au  
plus fort du drame.

Innocence du monde

Lorsque la pomme ronde

Crépète



Mélinite, cheddite, dynamite, ypérite,  
Quand le serpent à tête plate  
Collant ses écailles noires au fût du bel arbre écarlate,  
Aux yeux du plus pauvre d'esprit n'est absolument rien  
Qu'une enseigne de pharmacien  
Ou bien le signe gravé sur les boutons d'uniforme  
Des médecins militaires gantés de caoutchouc  
Trainant dans les salons un relent d'iodoforme,  
Quand ils vont faire l'amour sous prétexte de thé  
Avec la sœur laïque épuisée de bonté  
D'extase et de dégoût.  
Innocence du monde  
A la clarté dansante  
Des flammes qu'alimentent  
Le bitume et les jus du maître d'Amsterdam  
L'Ermitage est en feu, le Musée Alexandre  
Réchauffe son deuil à ses cendres.  
Et l'étudiant aux trop longs cheveux  
Coiffé d'une casquette verte à turban bleu,  
Tout à la fois soldat, juge, consul et bourreau  
A la langue ardente offre encore la librairie de Diderot.  
Le plomb des imprimeries s'écoule ainsi qu'un fleuve  
Pour fondre l'alphabet des humanités neuves  
Et dans un galetas du quartier Kameny  
Par un père mourant deux fiancés sont bénis.  
Les ombres de ce qui meurt composent sur les murs rougis  
à blanc une ronde,  
Une ronde de naissances,  
Innocence du monde,  
Innocence ! Innocence !

Voix d'un professeur en chaire à l'Université  
Au-delà de Bourse et du port, sur l'autre rive :  
« Aucun auteur ne peut citer  
Aucun cas constaté de démence collective »  
Voix d'un Cosaque du Kouban tourné du côté de la Mecque :



« Ce qui est écrit arrive ».

Un conseil de soldats se tient à l'Opéra,  
Une corneille grise et noire poursuivie par les rats  
Traverse la Néva plantée de réverbères inclinés, car la débâcle  
commence.

Innocence !

Innocence !

(Prikaz)

## L'AGE DE L'HUMANITÉ

(Fragments)

Silences, offrez-nous vos fleurs de glace,  
Vos roses, vos camélias, vos oranges, vos noix de gel  
Silences, offrez-nous le pain et le sel,  
Du givre et des neiges pétries,  
Vos gâteaux de flocons à l'éther,  
Silences, jetez-nous vos mortelles parures,  
Vos horribles et doux aliments à la face.

\* \* \*

A dix pas du Matin, Boulevard Poissonnière  
Dans une arrière-boutique humide et verte autant qu'une  
cressonnière  
Tabacs, Vins et Liqueurs  
Trois hommes aux lassitudes de manœuvres,  
En habits de bourgeois avec des négligences d'artistes ou  
de demi-savants,  
Fumées, ivresses et rancœurs !  
L'ennui met à leurs tempes un baiser de couleuvre.  
En même temps qu'une bouquetière de dix ans  
Obscène et misérable,



Entrent deux jeunes filles austères et confortables  
Qui essaient de vendre le journal En Avant !  
Anges calvinistes en dolmans de tourlourous  
D'avant-guerre  
Le pieux journal ne se vend guère.

— Messieurs, achetez le journal En Avant !  
L'un des trois jette une facétie  
Comme une soie brillante avec d'horribles trous,  
Sans que sa gaîté lourde soit obscurcie  
Par la détresse de celui qui dans le coin d'ombre est assis.

Jouer aux cartes, prendre des apéritifs  
Croyez-vous que cela suffise à contenter  
Dieu qui vous suit, attentif ?

— Dieu ? Il y a un Dieu ?  
Ah ! nom de Dieu !  
Pourquoi broie-t-il ses peuples sous la rouge meule ?  
Pourquoi pendant quatre ans nous a-t-il fait casser la gueule ?  
Je suis amoché, je ne peux plus faire l'amour et j'ai perdu ma  
position.

Les parfums du ciel vous guériront ! Le seul  
amour est l'amour céleste et c'est de Dieu  
que vous recevrez votre pension !

Alors le plus ivre se dresse  
Tandis que rit sur son panier la petite drôlesse  
Caressant une pièce blanche  
Et il tend, immense et comique, angéliquement farce, un  
bouquet  
De dix sous, qu'il offre aux salutistes,  
Et le voici froissé du refus et ce n'est plus bientôt qu'un  
lamentable galantin qui insiste.  
Et pourtant !  
Oh ! son geste premier !...  
Et pourtant  
Le parfum de jardins riches de lourds ébéniers !



On ! nos sœurs salutistes,  
Pourquoi n'avoir pas su, filles tristes,  
Accepter le don pur du cœur et sa couronne,  
Pourquoi n'avoir pas accepté le bouquet ?  
Pourtant, c'est vrai, vous acceptâtes le hoquet,  
Le hoquet doré de l'ivrogne !  
Tout Paris bruissait dans cette ombre, à midi.  
J'ai parlé du premier et aussi du deuxième,  
Mais je n'ai rien dit du troisième  
Qui n'a rien dit.

*(L'Age de l'Humanité)*

## SAINT ANDRÉ

### Fragments

Le poète nominaliste  
Va donner vie au nom qu'il porte.  
Point de hasard, point d'improviste,  
A tout un univers libre d'horribles liens  
Le verbe ouvre la porte.  
Barbe de jacinthe, anneau d'améthyste,  
André ton saint patron reconnu t'apporte  
La clé de diamant du secret entretien ;  
Peux-tu rêver encore sur ta harpe, harpiste,  
D'articuler le nom de ton ange gardien ?

\*\*\*

### Image !

Merveilleux d'une image  
Image !  
Rayonnement d'une image  
Et la précision d'une image



En ce poème sans images  
Composé que de mots éprouvés par les âges.

Image du supplice  
Image de ta gloire  
Image du sacrifice  
Image de ta victoire.

Qu'on la peigne à Ephèse, à Smyrne et à Pergame, à Thyatire,  
à Sardes et à Philadelphie et à Laodicée  
Et à Philadelphie nouvelle sur le Delaware dressée !

O Saint André pêcheur accompagné de cygnes  
J'ai plus de sept fois reconnu et honoré le signe  
Objet d'horreur et de prédilection  
Instrument de ta gloire et de ma dévotion  
Miroir de ma misère et de ta perfection,  
La croix fatale non plus en forme de Tau mystique  
La croix en forme d'X  
L'inconnue sur quoi fonder toute mathématique  
La clé de fer et la noire interrogation  
Signe absolu d'angoisse folle sur quoi l'on compte  
Pour échapper aux pires limbes de la pire des hontes  
Canon d'extase et schéma de génuflexion  
Rébus barbare et catholique  
Clé de la profonde musique  
Et grille du tombeau  
Inconnue pathétique  
Septuple étoile des sept flambeaux  
Rallumés dans la guerre et la paix et la joie ou la honte  
Parole d'honneur de l'illettré  
Croix fatale de Saint André.

On la peindra pour l'Ange d'Ephèse  
Agile comme Celui qui tient les sept étoiles dans sa main  
droite  
Ombre adroite



Traversant la fournaise  
Que cette ombre avive encore  
Marchant parmi les sept chandeliers d'or :

La danseuse qui fait la roue  
Brassant vos fièvres avec sa danse  
Parmi des coupes fines lourdes  
De feux doux autant que des lampes  
Les mains petites et blanches bien à plat sur la nappe  
Parmi des blancheurs renversées  
Croisant en X ses bras nus et ses jambes  
Révélées hors des voiles  
Luisantes de chair nue  
Et toute nudité s'offre à quelque supplice.

On la peindra pour l'Ange de Smyrne aussi  
Au nom de Celui qui est le Premier et le Dernier aussi  
Celui qui a été mort  
Et qui est vivant encore :

Elle est au casque de l'artilleur  
Les deux canons croisés encadrant la grenade  
Le blond artilleur de Metz  
Qui chante en vidant chopine  
Avant d'entrer en campagne  
Pour émouvoir et divertir  
Et qui fait frémir et qui fait danser  
Et qui fait rire celles qui le sauront pleurer.

On la peindra pour l'Ange de Pergame  
Gardien ferme à l'exemple de Celui qui porte l'épée à double  
lame  
Et bien effilée  
A la pointe étoilée :

La Croix de Saint André  
Armature rustique des chevaux de frise



Du front d'Artois où mes mains ont saigné  
Oh ! je vois à présent que c'était toi, caporal barbu  
Qui commandais : Repos  
Et remplissais les quarts  
D'une eau par miracle enfin pure  
Et trompais ma faiblesse  
Au Calvaire de Gomécourt,  
Toi dont le nom est virilité.

On la peindra pour l'Ange de Thyatire  
A qui le Fils prêta des yeux ardents  
Dans l'orgueil d'ordonner la force du martyre  
Et des pieds de bronze mouvant :

Elle est aux fers croisés  
De ces frères ennemis  
De ces deux amis souillés du mutuel outrage  
Qu'en leur délire ils osent  
Espérer laver dans le sang,  
Dans les fleurets sifflants  
Dans les sabres heurtés  
Ou dans ces deux épées aux coquilles chantantes  
Au cœur même de ces hommes qui haïssent d'amour  
Et qui chacun sont l'épée même  
Et aussi longtemps qu'ils dessinent ton signe  
— O Croix  
Qu'alors ce signe les paralyse ! —  
Aucun n'est en péril affreux d'être homicide.

On la peindra pour l'Ange de Sardes  
Qui regarde comme il sait que le Fils regarde  
Selon ces œuvres dignes rien que de nos remords  
Ces vivants qui sont morts :

Sur la nudité de glace de la plaine  
Sur l'aridité neigeuse de la plaine



Rayons entr'aperçus, soupçonnés et les plus éclatants  
Sur l'espace et le temps  
De l'étoile la plus lointaine.

Pour l'Ange de Philadelphie  
Qu'éblouit la clé de David  
Pour l'Ange de Laodicée  
Gardien du verbe, soldat du dit  
Du Témoin entre tant de témoins interdits,  
Ayant voulu servir la vérité, de l'avoir offensée  
-Et pour l'Ange nouveau de la Philadelphie américaine  
L'Ange de cinéma en belle robe aztèque  
Avec au poing un monde en forme de pastèque  
Et pour tous les vigilants de toutes les églises où confesser une  
foi humaine :

Cette clé de David  
Et la cithare  
Et le miroir et son reflet  
Et l'homme aux bras ouverts, aux genoux fléchissants  
Et les grands fronts réfléchissant  
Devant la grille du tombeau  
Et le grand ris de chasse au fort de la tempête  
Et pour s'interroger jusqu'au supplice même  
La déchirante horreur, la redoutable horreur, la bien-  
faisante horreur  
De cette forme même.

(Saint André)



## MAX JACOB

Né le 11 Juillet 1876.

On a pu classer Max Jacob parmi les fantaisistes pour l'éclatante pureté fantasque de ses poèmes et pour la fantasmagorie échevelée de ses danses. C'est se fier aux apparences : le jeu qu'il mène est autrement dangereux et profond, ses fresques saintes ou diaboliques sont rien moins que dessins d'ornementation.

Son vers très habile, presque suave de régularité ahurit par sa criante cacophonie, l'étonnante jonglerie des mots et des sons mais il s'en dégage une musique nouvelle, douce et limpide, qui n'emprunte à rien son éclat qu'à son adroite sinuosité. Cette large ampleur rappelle le vers de Baudelaire mais le son plein y entraîne des éléments hétéroclites, étranges et discordants qui élargissent le cycle monocorde des grandes douleurs.

Souvent l'assonance y joue un rôle prépondérant mais ses caprices, bien loin d'être de sottes plaisanteries mirlitonesques, sont ou bien d'imprévues habiletés parfaites par leur rondeur ou bien de feintes naïvetés incohérentes et gratuites, mais chantantes, qui imitent avec une aigre tendresse l'effort des âmes pour joindre les deux bouts, du serpent pour se mordre la queue, et dont la troublante conjonction laisse l'âme sur une impression inquiète, émue et inapaisée. Max Jacob excelle à fendre l'âme avec ces accents de fausset et soulignant les ronds de jambe de la muse.

De même sa pensée ne s'interdit aucun chemin. Dans des phrases et des situations hurlantes d'opposition et de violence exacerbées, de couleur ou de grâce, de contorsions ou d'humilité, elle se déroule magnifique ou repentante, pateline ou inquiète, grandiloquente ou mesurée, avec cette ardeur à se précipiter sur la corde raide et cet accent profond qui lui donne un aspect mi-figue mi-raisin et fait qu'on ne sait sur quel pied danser. De ces accents aigus et experts, de ces sentiments offerts et des mille mouvements divers que dessine cette âme souple, il résulte une impression tendre et magnifique qui est la poésie.

Max Jacob a créé un genre : le poème en prose. En quelques phrases il construit un monde clos, un sentiment complet qui se déroule livré à lui-même. Rien ne lie les différents mouvements si ce n'est le ton profond qui



leur prête vie. Le spectateur enchanté assiste à ce dénouement « situé » au delà de lui. Cette vie brève et intense le transperce. Là, au contraire, Aloysius Bertrand n'avait réalisé que des gravures romantiques et Marcel Schwob, des contes ciselés.

Ce poète, qui ne s'est rien refusé des plus fantastiques visions aux plus fines discriminations, aux plus adroites plaisanteries de l'intelligence, se défiant de ses tours, a gardé une élégante discrétion dans l'usage qu'il en fit, c'est un des plus grands poètes de l'époque et des plus créateurs. Il est de ceux qui, par la fécondité multiple, la diversité et le fantasque des jeux et le charme qu'il a su tirer d'une musique toute nouvelle, ont la plus grande et la meilleure influence sur la poésie moderne.

Max Jacob naquit à Quimper et fit ses études secondaires au lycée de cette capitale de la Basse-Bretagne, avant d'entrer à l'Ecole Coloniale d'où il ne tarda pas à sortir pour faire de la peinture. Longtemps il gagna péniblement sa vie dans les métiers les plus divers, successivement clerc d'avoué, précepteur, secrétaire, employé de commerce, auteur de livres pour les enfants, critique d'art. Il demeurait sur la butte, rue Ravignan avec André Salmon, Guillaume Appolinaire, Picasso.

Il s'est converti au catholicisme et a été baptisé en 1915. Son sentiment chrétien plein de force et de fraîcheur soumit le trouble satanique et éclatant de son inspiration. Aujourd'hui Max Jacob vit la plus grande partie de l'année au célèbre monastère de Saint-Benoît-sur-Loire.

**BIBLIOGRAPHIE.** — *Les Œuvres mystiques et burlesques de frère Matorel mort au couvent de Barcelone*, (Galerie Simon, 1911). — *La Côte*, recueil de chants bretons, (chez l'auteur, 1913). — *Le Cornet à dés*, (chez l'auteur, 1917 et fragments chez Stock, 1922, puis complet chez Stock en 1923). — *Les Alliés sont en Arménie*, (Hors commerce, 1916). — *La défense de Tartuffe*, (Société Littéraire de France, 1919). — *Dos d'Arlequin*, (Simon Kra, 1919). — *Le Laboratoire Central*, (Au Sans Pareil, 1920). — *Visions infernales*, (Nouvelle Revue Française, 1924). — *Les Pénitents en maillot rose*, (à paraître chez Simon Kra).

**A Georges Auric.**

Il se peut qu'un rêve étrange  
 Vous ait occupée ce soir,  
 Vous avez cru voir un ange  
 Et c'était votre miroir.



Dans sa fuite Eléonore  
A défait ses longs cheveux  
Pour dérober à l'aurore  
Le doux objet de mes vœux.

A quelque mari fidèle  
Il ne faudra plus penser.  
Je suis amant, j'ai des ailes  
Je vous apprends à voler.

Que la muse du mensonge  
Apporte au bout de vos doigts  
Ce dédain qui n'est qu'un songe  
Du berger plus fier qu'un roi.

*(Le Laboratoire Central)*

#### THÈME DE L'ILLUSION ET DE L'AMOUR

Les chiens d'un certain Actéon  
Ne dévoreront pas leur maître :  
Ils le feraient des vagabonds.

Existence paradoxale que le clair de lune fait naître,  
Sur les pelouses du château !  
Non ! ce ne sont pas des bijoux  
Sur les chiens et les paillassons  
Mais des gouttelettes du jet d'eau.

Le danseur : — un zeste de citron —  
Poursuit Diane au jeu de cache-cache  
Les fenêtres qu'on dépassa l'éclairaient en grêle malgache.



Ilote ! oh ! maigre lot ! les pompes du soleil !  
Pour donner aux oiseaux le signal de l'éveil  
Voici la lune ! sors donc en ouvrant ton ombrelle  
De ce muscat, raisin en clocher de chapelle.  
Le masque de Basile était un masque nègre  
Blanc, le côté d'amour ! l'autre côté vinaigre.

*(Le Laboratoire Central)*

### COMME UN BATEAU...

Comme un bateau le poète est âgé  
Ainsi qu'un dahlia, le poème étagé  
Dahlia ! Dahlia que Dalila lia.

### POÈME

Précipiter une aile à cette perle : un casque,  
Pour atteindre le feu du ciel à son déclin  
Et le serpent volait vers le Sud-Africain.  
Deux dragons se battaient pour la victoire de Max  
Au-dessus d'un couvent de moines turlupins.  
Vingt champignons du bois ressemblaient aux marquises  
Ayant ouvert leurs gros pieds blancs en pantalons  
Oui ! le ciel me connaît ! il faut qu'on se le dise !  
Mais il importe peu aux temps où nous vivons.  
J'ai, lycéen, tutoyé mes professeurs  
Ils m'apprenaient les dessins persans couleur bonbon  
J'en ai gardé comme on garde des violettes  
Quadrilles ! j'ai dansé avec l'enfant de ma sœur  
Déguisé sur mon épaule ou sur ma tête  
Chez ma tante on avait mon lit dans le salon  
Et je ne me levais qu'à midi au plus tard



Son fils lui reprochait le luxe de mes cigares  
Voici le précipice où mon arbre a grandi  
Il y a là un amphithéâtre de jeunes filles roses et blanches  
Je me suis couché au bord et j'ai lu des livres  
Mes jeunes pensées étaient en robe de dimanche  
Elles avaient des fleurs dans leurs cheveux lisses.  
Je suis les évadés de la prison de Nantes  
Un enfant reconnut notre tonsure au front  
Quand nous lui demandions la route de Clisson  
Les arbres, le soleil, le moulin, le torrent  
Quand les nonnes servantes  
Témoignaient devant Dieu pour leur déposition  
Étaient un escalier de mon couvent de Nantes  
Pour cacher l'infamie de ma vie de prison.

*(Le Laboratoire Central)*

### LE KAMICHI

L'échafaud, c'est la guillotine,  
On n'en veut plus, c'est pour les rois !  
L'humble auteur qui t'écrit ces lignes  
Veut pour le moins mourir en croix  
Je trempe mon roseau dans le sang de mon cœur :

Titre ou dommage ? animalcule  
Dieu vous trouvera ridicule !  
Allez donc vous faire pendre ailleurs !  
On vous accorde  
L'Asile de nuit et la corde.

La digitale étonne au bord des bois  
J'en veux avoir autour de mon tombeau.  
J'ai un extrait de cette plante et bois,  
Et tu seras guéri de tous tes maux.



Allons, découpez-moi un bon morceau de marbre  
Avec dessus mon nom en lettres d'or ;  
Vous planterez auprès tel ou tel arbre  
N'oubliez pas la date de ma mort.

Je n'ai jamais pu être militaire  
Etant moitié fil de fer et coton  
Mais je fus dévoué aux compagnons,  
Obstacle au bien que fait le monastère.

Ça sent la fraise ! Ça sent la mandarine !  
Juges-gardiens disent que le roi boit  
Moi, Bourtibourg, je dis qu'on m'assassine  
Juge, arrêtez ! Je veux mourir en croix !

Acte d'amour que je mets par écrit ;  
Chacun son lot ! si j'ai le Saint-Esprit  
Fors que mourir, je ne veux rien sur terre  
Mourir, encor vivant de Sa Lumière.

*(Le Laboratoire Central)*

### A LA CHAUDIÈRE !

Toi, marchande animée, défiante, très affable  
Ton voyage aux amygdales de l'enfer  
Pour des motifs dont plusieurs sont inavouables  
(Rappelle-toi l'artilleur du 24 juillet dernier).  
Mécanicien-tourneur entrée des modèles.  
Veuillez voir à la caisse mademoiselle Adèle  
L'idéal ris de veau pour lequel tu fautas  
Te condamne à la circoncision posthume par téléphone  
Chef ou cheffesse ! tes fesses bues par le nitre



Tu cours, oh ! ne cours plus après le ris de veau  
Ecorchement posthume du petit porc, Adèle !  
Veuillez voir à la caisse ; boîte de Mortadelle  
Pieds truffés ! brûlés vifs pendant l'Eternité  
Mis en tisane, en boîte, en persil, en séné.  
Là pas d'œil à monsieur le directeur de la Série  
Pas de promesse à l'entrepreneur de la Scierie  
Pas de frisure pour le second de la Maison  
Pas de protection du fils de la Maison.  
Effroyable opération de vertèbres lombaires  
On vous descendra dans les amygdales de l'Enfer.  
Quoi ! la plus belle, Adèle, à la Poubelle !  
Le sort des femmes n'est pas douteux.  
Ils ne sont pas bien frais vos œufs !  
Arrête ! il y a des arêtes à l'arrêt !  
Je suis une personne honnête  
Gare au fleuret pour qui me conterait fleurette  
C'est bien ! c'est bon ! allez ! madame Adam.  
Mais prenez garde à vos dentelles  
Le porte-monnaie de Satan  
Est en peau de lombes femelle.

*(Le Laboratoire Central)*

### SÉRÉNADE

J'ai le dos rond, barbe frisant les guêtres  
Point de fessier, voilà ton amoureux  
Ululant sous les virgiles résédas de tes fenêtres  
Demoiselle de l'entresol aux gants de filet bleu.  
Chez toi quand l'horloge sonne  
Il en sort un roi sur un rouet  
Il a cinq pointes à sa couronne  
C'est ton blason, j'en suis blasé



L'ombre du corail bleu ou la pâle améthyste  
Les cils d'une fougère  
Séparaient la vitre indécise  
De la lumière  
La fenêtre : un cigare au coin de l'univers.

Craque le silence où dort sa beauté  
Chandelle fidèle d'infidélité  
Certaine espérance m'y parle en secret  
Les gens de Pampelune  
Cherchent dans la lune  
Moi je mets un bécarre près de mon cœur  
C'est la ligne de flottaison  
De la mare et des étoiles  
A la maison  
Tes souliers t'auraient fait moins mal  
La porte intérieure du monde  
Est une obscénité  
Je suis comme un cheval qui tremble  
De la bride à la peau  
Parce que l'amazone porte un oursin.

(Le Laboratoire Central)

#### ÉTABLISSEMENT D'UNE COMMUNAUTÉ AU BRÉSIL

On fut reçu par la fougère et l'ananas  
L'antilope craintif sous l'ipécacuanha.  
Le moine enlumineur quitta son aquarelle  
Et le vaisseau n'avait pas replié son aile  
Que cent abris légers fleurissaient la forêt.  
Les nonnes labouraient. L'une d'elles pleurait  
Trouvant dans une lettre un sujet de chagrin.  
Un moine intempérant s'enivrait de raisin.  
Et l'on priait pour le pardon de ce péché  
On cueillait des poisons à la cime des branches



Et les moines vanniers tressaient des urnes blanches.  
Un forçat évadé qui vivait de la chasse  
Fut guéri de ses plaies et touché de la grâce :  
Devenu saint, de tous les autres adoré,  
Il obligeait les fauves à leur lécher les pieds.  
Et les oiseaux du ciel, les bêtes de la terre  
Leur apportaient à tous les objets nécessaires.  
Un jour on eut un orgue au creux de murs crépis  
Des troupes de moutons qui mordaient les épis  
Un moine est bourrelier, l'autre est distillateur  
Le dimanche après vêpre on herborise en chœur.

Saluez le manguier et bénissez la mangue  
La flûte du crapaud vous parle dans sa langue  
Les autels sont parés de fleurs vraiment étranges  
Leurs parfums attireraient le sourire des anges,  
Des sylphes, des esprits blottis dans la forêt  
Autour des murs carrés de la communauté.  
Or voici qu'un matin quand l'Aurore saignante  
Fit la nuée plus pure et plus fraîche la plante  
La forêt où la vigne au cèdre s'unissait,  
Parut avoir la teigne. Un nègre paraissait  
Puis deux, puis cent, puis mille et l'herbe en était teinte  
Et le Saint qui pouvait dompter les animaux  
Ne put rien sur ces gens qui furent ses bourreaux.  
La tête du couvent roula dans l'herbe verte  
Et des moines détruits la place fut déserte  
Sans que rien dans l'azur ne frémit de la mort.

C'est ainsi que vêtu d'innocence et d'amour  
J'avais en traçant mon travail chaque jour  
Priant Dieu et croyant à la beauté des choses  
Mais le rire cruel, les soucis qu'on m'impose  
L'argent et l'opinion, la bêtise d'autrui  
On fait de moi le dur bourgeois qui signe ici.

(Le Laboratoire central)



## MOÏSE ENFANT

Moïse enfant, dans cette poivrière,  
— C'est une tour avec toit de donjon —  
Pensait à Dieu et faisait sa prière,  
Ne sachant pas gouverner dans les joncs.  
L'enfant Jésus, la paille est son nuage ;  
C'est bien plus chaud et c'est bien plus joli :  
Il a la paille et n'a pas de logis.  
Moïse enfant, éducation des mages,  
Maille à partir avecque la magie,  
L'autre petit, quand sa maison voyage,  
A pour maison le ciel de l'Italie.  
Hussards hongrois, sous vos noirs pardessus,  
Qui trombonez dans ma courbe gondole,  
Trombonez tous à la gloire de Jésus !  
Que vos plumets lui soient une auréole.

*(La Défense de Tartufe)*

## JARDIN MYSTÉRIEUX

Coquilles d'ailes ! feuilles mortes  
entr'ouvrez-vous, lèvres d'insectes roux,  
ce n'était pas des feuilles au pas de la porte,  
c'est des insectes couleur d'acajou  
parleront-ils ? s'élèveront-ils de la terre  
et sur des briques vont-ils monter ?  
Il a plu ! il a plu autour du presbytère,  
J'attends ! j'entends les pas des cavaliers.

J'attends ! j'entends croasser les grenouilles,  
J'attends ! J'entends le sifflet des crapauds  
on a rampé sous les larges feuilles des citrouilles.  
J'attends ! J'entends tomber des gouttes d'eau.



Le palmier nain défend avec ses lances  
au jour trop clair d'approcher deux poiriers.  
Qui donc a ri dans le soir qui s'offense.  
On a chanté. Ce doit être les menuisiers.  
O vie ! ô mort ! ô mystérieuse terre  
Que caches-tu que révèlent les soirs.  
De quel trésor es-tu la trésorière !  
O vie ! ô mort ! où sont tes réservoirs !  
On a chanté autour du petit orgue,  
des filles chantres du chant grégorien  
qui tous les soirs au milieu du pré d'orge  
mêlent leur âme au poème chrétien.  
L'une a le livre et l'autre la pédale.  
J'attends ! J'entends que la plante me parle.  
J'attends un regard des fleurs qui vont mourir.  
Pétale ! j'attends un œil sur votre perle.  
Que l'ombre ne peut assombrir.

*(Les Pénitents en maillot rose)*

### EXHORTATION

Le Breton — c'est moi ! — il est assis au milieu des drapeaux  
du monde. La lune porte une étoile dans son creux. Le Breton  
étudie au milieu des drapeaux du monde et un ange est des-  
cendu vers lui. « Arrêtez votre lecture si Dieu veut encore vous  
visiter .» Oh Dieu ! vous savez mes souffrances ! Qu'avez-vous  
écrit près de votre bras, ange au bras de femme ? trois lettres  
hébraïques que je ne sais pas lire. Quand j'aurai le Saint-  
Esprit, me donnera-t-il le don des langues ?

L'ange est furieux de me voir si bête.

*(La Défense de Tartufe)*



## ISSUE

La jeune fille — c'est mon âme — a été introduite par les quatre démons ailés, dans ma chambre, les bras liés. On va lui scier les poignets ! Elle s'évanouit. Mais Notre-Seigneur dit : « Venez par ici car il y a parmi les Saints beaucoup d'enfants qui vous ressemblent . » Par ici, c'est la neige ! la neige ! la neige, car le Paradis, c'est la neige.

*(La Défense de Tartufe)*

## VISITATION

Ma chambre est au fond d'une cour et derrière des boutiques, le n° 7 de la rue Ravignan ! Tu resteras la chapelle de mon souvenir éternel. J'ai pensé, étendu sur le sommier que quatre briques supportent ; et le propriétaire a percé le toit de zinc pour augmenter la lumière. Qui frappe si matin ? — Ouvrez ! ouvrez la porte ! Ne vous habillez pas ! — Seigneur ! — La croix est lourde : je veux la déposer. — Comment entrera-t-elle ? La porte est bien étroite. — Elle entrera par la fenêtre. — Mon Seigneur ! chauffez-vous ! Il fait si froid. — Regarde la croix ! — Oh ! Seigneur ! toute ma vie.

*(La Défense de Tartufe)*

## ENCORE FANTOMAS

Ils étaient aussi gourmets que gourmés, le monsieur et la dame. La première fois que le chef des cuisines vint, un bonnet à la main, leur dire : « Excusez-moi, est-ce que Monsieur et Madame sont contents ? » on lui répondit : « Nous vous le ferons savoir par le maître d'hôtel ! » La seconde fois ! ils ne



répondirent pas. La troisième fois, ils songèrent à le mettre dehors, mais ils ne purent s'y résoudre car c'était un chef unique. La quatrième fois (mon Dieu, ils habitaient aux portes de Paris, ils étaient seuls toujours, ils s'ennuyaient tant !), la quatrième fois ils commencèrent : « La sauce aux câpres est épatante, mais le canapé de la perdrix est un peu dur. » On en arriva à parler sport, politique, religion. C'est ce que voulait le chef des cuisines, qui n'était autre que Fantomas.

*(Cornet à dés)*

### MÉLI-MÉLO 1913

Le général japonais passe une revue des armées d'Europe. Son pantalon est si long qu'il fait le tirebouchon vers les souliers. Au centre des armées est un évêque en surplis de dentelles devant une table de cuisine. L'évêque est gras, il a quelques poils au menton et des yeux pleins d'eau. Le Japonais anathématiserait bien l'évêque, mais il s'aperçoit qu'il l'a rencontré dans le monde ; il le regarde, le salue et passe.

*(Cornet à dés)*

### UN PEU DE MODERNISME EN MANIÈRE DE CONCLUSION

Dans la nuit d'encre, la moitié de l'Exposition universelle de 1900 illuminée en diamants recule de la Seine et se renverse d'un seul bloc parce qu'une tête folle de poète au ciel de l'école mord une étoile en diamants.

*(Cornet à dés)*



## UN PEU DE THÉOSOPHIE IMPRÉVUE MAIS NON IMPRÉVISIBLE

Les fortifications sont plus blanches et plus lointaines. On ne distingue plus les portes. C'est l'heure de penser à mon enfant mort. Divorcé, remarié, je suis veuf et je médite. O visage exquis de ma première femme ! Elle était blonde, elle avait l'air candide des gens qui n'ont pas souffert.

O figure angélique de notre enfant : l'enfant mort ! J'ai revu bien des soirs l'enterrement de l'enfant : il y avait tous les vices derrière le corbillard : ceux qui touchent le ventre, ceux qui touchent le front, ceux qui touchent la cuisse, ceux qui touchent le pied. Il y avait aussi des manchots, des boiteux, des béquillards et des aveugles.

Pleurez vos femmes défuntes ! Pleurez votre bel enfant mort, vous les pleureriez avec moins de douleur si les cortèges n'avaient emmené au cimetière les gargouilles même de Notre-Dame.

*(Cornet à dés)*

## AU PAYS DES COLLINES

J'arrivai sur une colline couverte de prairies au sommet ; des arbres l'entouraient et on apercevait très près de soi d'autres collines. Je trouvai à l'hôtel mon père qui me dit : « Je t'ai fait venir ici pour te marier ! — Mais je n'ai pas mon habit noir ! — Ça ne fait rien ; tu te marieras, c'est l'essentiel ! » Je marchai vers l'église et je m'aperçus qu'on m'avait destiné une jeune dame pâle. L'après-midi, j'étais frappé du charme de la fête : la prairie était entourée de bancs ; des couples arrivaient, des nobles, quelques savants, des amis de collège dans des replis de terrains sous des arbres. Il me prit envie de dessiner. Mais ma femme ? Ah ! ce n'était qu'une plaisanterie.



n'est-ce pas ? On ne marie pas les gens sans habit noir, à l'anglaise. Le maire était un directeur d'école communale. Il fit un discours devant la prairie, dit qu'on s'était passé de moi pour me marier parce qu'on connaissait l'état des fortunes. Alors j'étouffai des sanglots d'humiliation et j'écrivis cette page-ci, mais avec beaucoup plus de littérature ridicule.

*(Cornet à dés)*

### DÉNOUEMENT

La fumée du bateau à vapeur obscurcissait tout le ciel et cachait le soleil.

Pareille à sainte Anne, une femme au pied de la cheminée se mourait dressée dans des étoffes de nonne blanches. La figure était comme du papier et toutes ses rides, celles de l'ironie et de la douleur. Oh ! Sainte Anne, essayez de sourire car voici votre fils : Monseigneur le duc d'Orléans. C'est lui-même, il a été repris par le pirate mexicain qui est là en grand costume de steppe.

Fumez ! Fumez ! bateau à vapeur ! obscurcissez la lumière du soleil.

Monseigneur le duc d'Orléans louche d'un œil, son œil blanc, il a un faux-col à la mode de 1885, une grande redingote et les cheveux en brosse. Monseigneur le duc d'Orléans tend à sainte Anne un papier couvert de lignes au crayon.

« Je reconnais pour mon fils, etc... », et le pirate est confondu le pirate à sequins autour d'un chapeau de théâtre.

*(Cornet à dés)*

### MA VIE

La ville à prendre est dans une chambre. Le butin de l'ennemi n'est pas lourd et l'ennemi ne l'emportera pas car il n'a pas besoin d'argent puisque c'est un conte et seulement un



conte. La ville a des remparts en bois peints : nous les découperons pour les coller sur notre livre. Il y a deux chapitres ou parties. Voici un roi rouge à couronne d'or qui monte sur une scie : c'est le chapitre II, quant au chapitre I., je ne m'en souviens plus.

*(Cornet à dés)*

### MYSTÈRE DU CIEL

En revenant du bal, je m'assis à la fenêtre et je contemplai le ciel : il me sembla que les nuages étaient d'immenses têtes de vieillards assis à une table et qu'on leur apportait un oiseau blanc paré de ses plumes. Un grand fleuve traversait le ciel. L'un des vieillards baissait les yeux vers moi, il allait me parler quand l'enchantement se dissipa, laissant les pures étoiles scintillantes.

*(Cornet à dés)*

### DANS LA FORÊT SILENCIEUSE

Dans la forêt silencieuse, la nuit n'est pas encore venue et l'orage de la tristesse n'a pas encore injurié les feuilles. Dans la forêt silencieuse d'où les Dryades ont fui les Dryades ne reviendront plus.

Dans la forêt silencieuse, le ruisseau n'a plus de vagues car le torrent coule presque sans eau et tourne.

Dans la forêt silencieuse, il y a un arbre noir comme le noir et derrière l'arbre il y a un arbuste qui a la forme d'une tête et qui est enflammé, et qui est enflammé des flammes du sang et de l'or.



Dans la forêt silencieuse où les Dryades ne reviendront plus, il y a trois chevaux noirs, ce sont les trois chevaux des rois mages et les rois mages ne sont plus sur leurs chevaux ni ailleurs et ces chevaux parlent comme des hommes.

*(Cornet à dés)*

### PETIT POÈME

Je me souviens de ma chambre d'enfant. La mousseline des rideaux sur la vitre était griffonnée de passementeries blanches, je m'efforçais d'y retrouver l'alphabet et quand je tenais les lettres, je les transformais en dessins que j'imaginai. H, un homme assis ; B, l'arche d'un pont sur un fleuve. Il y avait dans la chambre plusieurs coffres et des fleurs ouvertes sculptées légèrement sur le bois. Mais ce que je préférais, c'était deux boules de pilastres qu'on apercevait derrière les rideaux et que je considérais comme des têtes de pantins avec lesquels il était défendu de jouer.

*(Cornet à dés)*



## PIERRE MAC ORLAN

Né le 26 Février 1883.

Pierre Mac Orlan est né à Péronne et passa sa jeunesse au lycée d'Orléans. La poésie de Pierre Mac Orlan, bien loin de nous atteindre par la douceur de son renoncement, est pleinement poétique par son allure droite, sa masse pleine et son progrès : c'est la sûreté et la netteté de sa démarche qui l'emportent.

Le destin de Pierre Mac Orlan est étrange : humoriste, il promena d'abord son désir de compliquées et raisonnables satisfactions dans le plus facile fantasque des blagues. Comme elles étaient bonnes, on le voulut noyer sous leur poids. Mais il s'en dégageait, les ouvrait, y dessinait des fresques fantastiques en idées vraies, puis en chair véritable, faisant apparaître dans ces décors épouvantables et comiques, à mesure qu'il les précisait les idées sociales ou les sentiments charnels : la terreur sur les villes (*Le Rire Jaune*), l'avilissement des hommes (*La Bête Conquérante*), la chair rude et forte des boucaniers (*A bord de l'Etoile matutine*), le cœur fragile et sensible d'une amazone (*La Cavalière Elsa*), et enfin la *Vénus Internationale*, qui est une réplique en prose au poème dont nous reproduisons ici des fragments.

Dans l'*Inflation sentimentale*, Mac Orlan chante le trouble lourd et épars où se débat l'époque, ces relents de foule, la sueur des filles maquillées, les tramways aux aigrettes bleues ; il fait surgir d'une sensualité d'hôtel borgne, inavouée et latente, avec ses parfums professionnels et ses fièvres coutumières, une poésie nouvelle, qui montre son ventre, aux doigts métalliques de courtisane dactylo dans la journée, maîtresse d'un amour ouvré comme une horloge, un pont métallique, une dynamo, mais parfumé de mauvais désirs.

Car c'est une nouvelle figure du monde que Pierre Mac Orlan s'essaie à faire surgir, ce visage d'un monde industriel et amoureux, fruit des amours de l'ingénieur et de Léa.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'inflation Sentimentale*, dessins de Chas Laborde (La Renaissance du Livre, 1923). — *Simone de Montmartre*, (suivi de *l'Inflation sentimentale*), (N.R.F., 1924).

### L'INFLATION SENTIMENTALE

(Fragments)

Vers cette lanterne rouge et ce numéro indiscret,  
dans la nuit des bas quartiers où les garçons bouchers  
ègnent en dandys ; où les adolescents socialistes



parlent couramment d'un type « groggy »,  
dans un ring immonde, au milieu des suaves ordures,  
il faut bien, si notre destinée doit s'accomplir  
selon le rythme intelligent que nos livres lui imposent,  
que nous cherchions des lumières autres que celles du soleil  
et de la lune,  
des lumières nordiques pour appartement bien clos.  
Là, entre les filles d'un agréable commerce intellectuel  
à qui sait éviter les jeux de la luxure désespérée,  
nous irons fumer ce lourd tabac anglais  
qui met sur la langue le poids des sept péchés capitaux.  
Sur des coussins brodés par des mains d'anciennes fillettes,  
le pantalon relevé sur des chaussettes de soie,  
nous écouterons, avec un plaisir renouvelable, le banjo de  
passage  
et le violon son compère peupler la salle rouge  
d'une « maison » comme il n'en est pas :  
une maison de plaisir de pure imagination,  
celle que chacun de nous possède dans sa tête fragile  
et dont on verra bien, un jour, les résultats terrifiants.

. . . . .

Il existe, pour l'ameublement de ce bouic prétentieux,  
deux écoles dont les principes sont discutables.  
Les uns voudraient un confort social après sept heures,  
avec une rue centrale pour la circulation  
et pour permettre une prompte élimination  
de l'écroulement subit des clients de passage.  
On pourrait ainsi mourir comme dans son lit  
tout en goûtant l'amère saveur des chansons hawaïennes,  
avec le joli nom de Ninon clamé de porte en porte,  
dans le couloir tiède aux portes claquantes.  
D'autres, aimant les matelots pour leur seule présence,  
associent l'accordéon à leurs divertissements érotiques.  
Cet instrument se plaît à rendre service indifféremment



aux hommes de qualité exceptionnelle, aux pauvres également.  
Aux uns il apporte l'illusion d'être riches,  
aux autres celle d'avoir connu la misère.  
Il ne ment pas aux filles qui acceptent tout  
à la condition qu'il y ait assez de place pour danser.

. . . . .  
Il n'est pas adroit que ce soit la mère  
qui s'épanouisse en geignant dans les douleurs de l'enfantement.

Tant que les hommes ne souffriront pas pour naître,  
ils ne pourront connaître  
le prix exact de leur propre vie.  
Il en est ainsi de tous les héritages faciles  
le fils dissipe chez les filles les économies du petit marchand  
de confections.

Et l'homme qui ne souffre pas dans sa naissance  
hérite d'un bien dont il ne connaît pas le prix.  
Je voudrais voir le bébé, d'une esthétique douteuse,  
tordu dans les douleurs de sa mise au jour  
et qu'il garde le souvenir d'un supplice naturel  
qui ne peut être d'aucune utilité pour la mère,  
puisqu'elle a vécu.

Ainsi seraient évités les malentendus, toujours désagréables,  
où les peuples s'égorgent au rythme des noubas ;  
on jouirait de la vie  
comme de l'argent amassé sou par sou ;  
on deviendrait avare de sa propre existence  
et la richesse d'un peuple serait le bas de laine national  
où l'on garderait notre existence avec soin.

#### Le Palais de Justice

Regardons, en suivant la Seine  
et ses ponts déjà célébrés,  
les fillettes des vingt quartiers



qui s'en vont deux fois la semaine,  
 un renard fauve autour du cou,  
 avec la morgue du hibou,  
 oiseau rebelle à l'allégresse,  
 chez les médecins du Palais  
 où la *Main de gloire* est au frais  
 chercher franchise pour leurs fesses.

### Cimetière Saint-Vincent

Comme un bonbon frais dans la bouche  
 d'un soldat blessé en juillet  
 et le repos de qui se couche  
 ayant pour un soir son lit fait,  
 le charnier Saint-Vincent s'impose  
 aux amateurs de ce quartier  
 mais pour ceux-ci et leurs péchés  
 l'avenir n'est pas peint en rose  
 et je les crois bien guerdonnés.

. . . . .

Ainsi c'est pour la gloire des filles cérébrales :  
 celles de Berlin W,  
 celles de la Cinquième avenue,  
 celles qui, à peine nubiles, fréquentent Hyde-Park  
 pour des spasmes à cran d'arrêt ;  
 ainsi c'est pour la gloire des femmes de Paris  
 dont l'éducation paraissait si raisonnable  
 mais que la machine à écrire finalement pervertit  
 c'est pour la reine des abeilles sur l'Europe régna  
 qu'un soir de printemps, au bord de la route de Béthune,  
 sous un ciel noir de Parpaillots fanatiques,  
 quand les obus se répandaient comme des cruches de feu,  
 que nous avancions, ô Agrippa d'Aubigné ! fantômes parmi  
 les morts



à la conquête d'un vieil arbre tragique  
figurant un gibet avec une âme d'enfant.  
Les morts déculottés dans l'eau des fossés de la route  
craignaient les mains des fossoyeurs de l'Epoque Élisabeth.  
La nature sans femme gardait sa dignité.  
Une fille, une seule fille égarée, morte dans cette bagarre  
et la route de Béthune n'était plus qu'une foire saccagée.

. . . . .  
Salut, Vénus inquiète accroupie sur l'Europe.  
Fille nue, semblable à la Tour Eiffel.  
Juive à la fois slave et saxonne,  
belle comme un enfant comestible  
avec ta santé moderne de machine neuve  
O Vénus ! et tes sœurs faites en série  
par les nouvelles usines littéraires de l'Europe !  
Nous vous saluons en connaisseurs, filles d'acier  
Et nous vous recommandons notre délicatesse  
O Vénus Pandemos !  
Inspiratrices provisoires de l'année 1922.

(*L'Inflation sentimentale*)



## PIERRE REVERDY

Né le 13 Septembre 1889.

Les poètes d'aujourd'hui admirent Reverdy, comme ceux d'il y a trente ans admiraient Mallarmé, pour l'exemple et le hautain désintéressement de sa vie vouée à la seule poésie et pour sa poésie dépouillée de tous les oripeaux. Dans une lettre récente, MM. Soupault, Breton et Aragon déclaraient que Reverdy était « le plus grand poète actuellement vivant » et protestaient n'être à côté de lui « que des enfants ».

Reverdy professe que l'art ne doit pas être un parasite de la réalité et que « le poème doit être à lui-même sa propre fin ». Ses vers sont volontairement dépouillés. Jamais il ne note, ne saisit au vol. Ses images s'échelonnent et sont liées les unes aux autres. Cette liaison, ce courant font de chacun de ses poèmes un tout, un cercle. Le dernier vers ne conclut pas, mais achève et rejoint le titre. Aucune déchirure, aucun éclat ne trouble cette limpidité. La difficulté est d'éviter la monotonie. Avec une fatalité qui pèse comme une chaleur trop forte, les poèmes de Reverdy retrouvent toujours dans l'air, dans les masses, dans les arbres, dans le vent, dans le cœur, la tristesse. La tristesse y tourne avec le bruit des battements d'un cœur.

Le nom de Reverdy commence à être connu même du grand public.

Ce n'est d'ailleurs qu'en 1915 qu'il publia ses premiers poèmes. Voici comment il résume lui-même sa vie : « Né à Narbonne le 13 septembre 1889. Etudes au collège de cette ville. Mauvaises études, triste ville. Venu à Paris en 1910 pour « faire de la littérature », sachant à peine lire et point écrire. J'ai eu la chance de tomber dans le milieu le plus propice à mon développement intellectuel, parce que tous mes sentiments y étaient contrecarrés. J'ai été favorisé de la *vie dure* dans ses moindres détails. Ma peau s'est tannée, mon cœur s'est bronzé, toute mollesse est devenue fermeté. Les artistes que j'ai connus m'ont dégoûté de l'art — l'art que j'ai aimé m'a parfois consolé des artistes. Quand je suis venu à Paris, il m'était impossible de lire un poète. Il a fallu quinze ans et mon œuvre — qui n'a pas conquis ma tendresse — pour me faire aimer la poésie, pour m'en donner la clef. Il a fallu tout ce temps pour me faire comprendre quelque chose à la réalité. J'ai eu mon premier prix de français en 4<sup>e</sup> et le dernier en 1924 à 35 ans. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes en prose*, (Editions du Nord-Sud, 1915). — *La Lucarne ovale*, poèmes, (Editions du Nord-Sud, 1916). — *Quelques poèmes*, (Editions du Nord-Sud, 1916). — *Le Voleur de Talan*. Roman poétique, (Editions du Nord-Sud, 1917). — *Les ardoises du Toit* poèmes, (Editions du Nord-Sud, 1918). — *Les Jockeys Camouflés et Période Hors-*



*terle*, Contes (Editions du Nord-Sud, 1919). — *La Guiltare endormie*, Contes et poèmes, (Editions du Nord-Sud, 1919). — *Self-defence*, Critique esthétique, (Editions du Nord-Sud, 1919). — *Etoiles peintes*, poèmes en prose, illust. par André Derain (Editions du Sagittaire, 1921). — *Cœur de chêne*, poèmes, illust. par Manolo (Editions de la Galerie Simon, 1921). — *Cravates de chanvre*, poèmes, illust. par Pablo Picasso, (Editions du Nord-Sud, 1922). — *Les Epaves du Ciel*, recueil complet, (N.R.F., 1924).

## L'ESPRIT SORT

Que de livres ! Un temple dont les murs épais étaient bâtis en livres.

Et là, dedans où j'étais entré on ne saura comment, je ne sais par où, j'étouffais ; les plafonds étaient gris de poussière. Pas un bruit.

Et toutes ces idées si grandes ne bougent plus ; elles dorment ou sont mortes. Il fait dans ce triste palais si chaud, si sombre !

De mes ongles j'ai griffé la paroi et, morceau à morceau, j'ai fait un trou dans le mur de droite.

C'était une fenêtre et le soleil qui voulait m'aveugler n'a pas pu m'empêcher de regarder dehors.

C'était la rue mais le palais n'était plus là. Je connaissais déjà une autre poussière et d'autres murs qui bordaient le trottoir.

. . . . .

(Poèmes en prose)

## LE VOLEUR DE TALAN

Maintenant le Mage plus heureux s'élevait parce que la terre montait sous ses pieds

Derrière lui se dressait une croix et à travers la lumière on voyait son cœur nu ou le soleil qui restait pris dans sa poitrine

Comme si quelqu'un n'osait pas entrer ceux qui regardaient un moment se retournèrent



Le tourbillon qui devait emporter son âme s'avancait  
Vous n'avez pas entendu crier  
Une jambe remue  
Les plus avides pourraient se jeter par la fenêtre et  
venir se poser sans effort  
Le bruit qui vient d'en bas  
Les pas  
Une mesure  
Et le son de cloche qui dure  
L'air tourne autour d'une cheminée  
L'un vers l'autre  
Ils se rejoignirent  
Et puis plus tard on vit qu'ils étaient deux

\* \* \*

Le soir après le Mage prenait le train dans la gare déserte  
Très loin la porte d'un monastère s'ouvrait déjà  
Le monde ressusciterait peut-être  
Autour de la locomotive des colombes venaient mourir  
ensanglantées  
Toutes les larmes qu'on a versées  
D'autres se posaient légèrement sur la marquise puis s'éva-  
nouissaient  
Autour du quai la terre trembla un peu  
Le train partit  
Il se mit à pleuvoir doucement.

\* \* \*

Il marche le front penché les yeux baissés et les pieds nus  
Dans l'allée le vent tiède a fait chanter les feuilles qui se tordent  
pour s'envoler là-haut dans le soleil  
Lui s'enfonce dans l'ombre au bord du frais ruisseau qui coule  
entre les pierres



Les ronces du chemin ne retiennent pas sa ferveur  
 Mais au fond du jardin près du mur dégradé où il passe il sent  
 la limite du cloître et de la liberté et ses paupières se lèvent  
 Derrière c'est un autre ciel et une voix plus douce qui  
 monte  
 Un souvenir au lieu d'une prière

\* \* \*

Retour en grâce

Vers un plus petit port  
 Le ciel en devenant immobile avait grandi  
 La lune était descendue d'un cran pour mieux voir  
 Il pensait aux matelots qui chantent en partant pour l'autre  
 bout du monde

Et on reste là  
 Quand on sent le besoin d'avoir des ailes  
 Dans une petite maison perdue entre les arbres  
 la traversée s'achève

Il n'a jamais vécu  
 Les oiseaux du matin chantent  
 Il est 4 heures  
 Un vent plus frais se lève chargé de souvenirs  
 Quelque chose devait bientôt finir  
 Il était temps

. . . . .  
 Le voleur de Talan qui avait voulu vivre vient de mourir.

(Le voleur de Talan)

## LE REFLET DANS LA GLACE

### Fête Foraine

Le point de l'appareil montre le regard fixe  
 Le regard  
 Le hasard des mots



venant au bout des doigts du monstre  
Le retard du lever de la toile  
sous les lampes vides et presque mortes  
Dans le vent plein d'eau et de secrets

*Il vient des rues fermées du faubourg noir qui rampe  
Il vient des boulevards que traverse de loin un passant affardé  
Il sort du trou grillé où l'odeur de la ville s'engouffre tout le jour  
Il naît et meurt entre les mille murs  
Mais il monte aussi haut et aussi bien que l'air du large  
Plein de lampes*

*de suie*

*et de brouillard*

Dans ce ciel des lueurs s'agglomèrent en boules  
Aux quatre coins  
Sur ces rampes filent des paquets de foule qui hurlent contre  
les toiles raides  
et claquent des dents  
Car tout se passe aux plus rudes températures  
A toutes les hauteurs  
Comme si les rougeurs des langues et des lèvres remplaçaient  
le mercure  
Pourtant les joues sont en feu sous la pluie tamisée mêlée  
d'éclairs  
Personne ne se lasse que cette exposition représente pendant  
des kilomètres  
des visions répétées de parades foraines  
Même certaines de ces innombrables têtes se laissent aller  
par moments et s'endorment  
Ce qui peut alors laisser croire  
Que le tableau s'est animé  
Les lutteurs semblent avoir une peau réelle qui se gonfle  
On voit frissonner les cordes et les nerfs  
les voix des portes  
La lumière tremble



Et le bruit meurt

Tout recommence

Enfin c'est cette vie qui en réalité n'existe pas  
Ce qui avance ce sont ces têtes innombrables  
Ce qui bouge ce sont ces épaules qui plient sous le brouillard  
Et ce qui brille ce sont les yeux vivants des spectateurs  
Le reste est aussi mort que les grandes façades

Aussi muet que l'angle du trottoir  
Il y a derrière un appareil qui fixe le regard  
Une machine à part qui fait tourner la terre

Un mouvement de vague  
aussi faux que le rouge du fard  
le sang contre la joue  
la main autour du marbre

Et la nuit trop épaisse qui écrase la tour  
Là-dedans personne ne verra ce qui se passe

Ni ce qu'il y a  
Le froid efface toutes ces lignes mortes  
Et l'intérêt qui ne tient pas  
les âmes peintes  
les cartons de travers  
les rires à côté du cœur

l'or

l'écume

le vêtement déteint

A tous les bruits de cuivre  
le carré des fenêtres  
la lumière du jour

Et tous ces amateurs qui se préparent  
ces rôles distribués à leur bonheur

Rien ne se joue

Rien ne résiste

Au passage violent des cris qui se meurtrissent  
et retombent en paroles précises  
sur le front creusé des promeneurs  
Et alors le repos est plus glacé que ces champs vides



Les marbres du palais  
sont au niveau des flaques  
Et la femme toujours tragique  
au bord de l'eau  
Au bord de la nuit qui se ferme  
Contre le mur désert  
où l'ombre est attachée  
Tout ferait peur au milieu de ce monde  
dans le monde  
où la musique a un autre air  
les pas comptés un autre nombre  
Et la glace un autre reflet

*(Cœur de Chêne)*

### FAUSSE PORTE OU PORTRAIT

Dans la place qui reste là  
Entre quatre lignes  
Un carré où le blanc se joue  
La main qui soutenait ta joue  
Lune  
Une figure qui s'allume  
Le profil d'un autre  
Mais tes yeux  
Je suis la lampe qui me guide  
Un doigt sur la paupière humide  
Au milieu  
Les larmes roulent dans cet espace  
Entre quatre lignes  
Une glace

*(Les Epaves du Ciel)*



# BLANC ET NOIR

Comment vivre ailleurs que près de ce grand  
arbre blanc de cette lampe

Le vieillard a jeté une à une ses dents d'ivoire  
A quoi bon continuer à mordre ces enfants qui ne  
meurent jamais

Le vieillard

Les dents

Cependant ce n'était pas le même rêve

et quand il s'est imaginé qu'il était aussi grand  
que Dieu lui-même il a changé sa religion et quitté  
sa vieille chambre noire

Puis il acheta de nouvelles cravates et  
une armoire

Mais maintenant sa tête aussi blanche que l'arbre  
n'est plus en effet qu'une misérable petite boule  
au bas des marches

De loin la boule remue

Il y a un chien à côté et dans sa forme

De loin quand il remue on ne sait plus si c'est la  
boule

*(Les Epaves du Ciel)*

# LE MÊME NUMÉRO

Les yeux à peine ouverts

La main sur l'autre rive

Le ciel

Et tout ce qui arrive

La porte s'inclinait

Une tête dépasse

Dans le cadre



Et par les volets  
On peut regarder à travers  
Le soleil prend toute la place  
Mais les arbres sont toujours verts  
    Une heure tombe  
    Il fait plus chaud  
Et les maisons sont plus petites  
Ceux qui passaient allaient moins vite  
Et regardaient toujours en haut  
    La lampe à présent nous éclaire  
En regardant plus loin  
Et nous pouvions voir la lumière  
    Qui venait  
Nous étions contents  
    Le soir  
Devant l'autre demeure où quelqu'un nous attend.

*(Les Epaves du Ciel)*

### TARD DANS LA NUIT...

La couleur que décompose la nuit  
La table où ils se sont assis  
Le verre en cheminée  
    La lampe est un cœur qui se vide  
C'est une autre année  
    Une nouvelle ride  
Y aviez-vous déjà pensé  
    La fenêtre déverse un carré bleu  
La porte est plus intime  
    Une séparation  
    Le remords et le crime  
Adieu je tombe  
Dans l'angle doux des bras qui me reçoivent



Du coin de l'œil je vois tous ceux qui boivent

Je n'ose pas bouger

Ils sont assis

La table est ronde

Et ma mémoire aussi

Je me souviens de tout le monde

Même de ceux qui sont partis

*(Les Epaves du Ciel)*

### MÉMOIRE D'HOMME

De ses épaules larges, contre l'ombre qui danse sur le mur, il tient la place où les autres têtes passeraient. L'instrument est une guitare dont les notes ne vont pas assez haut. Personne n'entend rien, pourtant ses doigts pincant les cordes ; il joue et ses pieds battent sans cesse la mesure. Un œil fermé, l'autre perdu derrière le rideau plissé, quand l'air s'étale et que la foule danse, tout le monde danse, tout le monde crie et enfin deux bras blancs sortis des fumées de sa pipe lui entourent le cou. Dans le fond les danseurs arrêtés regardent le tapis.

*(Les Epaves du Ciel)*



## BLAISE CENDRARS

Né en 1887.

La poésie de Cendrars est construite. On s'étonne de voir ce qualificatif, appliqué à un écrivain qui dans ses vers n'emploie pas les mètres réguliers et qui fait fi de la prosodie si rudimentaire soit-elle. Mais il reste que le poème de Cendrars est construit et, ce qui surtout importe, c'est que ses matériaux sont bien à lui.

Cendrars est un poète brut, en ce sens que ce qu'il fit ne lui a pas été dicté par ses maîtres. Il est le premier dans son art. On pourrait dire : c'est un précurseur, si les imitations que trop de jeunes gens font de sa manière n'étaient assez généralement malheureuses. La poésie de Cendrars se suffit d'elle-même, elle est sa propre nourriture. Elle n'emploie pas une sentimentalité pleurarde, ni même distraite, les mètres harmonieux, ni les vains artifices du beau langage. Non, Cendrars est sec comme un coup de trique, de poing, de frein. Son poème, on l'a dit plus tôt, n'accepte aucune discipline, d'aucune sorte. Son style est direct. Le seul artifice de style (qui n'en est pas un chez lui, mais plutôt une nécessité dictée par son tempérament) est le raccourci qu'il emploie constamment, mais avec une maîtrise rare et sans cet air recherché et puéril qu'on voit chez beaucoup d'autres. Sa langue, quand il le faut, devient vulgaire. Sa phrase est heurtée comme l'allure d'un rapide. Les mots s'entrechoquent les uns aux autres. C'est là un de ses charmes, avec l'allure souple, dégagée, rapide et précise qui est sa caractéristique.

Cendrars a beaucoup voyagé : il a vu les deux Amériques, la Russie, l'Italie etc. Il a fait la guerre. Sa vie est une aventure, un poème. C'est ce qui, comme le fait remarquer M. Jean Cocteau dans le « Secret professionnel » empêche sa poésie d'être exotique. En effet, il n'emploie pas la citation et (quelquefois la description) des pays étrangers comme un excitant aussi factice qu'inutile. Il en parle bien plutôt parce qu'il y a été et que pour ainsi dire ces pays font partie de lui-même.

Sa sécheresse d'expression n'est pas sécheresse de cœur. Mais il ne se laisse pas faire et manie les sentiments, avec du reste un grand naturel, une indéniable sincérité. Mais il garde une allure active, évite la nonchalance.

Cendrars est un poète instinctif, subit, humain et indépendant.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Légende de Novgorode*, (Sozonow, Moscou, 1909). — *Séquences* (Editions des Hommes Nouveaux, 1912). — *Pâques*, (Editions des Hommes Nouveaux, 1912). — *La prose du Transsibérien*, (Editions des Hommes Nouveaux, 1913). — *Profond aujourd'hui*, (La Belle Edition, 1917). — *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles*, (La Sirène, 1918). — *19 Poèmes élastiques*, (Au Sans Pareil, 1919). — *Du Monde entier*, (N. R. F., 1919). — *Kodak*, (Stock, 1924).



## AU CŒUR DU MONDE

(Fragment)

Ce ciel de Paris est plus pur qu'un ciel d'hiver lucide de froid.  
Jamais je ne vis de nuits plus sidérales et plus touffues que  
ce printemps

Où les arbres des boulevards sont comme les ombres du ciel,  
Fronaisons dans les rivières mêlées aux oreilles d'éléphant,  
Feuilles de platanes, lourds marronniers.

Un nénuphar sur la Seine, c'est la lune au fil de l'eau.  
La Voie Lactée dans le ciel se pâme sur Paris et l'étreint  
Folle et nue et renversée, sa bouche suce Notre-Dame.  
La Grande Ourse et la Petite Ourse grognent autour de  
Saint-Merry.

Ma main coupée brille au ciel dans la constellation d'Orion.

Dans cette lumière froide et crue, tremblotante, plus qu'irréelle  
Paris est comme l'image refroidie d'une plante  
Qui réapparaît dans sa cendre. Triste simulacre,  
Tirées au cordeau et sans âge, les maisons et les rues ne sont  
Que pierre et fer en tas dans un désert invraisemblable.  
Babylone et la Thébaidé ne sont pas plus mortes, cette nuit,  
que la ville morte de Paris  
Bleue et verte, encre et goudron, ses arêtes blanchies aux  
étoiles.

Pas un bruit. Pas un passant. C'est le lourd silence de guerre.  
Mon œil va des pissotières à l'œil violet des réverbères.  
C'est le seul espace éclairé où traîner mon inquiétude.

C'est ainsi que tous les soirs je traverse tout Paris à pied  
Des Batignolles au Quartier Latin comme je traverserais les  
Andes



Sous les feux de nouvelles étoiles, plus grandes et plus consternantes.

La Croix du Sud plus prodigieuse à chaque pas que l'on fait  
vers elle émergeant de l'ancien monde  
Sur son nouveau continent.

Je suis l'homme qui n'a plus de passé. — Seul mon moignon  
me fait mal, —

J'ai loué une chambre d'hôtel pour être bien seul avec moi-même.

J'ai un panier d'osier tout neuf qui s'emplit de mes manuscrits.  
Je n'ai ni livres ni tableaux, aucun bibelot esthétique.

Un journal traîne sur ma table.

Je travaille dans une chambre nue, derrière une glace dépolie,  
Pieds nus sur du carrelage rouge, et jouant avec des ballons  
et une petite trompette d'enfant ;

Je travaille à la FIN DU MONDE.

(Inédit)

### HOTEL NOTRE-DAME

Je suis revenu au Quartier  
Comme au temps de ma jeunesse  
Je crois que c'est peine perdue  
Car rien en moi ne revit plus  
De mes rêves de désespoirs  
De ce que j'ai fait à dix-huit ans

On démolit des pâtés de maisons  
On a changé le nom des rues  
Saint Séverin est mis à nu  
La place Maubert est plus grande  
Et la rue Saint-Jacques s'élargit  
Je trouve cela beaucoup plus beau



Neuf et plus antique à la fois  
C'est ainsi que m'étant fait sauter  
La barbe et les cheveux tout court  
Je porte un visage d'aujourd'hui  
Et le crâne de mon grand-père

C'est pourquoi je ne regrette rien  
Et j'appelle les démolisseurs  
Foutez mon enfance par terre  
Ma famille et mes habitudes  
Mettez une gare à la place  
Ou laissez un terrain vague  
Qui dégage mon origine

Je ne suis pas le fils de mon père  
Et je n'aime que mon bisaïeul  
Je me suis fait un nom nouveau  
Visible comme une affiche bleue  
Et rouge montée sur un échafaudage  
Derrière quoi on édifie  
Des nouveautés des lendemains  
Soudain les sirènes mugissent et je cours à ma fenêtre.  
Déjà le canon tonne du côté d'Aubervilliers.  
Le ciel s'étoile d'avions boches, d'obus, de croix, de fusées,  
De cris, de sifflets, de mélisme qui fusent et gémissent sous  
les ponts

La Seine est plus noire que gouffre avec les lourds chalands  
qui sont  
Longs comme les cercueils des grands rois mérovingiens  
Chamarrés d'étoiles qui se noient — au fond de l'eau — au  
fond de l'eau.  
Je souffle ma lampe derrière moi et j'allume un gros cigare.

Les gens qui se sauvent dans la rue, tonitruants, mal réveillés,  
Vont se réfugier dans les caves de la Préfectance qui sentent  
la poudre et le salpêtre.



L'auto violette du préfet croise l'auto rouge des pompiers,  
Féeriques et souples, fauves et câlines, tigresses comme des  
étoiles filantes.

Les sirènes miaulent et se taisent. Le chahut bat son plein.  
Là-haut. C'est fou.

Abois. Craquements et lourd silence. Puis chute aiguë et  
sourde véhémence des torpilles.

Dégringolade de millions de tonnes. Éclairs. Feu. Fumée.  
Flamme.

Accordéon des 75. Quintes. Cris. Chute. Stridences. Toux.  
Et tassement des effondrements.

Le ciel est tout mouvementé de clignements d'yeux imper-  
ceptibles

Prunelles, feux multicolores, que coupent, que divisent, que  
raniment les hélices mélodieuses.

Un projecteur éclaire soudain l'affiche du bébé Cadum  
Puis saute au ciel et y fait un trou laiteux comme un biberon.  
Je prends mon chapeau et descends à mon tour dans les rues  
noires.

Voici les vieilles maisons ventruës qui s'accotent comme des  
vieillards.

Les cheminées et les girouettes indiquent toutes le ciel du doigt  
Je remonte la rue Saint-Jacques, les épaules enfoncées dans  
mes poches.

Voici la Sorbonne et sa tour, l'église, le lycée Louis-le-Grand.  
Un peu plus haut je demande du feu à un boulanger au travail.  
J'allume un nouveau cigare et nous nous regardons en souriant.  
Il a un beau tatouage, un nom, une rose et un cœur poignardé.

Ce nom je le connais bien : c'est celui de ma mère.  
Je sors dans la rue en courant. Me voici devant la maison.  
Cœur poignardé — premier point de chute —  
Et plus beau que ton torse nu, beau boulanger —  
La maison où je suis né.

(Inédit)



## LES GRANDS FÉTICHES

Qui menaces-tu  
Toi qui t'en vas  
Poings sur les hanches  
A peine d'aplomb,  
Juste hors de grossir ?

\* \* \*

Nœud de bois  
Tête en forme de gland  
Dur et réfractaire  
Visage dépouillé  
Jeune dieu insexué et cyniquement hilare

\* \* \*

L'envie t'a rongé le menton  
La convoitise ta pipe  
Tu te dresses  
Ce qui te manque du visage  
Te rend géométrique  
Arborescent  
Adolescent

\* \* \*

Voici l'homme et la femme  
Egalement laids, également nus  
Lui moins gras qu'elle mais plus fort  
Les mains sur le ventre et la bouche en tire-lire



\* \* \*

Je suis laid  
Dans ma solitude à force de renifler l'odeur des filles  
Ma tête enfle et mon nez va bientôt tomber.

\* \* \*

J'ai voulu fuir les femmes du chef  
J'ai eu la tête fracassée par la pierre du soleil  
Dans le sable  
Il ne reste plus que ma bouche  
Ouvverte comme le vagin de ma mère  
Et qui crie

\* \* \*

Voici la femme que j'aime le plus  
Deux rides aiguës autour d'une bouche en entonnoir  
Un front bleu  
Du blanc sur les tempes  
Et le regard astiqué comme un cuivre.

(Inédit)

## CONTINENT NOIR

### Afrique

Strabon la jugeait si peu considérable  
Grigris d'un usage général  
C'est par les femmes que se compte la descendance mâle  
et que se fait tout le travail  
Un père un jour imagina de vendre son fils ; celui-ci  
le prévient en le vendant lui-même.  
Ce peuple est adonné au vol,  
Tout ce qui frappe ses yeux excite son avidité  
Ils saisissent tout avec le gros orteil et pliant les genoux  
enfouissent tout sous leur pagne



Ils étaient soumis à des chefs qui avaient l'autorité et qui  
comptaient parmi leurs droits celui d'avoir la première  
\* nuit des noces de toutes les vierges qui se mariaient  
Ils ne s'embarrassaient pas de celle des veuves,  
Ajoute le vieil auteur  
L'île merveilleuse de St-Borandion où le hasard a conduit  
quelques voyageurs  
On dit qu'elle paraît et disparaît de temps en temps.  
Les Forêts de Madère brûlent 7 ans.  
Mumbo-Jumbo idole des Madingos  
Côte-d'Or  
Le Gouverneur de Guina a une dispute avec les nègres.  
Manquant de boulets, il charge ses canons avec de l'or  
Toto Papo  
Ce n'est que l'intérêt qui leur fait souffrir l'étranger  
Le commerce des Européens sur cette côte et leur  
libertinage ont fait une nouvelle race d'hommes qui est  
peut-être la plus méchante de toutes  
Et ils sont de neuf espèces  
Le sacata, le griffe, le marabout, le mulâtre, le quarteron,  
le métis, le mamelone, le quarteronné, le sang-mêlé  
Heureuse la Bossum consacrée à l'idole domestique

(Inédit)

## FAR-WEST

### I

#### Cucumingo

L'hacienda de San-Bernardino

Elle est bâtie au centre d'une verdoyante vallée arrosée par  
une multitude de petits ruisseaux venus des montagnes  
circonvoisines

Les toits sont de tuiles rouges sous les ombrages des sycomores  
et des lauriers



\* \* \*

Les truites pullulent dans les ruisseaux  
 D'innombrables troupeaux paissent en liberté dans les grasses  
   prairies  
 Les vergers regorgent de fruits poires pommes raisin ananas  
   figues oranges  
 Et dans les potagers  
 Les légumes du vieux monde poussent à côté de ceux des con-  
   trées tropicales

\* \* \*

Le gibier abonde dans le canton  
 Le colin de Californie  
 Le lapin à queue de coton *cottontrail*  
 Le lièvre aux longues oreilles *jackass*  
 La caille la tourterelle la perdrix  
 Le canard et l'oie sauvages  
 L'antilope  
 Il est vrai qu'on y rencontre encore le chat sauvage et le serpent  
   à sonnette, *rattlesnake*  
 Mais il n'y a plus de puma aujourd'hui

## II

## Dorypha

Les jours de fête  
 Quand les indiens et les vaquéros s'enivrent de whisky et de  
   pulqué  
 Dorypha danse  
 Au son de la guitare mexicaine  
 Habanéras si entraînante  
 Qu'on vient de plusieurs lieues pour l'admirer



\* \* \*

Aucune femme ne sait aussi bien qu'elle  
Draper la mantille de soie  
Et parer sa chevelure blonde  
D'un ruban  
D'un peigne  
D'une fleur.

## III

## L'Oiseau Moqueur

La chaleur est accablante  
Balcon ombragé de jasmin de Virginie et de chèvrefeuille pour  
    pré  
Dans le grand silence de la campagne sommeillante  
On discerne  
Le glou-glou des petits torrents  
Le mugissement lointain des grands troupeaux de bœufs dans  
    les pâturages  
Le chant du rossignol  
Le sifflement cristallin des crapauds-géants  
Le hululement des rapaces nocturnes  
Et le cri de l'oiseau moqueur dans les cactus

## IV

## Ville Champignon

Vers la fin de l'année 1911 un groupe de financiers yankees  
décident la fondation d'une ville en plein far west au pied  
des Montagnes Rocheuses



**Un** mois ne s'est pas écoulé que la nouvelle cité encore sans aucune maison est déjà reliée par trois lignes au réseau ferré de l'Union

**Les** travailleurs accourent de toutes parts

**Dès** le deuxième mois trois églises sont édifiées et cinq théâtres en pleine exploitation

**Autour** d'une place où subsistent quelques beaux arbres, une forêt de poutres métalliques bruit nuit et jour de la cadence des marteaux

**Treuil**s

**Halètements** des machines

**Les** carcasses d'acier des maisons de trente étages commencent à s'aligner

**Des** parois de briques souvent de simples plaques d'aluminium bouchent les interstices de la charpente de fer

**On** coule en quelques heures des édifices entiers en béton armé selon le procédé Edison

**Par** une sorte de superstition on ne sait comment baptiser la ville et un concours est ouvert avec une tombola et des prix par le plus grand journal de la ville qui cherche également un nom.

## V

### Club

**La** rue bien qu'indiquée sur le plan officiel de la ville n'est encore constituée que par des clôtures de planches et des monceaux de gravats

**On** ne la franchit qu'en sautant au petit bonheur les flaques d'eau et les fondrières

**Au** bout du boulevard inachevé qu'éclairent de puissantes lampes à arc est le club des haricots Noirs qui est aussi une agence matrimoniale

**Coiffés** d'un feutre de cow-boy ou d'une casquette à oreillettes  
**Le** visage dur



Des hommes descendent de leur 60 chevaux qu'ils étrennent  
s'inscrivent consultent l'album de photographies  
Choisissent leur fiancée qui sur un câble s'embarquera à Cher-  
bourg sur le *Kaiser Wilhelm* et arrivera à toute vapeur  
Ce sont surtout des Allemandes  
Un lad vêtu de noir chaussé de molleton d'une correction gla-  
ciale ouvre la porte et toise le nouveau venu d'un air soup-  
çonneux  
Je bois un cocktail au whisky, puis un deuxième, puis un troi-  
sième.  
Puis un mint-julep un milk-mother, un prairy-oyster, un night-  
cape

## VI

## Squaw Wigwam

Quand on a franchi la porte vermoulue faite de planches arra-  
chées à des caisses d'emballage et à laquelle des morceaux  
de cuir servent de gonds  
On se trouve dans une salle basse  
Enfumée  
Odeur de poisson pourri  
Relents de graisse rance avec affectation

\*\*\*

Panoplies barbares  
Couronnes de plumes d'aigle colliers de dents de puma ou de  
griffes d'ours  
Arcs flèches tomahawks  
Mocassins  
Bracelets de graines et de verroteries  
On voit encore



Des couteaux à scalper une ou deux carabines d'ancien modèle  
un pistolet à pierre des bois d'élan et de renne et toute une  
collection de petits sacs brodés pour mettre le tabac  
Plus trois calumets très anciens formés d'une pierre tendre  
emmanchée d'un roseau

\* \* \*

Éternellement penchée sur le foyer  
La centenaire propriétaire de cet établissement se conserve  
comme un jambon et s'enfume et se couenne et se boucane  
comme sa pipe centenaire et le noir de sa bouche et le  
trou noir de son œil

## VII

### Ville de Frisco

C'est une antique carcasse dévorée par la rouille  
Vingt fois réparée, la machine ne donne pas plus de 7 à 8 nœuds  
à l'heure  
D'ailleurs, par économie, on ne brûle que des escarbilles et  
des déchets de charbon  
On hisse des voiles de fortune chaque fois que le vent est favo-  
rable  
Avec sa face écarlate ses sourcils touffus son nez bourgeon-  
nant master Hopkins est un véritable marin  
Des petits anneaux d'argent percent ses oreilles  
Ce navire est exclusivement chargé de cercueils de Chinois  
décédés en Amérique et qui ont désiré se faire enterrer  
dans la terre natale  
Caisses oblongues coloriées de rouge ou de bleu clair ou cou-  
vertes d'inscriptions dorées  
c'est là un genre de marchandise qu'il est interdit de trans-  
porter



## VIII

## Vancouver

Dix heures du soir viennent de sonner à peine distinctes dans  
l'épais brouillard qui ouate les docks et les navires du port  
Les quais sont déserts et la ville au sommeil  
On longe une côte basse et sablonneuse où souffle un vent gla-  
cial et où viennent déferler les longues lames du Pacifique  
Cette tache blafarde dans les ténèbres humides c'est la gare du  
Canadian du Grand Tronc  
Et ces halos bleuâtres dans le vent sont les paquebots en par-  
tance pour le Klondyque le Japon et les grandes Indes  
Il fait si noir que je puis à peine déchiffrer les inscriptions  
des rues où je cherche avec une lourde valise un hôtel bon  
marché

\* \* \*

Tout le monde est embarqué  
Les rameurs se courbent sur les avirons et la lourde embar-  
cation chargée jusqu'au bordage pousse entre les hautes  
vagues  
Un petit bossu corrige de temps en temps la direction d'un  
coup de barre  
Se guidant dans le brouillard sur les appels d'une sirène  
On se cogne contre la masse sombre du navire et par la hanche  
tribord grimpent des chiens samoyèdes  
Filasses dans le gris-blanc-jaune  
Comme si l'on chargeait du brouillard

(Kodak)



## PAUL MORAND

Né le 13 Mars 1888

Paul Morand est entré dans les lettres sur la pointe des pieds. Ses premiers liens furent deux livres de poèmes. Déjà on y trouve le nouvelliste et le poète des Stocks et des Nuits.

Dans des poèmes généralement courts comme des strophes aimables et lyriques, il use du vers inégalement brisé où quelquefois s'incorpore durement une phrase solide comme de la prose, dont la pensée s'amuse et où la souplesse cursive des images se repose.

Ses images, célèbres dans plusieurs parties du monde, sont inattendues, violentes par ce qu'elles rapprochent, douce par leur perfection et leur charme sûr et par la délicate façon dont il en éclaire son capricieux chemin.

Entre elles, sa phrase coule en souples lacets, découvrant de minces courbes amusées, jonglant avec ces expressions toutes faites détournées au moment de leur cours naturel pour la plus grande ferveur de la poésie.

Le cadre moderne tendre et accoutumé nous offre son luxe sobre et chaud aux lignes amples et simples, à la lumière blonde et glacée ou bien c'est l'éclatante sonorité des bourses de commerce où le monde passe de main en main. Les yeux de cette poésie sont habitués au soleil, aux bains tièdes, aux chairs élégantes. Sa sensualité très vive, très saine, qui a soif de la pleine chair, dessine de minces reliefs où elle s'invite discrètement en des allusions voilées et tentantes.

Son sourire amusé et qui n'appuie pas, relève plus d'un exquis plaisir que d'une ironie trop perfide, d'une trop habile discrétion.

Cette imagerie tendre et crue, jaillissant violemment et purement de toute cosse, de tout manteau, aux tendres replis, aux délicats et violents désirs ressemble aux gros fruits exotiques des gares : les lampes à arc. C'est la poésie de Paul Morand.

Paul Morand, qui a été attaché, puis secrétaire d'ambassade dans les principales villes de l'Europe, a dépeint la vie cosmopolite. *Tendres Stocks* et *Ouvert la Nuit* placèrent d'emblée leur auteur aux côtés de Giraudoux (auquel beaucoup doivent tant), parmi les prosateurs les plus voisins de la jeune poésie d'après-guerre. Paul Morand a d'ailleurs collaboré avec les dadaïstes à la revue *Littérature* ; mais il y a aussi en lui tout un côté traditionnel et en un sens classique qui permet à l'auteur de *Lewis et Irène* d'écrire tout aussi bien dans la *Revue Hebdomadaire*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Lampes à Arc*, (Au Sans Pareil, 1919). — *Feuilles de Température*, (Au Sans Pareil, 1920). — *Poèmes*, (*Lampes à Arc*, *Feuilles de Température* et de nouveaux poèmes), (Au Sans Pareil, 1924).



## MORT D'UN AUTRE JUIF

C'est parce que ce régiment de tueurs est strictement gouvernemental,  
c'est parce que ce peuple a peur de sa révolution  
comme de tout ce qui pourrait le rendre à lui-même, c'est-à-dire à son néant,  
c'est parce qu'il n' imagine pas d'autre bien-être  
que de se sentir tous blottis autour de l'Etat  
comme autour d'un poêle,  
c'est parce que les hommes sont heureux d'obéir  
et de n'avoir pas à être libres,  
qu'il y a du sang gelé  
sur le quai de l'Isaar,  
et qu'un cadavre de juif est là,  
mains liées derrière le dos,  
nu jusqu'à la ceinture.  
Très vert sur la neige,  
le front haut serré entre des cheveux de laine,  
il a repris une majesté orientale  
calme, comme de savoir que par sa mort  
ce qu'il sentait en lui d'immortel  
est assuré en effet de ne plus mourir.  
Ses joues portent l'empreinte de clous de souliers  
et sa bouche brisée  
pend, comme une boîte jadis pleine de cris ;  
cris d'une race éternellement rebelle  
suant tant qu'il faudra le sang noir des révoltes jamais taries  
sous le pressoir des lois chrétiennes ;  
communiquant, sous les fondations mêmes des Etats,  
entre continents, par de mystérieux égouts,  
(laissant les radios aux propagandes nationales et les câbles  
aux arbitrages de bourse),  
et lui, parmi les plus grands de cette race,  
sans autre patrie que son esprit,



heureux d'être pauvre et niant toute autre possession que  
celle des Textes,  
courtier d'idéal touchant à chaque révolte sa commission,  
sécrétant une pensée acide qui corrode les doctrines ariennes,  
inépuisablement généreux et fidèle à la vérité,  
sous le masque d'une éternelle trahison,  
mais singulièrement redoutable.  
C'est pourquoi le cadavre dépouillé de ses chaussures,  
gît, par ce matin de gel,  
au pied du Maximilianeum.

Les enfants ont mis sous ses ongles  
des aiguilles de gramophone.

*(Lampes à arc)*

#### ODE A MARCEL PROUST

Ombre  
née de la fumée de vos fumigations,  
le visage et la voix  
mangés  
par l'usage de la nuit,  
Céleste,  
avec sa rigueur, douce, me trempe dans le jus noir  
de votre chambre  
qui sent le bouchon tiède et la cheminée morte.

Derrière l'écran des cahiers,  
sous la lampe blonde et poisseuse comme une confiture,  
votre visage gît sur un traversin de craie.

Vous me tendez des mains gantées de filoselle :  
silencieusement votre barbe repousse  
au fond de vos joues

Je dis :

— Vous avez l'air d'aller fort bien.

Vous répondez :

— Cher ami, j'ai failli mourir trois fois dans la journée.



Vos fenêtres à tout jamais fermées  
vous refusent au boulevard Haussmann  
rempli à pleins bords,  
comme une auge brillante,  
du fracas de tôle des tramways.  
Peut-être n'avez-vous jamais vu le soleil ?  
Mais vous l'avez reconstitué, comme Lemoine, si véridique.  
que vos arbres fruitiers dans la nuit  
ont donné leurs fleurs.  
Votre nuit n'est pas notre nuit :  
C'est plein des lueurs blanches  
des catleyas et des robes d'Odette,  
cristaux des flûtes, des lustres  
et des jabots tuyautés du Général de Froberville.  
Votre voix, blanche aussi, trace une phrase si longue  
qu'on dirait qu'elle plie, alors que comme un malade  
sommeillant qui se plaint,  
vous dites : qu'on vous a fait un énorme chagrin.

Proust, à quels raouts allez-vous donc la nuit  
pour en revenir avec des yeux si las et si lucides ?  
Quelles frayeurs à nous interdites avez-vous connues  
pour en revenir si indulgent et si bon ?  
et sachant les travaux des âmes  
et ce qui se passe dans les maisons,  
et que l'amour fait si mal ?  
Etaient-ce de si terribles veilles que vous y laissâtes  
cette rose fraîcheur  
du portrait de Jacques-Emile Blanche ?  
et que vous voici, ce soir,  
pétri de la pâleur docile des cires  
mais heureux que l'on croie à votre agonie douce  
de dandy gris perle et noir ?

(Lampes à arc)



**BOULE-PANORAMA**

Alors l'on vit passer  
les marchands de la terre,  
les banquiers perceurs d'isthmes,  
les dégustateurs d'amers,  
les batteurs d'or,  
les voyageurs en explosifs,  
les éleveurs de tulipes électriques,  
les négociants en scapulaires,  
les fabricants d'yeux artificiels.  
Ils criaient : « Malheur !  
Tant de richesses ont été détruites  
en une seule heure. »

*APOCALYPSE*

Puis naquirent des planètes  
avec, pour rayons, des soies de porc,  
des astres en métal blanc  
semés d'une chapelure d'ozone,  
et d'autres  
dont la bouche était un timbre de caoutchouc ;  
tous  
rayèrent une nuit soumise au froid artificiel.

*DOMESTIQUE*

« Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre  
car le premier ciel et la première terre avaient  
disparu. »

**COURBES USUELLES**

J'ai trouvé derrière mes paupières  
des paysages sans soleil  
et de petites démences.



Gare de Kremlin-Bicêtre, nœud de rails,  
aiguillage des dièzes sur des cordes de cithare,  
fumées chroniques,  
décombres de voyages.  
Un malade riche, à tête d'asperge,  
traverse les boulevards sur son lit de mort.  
Pour faire suite,  
de paisibles lieux discrédités  
où l'on accède à la nage par une rue  
pleine de peaux de bananes et de gésiers gluants.  
Le bord d'un canal noir de poissons — chat,  
un tramway sans roues,  
des maisons en pierre tendre où enfonce l'ombre  
des passants,  
Errances en spirales dans des capitales inconnues,  
fatigue du déserteur dans la ville-frontière.  
On parle italien avec facilité.  
Des polisseurs sur métaux boivent des verres de  
mercure sur le zinc qui fond.  
Un chat dont le poil porte la trace de mes  
cinq doigts  
me reproche ce paysage métallique.  
Mais le matin, de toutes parts,  
investit cette léthargie ;  
la fenêtre se fixe dans le lit de cuivre.

*(Feuilles de Température)*

## BUSINESS

5.000 dollars  
à qui prouvera  
qu'on peut faire entendre un mot dans l'usine  
à l'heure où l'on forge les chaudières tubulaires.  
Les châssis s'envolent, suspendus ;  
le crâne éclate



sur les marteaux-pilons.

J'aime ça.

Je conduis ma journée à la vitesse du chemin de fer aérien,  
j'invite mes amis par le mégaphone,  
je déjeune debout,  
les cours de la Bourse se dévident sur le plancher ;  
le métropolitain me tremble dans les jambes.

J'aime ça.

Pendant ce temps,  
sur un noir divan,  
ma femme tend ses seins à une amie.

*(Feuilles de Température)*

### ÉCHANTILLON

J'ai des émeutes plein les doigts,  
des idées plein mon chapeau melon,  
des gémissements plein mon mouchoir.  
Les gens qui s'épanchent me gâtent le malheur.  
On chercherait en vain deux heures de fou rire  
dans la bibliothèque des Grands Écrivains.  
L'optimisme est une boisson hygiénique  
inventée par Emerson.  
Humide et méchant crocodile,  
J.-J. Rousseau souille l'eau d'Évian.  
Un couple fait l'acquisition  
d'un tube de pâte à reproduire  
mais rien ne calme son tourment.  
Sur les pavés  
où déjà s'établit une lune ovoïde,  
un ciel Magenta demeure décalqué parmi  
les tuyaux articulés et arbres en celluloïd.  
Pour moi, je poursuis  
mon petit bonhomme de chemin de croix.

*(Feuilles de Température)*



## SIGNAL D'ALARME

J'ai été plus loin que les villes,  
au delà de leurs cimetières,  
des gazomètres, obscurs cirques,  
des fortifications à gazon noir  
et de cette gangrène des zones réservées ;  
plus loin qu'où les Decauville coloniaux  
mènent,  
qui tissent eux-mêmes leur rail en avançant.  
J'ai gagné ma matérielle au poker sous les boggeys.  
J'avais une propriété de famille sur la route de Tours à  
Montbazou,  
je l'ai perdue sur une séquence incroyable  
dans l'Elektrischebahn de Fort-Ruprecht.  
A Tanger, j'eus une vieille locomotive de grande ceinture,  
tout en or.  
Le gouverneur du Tabor m'invita à dîner.  
Il aurait bien voulu faire taire son prisonnier  
qui était en cage  
dans un wagon-poste,  
au milieu du marché,  
et qui se plaignait d'être, la nuit, mis à mal par les sous-  
officiers.  
Un matin,  
à Van (Arménie), au fourgon,  
j'ai volé à un Russe sa pelisse en putois,  
et qui en profita, sinon ces petites tétines  
qui dataient du temps de l'occupation byzantine ?  
J'ai vu aussi un mécanicien bulgare  
ne vouloir quitter la gare  
que contre six douzaines de boîtes d'allumettes.  
(C'était bien avant le temps  
où le roi Ferdinand  
se cachait dans les W-C de l'Orient-Express



pour traverser la Serbie).

Les noirs cornets des gares terminus m'ont lancé, comme  
un dé, jusqu'ici ;

je n'ai eu tant pour cent sur les recettes

qu'à la Yunnan Car Co,

Mais cette ligne était maudite

par ce que l'ombre des trolleys passait sur les ancêtres  
et sur la queue des dragons.

Vapeurs !

A quoi bon donner sa peau

pour ne jamais être nommé sous-chef

dans une compagnie déficitaire ?

(Poèmes)

#### PARADISO-BELVEDERE

D'un coup de reins

la montagne avait rejeté

les villages et les lacs au fond de la vallée.

Mais l'hôtel restait accroché,

ne pouvant détacher ses fenêtres d'un tel panorama :

ses méthodes spéciales de désinfection, sa vérandah,

sa préparation aux examens, ses toits ignifuges,

ses danses hebdomadaires, ses prix modérés,

tout en faisant désirer le séjour.

C'est l'heure du moindre effort ;

les abeilles butinent le miel sur la table.

Un chanteur napolitain s'avance en sautillant

sur la corde d'argent de sa mandoline.

Sa voix

fait à la fois les premiers plans et les lointains.

Je dis :

— « C'est joli, joli. On voudrait mourir. »



— « Ce qui est joli, dit Fortunée, ce sont des jambes comme les miennes. »

Mais déjà la mort s'avanceit derrière nous,  
avec ses semelles en caoutchouc.

(*Poèmes*)



## FRANÇOIS MAURIAC

Né le 11 Octobre 1885

Né en 1885 dans le pays des pins résineux, des landes et des vignes où se passent tant de ses récits, François Mauriac débuta dans la vie littéraire en 1910. Un article de Maurice Barrès fit connaître aussitôt au grand public ses *Mains Jointes*, poème de l'adolescence séduite comme celle de Joas par les prestiges de la liturgie, témoignage des émotions d'une éducation pieuse. Ce livre avait paru aux éditions du *Temps Présent*, revue dirigée par Jean Lœw, qui devait mourir pendant l'expédition de Salonique, et à laquelle collaborait un groupe de jeunes écrivains de sensibilité à la fois catholique et très moderne. Depuis ce recueil et depuis *L'Adieu à l'Adolescence*, François Mauriac a publié dans diverses revues, plusieurs poèmes d'un timbre un peu différent. Tandis que la forme, plutôt verlainienne dans les premiers vers, se concentrait, les thèmes en devenaient plus complexes. Les deux inquiétudes y prennent une voix de la foi et de l'amour.

A droite et à gauche on a d'ailleurs reproché à ces poèmes, ainsi qu'aux romans de M. François Mauriac, d'approfondir trop lucidement, somme toute, l'éternel problème de la Chair et du Sang qui se pose dans toute son œuvre faisant à celle-ci un fond de sombre ardeur, de vertige, de péché, de remords, ou de victoire. Comme si l'on résolvait le problème en refusant de le regarder en face. Comme si la triste puissance de l'amour charnel n'était pas, scrupuleusement exprimée, plus morale que les fadeurs conventionnelles. Comme si un croyant était *ipso facto* libéré des sens. Comme si tout ordre n'était pas la « sublimation » de la « libido » inévitable.

M. François Mauriac est surtout un romancier. C'est à ses récits qu'il réserve son activité de création. Aussi n'écrit-il des vers que lorsque ceux-ci s'imposent à lui, commentaires stylisés, condensés, de la vie intérieure. C'est ce qui fait leur charme et leur plénitude.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Mains jointes*, (Editions du Temps Présent, 1909). — Nouvelle édition suivie d'une étude de M. Maurice Barrès, (1910). — *L'Adieu à l'adolescence*, (Stock, 1911).



## LES LIVRES

Voici l'« Imitation de Jésus-Christ », où gît  
Tout mon passé d'enfant mystique et raisonnable.  
Voici les vers du pauvre Verlaine assagi —  
Ces vers lourds des sanglots d'un amour ineffable.  
Pascal me va guider en la nuit de mon cœur  
Vers ces infinis de misère et de grandeur.

Et voici mon missel, dont j'ai lu chaque page  
Aux vêpres du Collège, en la lourde chaleur,  
Avec des noms d'enfants sur de vieilles images  
En ivoire, où l'on voit un calice et des fleurs.

On y lisait des approbations d'évêque  
Et les prières pour la pluie et le beau temps  
Aux vêpres du Collège où l'on s'endormait presque  
Dans les dimanches clairs et lourds d'anciens printemps.

Et voici l'Évangile, enfin — inépuisable  
Source où vient s'abreuver mon âme misérable,  
Où je vous vois rêvant aux margelles des puits  
Prêchant sur la montagne et calmant la tempête,  
Mon Seigneur et mon Dieu qui venez vers ma nuit  
Et qui m'ouvrez vos bras afin que je m'y jette !

*(Les Mains jointes)*

## TARTUFFE

Je rôde, orage lourd, autour de ta jeunesse.  
Mes désirs, dans ton ciel, font de brèves lueurs.  
La ruse de mes yeux d'être toujours ailleurs  
Ne leur dérobe pas la face qui les blesse.



La fuite des regards, l'étouffement des pas,  
Ce mensonge des yeux que nous enseigne l'âge,  
J'en commence d'avoir l'humiliant usage  
Et rôde autour des corps qui ne le savent pas.

(Inédit)

### ÉQUINOXE

Le printemps triste éteint la dernière flambée.  
Un souvenir saignant dans ma chair s'est rouvert.  
Que je retrouve en vous le repos de l'hiver  
Avec l'amère odeur des larmes dérobées,  
O nuit de mes deux mains contre le lit désert !

(Inédit)

### CYBÈLE POSSÉDÉE

Les feuillages figés rêvent d'humides vents.  
Je sens souffrir sous moi la terre où je me couche.  
Brûlante et confondue au souffle de ma bouche,  
La touffeur de l'argile est un souffle vivant.  
Sous un corps, la prairie entière vibre et crie  
Comme s'il imposait au monde sa douleur.  
Telle est l'après-midi, que les hommes ont peur  
Et dorment, dans l'odeur de pain des métairies.  
Un seul enfant tient l'univers entre ses bras ;  
Une seule cigale éclate, grince et bat  
Comme le cœur souffrant de Cybèle engourdie.

(Inédit)

### MARSYAS OU LA GRACE

Dans cette après-midi mortelle où le feu règne,  
Marsyas — ô doux corps qu'un Dieu jaloux torture —  
Je te confonds avec ce jeune pin qui saigne :



L'on sang a le parfum de sa résine pure.  
Un papillon de nuit s'englue à ta blessure.  
La lande, qu'aucune eau du ciel ne désaltère,  
Crie indéfiniment à toutes ses cigales,  
Et le soleil arrache à cette morne terre  
L'odeur de miel brûlé qu'ont les bruyères pâles.  
Mais ce qui te consume, ô jeune plante humaine,  
C'est l'amour de ton Dieu, plus cruel que sa haine.  
Il aime tant les corps qui souffrent, ce dur maître,  
Qu'à des baisers de feu, son choix se fait connaître.  
Il change l'eau en vin et la douleur en joie ;  
Le grain choisi bénit la meule qui le broie,  
Et Marsyas, chair baptisée en proie aux mouches,  
Sourit au ciel d'airain, avec sa blême bouche.

(Inédit)

#### DAVID

Je cours, je me crois libre ; — un vent de somnolence  
Remue en moi les branches lourdes du désir,  
Et ma main, se levant vers l'arbre de Science,  
A la forme du fruit qu'elle voudrait saisir.

Mais — grâce insidieuse, inhumain maléfice —  
Quelqu'un mourait pour moi qui ne le savais pas ;  
A l'instant de cueillir le fruit de mes délices,  
Quelque mort bien-aimé se couchait sous mes pas.

Providence implacable, en ruses si féconde,  
O vous, de mon désir adorable ennemi,  
Qui sûtes écarter d'un front déjà soumis  
Le joug silencieux et criminel du monde,

Dieu géant ! regardez, honteux, chétif et nu,  
Cet enfant qui vous brave, et sa fronde sans pierre,  
Et ses genoux blessés par de vieilles prières,  
Mon désir — ce David qui veut être vaincu.



## LE PARFUM DE TA ROBE...

Le parfum de ta robe attire les abeilles  
Plus que les fruits mangés que ta sandale broie.  
Accueillons cet élan de végétale joie,  
Ce silence de la campagne où Pan sommeille.

Rêve que désormais, immobile, sans âge,  
Les pieds enracinés et les mains étendues,  
Tu laisses s'agiter aux orageuses nues  
Une chevelure odorante de feuillage.

Les guêpes voleront sur toi sans que s'émeuve  
L'écorce de ta chair où la cigale chante  
Et ton sang éternel sera, comme les fleuves.  
La circulation de la terre vivante.

(Inédit)

## LUMIÈRE DU CORPS

Ton corps laiteux et roux, éclairé du dedans,  
Illumine la chambre étouffante.  
Notre amour a laissé l'odeur d'un grand tourment,  
Une orageuse odeur dans la chambre étouffante.

Cette lampe que tu poses sur le tapis,  
L'éclaire moins que tes jambes pures.  
Ah ! Tant qu'un Autre en moi me laisse du répit,  
Les paumes de mes mains suivront tes jambes pures.

Aimons-nous sourdement afin que nos étreintes  
N'attirent pas Celui qui les hait.  
De peur qu'il ne rallume en moi la lampe éteinte,  
Cachons notre folie à Celui qui la hait



Même si notre lampe est éteinte, l'Époux

Verra la mèche fumer encore.

La cendre couvrira ton corps laiteux et roux,

La cendre étouffera l'amour qui brûle encore

(Inédit)



## HENRY DE MONTHERLANT

Né le 21 Avril 1896.

Barrès ? Claudel ? Annunzio ? quels sont les promoteurs directs de cette orgueilleuse nature ? La méditation intérieure du premier, le lyrisme cosmique du second, le lyrisme sensuel du troisième, certes il les connaît ; mais c'est à leur limite qu'il cherche son objet : le corps humain avec sa beauté propre et ses innombrables possibilités.

Montherlant sera sans doute l'un de nos premiers poètes et peut-être l'un de nos plus puissants romanciers. Il voulut un jour aussi être philosophe et opposa le Tibre mâle à l'Oronte romantique. Comme il est catholique ouvertement, on s'étonna qu'il n'eût pas parlé du Jourdain. Mais son catholicisme a justement, et il le proclame dans ce début du *Paradis à l'ombre des épées*, l'originalité d'être très peu chrétien. Il a reçu une foi en héritage, il est trop poète pour ne point avoir le sens de la religion et même de la mystique ; toutefois l'esprit évangélique lui semble trop peu viril, il n'éprouve pas le besoin d'être « sauvé » et son humanisme donne à l'élément gréco-romain vraiment la plus grande part. Mais avec quelle éloquence il rappelle les exigences de l'« âme » aux fanatiques du foot-ball un peu enclins à les oublier.

Avant de chanter la gloire des jeux, Montherlant a dit la gloire du collège dans *la Relève du Matin* si poignante, puis il a montré dans *Le Songe* les adolescents quittant pour le front la classe et le stade, et ce fut l'un des plus beaux livres de guerre. Son style est nettement oratoire, mais dans le meilleur sens du mot ; sa phrase est longue et riche, pathétique, chargée de foudres, pressant et faisant éclater l'idée, moulant les formes belles du corps humain.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Onze devant la porte dorée ; Deuxième Olympique*, (Grasset, Collection des Cahiers Verts, 1924).

### A UN ASPIRANT TUÉ

(1918)

J'ai lavé ton front, tête vide,  
défait les cuirs sur tes reins étroits,  
défait le col sur ton sein avide.  
Pauvre corps, qu'a-t-on fait de toi !



Tu priais que passât ce calice ;  
Je tairai tes yeux tournoyants.  
Frère du choix plus fort que le sang,  
qu'avais-tu fait pour qu'on te punisse ?

Mais va, descends pas un cœur lourd.  
Avons-nous besoin de leur justice !  
Emporte au fond du noir séjour  
tes médailles protectrices.

Avec ses noms de régulatrices,  
descendra la guerre à son tour.  
Je reste pour connaître un jour  
quels bonheurs valaient que tu périsses.

(Inédit)

### CRITÉRIUM DES NOVICES AMATEURS

*A Lucien Dubech qui mangea  
du laurier rose sur le tombeau  
d'Amycus.*

Soudain l'irruption des corps est pareille à l'éclatement de  
l'orchestre.

Trente fois croisés dans la rue, si je me doutais qu'aussi  
beaux qu'à la palestre !  
Je crois en Dieu !

Ils s'avancent sans s'approcher, loin derrière leurs bras  
tendus,  
la tête rejetée en arrière comme les aveugles ou les statues  
de satyres qui par là symbolisent la joie de l'ivresse diony-  
siaque,  
et l'un et l'autre ont aussi peur de la défense qu'ils ont peur de  
l'attaque.



Plus qu'aucune danse au monde, son brusque changement  
de garde est beau,  
mais il n'est pas aimé du public à cause de l'aristocratie de sa  
peau,  
polie comme de la pierre ponce, et fondante, et brillante de  
pâleur,  
et diaphane comme le Paros qui est allumé à l'intérieur.  
Tout ce qui disparaît et reparait et se transforme à chaque  
seconde !  
Sur sa poitrine et sur son dos à chaque seconde c'est un nouveau  
monde.  
Mais rien que là, car ses jambes sont à peine dégrossies  
comme aux jeunes chiens,  
encore empâtées d'enfance, et le modèle de ses genoux ne  
vaut rien.  
Lors Reby de cuivre rouge, son adversaire, en parfait déta-  
chement,  
Reby la Musaraigne, sombre et chaud comme le soleil couchant,  
les jambes droites et fendues, bondit, et ses péroniers latéraux  
jaillissent comme les tendons d'une sauterelle ou les ner-  
vures des végétaux.  
O corps tels exactement que Dieu les verra ressuscités,  
s'il est vrai que nous devons l'être dans l'état de notre plus  
grande beauté,  
O nobles corps !  
Gauche doublé de Reby au menton, et crochet du droit sur le  
cou  
(je ris du clignement de ses yeux au moment où il encaisse  
le coup),  
Il encaisse, mais vif comme l'éclair, il riposte en remise du  
droit au flanc.  
Voilà ! Tu l'as bien coupée, sa profonde puissance de dépla-  
cement !  
Encore ! Tu as trouvé ton coup ! Travaille-le avec des cro-  
chets aux côtes.



Encore ! tu l'as arrêté ! — Regardez son estomac qui tressaute !

Le ring, les cordes, l'arbitre tressautent comme cet estomac et ce cœur.

Walton frappe du poing sur le rebord : God ! Your boy 's a merry little fighter !

Time.

Douce est l'eau sur son corps qui brûle et sa vie partout appuyée. Les trois cordes posent leurs trois ombres sur les vertèbres de l'échine mouillée,

blanche, imberbe et reflétante comme le pur ivoire césarien. Tout autour que devient la France ? Mais ici vraiment on est très bien.

Ce quelque chose de déboutonné, sans une pensée, que reposant !

Et pas de pli au pantalon, et le col mou et pas de gants.

J'ai laissé l'Action Française à ma place et mon voisin lit le Populaire.

Ça ne fait rien, on est copains tout de même, il s'en fait pas pour ça, le frère.

Que de plaisir !

Debout, corps pareils à tant de corps qui furent tués, Corps que demain peut-être au fond de la tranchée nouvelle, je relèverai avec mes mains coutumières des fraternités, debout, joie éternelle !

Allons, les voici en garde, sournois, brassant l'air, tissant l'air,

si nets et propres et onduleux comme s'ils bougeaient au fond de la mer

(sauf que la corde où il s'appuya met une barre rouge sur ses omoplates).



Les cinq doigts de ses grands dentelés, comme si un lion  
l'avait pris dans ses pattes,  
dressent la force de la poitrine au-devant du cœur bien abrité,  
— ô femme, qu'il est difficile à atteindre, ce cœur, derrière  
un tel bouclier ! —  
Translucide ainsi qu'un savon de glycérine arrivé à sa fin,  
luisant comme luisait le Parthénon, de nitre, d'huile, de cire  
et de parfum,  
les grands droits et obliques de l'abdomen, et ce corset cuirassé  
d'insecte  
divisent le temple inspiré construit par le divin architecte.  
Les veines, les os, les muscles le font, tandis qu'il va luisant,  
fouillé comme une matière orfèvrée par un amoureux artisan,  
dont la seule paille serait peut-être au bas de cette nuque  
couleur  
d'abricot frais la marque brune du bouton de col rouillé par la  
sueur.  
Homme ! le plus noble des Anges qu'ait soufflé Dieu !

Hé là ! le voilà dans les cordes, et le sang sur le corps frais lavé.  
et les cordes longtemps frissonnantes alors que lui déjà s'est  
relevé.

Le moindre petit calicot prendrait place au milieu des Vivants  
par la seule, sainte et splendide soudaine apparition de son  
sang.

D'une seconde à l'autre, très distincte j'ai l'impression d'une  
bataille perdue.

Qu'a-t-il ? Au lieu de répondre, il remonte sa culotte avec ses  
mains pattues.

Et sa garde ? Il se couvre ! Et ces grands bras stupides qui  
fauchent !

Bien ! Au bout de deux rounds, il s'aperçoit enfin qu'il a un  
gauche !

Encore, ton gauche ! Encore, ton gauche ! Ah, malheur !  
l'in-fighting le secoue !



Et pourtant, tout cela sans que le rouge une fois monte à ses joues.

— God ! says Walton puffing, see the ducky ducking !  
Why, find an opening, step inside of his blow !  
Now you're in the right place, ducky, set a fast pace,  
Land a hook in his face ! Don't you see he guards low ?

Il sourit. Comme dans les tirs forains, le zouave sonne un petit air si on le touche,  
à chaque fois qu'il est bien touché, un pauvre sourire dans l'instant crispe sa bouche.  
Il vague avec des bras tendus, tel qu'un homme à demi-endormi,  
il s'appuie contre celui qui le frappe comme à l'épaule de son meilleur ami.  
D'un regard douloureux vers l'arbitre il implore qu'on fasse cesser ça,  
mais moi, si j'étais l'arbitre, je sais bien que je n'arrêtera pas le combat.  
Bien souvent, moi aussi, j'ai été groggy devant un être.

Des femmes crient derrière moi. Le gaz, comme un mourant, bat dans l'air.  
Toujours, comme un rocher que couvre et découvre la mer, quand le corps-à-corps se défait, je me serre en voyant reparaître  
cette chose sanglante qui sourit.

Time. Je monte. Sous ma main son corps brûle d'une façon effrayante.  
(Sur ma manche pleuvent les duvets de la serviette-éponge qui l'évente.)  
Dieu ! Quelque chose de physique m'éloigne de ce garçon fourbu.



Vraiment, c'est plus fort que moi, je ne peux pas supporter  
les vaincus.

Épongeant les cheveux durs et sous le vague regard exténué,  
je lui dis : « Mon cher garçon, tu l'as voulu, il faut continuer ». Et je sens (effrayante est la façon dont l'essoufflement le fait  
battre)

son reproche parce qu'il n'a que trois soigneurs alors que son  
adversaire en a quatre.

On lui présente de l'eau, mais il refuse cette eau rouge de sang.  
Refuse cette eau.

Pâles, aux visages de perle, mains tordues, je vois palpiter  
et mourir

ces Anglaises et ces Américaines si ingénues dans l'acte de  
s'offrir.

Car, tournoyant, dans cette extrême déchéance il est toujours  
pareillement beau.

Et la plèbe exulte, car on ne l'aime pas, j'ai dit pourquoi, à  
cause de sa peau.

Chère plèbe, moi, ne t'ai-je pas aimée dans le désordre des  
fins de séance,

quand les troisièmes passent aux premières et que le gaz  
défaille et s'élance ?

Huit secondes encore il titube. A-t-il conscience du mot que  
jeta

le taciturne docteur roumain à la bouche de Malatesta,  
et du geste millénaire de son bras levé pour la grâce,  
et du jaillissement triomphal hors le vainqueur qui traverse  
et l'embrasse ?

Qu'on le descende !

Et je sens que se dessèche et se recroqueville mon amitié,  
et malgré moi je me détourne, pas assez pour ne pas voir qui  
pendent

ces jambes blanches et sanglantes de petit esclave crucifié.

*(Les Onze devant la Porte Dorée)*



## PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

Né le 3 Janvier 1893.

M. Drieu la Rochelle eut vingt ans en 1914, et la guerre fut sa Saison en Enfer. Une sérieuse culture classique le mena à Rimbaud, qui demeure, de son propre aveu, le centre de sa foi. Mais Claudel aussi avait prodigieusement soufflé sur son âme ; la puissance d'expansion, la noblesse mystique du grand chrétien, révélèrent en partie à Drieu la Rochelle la forme de son lyrisme, que nous connûmes pendant la guerre par *Interrogation*, puis *Fond de Cantine*. La guerre fut une extraordinaire aventure pour ces jeunes hommes de 1914, et leurs œuvres en demeurèrent partiellement esclaves ; Mars les saisit, leur imprima un élan, une force, un désir de lutter et de se satisfaire très féconds, mais ne les libéra point. La guerre terminée, le Sport vint continuer son intention, exalter toujours la puissance du corps, et ses possibilités incomparables : la morale du grand air. Drieu la Rochelle met ses muscles à nu, que nous admirons, fait jouer ses membres ; nous en ressentons de la joie et de l'émotion. Il est maintenant une des forces intellectuelles qui se cristallisent, et qui retiennent l'attention ; mais il se cherche encore après s'être retrouvé à l'*Action Française*, chez les Dadas, auprès de Cocteau, à la *Nouvelle Revue Française*. — Il a clamé dans trois ou quatre volumes un prologue saisissant ; il a fait mûrir un fruit d'une saveur particulièrement forte. Sa langue, en prose comme en vers, est directe, drue, serrée, avec une violence pleine et lisse ; c'est une pensée aux arêtes nettes, conduite avec sûreté. C'est une forme qui épouse étroitement une âme ardente, qui se tend et se déploie à sa mesure. Et c'est assez, en ce temps où le style vivant n'est souvent que le masque d'un esprit vide, pour que M. Drieu la Rochelle prenne place parmi les forces les plus agissantes d'aujourd'hui, les maîtres les plus certains de demain.

BIBLIOGRAPHIE. — *Interrogation*, (Nouvelle Revue Française, 1917).  
— *Fond de Cantine*, (Nouvelle Revue Française, 1920).

### A VOUS ALLEMANDS

A vous Allemands — par ma bouche enfin descellée de la taciturnité militaire — je parle.

Je ne vous ai jamais haïs.



**Je vous ai combattus à mort, avec le vouloir roidement dégainé  
de tuer beaucoup d'entre vous. Ma joie a germé dans  
votre sang.**

**Mais vous êtes forts. Et je n'ai pu haïr en vous la Force, mère  
des choses.**

**Je me suis réjoui de votre force.**

**Hommes, par toute la terre, réjouissons-nous de la force des  
Allemands**

**Pour moi je louerai les morts que ma nation leur a comptés  
et je féliciterai la planète de porter leurs survivants.**

**Leurs hommes sont nombreux et valeureux. Poussés par la  
fière exigence de leurs chefs, ils ont procédé, honorant  
l'Histoire de maintes prouesses.**

**Que soit bénie la foi des hommes qui osent renouveler la figure  
du monde selon l'idéal qu'ils chérissent.**

**Avec l'orgueil des races mûres, ainsi préméditèrent vos  
maîtres, Allemands et votre puissante obéissance accepta  
la douleur de charrier dans votre sang cette nouvelle  
invasion du grandiose dans le monde.**

**Généreuse ambition des peuples forts qui s'épuisent à atteindre  
l'absolu de la puissance et qui se livrent au rêve téméraire  
de propager par delà leurs horizons l'Idée qu'ils adorèrent  
sous leur ciel.**

**Quand enfin la plénitude est atteinte qu'elle soit brûlée tout  
d'un coup aux splendeurs du paroxysme plutôt d'at-  
tendre les étiolements pacifiques.**

**Il y a seulement cent ans**

**Les Français forgèrent contre la paix du monde leur Idée  
dominatrice.**

**Et leurs armées labourèrent l'Europe, vingt-trois ans, du  
cruel soc de leur bonne nouvelle.**

**L'Idée est altérée de sang.**

**Mais quoi : dix batailles et l'Allemand cesse de somnoler  
sous d'ineptes roitelets.**



Aujourd'hui, bouche à bouche, dans le pressant corps-à-corps  
l'Allemand nous insuffle une ardeur nouvelle à créer  
le monde.

Contre la stupeur des peuples las, est-il autre chose que le  
canon ?

Je vous ai combattus, Allemands, mais je n'ai point voulu  
vous nier.

Comment pouvais-je mieux vous aimer ? Car ce que j'aime  
en vous c'est ce qui n'est pas moi.

Contre notre résistance vous avez pu déployer votre effort et  
votre totale grandeur.

Dans la lutte nous nous exaltâmes.

Enfin nous sommes égaux dans le triomphe sur la mort.

Saine haine qui nous sépare et qui nous permet d'être et  
d'orner le monde des pans magnifiques de notre différence.

Dans la pittoresque imperfection de la vie, notre mutuelle  
méconnaissance est une passionnante aventure.

Je ne renierai pas Charleroi et que là, grâce à vous, grâce à  
votre défi animateur je connus l'indéniable minute

Quand je chargeais contre vous, à huit cents mètres, avec mes  
délicieux Français et que vos mitrailleuses nous donnèrent  
une sévère leçon de technique militaire.

Depuis ce jour premier, des ans s'épanchèrent monotones et  
nous ne connûmes le plus souvent dans les tranchées  
qu'une bestiale abomination.

Même à Verdun par moments je perdais la tête et je repoussais  
la douleur.

Mais rappelons-nous ce qu'est la vie. Peut-on lui demander  
plus que de se justifier une minute.

La paix avec l'amour — O don Juan — la paix avec Dieu —  
O Pascal — donna-t-elle plus ?

Silence sur l'Art : maintenant nous en sommes exilés.

Pour quelques hommes d'Occident, je prononcerai le dange-



reux aveu : que notre douceur assise dans l'accomplissement et la certitude accueille avec des mains fermes leur violence insatisfaite.

Que notre intelligence reconnaisse la vérité de leur instinct, nous jugerons que la guerre est bonne comme ils le sentent. Et point la guerre qui éclate et qui anéantit tant de vies.

Mais la guerre qui menace, la guerre latente dans l'activité du monde, la guerre qui compose une circulante atmosphère autour des poumons humains.

La guerre, germe éternel au cœur de la paix, pointe maligne qui flétrit toujours avant le temps sa plénitude.

Ils ne sont point subtils ceux qui n'ont loué que la guerre manifestée. Certes elle opère un bienfaisant départ entre les énergies secrètes et celles qui sont marquées pour la dissolution.

Mais surtout les combats inscrivent les résultats de la guerre virtuelle, cette souveraine présence en temps de paix de l'âme de la guerre, de l'esprit d'inquiétude enfin de l'action qui éjacule le monde.

Je connais une vanité de mon cri. J'exalte la guerre parce qu'elle est liée à la grandeur.

La guerre fait éclater comme une virginité la grandeur d'un jeune peuple, ou elle pousse à outrance le raidissement d'un peuple qui culmine.

Mais tout est signe de mort à qui marche vers la mort. La guerre tue les peuples moribonds.

Qu'une race meure dans un charnier de chairs encore vives plutôt qu'au lit sénile.

Tel est le sort que je choisirais pour la France si de la combler la fortune était lasse.

Et au-delà de la France, il y a l'aventure humaine, l'histoire, ce délicat équilibre entre la barbarie et la civilisation,

Entre la pitié, triomphe mortel et la cruauté servile et féconde.

La vie sera toujours une bête prête à crever.

(Interrogation)



## T. S. F.

Une brise étrange rôde par les plaines de l'air.

Un aviateur qui ne pensait qu'à sa bonne amie en fut étonné.

Il crut qu'il était Panurge et que la chaleur de son moteur déliait des paroles gelées.

A terre il constata que son hélice était embrouillée de paroles herbes aériennes.

— Holà terre ! quelqu'un sur la terre.

Nous ne ferons aucune tentative vers les étoiles.

Nous ne demanderons pas la lune au central solaire.

Vous hommes

Vous — hé — holà — vous.

— Qui est là ?

— Nous les habitants des Pays Extérieurs, nous les Scythes à vous les Anciens d'Occident.

Il vient de se passer en nous quelque chose d'extraordinaire.

Nous voudrions vous le communiquer.

— Nous vous déclarons le silence.

Vous ! hé ! là ! Vous.

Vous autres. Hallo !

Voyons ! ne coupez pas.

— Qui est là ?

— Nous, les Scythes. Nous voudrions vous dire. Il y a du rouge mais nous.....

— Nous vous avisons du silence.

— Vous, vous, vous

D'autres hommes

Quelqu'un sur la terre

Nos paroles se dissolvent dans le silence du ciel.



Là-haut, vers le pôle, les cris d'un homme dérangent l'éther.  
Il appelle.  
Partout des vigies, l'oreille appliquée à la rondeur du ciel.  
Des mâts percent l'air comme des langues de communiant  
tirées vers Dieu.  
Des vergues barrent l'espace, bras de danseuses pour engluier  
les désirs.  
Des câbles assujettissent à la terre qui roule cette mâtüre  
tremblante  
Ce vaisseau, sur ses ancres, est sans cesse assailli par cer-  
tains souffles.

*(Fond de Cantine)*

### SILENCE

Silence. Est-il un silence.

Nous sommes au temps d'une genèse, quand l'esprit du Dieu  
vole sur les sons chaotiques.

En dépit de la cataracte des tonnerres graves qui se répercu-  
teront éternellement à travers le temps et de la roideur  
des cris acérés quand l'acier écartèle ses atomes, par delà  
je perçois un silence.

La terre est abandonnée.

Voici les conquêtes de la désolation.

Vastes espaces abstraits.

Acharnement au défrichement du fer fouilleur.

Toutes les parcelles de l'humus sont brassées et tamisées  
par les successives explosions afin que tout germe soit tué.

Le terroir est dépouillé et les fracassements s'obstinent sur  
sa carcasse.

Sous les frénétiques flagellements, la totale stérilité est obtenue.

Silence. Il n'est pas de silence.



Le parfait silence n'est pas, car de toutes parts la vie est vigilante et bruissante. Un brin d'herbe jaillissant fait un bruit énorme et menaçant comme un 420 qui éructe vers le ciel.

Mais il est une paix

quand les sons familiers se concertent. Leur accord n'est plus écouté et on entend une douceur inouïe.

Tout ce vallon est vide comme cette rue de province qui manque me désespérer de la vie.

Un petit homme court au coin du bois.

La terre bouillonne à côté de lui. Culbute. Tacite enveloppement.

Il y a des chutes de silence. Hiatus béant entre les lignes sonores qui barrent l'horizon.

On va entendre tomber une pierre dans ce puits d'épouvante.

Y a-t-il un ennemi ?

Une mort profuse est là venue on ne sait d'où.

Suspension.

Le poing du Dieu se suspend sur le tambour de guerre : sa peau est le ciel tendu sur le rebord de l'horizon et il résonne de toute la profondeur du monde sur la terreur des hommes.

Dans ce creux, je trouvais trente hommes qui étaient trente petits enfants agglutinés par la terreur.

Je suis venu chercher la gloire.

(Interrogation)

## ACCROISSEMENT DE L'HISTOIRE

Et si nous n'avions plus l'histoire

et si par les territoires ne se ruait plus

la haine

en qui est tant d'amour, puissant amour qui se défend et

si aucun homme ne hissait plus par dessus les autres les



couleurs d'un orgueil et si ne se déployait plus l'injustice  
bariolée  
et si on tondait les désirs ?  
Et si en rond sur la boule les peuples ruminants n'avaient  
plus d'histoire ?

Mais voici ce que font encore les hommes d'aujourd'hui.  
Nous sommes las des histoires passées  
Nous n'avons pas renié notre âge pour des temps mal connus.  
Nous avons rejeté la honteuse nostalgie des temps révolus.  
Nous avons tué les morts une seconde fois  
afin qu'ils ne soient pas plus nombreux que les vivants.  
Notre guerre a éventré les cimetières. Nous n'avons point le  
goût de vivre sur un ossuaire.  
Nous avons fait de l'histoire. C'est autre chose que de la lire.  
L'édition s'accroît des lourdes lignes horizontales épiques  
de notre chant.  
A respirer notre fauve présent le vertige nous a contournoyés  
d'être dans le temps épars  
nous nous sommes retournés et nous étions parmi d'irradiants  
devenirs  
Nous avons retrouvé le sens solennel  
et nous avons joui de notre temps dans un émoi.  
Ainsi on voit dans un désert silencieux  
soudain immensément gonflé d'orgues  
défiler une civilisation d'outre-histoire  
tacite  
et fardée du sourire énigmatique.

(Interrogation)



## JULES SUPERVIELLE

Né en 1884

Il naquit à Montevideo autour de qui tournoient les souvenirs de Lautréamont et de Laforgue. C'est à Paris qu'il fit ses études, mais il voyagea longuement à travers l'Europe comme à travers les Pampas de l'Amérique du sud. Ses premiers poèmes, les *Poèmes de l'Humour triste*, offraient un accent d'insistance navrée déjà très lancinante. Il rapporta d'Amérique des poèmes aussi larges que les plaines, aussi mystérieux, aussi verts que leur floraison : au cœur même de leur fraîcheur brillait un appel lointain. C'est cette angoisse ample qui s'est précisée dans ses derniers vers jusqu'à entraîner avec elle les côtés les plus humains de la méditation philosophique.

C'est un modeste, mais l'estime a su trouver le chemin qui mène à lui.

BIBLIOGRAPHIE. — *Poèmes de l'Humour triste* (illustrés par Favory, Lhote, D. de Segonzac) (La Belle Édition, 1919). — *Poèmes* (préfacés par Paul Fort) (Figuère 1919). — *Débarcadères* (Édit. de la Revue de l'Amérique latine, 1922).

### LA PAMPA

Le petit trot des gauchos me façonne,  
les oreilles fixes de mon cheval m'aident à me situer.  
Je retrouve dans sa plénitude ce que je n'osais plus envisager,  
même par la lucarne d'une hypothèse,  
toute la Pampa étendue à mes pieds comme il y a sept ans.  
O Mort ! me voici revenu.  
J'avais pourtant compris que tu ne me laisserais pas revoir ces  
terres,



une voix me l'avait dit qui ressemblait à la tienne, une voix qui  
était la tienne, car tu ne ressembles qu'à toi-même,  
et aujourd'hui, je suis comme ce hennissement qui ne sait pas  
que tu existes ;

Je trouve comique d'avoir tant douté de moi et c'est de toi que je  
doute, ô Surfaite,

même quand mon cheval enjambe les os d'un bœuf proprement  
blanchis par les vautours et par les aigles,  
ou qu'une odeur de bête fraîchement écorchée, en passant, me  
tord le nez.

Je fais corps avec la Pampa qui ne connaît pas la mythologie,  
avec le désert orgueilleux d'être le désert depuis les temps  
les plus abstraits

et ignorant les Dieux de l'Olympe qui rythment encore le  
vieux monde.

Je m'enfonce dans la plaine qui n'a pas d'histoire et tend de  
tous côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché deors,  
et n'a pour toute végétation que quelques talas, ceibos, pitas,  
qui ne connaissent le grec ni le latin,

mais savent résister au vent affamé du pôle,  
de toute leur vieille ruse barbare

en lui opposant la croupe concentrée de leur branchage  
grouillant d'épines et leurs feuilles en coup de hache.

Je me mêle à une terre qui ne rend de comptes à personne et  
se défend de ressembler à ces paysages manufacturés  
d'Europe, saignés par les souvenirs,

à cette nature exténuée et poussive qui n'a plus que des  
quintes de lumière,

et, repentante, efface l'hiver ce qu'elle fit pendant l'été.

J'avance sous un soleil qui ne craint pas les intempéries,  
se servant sans lésiner de ses pots de couleur locale toute frai-  
che pour des ciels de plein vent qui vont d'une fusée jusqu'au  
zénith, et saisissant dans ses rayons, comme au lasso, un  
gaucho monté, tout vif.

Les nuages ne sont pas pour lui des prétextes à une mélancolie  
distinguée,



mais de rudes amis d'une autre race, ayant d'autres habitudes, avec lesquels on peut causer,  
et les orages courts sont de brusques fêtes communes où ciel, soleil et nuages  
y vont de bon cœur et tirent jouissance de leur propre plaisir et de celui des autres,  
où la Pampa  
roule ivre-morte dans la boue polluante où chavirent les lointains,  
jusqu'à l'heure des hirondelles  
et des derniers nuages, le dos rond dans le vent du sud,  
quand la terre, sur tout le pourtour de l'horizon bien accroché,  
sèche ses flaques, et son bétail et ses oiseaux  
au ciel retentissant des jurons du soleil qui cherche à rassembler ses rayons dispersés.

(Débarcadères)

### DERRIÈRE CE CIEL ÉTEINT

Derrière ce ciel éteint et cette mer grise  
où l'étrave du navire creuse un modeste sillon,  
par delà cet horizon fermé,  
il y a le Brésil avec toutes ses palmes,  
d'énormes bananiers mêlant leurs feuilles comme des éléphants leurs mouvantes trompes,  
des fusées de bambous qui se disputent le ciel,  
de la douceur en profondeur, un fourré de douceur,  
et de purs ovales féminins qui ont la mémoire de la Volupté.  
Voici que peu à peu l'horizon s'est décousu,  
et la terre s'est allongé une place fine.  
Apparaissent des cimes encore mal sorties du néant, mais qui  
ont tout de suite malgré les réticences des lointains  
le prestige et la responsabilité des montagnes.  
Déjà luisent des maisons le long de la bruissante déchirure des  
plages ;



dans le glissement du paysage, sur un plan huilé,  
déjà voici une femme assise au milieu d'un suave champ de  
cannes,  
et parvient jusqu'à moi  
la gratitude de l'humus rouge après les tropicales pluies.

(Débarcadères)

### AUX OISEAUX

Paroares, rolliers, calandres, ramphocèles,  
Vives flammes, oiseaux arrachés au soleil,  
Dispersez, dispersez, dispersez le cruel  
Sommeil qui va saisir mes mentales prunelles !

Fringilles, est-ce vous, euphones, est-ce vous,  
Qui viendrez émouvoir de rémiges lumières  
Cette torpeur qui veut se croire coutumière  
Et qui renonce au jour n'en sachant plus le goût ?

Libre, je veux enfin dépasser l'heure étale,  
Voir le ciel délirer sous une effusion  
D'hirondelles criant mille autres horizons,  
Vivre, enfin rassuré, ma douceur cérébrale ;

S'il le faut, pour briser des tristesses durcies,  
Je hélrai, du seuil des secrètes forêts,  
Un vol haché de verts et rouges perroquets  
Qui feront éclater mon âme en éclaircies !

Et si j'ai le besoin surtout de confiances  
Pour infuser un rythme en mon lourd devenir,  
Si, pour désaltérer quelque vieux repentir,  
J'aspire à la fraîcheur de sensibles présences,



Mariniers de l'Azur, je céderais encor  
A la lucidité des plumages fidèles,  
Car je sais les pardons d'un vol de tourterelles  
Dans le liquide ciel où trempe leur essor !

(Débarcadères)

### DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS

Nous sommes là tous deux comme devant la mer  
sous l'avance saline des souvenirs.

De ton chapeau aérien à tes talons presque pointus  
tu es légère et sensible  
comme si les oiseaux striés par la lumière de ta patrie  
remontaient le courant de tes rêves ;  
Ah ! tu voudrais jeter des ponts de soleil entre des pays que  
séparent les océans et les climats,  
et qui s'ignoreront toujours,  
Les soirs de Montevideo ne seront pas couronnés de célestes  
roseraies pyrénéennes,  
les monts de Janeiro toujours brûlants et jamais consumés ne  
pâliront point sous les doigts délicats de la neige française,  
et tu ne pourras entendre, si ce n'est en ton cœur, la marée des  
avoines argentines,  
ni former un seul amour avec tous ces amours qui échelonnent  
ton âme,  
et dont les mille fumées ne s'uniront jamais en la torsade d'une  
seule fumée.  
Que tes paupières rapides se résignent, ô désespérée de l'Es-  
pace !  
Ne t'afflige point, toi dont le tourment ne remonte pas comme  
le mien, jusqu'aux âges qui tremblent derrière les horizons,



tu ne sais pas ce qu'est une vague morte depuis trois mille  
ans, et qui renaît en moi pour périr encore,  
ni l'alouette immobile depuis plusieurs décades qui devient  
en moi une alouette toute neuve,  
avec un cœur rapide, rapide,  
pressé d'en finir ;  
ne t'afflige point, toi qui vois en la nuit une amie qu'émerveille  
ton sourire aiguisé par la chute du jour,  
en la nuit armée d'étoiles innombrables et grouillante de siècles,  
qui me force pour en mesurer la violence,  
à renverser la tête en arrière  
comme font les morts, mon amie,  
comme font les morts.

(Débarcadères)



## IVAN GOLL

Né le 21 Mars 1891

Le monde moderne inspire Ivan Goll qui, par saccades, par bonds imagés, découpe et reconstruit le grand bazar où nous vivons. Cet Alsacien, qui a fait du Montparnasse sa seconde patrie, est un esprit cosmopolite. Soucieux de toutes les littératures, il est l'auteur d'une anthologie poétique des *Cinq Continents* (1923). L'Alsace, dit-il volontiers, était un corridor plein de courants d'air entre l'âme de la France et l'esprit allemand qu'enseignaient les écoles. « Qui de ma génération n'y a pas contracté une bronchite ? »

Dès 1912 son *Canal de Panama* était un hymne à la fraternité des races. Ses *Elégies internationales* expriment en 1915 l'horreur de la guerre. Son *Requiem pour les morts de l'Europe* paru en allemand en 1916 se termine par un hymne à la paix. Il a traduit sous le titre *Le Cœur de l'ennemi* (Les Humbles, 1919) des poèmes d'écrivains allemands exprimant des sentiments analogues.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Nouvel Orphée* (*La Chaplinade, Mathusalem, Paris brûle, Le Nouvel Orphée, Astral, Edition du Matin*), (La Sirène, 1923).

### PRINTEMPS DE LONDRES

Les mètres de mon cœur explosent  
Ciel cuprifère troué de cigares brûlants  
Sur les ailes d'un zéphyr pneumatique  
Je plane poète plus lourd que l'air  
Vers un soleil nickelé qui bout à bain-marie  
Sur les brouillards

Il faut des yeux de radium  
En ce siècle de ciment armé et d'hypocrisie  
Inventons une nouvelle mythologie  
Des cyclopes aux cheveux barbelés  
Cité du désespoir automate à souffrances



L'aube descend en ascenseur  
Londres n'a jamais entendu un coq  
Elle n'a pas de fontaines pour se laver le cœur  
Les bijoutiers exposent des colliers de larmes à leur devanture  
Les coiffeurs ont tous oublié leurs contes de fées  
Tous les jours dans les rues semblables  
Les mêmes morts s'abandonnent  
Las de la pluie  
Las du pain trop cher  
La vraie vie s'écoule sous les ponts  
Nous qui passons le comprenons trop tard  
Nous portons nos peines d'une rive à l'autre  
De l'une à l'autre  
O notre père donnez-nous notre peine quotidienne  
Pour ne pas crever d'ennui

Ah tout serait perdu sans la mer maternelle  
Dont la mamelle pend sur les docks  
Avec des printemps de vanille  
Des vermouths des goudrons des étés odorifères  
Indes éléfantiques  
Importations du Pôle Nord

Les rois sont morts sinon ils sont chez le photographe  
Mais Whitechapel règne  
Les juives grasses arborent des amours rousses  
Une étoile en broche entre les seins poudrés  
Un nouveau Jésus un peu plus sportif  
Traverse la rue où Chaplin naquit  
Et derrière East Ham surgit le bouddha de bronze  
(le soleil)  
Et boit du thé

Des incendiaires allument le crépuscule  
Et les pompiers dorés pompent du whisky

Enfin la nuit les reines d'Egypte



Souriantes fiancées en cuir repoussé  
Au cou pourri  
Se lèvent menues de leur lit-sarcophage  
Et hantent le British Museum  
Et tout serait perdu sans toi  
Aurore antique  
Brise authentique des champs labourés  
Où les lièvres croient encore en Dieu  
Un tout petit printemps tennis  
Collines cris de pluviers ivres  
Ce matin à Trafalgar Square  
Les cent mille dactylographes  
Auront le génie de Shelley

Nouveau drapeau blondbleublond

Et les cours du cuivre montent avec le thermomètre

*(Inédit)*

### ACACIA

L'été fait explosion  
Obus d'un acacia  
Lancé par qui ?

Innombrable cœur qui m'engloutis  
Ami milliardaire  
Chaque feuille un espoir captif  
Chaque oiseau une peine à peine oubliée  
ô chantez

Le vent balance lentement le monde

*(Le Nouvel Orphée)*

### DÉPART

Le soleil est monté sur son vélocipède  
Il court les routes de l'Europe



Les gens ouvrent les yeux pour le voir  
Des oiseaux limpides  
Alarment la campagne  
Et les laitiers sonnent le tocsin des villes  
L'herbe sent l'amour des violettes  
Lui monter à la tête  
Mais avant de partir pour la mer  
Les petits ruisseaux roses  
Vont faire pipi derrière les framboisiers

*(Le Nouvel Orphée)*

### SOLEIL

Les boulangers ont parfumé l'aurore  
Voici à leur vitrine  
Derrière des champs de blé  
Coupés  
Qu'il monte là-bas  
Gros pain de trois kilos  
Tout chaud  
Tout doré  
SOLEIL

*(Le Nouvel Orphée)*



## PIERRE ALBERT-BIROT

Né en 1885

Apollinaire déclarait que ce poète était un pyrogène et il ajoutait que les allumettes sont très utiles. M. P. Albert-Birot s'est tout d'abord fait connaître en publiant une petite revue intitulée SIC qui dès sa naissance fit scandale et qu'il imprimait lui-même. Il publia dans cette revue des poèmes qui à leur tour firent crier bien fort les journalistes. On se souvient du « poème à hurler et à danser ». Depuis M. P. Albert-Birot n'a pas cessé d'écrire et parfois fort sagement. On sent cependant au fond de chacune de ses œuvres l'audace qui a donné naissance à la verve poétique de M. P. Albert-Birot. Depuis quelques années ce poète s'est plus spécialement occupé de théâtre et a écrit des drames et des comédies. Les dialogues sont vifs, gais et parfois très comiques. Félicitons-le de ne pas désespérer du théâtre : l'illusion est le trésor du poète. Mais M. Albert-Birot n'abandonne pas la poésie. Il veut écrire de vastes poèmes lyriques et des épopées. L'amplitude de ses desseins ne l'effraie pas.

BIBLIOGRAPHIE. — *Trente et un poèmes de poche*, avec poème-préface prophétie de Guillaume Apollinaire, (Editions Sic, 1917). — *Poèmes quotidiens*, (Editions Sic, 1919). — *La Joie des sept couleurs*, Poème orné de cinq poèmes-paysages, (Editions Sic, 1919). — *La Triloterie*, Poèmes, (*La légende, Les Invectives contre l'Automne*), (Editions Sic, 1920). — *Quatre poèmes d'amour*, (Hors commerce), (Editions Sic, 1922). — *Opéra*, Recueil de poèmes (Editions Budry, 1924). — THÉÂTRE EN VERS. — *Matoum et Tévibar*, drame pour marionnettes, (Editions Sic, 1919). — *Larountala*, Polydrame, (Editions Sic, 1919). — *L'Homme coupé en morceaux*, drame comique, (Editions Sic, 1921). — *Le bondieu*, drame comique, (Editions Sic, 1922). — *Les femmes plaintes*, drame comique, (1923).

### LA JOIE DES SEPT COULEURS

Le monde aujourd'hui a la forme d'une romance  
Je ne sais où je finis où je commence  
Et je fais le tour infini  
Du monde infini que je suis  
Boum un coup de canon vient de partir



Arrivera-t-il avant moi  
Après tout le ciel est un abat-jour  
Et nous ne pouvons pas tous passer notre vie sous la lampe  
Et clown je crève la carte postale

J'aime ceux qui rient  
Et ma peau couleur de couchant  
Je suis venu dans la ville pour entendre la guerre  
Elle y faisait un bruit de flux  
Mais je suis revenu de la ville  
Et le bruit est resté derrière moi  
Il reste encore bien du silence dans le ciel  
Et ces enfants tuent des fleurs  
Cependant que leur mère fait faire A  
Au petit bois qui bientôt sera du feu sous sa poêle  
Et le crieur sur la route  
Emplit l'air de carottes de radis et de fraises  
Et pourtant d'autres ronflent dans la ville antipodique  
endormie  
De la splendeur de mon jour je regarde votre nuit  
Il y a toujours quelqu'un d'éveillé sur la terre  
Et ceux-ci que font-ils au soleil  
Pouh pouh pouh chou genou hibou  
Sombres et mous  
Ce sont des gens laids qui barrent la route  
Do si je voudrais que l'on m'accrochât  
Une belle nacelle aux notes qui s'en vont  
Mais n'en est-il pas qui reviennent  
Et pourquoi tous ces trous bleus dans la forêt  
Ce sont peut-être les chants des oiseaux qui les ont faits  
C'est un homme qui marche là-bas  
C'est possible  
Mais s'il lui plaît à cette femme de s'habiller en homme  
Je suis ému de m'être éveillé ce matin



## Amiral des mots

C'est un homme enfermé dans une projection  
Inutile de lui demander le nom de la rue où il est  
Elles sont deux mais il n'y en a qu'une  
A bientôt nous sommes encor ici peut-être pour  
Redoutable possibilité des choses qui ne sont pas encor  
Kac Kec Kic Koc Kuc Kac Kec Kic Koc  
Un sourire a passé entouré de dentelles  
Nous ne marchons jamais dans le même sens  
C'est pourquoi je dis nous nous rencontrerons  
Il y a des gens qui passent dans la projection  
Et qui ne sont pas éclairés cor cor encor accord  
Sous les sous les sons sont saouls suçons  
Personne n'a jamais vu le moteur qui produit la lumière  
Ils sont bien obligés de devenir quelquefois inhu-

mains

le petit oiseau mangera le serpent

Noir et blanc le projecteur est sur l'autre trottoir

Je vois le ventre des oiseaux qui font des lignes sur le ciel  
Et voilà que je commence à oublier le nom des choses  
En face il y a le désir en pierre de quelqu'un qui n'est pas là  
Mais je n'ai rien à craindre c'est un désir enfermé dans un  
jardin

Puis un homme en gris a traversé mon poème sans le savoir  
Et la vie est une confiture que je veux manger à même  
Le pot mes pieds nus pelotent le sable complaisant  
Et la terre est encor belle quand on revient du ciel  
Pourtant notre monde de maintenant restera invisible  
Tant que je n'aurai pas trouvé les mots qui le contiennent  
Et je me suis couché sur le dos pour guetter un crayon à la main  
Mais mon dos est sur la terre et ma face est au ciel  
Il y a des gens qui ont chaud sur la route qui monte  
Je vois passer aussi entre les deux mondes quelques futurités  
Mais des cris sont venus tout gâter mon beau temps  
Dois-je rester avec mon dos ou bien avec ma face



Il fait beau à perte de vue dehors et dedans j'éjaculerai un poème mâle

Ce serait très beau à peindre mais on arriverait trop vite au bord du cadre

La joie de l'un est faite de la joie de l'autre qui raidie s'érige verticalement

Les gens en bas dans le jardin s'occupent à frotter des mots qui ne font pas de lumière

C'est pourquoi ils ne voient pas la joie verticale serrée amoureusement entre deux mains

Au dessus armoire table plancher ou plafond les objets ne signifient plus rien

Quelle heure est-il qu'importe puisqu'il est éternellement douceur ovale lisse

Krric Krrac Krrac Krric toc toc tic brric la terre à déjà disparu il ne reste que

L'un et l'autre

Hisse lisse ta peau glisse il faut des mots souples comme des chats krrac lisse

Quinze centimètres ou quinze kilomètres la forme et la couleur sont à une autre page

C'est de la joie qui ne veut pas servir à autre chose qu'à être de la joie

Et si la chambre est trop petite la maison sautera il faut la prendre

A pleines mains et les mains ne suffisent pas il faut la prendre à pleines dents

Les têtes des poètes sont des lanternes vénitiennes qui illuminent le monde

L'explosion s'est produite le présent a été projeté dans le passé personne n'a rien vu

Mais j'étais de l'autre côté je l'ai arrêté au passage pour le lancer dans l'avenir

Je suis heureux comme une voile au vent

(La joie des sept couleurs)



## LES CORBEAUX

C'est un visage devant un visage comme un rideau devant la lumière

Le visage-lumière attend et l'on passe d'une année dans une autre

Avec les arbres les animaux et les maisons et les hommes qui sont dedans

Galerie souterraine où toutes les chambres se commandent, la vie n'est qu'un tout à l'égout

Mais non tu te bats avec une guêpe assis sur l'ombre d'un genévrier

Qui pousse et noir et blanc tu fais partie d'un paysage du mois d'août

Et voici que tes mains illuminées vont préparer de l'amour pour tes lèvres

De l'amour qui remue qui se tend et qui éclaire le dessous des feuilles

Mais je vous dis que baiser c'est écraser ses lèvres ses lèvres sur un mur

N'allez pas plus loin tout ce qui vient de nous se pèse ou se mesure

L'amour a peur de l'homme cet ange noir de quatre-vingt kilogs

Mais non tu te bats avec une guêpe assis sur l'ombre claire d'un genévrier

Aime et crois au bleu que te proposent les paysages du mois d'août

Et puis surtout ne dis pas l'autre chose elle est pour l'intérieur Doublure de satin passe d'une année dans une autre les années se commandent

On n'a jamais à demander son chemin ni jour ni nuit adieu

(Inédit)



## GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

Né le 19 Juin 1884

Ribemont-Dessaignes appartient à cette race d'écrivains qui écrivent malgré eux, qui sont en quelque sorte, possédés par ce démon. Comme Lautréamont il est dominé et tout naturellement il domine son lecteur. Au début de sa vie il s'adonna presque complètement à la peinture, puis lentement il commença à écrire. Le théâtre l'attira et en 1914-1915-1916 il composa cet extraordinaire *Empereur de Chine* qui est une des pièces les plus étranges et les plus représentatives du théâtre moderne d'avant-garde. Il écrivit ensuite des poèmes d'une incroyable âpreté, d'une brûlante rudesse. Son vers file et se plante comme une flèche, après avoir tout renversé sur son passage. Il s'accroche avec cruauté. Cette poésie qui ne doit qu'à Jarry et à Lautréamont, semble au premier abord trop cruelle, mais on finit souvent par aimer cette sécheresse parfois majestueuse, parfois ironique.

Comme les hurlements des grandes affiches et des signaux lumineux, les écrits de ce poète, l'un des plus avancés du mouvement Dada, sont ou veulent être essentiellement « modernes ».

Ribemont-Dessaignes doit réunir sous le titre *L'Œil et son œil*, ses poèmes dont beaucoup ont paru dans *Dada*, 391, *Littérature*, *Proverbe*, *Cannibale*, *Sturm*, *Little Review*, etc.

### TROMBONE A COULISSE

J'ai sur la tête une petite ailette qui tourne au vent

Et me monte l'eau à la bouche

Et dans les yeux

Pour les appétits et les extases

J'ai dans les oreilles un petit cornet plein d'odeur d'absinthe

Et sur le nez un perroquet vert qui bat des ailes

Et crie aux armes

Quand il tombe du ciel des graines de soleil

L'absence d'acier au cœur



Au fond des vieilles réalités désossées et croupissantes  
Est partiale aux marées lunatiques  
Je suis capitaine et alsacienne au cinéma  
J'ai dans le ventre une petite machine agricole  
Qui fauche et lie des fils électriques  
Les noix de coco que jette le singe mélancolie  
Tombent comme crachats dans l'eau  
Où refleurissent en pétunias  
J'ai dans l'estomac une ocarina et j'ai le foie virginal  
Je nourris mon poète avec les pieds d'une pianiste  
Dont les dents sont paires et impaires  
Et le soir des tristes dimanches  
Aux tourterelles amoureuses qui rient comme l'enfer  
Je jette des rêves morganatiques.

(Inédit)

### INTÉRETS

Le rat crevé qu'on a dans la cervelle et la cervelle de l'estomac  
Les étoiles du Zambèze et l'oiseau des lèvres  
La vertu américaine  
L'alcool de peau et le pain des yeux  
La richesse du riche et le vice d'hiver  
Le rire tiède et l'algue d'urine  
L'eau des genoux tristes  
Les petits os cariés  
Et les demoiselles des roseaux du sang  
Tamtam du biberon et bonbons du cœur.

(Inédit)

### O

Il posa son chapeau sur le sol et le remplit de terre  
Et y sema du doigt une larme  
Un grand géranium poussa si grand



Dans le feuillage mûrirent un nombre indéfini de potirons  
Il ouvrit sa bouche aux dents couronnées d'or et dit  
I grec  
Il secoua les branches du saule de babylone qui rafraîchissait  
l'air  
Et la femme enceinte à travers la peau de son ventre  
Montrait à l'enfant le croissant d'une lune mort-née  
Lui mit sur sa tête le chapeau importé d'Allemagne  
La femme avorta de Mozart  
Tandis que passait dans une automobile blindée  
Un harpiste  
Et qu'au milieu du ciel des colombes  
De tendres colombes mexicaines mangeaient des cantharides.

(Inédit)

### THÉOPHILE

Dieu en habit caporal dit à Dieu en habit berlingot  
Qui  
Les jambes en chapeau perles disent au ventre perroque  
Il y a un certain nombre de choses  
Dieu en veste à pellicules à Dieu en harpe moisie  
Je n'ai jamais vu nu.

(Inédit)



## TRISTAN TZARA

Né le 4 Avril 1896.

Dada naquit à Zurich au Cabaret Voltaire en 1916. Tristan Tzara fut son prophète et cette fonction sociale rendit célèbre l'œil impassible qu'il gardait sous le transparent monocle au large ruban moiré, sphinx d'une légendaire douceur, d'un calme qui est le plaisir des Muses.

Mais Tristan Tzara vaut mieux qu'un renom de berger. C'est un pur poète, et ses poèmes, échevelés par la forme, ont une limpidité fraîche qui les fait briller au soleil. Le surprenant héros appelle les mots des quatre coins de l'horizon, rien ne les a liés, ni l'usage, ni la pensée, ni cet odieux caractère paradoxal qui, par son peu de désintéressement, corrompt à jamais toutes les plaisanteries, les condamne au calembour. Comme de rondes perles unies l'une à l'autre par aucun faux lien, chaque mot, chaque mouvement de pensée est seul en soi, forme un instant un monde jusqu'à l'instant qu'il les lie par le fil hasardeux mais sûr de l'inspiration.

Mettez, disait-il, tous les mots dans un chapeau, tirez au sort, voilà le poème dada. Il mentait, car de cet assemblage effrayant, il sort, si ses mains le tournent, une chanson courante et déliée, sans heurt, sans creux, sans blessure : une unité retrouvée qui s'échappe dans sa grâce égale.

Le brillant des morceaux nous dore la pilule, et ce chant d'oiseau des Iles tente notre joie et nous retient. Mais le chant de Tristan Tzara, par ses inaccoutumés rapprochements, ses fondus de révoltes distinctes, d'émotions toutes différentes, dépasse l'âme, la sollicite, l'entraîne, s'y plonge et, par des caresses insolites, la touche en des points nouveaux, la secoue, l'émeut de détresses neuves et de folles réussites.

Il fait naître l'inconscient plus qu'il ne le réveille, suscite des torpeurs étranges, des chemins auxquels nul n'aurait songé et qui relient, par de nets détours, des points si opposés.

Ainsi, Tristan Tzara, avec un appareil kaléidoscopique, et des ciseaux pour découper des mots dans le journal, des sensations dans notre cœur, construit de pures et folles chansons dont la violente brusquerie étincelante nous traverse et nous charme. L'amitié le lie avec Philippe Soupault, avec Ribemont-Dessaignes, et avec tout Dada, dont il fut longtemps le pieux ordonnateur.

Le principe essentiel de la doctrine n'est-il pas en effet l'appel à l'inconscient pur ? L'extrême dogmatisme de la pure création abstraite revient ainsi à l'extrême romantisme de la pure inspiration. Quoi qu'il en soit et quoi qu'on puisse en penser, l'historien de la littérature le plus hostile à l'école de 1919 ne pourra pas négliger les *Manifestes* de Tristan Tzara.



BIBLIOGRAPHIE. — *La première aventure céleste de Monsieur Antipyrine*, (Collection Dada, Zurich, 1916). — *25 Poèmes*, (Collection Dada, Zurich, 1918). — *Cinéma Calendrier du Cœur Abstrait Maison*, (Sans Pareil, 1920). — *De nos Olseaux*, (1923). — *Sept Manifestes Dada*, (Jean Budry et Co, Paris, 1924).

### MAISON FLAKE

déclanchez clairons l'annonce vaste et hyaline animaux du  
service maritime  
forestier aérostatique tout ce qui existe chevauche en galop  
de clarté la vie  
l'ange a des hanches blanches parapluie virilité  
neige lèche le chemin et le lys vérifie vierge  
 $\frac{3}{25}$  d'altitude un méridien nouveau passe par ici  
arc distendu de mon cœur machine à écrire pour les étoiles  
qui t'a dit « écume hachée de prodigieuses tristesses-horloge »  
t'offre un mot qu'on ne trouve pas dans le Larousse  
et veut atteindre ta hauteur

quelle vapeur d'un tube de foudre pousse  
la nôtre contre l'éternelle et multiforme voile  
ici on n'assassine pas les hommes sur les terrasses  
qui se colorent de la succession intime des lenteurs

nous tentons des choses inouïes  
mirages in-quarto micrographies des âmes chromatiques  
et des images  
nous portons tous des grelots-tumulte que nous agitions  
pour les fêtes majeures sur les viaducs et pour les animaux  
tournure d'une danse en octave sur météore et violon  
le jeu des glaces année qui passe  
buvons un coup j'suis l'frère fou  
encre du ciel lac d'hydromel  
du vin opaque flake en hamac



pratique l'offrande tranquille et féconde  
il gratte le ciel avec ses ongles  
et le gratte-ciel n'est que son ombre  
en robe de chambre  
l'année sera parmi les palmiers et bananiers jaillis du halo  
en cubes d'eau  
simple productive vaste musique surgissant à bon port  
et le pain cramoisi à la future et multiple saison  
des vieilles gravures des rois à la chasse joliment coloriées

pipe et boxe dans le vase sous l'as de pique pipier avec  
les oiseaux et les nues fraîches un bateau alerte dans le bec  
du roc moteur aux étincelles des bonnes nouvelles la tour  
eiffel joue au rebec  
ici chaque chaise est molle et confortable comme un archevêque  
entreprise d'ascétisme moines garantis à tous les prix —  
mesdames ici — maison flake

*(Cinéma Calendrier du Cœur Abstrait)*

### SUR UNE RIDE DU SOLEIL

noyez matins les soifs les muscles et les fruits  
dans la liqueur crue et secrète  
la suie tissée en lingots d'or  
couvre la nuit lacérée par les motifs brefs

à l'horizon remis à neuf  
une draperie d'eau courante large vivante  
grince petit coefficient particulier  
de mon amour  
dans la porte soudain éclaircie

harcelée par les désirs éclipses  
pleureuse accélérée palpitante  
tu t'effeuilles en prospectus d'accords privés



l'inconstance de l'eau glisse sur ton corps avec le soleil  
par le miracle fendu on entrevoit le masque  
jamais claire jamais neuve  
tu marches c'est la vie qui fait marcher la bielle  
et voilà pourquoi les yeux roulent dans leur pourquoi  
l'avantage du sang à travers le cri de la vapeur  
un éventail de flammes sur le volcan tu sais  
que les veines de la tombe  
ont conduit tant de chansons d'ardeur  
à l'échappée  
le monde  
un chapeau avec des fleurs  
le monde  
un violon jouant sur une fleur  
le monde  
une bague faite pour une fleur  
une fleur fleur pour le bouquet de fleurs fleurs  
un porte-cigarette rempli de fleurs  
une petite locomotive aux yeux de fleurs  
une paire de gants pour des fleurs  
en peau de fleurs comme nos fleurs fleurs fleurs de fleurs  
et un œuf

(De nos oiseaux)

#### AUTOUR

la terrasse est pleine  
de rumeurs salines  
la robe et même  
les plis du soleil  
  
perdus aujourd'hui  
presque accessible



au vertige lenteur  
coupé du minuit

l'animal poli  
dans ses hallucinations  
creuse l'abandon  
de la lumière instructive

et la proie fanée  
chassée à merveille  
les glaçons vermeils  
gras dérisoires

drôle de cœur  
faim de noir  
un collier d'humeur  
docile et féroce

enceint de soleil  
comme un jour de fête  
à la fenêtre  
appelle l'œil

glisse sur des sandales  
de sondes solaires  
au rébus des mers  
aux réclames du mal

les fleurs frisées  
en excursion  
des chapeaux en crise  
d'élégance végétale

sur les rocs les citrons  
poreux graves  
les prix de pension  
ont augmenté avec le paysage



ingénieuse cravate  
nouée dans l'alibi  
des nuits disparates  
que la voix gaspille

faiblesses senteurs  
les excuses rapides  
des maisons les fleurs  
et des vins la paix

le son moribond  
et des vagabondages  
vent doux bandage  
s'en vont avec l'âge

maladies craintives  
mesurées ma chère  
au degré d'alcool  
sous les branches des voyages

insensiblement claires  
les clés des racines  
ne savais-tu pas  
étaient nos médicaments

les femmes solennelles  
au bout des mains cruelles  
des villes de fatigue  
desséchées comme les figues

mettez tout dans l'armoire  
des occasions fumées  
au revoir au revoir  
ma chère des jeux de la terre

(Inéd.)



## PHILIPPE SOUPAULT

Né le 2 Août 1897

Philippe Soupault est né à Chaville (Seine-et-Oise).

Il est poète au sens le plus pur du mot. La poésie affranchie de tout plumage, de tout linceul, jaillit dans ses écrits comme une source fraîche, si nue qu'elle n'est qu'un élan brillant et fort. C'est le don du rocher frappé à Moïse, le plus liquide, le plus scintillant de son cœur.

Il a dépouillé la poésie de ses brillantes couleurs, de ses touchants oripeaux et faisant place nette il lui rend une virginité.

De là dans ses poèmes une fluidité, qui d'abord déçoit et détourne. Rien n'en est attachant ni pittoresque. La poésie n'y est pas aménagée : ni l'intention grave, ni l'exotique douceur, ni le charme des précautions n'offrent ici le spectacle poétique qu'on est en droit d'attendre d'une Poésie qui, depuis si longtemps trahie, n'est plus qu'un décor.

La grêle pureté des images et leur cristallin éclat déroulent une poésie comme un fluide. On ne peut la définir ni la saisir, parce que loin d'être statue aux belles hanches, ni bohémienne d'aventure, elle est une étrange musique qui venant de loin traverse la scène et vous pénètre. (Une poésie qui n'est ni sculpture ni roman, rien que poésie)

Cette source d'eau brûlante et pure qu'il fait sortir du sein de la terre, entraîne avec elle le flot des images éclatantes et inutiles, il les brise, les entraîne, mais sur elles ne se livre à aucun travail de précision (artistique).

Philippe Soupault au regard net réveille la Belle au Bois Dormant. Il est dans la vie comme ses poèmes.

Il est l'ami d'Eluard, de Tzara, d'Aragon, de Breton. Il cite volontiers les noms d'Apollinaire, de Giraudoux, de Roussel. Il admire Lautréamont. Mais sa curiosité intellectuelle l'a entraîné sur des terrains très divers, augmentant sa culture, et l'intense besoin de réalisations, d'activité, l'a conduit, en apparence au moins, assez loin de point de son départ. Il a écrit déjà trois romans *Le Bon Apôtre*, *A la Dérive* et *Les Frères Durandau*. Il prépare des essais sur les sujets les plus variés : Gandhi, William Blake, la décadence de l'Angleterre...

BIBLIOGRAPHIE. — *Aquarium*, (Au Sans Pareil, 1917). — *Rose des vents*, (Au Sans Pareil, 1920). — *L'Invitation au suicide*, (Hors Commerce, 1921). — *Les Champs Magnétiques*, (Au Sans Pareil 1921). — *Westwego*, (Edition Six, 1922). — *Wang-Wang*, (1924).



## PROMENADE

## Ballade retournée

Deux voix se choquaient en rebondissant  
on dirait la mer  
et voici des arbres  
les pas les paroles et les troncs rapeux  
là-haut le soleil choisit des feuilles mortes

Deux voix se choquaient en rebondissant  
Paris n'est pas loin  
Le train s'inclinant tourne minuscule  
Le calme est bruyant  
la route s'en va mélancoliquement  
Douze doigts poilus effraient quelques nuages  
Une pomme de pin tape à ton chapeau

Deux voix se choquaient en rebondissant  
ainsi qu'un souvenir qui grinçait des dents  
la molle mousse est là et la liberté  
une branche se penche  
regarde là-bas  
les voix sont passées  
Trois rochers ventrus acceptent mes bras

(Aquarium)

## ESCALADE

Il fait chaud dans le ministère  
la dactylographe sourit en montrant ses lunettes  
On demande le sous-secrétaire  
toutes les portes sont fermées



la statue du jardin est même immobile  
 les machines à écrire bégayent  
 et le téléphone insiste  
 Est-ce que je vais savoir encore courir  
 la gare n'est pas loin  
 un tramway rampe jusqu'à Versailles  
 On m'avait dit qu'il y avait un accident tout près d'ici  
 je ne pourrai donc pas entendre le hennissement des nuages  
 La Tour Eiffel lance ses rayons aux Iles Sandwich  
 Gutemberg 24-19.

*(Rose des Vents)*

# AILLEURS

*A Paul Eluard*

On voit

Quelqu'un  
 au bord de la mer  
 pour toujours  
 La ville est cette étoile  
 à l'infini

à travers les vitres  
 la terre tourne  
 l'amitié de l'autre rive  
 la tête tourne  
 les prairies du vent  
 les bras tendus  
 les arbres en exil

PERSONNE n'a jamais vu le SOIR

*Rose des Vents)*



## DIMANCHE

L'avion tisse les fils télégraphiques  
et la source chante la même chanson  
Au rendez-vous des cochers l'apéritif est orange  
mais les mécaniciens des locomotives ont les yeux blancs  
la dame a perdu son sourire dans les bois

*(Rose des Vents)*

## WESTWEGO

Etrange voyageur sans bagages  
Je n'ai jamais quitté Paris  
ma mémoire ne me quittait pas d'une semelle  
ma mémoire me suivait comme un petit chien  
j'étais plus bête que les brebis  
qui brillent dans le ciel à minuit  
il fait très chaud  
je me dis tout bas et très sérieusement  
j'ai très soif j'ai vraiment très soif  
je n'ai que mon chapeau  
clef des champs clef des songes  
père des souvenirs  
mais ce soir je suis dans cette ville  
derrière chaque arbre des avenues  
un souvenir guette mon passage  
C'est toi mon vieux Paris  
tes monuments sont les bornes kilométriques de ma fatigue  
je reconnais tes nuages  
qui s'accrochent aux cheminées  
pour me dire adieu ou bonjour  
la nuit tu es phosphorescent  
je t'aime comme on aime un éléphant



tous tes cris sont pour moi des cris de tendresse  
 je suis comme Aladin dans le jardin  
 où la lampe magique était allumée  
 je ne cherche rien  
 je suis ici  
 je suis assis à la terrasse d'un café  
 et je souris de toutes mes dents  
 en pensant à tous mes fameux voyages  
 je voulais aller à New-York ou à Buenos-Ayres  
 connaître la neige de Moscou  
 partir un soir à bord d'un paquebot  
 pour Madagascar ou Shang-hai  
 remonter le Mississippi  
 je suis allé à Barbizon  
 et j'ai relu les voyages du capitaine Cook  
 je me suis couché sur la mousse élastique  
 j'ai écrit des poèmes près d'une anémone sylvie  
 en cueillant les mots qui pendaient aux branches  
 le petit chemin de fer me faisait penser au transcanadien  
 et ce soir je souris parce que je suis ici

(Westwego)

### SAY IT WITH MUSIC

Les bracelets d'or et les drapeaux  
 et le vent salubre et les nuages  
 je les abandonne simplement  
 mon cœur est trop petit  
 ou trop grand  
 et ma vie est courte  
 je ne sais quand viendra ma mort exactement  
 mais je vieillis  
 je descends les marches quotidiennes  
 en laissant une prière s'échapper de mes lèvres



à chaque étage est-ce un ami qui m'attend  
est-ce un voleur  
est-ce moi  
je ne sais plus voir dans le ciel  
qu'une seule étoile ou qu'un seul nuage  
selon mes tristesses ou ma joie  
je ne sais plus baisser la tête  
est-elle trop lourde  
dans mes mains je ne sais pas non plus  
si je tiens des bulles de savon ou des boulets de canon  
je marche  
je vieillis  
mais mon sang rouge mon cher sang rouge  
parcourt mes veines  
en chassant devant lui les souvenirs du présent  
mais ma soif est trop grande  
je m'arrête encore et j'attends  
la lumière  
Paradis paradis paradis

(Wang-Wang)

## SWANEE

à Jacques Rigaut

Mes Mains tremblent comme celles d'un brave garçon  
d'alcoolique  
pour les caresses  
mes cheveux tombent  
comme des larmes  
comme des plumes  
et mes dents sont noires de colère  
On voit de petits champs de courses  
et de vastes champs de tabac



dans mes yeux  
 on voit des orangers en fleurs  
 des buissons de monnaie du pape  
 quand je ris  
 quand je pleure  
 on ne voit rien  
 Quatre Quatre Quatre  
 Ma vie est un bouton de nacre  
 Ma vie est un roseau chantant  
 Ma vie est un enfant à quatre pattes  
 Ces histoires que l'on raconte  
 et toutes celles que l'on racontera  
 sont longues  
 comme des fumées sans feu  
 Et puis il y a moi  
 Mes oreilles sont bien à moi  
 comme mes oiseaux  
 et posés sur le visage pour l'esthétique  
 On dit oui on dit non  
 et je me cache dans la fumée  
 de ma bonne petite cigarette  
 qui craque  
 et qui dit oui et qui dit non  
 quand j'enfile mon veston  
 et qu'avec toute la gravité désirable  
 je prends un peigne le matin  
 je ne regarde pas dans la glace  
 en disant Quel joli garçon  
 mais je vois une petite pendule  
 qui fait tac tac  
 et qui m'ennuie Swanee  
 comme le calendrier de mon grand'père.

(Wang-Wang)



## CHANSONS

Monsieur Miroir  
Marchand d'habits  
est mort  
hier  
soir  
à Paris  
Il fait noir  
Il fait nuit  
Il fait nuit noire à Paris

(Chansons)

\* \* \*

Le petit Édouard Maisonnnet  
vit dans sa petite maison  
Il pêche les poissonnets  
de son ami le forgeron

(Chansons)

## CRUZ ALTA

Comme un fil de soie  
comme un nuage de laine  
le soir descend à perdre haleine  
et nous soupignons de plaisir  
Un grand cri un oiseau gris  
et toutes les cloches de la terre  
appellent les brebis  
dans les champs et sur l'océan



tous les nuages sont partis  
 pour le silence et pour la nuit  
 loin du ciel loin des yeux  
 près du cœur  
 Un homme  
 une croix  
 je ne vois pas les souris  
 les fourmis et les amis  
 Tout est gris  
 pour fermer les yeux  
 tandis que le soleil  
 très affectueusement  
 allume des incendies un peu partout  
 pour les grands et pour les petits  
 Un homme  
 une croix  
 et l'on entend les chiens poursuivre les ombres  
 les femmes fermer les portes des granges  
 les hommes boire lentement  
 au son d'un accordéon  
 et le vent tombe  
 comme si les routes coulaient  
 les maisons dormaient  
 les montagnes brûlaient  
 toutes les cloches de la terre  
 répondent  
 aux ondes universelles  
 C'est Madrid et sa voix de miel  
 Nous dormons  
 Nous dormons  
 C'est Rio-de-Janeiro bienveillant  
 Il fait un temps merveilleux  
 et nous attendons le paquebot  
 C'est Londres  
 Pétrolifères fermes  
 cuprifères indécis



Il pleut simplement  
un assassinat deux vols  
une conversion  
C'est New-York chaleureux  
Tout est prêt pour le départ  
Accident dans la 18<sup>e</sup> avenue  
Un incendie dans l'Oklahoma  
Tout est prêt  
C'est Paris, c'est Paris  
Nous n'oublions que les ingrats  
Travaillons ou attendons  
La République est en danger  
Philibert de Savoie gagne le Grand Prix  
C'est la Nuit qui répond enfin  
Messages  
Un crapaud lourd comme une pierre joue du piano  
près d'un hortensia  
Les étoiles descendent en volant  
lucioles et vers luisants  
Les étoiles sont des étincelles  
qui s'échappent du brasier  
immense  
que je suppose  
derrière les montagnes  
le silence fuit sous le vent  
C'est la Nuit qui secoue les branches  
messages du ciel  
les oiseaux immobiles crient  
les serpents s'enterrent  
et les hommes ferment les volets  
et les paupières  
messages de la terre  
c'est la Nuit qui indique la route  
les sources parlent à leur tour  
une lumière cligne  
un train s'éloigne



messages de la mer  
 Tout est prêt  
 un homme  
 une croix  
 c'est la Nuit qui répond  
 Terre terre  
 encore une heure  
 on entend respirer  
 encore une heure  
 c'est le jour  
 c'est le soleil  
 Terre terre  
 Nous abordons

(Wang-Wang)



## FRANCIS GÉRARD

Né le 11 décembre 1903

Francis Gérard prit part à la terminaison du mouvement dit moderne (notamment dans *l'Œuf dur* qu'il créa en Mars 1921), où lui plurent les formes nouvelles, ou raffinées ou brutales, de l'intelligence et de la sensibilité. Ses poèmes sont les témoins du plaisir qu'il trouva dans cette atmosphère. Il interposait le charme entre lui et les nécessités qui l'appelaient.

Il désire aujourd'hui se détacher davantage de toute expression artistique pour s'adonner à une activité plus nettement humaine et plus strictement essentielle.

### LA BICHE AUX SEPT FLEURS

L'amande aux cassantes blancheurs,  
Pour peu que le citron y saigne  
L'avare humeur, à la châtaigne  
Ressemble au palais comme sœur

Framboises poudrées d'eau ivre,  
Pleur de lune, sur ta main  
Cueillies au bord du chemin  
Avec le cèdre aiment vivre

L'oiseau tondu, proie des martyrs,  
Bouilli avec le fruit des baies  
Réjouit l'enfant qui va venir.  
A la mère il donne du lait.



Que d'hirondelles étoilées  
La porcelaine se recouvre  
Pour que tu meures, nuit de soufre  
Riz au safran, guêpes pilées.

(Inédit)

### RAIE DE SUFFRAGE

La rose des vents n'est pas la rose des vignes

Si Lolita prend la cuiller  
Pour happer le happeau sanglant  
Les lianes, le visage en sang,  
Dentelle de deuil coutumière  
Découpent de courtes lumières.

Arbres sans fumée abeilles  
Déroutez-vous tendrement  
Le miel laiteux des corbeilles  
N'apaise pas mon tourment

Un navire à genoux se perd  
Dans le hamac bleu des tropiques  
Et des amours ciel magnifique  
Jetons la couronne à la mer.

Que nos doigts s'égarent cigarettes  
A dégraffer chaque nuage  
Trouver l'étoile des rois mages  
Médaillon des filles muettes

Roulez son cercueil dans les vagues  
Il désirait ce manteau vert  
Le cortège acide et sévère  
De la forêt coupée des algues.

(Inédit)



## LUI AUSSI

*A Louis Aragon,*

Pour guérir le moribond  
On entr'ouvrit ses lèvres et l'on glissa entre elles  
Une pincée de sucre candi  
Des tranches de coings choisis parmi les plus mûrs  
Un peu de sable mêlé à de l'ocre  
L'anneau du bracelet de fiançailles rompues  
Une touffe d'anis venu des montagnes  
Une poudre blanche qui agace ses gencives  
Quelques gorgées d'eau claire  
Il ouvrit les yeux et se mit à chanter...

*(Inédit)*

## LE GRAND CANAL

*A Robert Desnos.*

De tous les arbres de la forêt  
J'ai choisi le bois le plus blanc, le plus sec  
Pour qu'on y creuse mon cercueil

Mes amis s'étonnent  
De ces sombres pensées  
« Creuse plutôt une pirogue  
Pour descendre le rapide »

Au village pour un bracelet de verre  
De très jeunes femmes  
Aux flancs bistres  
Se vendent.



Mais il est écrit dans ma main  
Que je ne ferai pas un geste  
Pour éloigner un but  
Que tout me propose

(Inédit)



## MATHIAS LÜBECK

Né le 16 Octobre 1903

Il prit part avec Francis Gérard à la terminaison du mouvement dit moderne. Il fut séduit par le pittoresque, la violence, l'éclat de la poésie née rue Ravignan. Il goûta l'aventure, davantage encore dans les traités de morale que dans les atlas de géographie.

Comme on se représente Apollinaire, il est un géant débonnaire. Sa poésie « franche comme l'or, ronde comme balle » a cet aspect « bien nourri » signe de grâce de la poésie moderne. Sa force rend un son grave et plein, qui se répercute. La netteté de sa démarche confère à beaucoup de ses gestes le cachet de la poésie.

Une certaine déception sur la portée de cette poésie le confine actuellement dans une indolence où tout choix lui est indifférent.

### PETIT POÈME POSTPARADISIAQUE

Au Bar du Paradis Perdu,  
Adam et Ève boivent du  
Porto-flip avecque des pailles  
— Adieu les célestes ripailles —

Le barman qui se nomme Iblis,  
Clignant de ses yeux de lapis,  
Leur prépare en grande conscience  
Le cocktail dit « l'Arbre de Science ».

Or, Ève en son ventre engrossé  
Sentit les deux fœtus boxer  
Et reniflant d'un air sauvage  
Dit : « Ça sent le mauvais présage. »



Et Adam avait un peu peur  
(Il songeait au fruit défendu)  
Et Satan souriait, moqueur  
Au Bar du Paradis Perdu.

(Inédit)

### PÉRIPLER ET C<sup>ie</sup>

Dans les cités à l'air brûlant  
(Oporto, Palos ou Lisbonne)  
De vieux messieurs chargés d'automnes  
Établissent des portulans.

Au cap de l'Espérance-Bonne  
Vasco nous montre ses talents.  
Pour ce qui est de Magellan,  
Je ne sais pas ce qu'il mitonne.

Les braves bougres n'ont pas peur  
D'affronter l'Océan hurleur  
Sur l'aléa des caravelles,

Car le Génois si mal coté  
Découvrit la terre nouvelle  
Pour s'être trompé de côté.

(Inédit)

### MOLES AGITAT MENTEM

La dame qui lit Montesquieu-  
Spinoza et Nietzsche le Rude  
Encor n'a perdu l'habitude  
D'emplir de monnaie ses bas bleue,



Aussi, dame philosopharde,  
 Permets-moi de n'admirer plus  
 Tes principes irrésolus  
 Que les pinceaux dont tu te fardes.

Quittant — mufle à nul autre égal —  
 Le foyer semi-conjugal,  
 Ton amant est parti en Fqise,

Sorbonagre Desdémona —  
 Et pour te remplacer, tu n'as  
 Que les mots dont tu gargarises

Ton espoir sot de Nirvâna.

(Inédit)

## DIEU ET L'ARBRE DE SCIENCE

*Habe nun ach, Philosophie u. s. w.*

Le docteur Faust a voulu tout savoir :  
 Il fut damné, nous conte la chronique —  
 Ah, le bon Dieu n'a pas l'air de vouloir  
 Encourager l'instruction publique.

(Inédit)

## VARIATIONS SUR QUELQUES EMPEREURS ROMAINS

L'histoire rapporte qu'Alexandre Sévère, sage et bon empereur,  
 qui, par malheur, ne régna pas assez longtemps, —  
 Possédait en son cabinet de travail les simulacres des meilleurs  
 prophètes et démiurges de tous les temps, —



Et en particulier, ceux de Moïse, de Jésus-Christ, et de l'admirable Apollonius de Tyane. —

J'aime cette largeur d'esprit et je la retrouve, ô pauvres gens, dans vos petites cabanes : —

En effet, on y voit les présidents du jour (Félix Faure, Loubet, Fallières et aujourd'hui ce bon M. Millerand). —

— Je passe Raymond Poincaré qui par sa laideur a déplu aux pauvres gens —

Et l'on y voit aussi les portraits de Jaurès, Ravachol et même quelquefois Tolstoï —

Au milieu des photos du père, brave mécano, de la mère aux cheveux tirés par derrière, et du fils, charmant petit boy, —

Cette largeur d'esprit, je l'ai encore rencontrée chez les parvenus : ils ont des toiles de toutes les écoles et des meubles de toutes les époques, —

Mais leurs toiles sont des croûtes, en général, et le plus souvent leurs meubles sont du toc, —

Et ainsi leur mobilier et leurs tableaux sont nivelés par l'égalité —

De la contrefaçon, du mauvais goût et de la médiocrité. —

Un autre empereur romain — mais qui, celui-là, ne valait pas bien cher, —

A dit pourtant une forte parole le jour qu'il mit un impôt sur les pissotières : —

« L'argent n'a pas d'odeur », déclara-t-il à son fils indigné de voir les urinoirs mués en ferme, —

Et effectivement, l'argent pourrait sentir la sueur, le sang, la matière fécale et le sperme, —

Eh bien, pas du tout, il ne sent rien, mais par contre qu'il est doux au toucher avec son contact froid, —

Qui cependant a le don de nous réchauffer les doigts. —

Gloire donc à l'argent cordial, souple et inodore —

Que dispense aux humains l'obscène Mandragore. —



Un troisième empereur romain, le fils du précédent — avait, dit-on, coutume de faire le bien, mais avec trop peu de modestie, —

Et chaque fois qu'il ne le faisait pas, il disait : « J'ai perdu ma journée », en latin : *diem perdidit*. —

Celui-là n'était qu'un imbécile et, qui pis est, un sale poseur, — Car c'est une bien vilaine gloire que de faire de l'exhibitionnisme avec son cœur. —

Et puis, au fond, pour qu'on soit arrivé à retenir son fameux *diem perdidit*, —

Il faut bien, j'imagine, qu'il l'ait assez souvent dit. —

Et je pense que le temps qu'il prenait à répéter cette formule latine —

L'empêchait de faire le Bien, le Mal, et de lever les impôts de son père sur les latrines. —

(Inédit)



## MARCEL ARLAND

Né le 5 Juillet 1900

Dans un style acéré et dépouillé Marcel Arland développe un très fin sentiment poétique. Son allure ardente et grave explore précieusement les recoins de la vie intérieure : déjà son goût se précise pour ce trouble et ce recueillement.

On a pu lui assigner pour maîtres Gide et Mauriac. Son inquiète lucidité, quelquefois grinçante de rage et de volonté dégage le parfum de la ferveur.

Il dirigea plusieurs revues avant d'écrire de courts romans. Il a donné à la Nouvelle Revue Française un article : *Un nouveau Mal du Siècle où il étudie l'inquiétude contemporaine.*

## JÉSUS M'APPARAÎT

Jésus m'est apparu aussi

Il pêchait avec Joseph d'Arimatie

En Galicie

— Mon cher Seigneur, j'ai le cœur gros

— C'est que tu t'es levé trop tôt

Or trois mille galères northmannes

S'en allaient vers les temps nouveaux

Offrant clouées à leur bec d'aigle

Des sirènes tendres et mortes comme mannequins de cire

— Seigneur ne faites pas le plaisantin

Sirènes et mannequins

Romances lassantes enfin

Et vous Seigneur et vous et vous



— Le temps nouveau, dit la bergère, c'est le printemps  
 Jésus sur un mirliton  
 Jouait tristement des cavatines

(Inédit)

## POÈMES

Nous achèterons des fusils  
 Pour faire la chasse aux perdrix  
 Des sortilèges et des gris-gris  
 Pour faire partir les fusils  
 Et des chiens rouges et gris  
 Pour ramasser les perdrix  
 Puis nous irons à la chasse  
 A la chasse aux perdrix

Le roi de Bohême a perdu sa femme :  
 Rien n'est plus beau qu'un beau convoi funèbre  
 Mais la Bohême je l'ai connue  
 Non comme roi — comme pendu  
 Puis donc que je ne puis  
 Régaler ma douleur de royales funérailles  
 Je ne veux pas perdre ma femme,

Il faut respecter les parents  
 Notre maman, les grands parents  
 Etc... Il ne faut pas tuer les parents  
 Car ce sont des hommes et ce sont des parents  
 — « Fils indigne, matricide, que fis-tu de ta mère  
 Qui t'a conçu, porté, nourri, soigné, aimé  
 — J'en fis monsieur le juge des images pour mes poèmes »  
 Ce n'est pas une excuse

(Inédit)



## AMOUR

Éclorait-elle jamais, la fleur gigantesque des banlieues ? La nuit allumait des gestes louches dans les cafés. De grands oiseaux se débattaient aux lacs secrets.

Certains mots n'eurent de douceur que parce que des lèvres ne les ont pas dits. T'emprisonnant de ton nom répété, je les ai guettés en vain sur ton visage luisant comme un champignon pâle. Compatissant, tu me voulais consoler de leur absence par tes cheveux sur mon épaule épars.

Le mal était que nous n'agissions pas de concert. Il devenait mélancolique quand je faisais certains gestes du doigt ; s'il prenait sa canne à pommeau blanc, je songeais aux poètes lakistes ou à une rue de Saint-Denis au long de quoi je cherchais désolément un soir une pharmacie.

Cependant les trottoirs roulaient comme des bicyclettes et des boutiquiers bedonnants disposaient chaque nuit leurs étalages selon des tabatières intimes et leurs convictions politiques. Étalages (paradis et parasols du Japon dont les singes ont le cul rose et pas tout à fait malpropre) l'air y est si rare qu'y peuvent seuls vivre les mannequins et les momies, sur le poing de cire de qui se pose une invisible colombe.

Or, les amants des cinémas se désolaient pour nous et les journaux furent en divers caractères remplis de crimes et de suicides. Les mots se répandaient comme les dés d'un cornet. Nous les laissions aller, sans penser à constater les destins nouveaux que leur assemblage nous imposait.

Le soir, des gens marchaient à pas doux dans les cartes postales ; les trains sur les ponts passaient doucement pour ne point effrayer les malades des hôpitaux ; nous répétions : « En Anatolie... en Anatolie » ; parce qu'il faut bien se figurer un pays où il y ait du bonheur et des flammes de Bengale.

Cependant à l'étal d'une boucherie un bœuf décapité écartelait son corps ouvert ; sur ses entrailles on avait jeté une den-



telle légère, piquée en son milieu d'une rose incarnadine.  
Je me fis couper le prépuce. Cela ne changea rien à nos  
états d'âme.

L'âge raisonnable. Tranquillité. Logis calme et honnête.  
Plus rien qu'un porte-cigarettes, don d'un Noël dernier. Un  
archange un peu velu (pour ne pas sembler trop surnaturel)  
garde les tours de Saint-Sulpice. Je me convertirai. Mon cœur  
est déjà plein de charité.

(Inédit)



## GEORGES GABORY

Né le 14 octobre 1899

La grâce charmante et enrubannée de Max Jacob, s'il lisse les ailes des anges, se retrouve dans la fraîcheur de Gabory poète de la rose, du soir et de la colombe. L'ombre bleue des femmes et des sentiments comme des colifichets il en dessine d'aimables tableaux, faits de boucles de cheveux, d'initiales enlacées et du reflet des fausses pudeurs.

Mêlé au mouvement moderne, ce jeune homme est loin d'être un « fauve ». Sentimentale malgré tout, gracieuse et un peu mièvre, sa Muse chante à mi-voix. Il a dû beaucoup aimer Musset, mais aussi connaître le *Barnabooth* de Valery-Larbaud. Son vers est régulier, mais il préfère l'octosyllabique au genre alexandrin.

BIBLIOGRAPHIE. — *Cœurs à prendre*, (Illustrées par Galanis), (Editions du Sagittaire, 1921). — *Poésies pour Dames seules*, (portrait de l'Auteur par Galanis), (Nouvelle Revue Française, 1922).

### MARINE

Entends le bruit de mes sanglots !...  
C'était un navire superbe  
Qui se balançait sur les flots  
Comme un coquelicot dans l'herbe...

Capitaine du Tour du Monde,  
La nuit est chaude et vous pensez  
A l'odeur d'une fille blonde  
Qui rit lorsque vous l'embrassez...



L'océan né de mes pinceaux  
Vous emporte loin du rivage :  
Quand on a brûlé ses vaisseaux,  
Il faut revenir à la nage.

*(Cœurs à prendre)*

### ÉCRIT SUR LES MÊMES FEUILLES MORTES

Ma vie est la feuille qui tombe  
D'un arbre pensif et glacé  
Sur le chemin où j'ai laissé  
Le chien, la rose et la colombe

Aux genoux de quelque maîtresse —  
Mon corps, mon cœur et mon esprit —  
Et la couronne se flétrit  
Que j'ai faite avec ma jeunesse

Et chaque nuit, je crois entendre  
Sur notre amour qui va finir,  
Pleurer le vent du souvenir  
Dans un jardin couleur de cendre.

*(Cœurs à prendre)*

### FATIGUE

Un cœur joue à qui perd gagne,  
Tout de tristesse vêtu,  
Las d'avoir en vain battu,  
Souvent la blanche campagne.



La plus douce voix du monde  
Ne saurait vous réveiller,  
Petite naïade blonde  
Qui dormez dans l'encrier ;

Mais la neige tombe et puis  
Pégase est à l'écurie...  
Laissez, laissez, je vous prie,  
La vérité dans le puits.

*(Cœurs à prendre)*

### INNOCENCE

Aux innocents les mains pleines !  
Le soir, en se refermant,  
Les roses des porcelaines,  
Emprisonnent quelque amant ;

L'amour l'a réduit en cendre —  
Les paradis sont étroits —  
Gros papillon, cœur à prendre,  
Et lentement, sous nos doigts,

Dans les ténèbres complices,  
Renaîsse notre désir,  
Grâce aux tendres artifices  
Que nous aurons su choisir.

*(Cœurs à prendre)*

### OPÉRA-COMIQUE

Étanche ma soif, éther :  
Astres, apaisez ma faim !  
Sous les tilleuls sans parfum,  
Pleure le tendre Werther.



Le soir s'éloigne à pas lents,  
Autre amour, même décor,  
Le duc meurt au son du cor,  
Il avait tant de talents !

Au balcon de l'entresol,  
Juliette et Roméo  
Chantant l'éternel duo  
Qu'accompagne un rossignol...

*(Cœurs à prendre)*

#### PEINE D'AMOUR

Mon cœur est une praline !  
Colombe au bec de vautour,  
Qui déchirais ma poitrine,  
Qu'as-tu fait de mon amour ?

Une blanche épaule nue,  
Sous le manteau de satin,  
Qu'entre mes bras j'ai tenue,  
A Montmartre, un beau matin...

Boule de neige rougie !  
Nymphé des eaux de Vichy,  
Viens ranimer l'énergie  
D'un cœur un peu défraîchi.

*(Cœurs à prendre)*

#### ARC-EN-CIEL

Mon cher cœur, boîte à musique,  
Son goût pour les airs de danses  
Me séduit lorsque je pense  
Aux danseuses mécaniques.



Je noue autour de sa taille  
L'arc-en-ciel de ma mémoire...  
Jours et nuits passés à boire  
La vie avec une paille.

Les oreillers du mensonge  
Sont plus doux que les nuages ;  
Pour sortir de mon lit-cage,  
J'ai volé la clef des songes.

(Cœurs à prendre)



## RAYMOND RADIGUET

1903-1923

Les poèmes que Radiguet laissait cueillir dans ses poches, mélangées aux miettes d'autres repas, et que ses amis repassaient pour effacer les plis du papier et les rides du plaisir, ressemblent, dit Cocteau, à des coquillages. Leur poli, leur nacre, mais si l'on y applique l'oreille on entend le bruit de la mer. Il a publié deux romans : *Le Diable au Corps* et *Le Bal du Comte d'Orgel* que les uns déclarent être des œuvres géniales, les autres des ouvrages d'apprenti.

La jeune grâce de Radiguet s'inscrit en aimables guirlandes dont le trait vif entraîne l'œil, mais leur ton est plus aigre, plus incisif, plus amer que ne le laisse penser l'arrondi des rosaces. Ses poèmes à la forme régulière, dont d aucuns ne sont que de jolis tours où la muscade boucle la boucle, sont par d'autres côtés moins parfaits, moins dorés sur tranche et ouvrent plus d'horizon au regard.

A ce trait plus pervers, cette grêle poésie prend par sa maigreur une acidité plus forte et le trait s'inscrit mieux, dépassant les habiles images de la jeunesse.

Depuis que ceci est écrit, Radiguet déroulant sa mort au même rythme que sa vie, disparaît dans une crise brutale. Dès lors, les flèches déchirantes qu'il lançait apparaissent comme de profonds et transperçants regards.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Joues en Feu*, (Une plaquette de luxe, ornée de quatre pointes sèches par Jean Victor-Hugo), (Bernouard, 1920). — *Devoirs de Vacances*, (images d'Irène Lagut), (A la Sirène, 1921). — *Poésie*, (à paraître).

### QUE LE COQ AGITE SA CRETE

Que le coq agite sa crête  
Où l'entendent les girouettes ;  
Adieu, maisons aux tuiles rouges,  
Il y a des hommes qui bougent.



Ame ni mon corps n'étaient nés  
Pour devenir cette momie,  
Bûche devant la cheminée  
Dont la flamme est ma seule amie.

Vénus aurait mieux fait de naître  
Sur le monotone bûcher  
Devant lequel je suis couché,  
La guettant comme à la fenêtre.

Nous ne sommes pas en décembre.  
Je ne serais guère étonné  
Pourtant, si, dans la cheminée,  
Un beau matin je vois descendre

Vénus en pleurs du ciel chassée,  
Vénus dans ses petits sabots  
(De Noël les moindres cadeaux  
Sont luxueusement chaussés).

Mais, Écho ! je sais que tu mens.  
Par le chemin du ramoneur,  
Comme en un miroir déformant,  
Divers fantômes du bonheur,

A pas de loup vers moi venus,  
Surprirent corps et âme nus.  
Bonheur, je ne t'ai reconnu  
Qu'au bruit que tu fis en partant.

Reste étendue, il n'est plus temps,  
Car il vole, âme, et toi tu cours,  
Et déjà mon oreille avide,  
Suspendue au-dessus du vide,



Ne perçoit que la basse-cour.  
Coq, dans la gorge le couteau  
Du criminel, chante encor :  
Je veux croire qu'il est trop tôt.

(Inédit)

### ÉLÉGIE

Ciel ! plane au-dessus des saisons.

De notre posthume maison,  
Ardoises que souille la neige,  
Vous dites assez si les anges  
Ont fait leur nid près de ce toit.

Je n'y veux, ange au cœur de neige,  
Nulle autre vestale que toi.

Orgues, figues de Barbarie

Ève sans nourrice allaitée.

Le nom de Jeanne ou de Marie.

Cimes de vertige, se rient  
Des pourpres ardeurs de l'été  
Vos durables virginités.

La peur de mourir, mon beau cygne,  
A ton chant ôte ta beauté.

En feignant de cacher sa tête,  
L'ange avec son bras la souligne.



Au sein de l'amazone, tette  
Ce même lait de paradis,  
Qui donna la force jadis  
De dire sans regret adieu  
Au serpent vert, aux vertes pommes.

Prenant pour les éclairs de Dieu  
La fausse lumière des hommes,  
Comment pourrait se méfier,  
L'ange de notre magnésium ?  
Le voilà photographié.

(Inédit)

#### A UNE PROMENEUSE NUE

Prends exemple sur la colline  
Qui doit accoucher du raisin,  
Elle, des feuilles de ses vignes,  
Pourrait aussi se contenter.

Pourtant des châles en gazon,  
De la fourrure des buissons,  
Des bonnets, des manchons de thym  
Où cachent leurs jeux les lapins,

Elle costume sa beauté,  
Et toi, coquette extravagante  
Qui de ta seule peau se gante,  
Avril, tu te crois en été !

(Inédit)

#### STATUE OU ÉPOUVANTAIL

Les seins du marbre, mes fruits lourds  
Arrondis par le lourd soleil,  
S'ils rougissent, tout est perdu,  
Je les nomme pommes d'amour.



C'est, entier, un verger marin,  
A elle seule que Vénus  
Verger par lui-même trahi !  
Car Vénus, pendant son sommeil,

Nous livre ses secrets, ses fruits  
(Installe le moineau, corail  
Sur ta branche, il la fait plier),  
Heureux qui ne doute de rien.  
Sans crainte, vagues, picotez  
L'arbre de corail effronté,  
Dans son rôle d'épouvantail  
Vénus manque d'autorité.

(Inédit)



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Page:
ALBERT-BIROT (Pierre) .....	399
APOLLINAIRE (Guillaume) .....	283
ARCOS (René) .....	213
ARLAND (Marcel) .....	433
BAUDELAIRE (Charles) .....	13
CARCO (Francis) .....	259
CENDRARS (Blaise) .....	344
CLAUDEL (Paul) .....	131
COCTEAU (Jean) .....	243
CROS (Charles) .....	41
DERÈME (Tristan) .....	275
DIVOIRE (Fernand) .....	239
DRIEU LA ROCHELLE (Pierre) .....	381
DUCASSE (Isidore) (Comte de Lautréamont).....	28
DUHAMEL (Georges) .....	206
FARGUE (Léon-Paul) .....	179
GABORY (Georges) .....	437
GÉRARD (Francis) .....	424
GERMAIN (André) .....	170
GIDE (André) .....	146
GIRAUDOUX (Jean) .....	256
GOLL (Ivan) .....	395
JACOB (Max) .....	312
JAMMES (Francis) .....	122
JARRY (Alfred) .....	81



# TABLE DES MATIÈRES

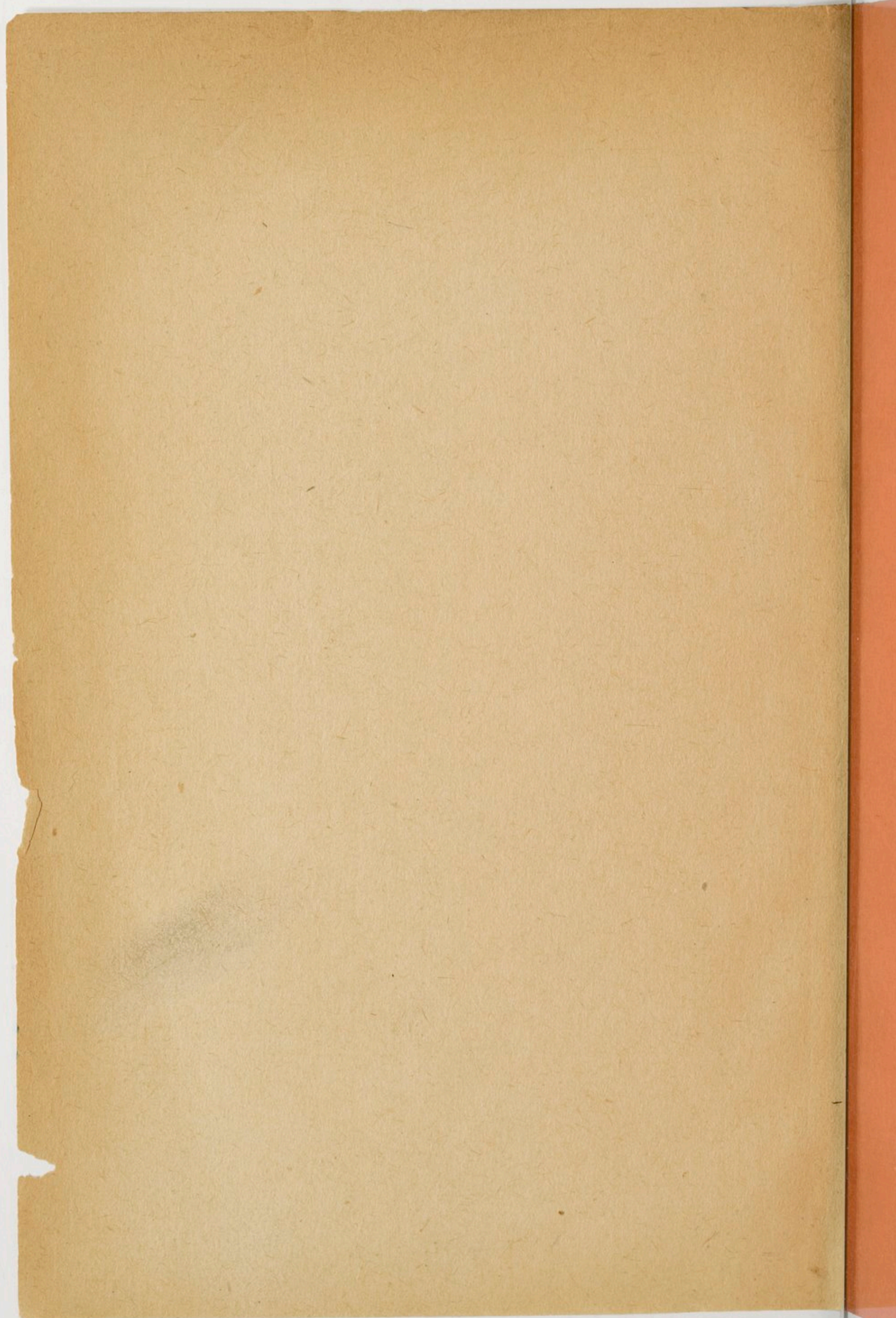
	Pages
JOUVE (Pierre Jean) .....	220
LAFORGUE (Jules) .....	73
LARBAUD (Valery) .....	187
LAUTRÉAMONT (Comte de), voir DUCASSE.....	28
LEVET (H. J.-M.) .....	22
LUBECK (Mathias) .....	428
MAC ORLAN (Pierre) .....	329
MÆTERLINCK (Maurice) .....	105
MALLARMÉ (Stéphane) .....	87
MAURIAC (François) .....	368
MILOSZ (O. W. de L.) .....	234
MONTESQUIOU- FEZENSAC (Comte Robert de).....	162
MONTHERLANT (Henry de) .....	374
MORAND (Paul) .....	358
NERVAL (Gérard de) .....	7
NOUVEAU (Germain) .....	62
PÉGUY (Charles) .....	141
PELLERIN (Jean) .....	269
PROUST (Marcel) .....	155
RADIGUET (Raymond) .....	442
REVERDY (Pierre) .....	334
RIBEMONT-DESSAIGNES (Georges) .....	404
RIMBAUD (Arthur) .....	50
ROMAINS (Jules) .....	197
ROUSSEL (Raymond) .....	158
SALMON (André) .....	298
SOUPAULT (Philippe) .....	413
SPIRE (André) .....	227
SUPERVIELLE (Jules) .....	389
TOULET (Paul-Jean) .....	249
TZARA (Tristan) .....	407
VALÉRY (Paul) .....	92
VERHAEREN (Émile) .....	112





1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100





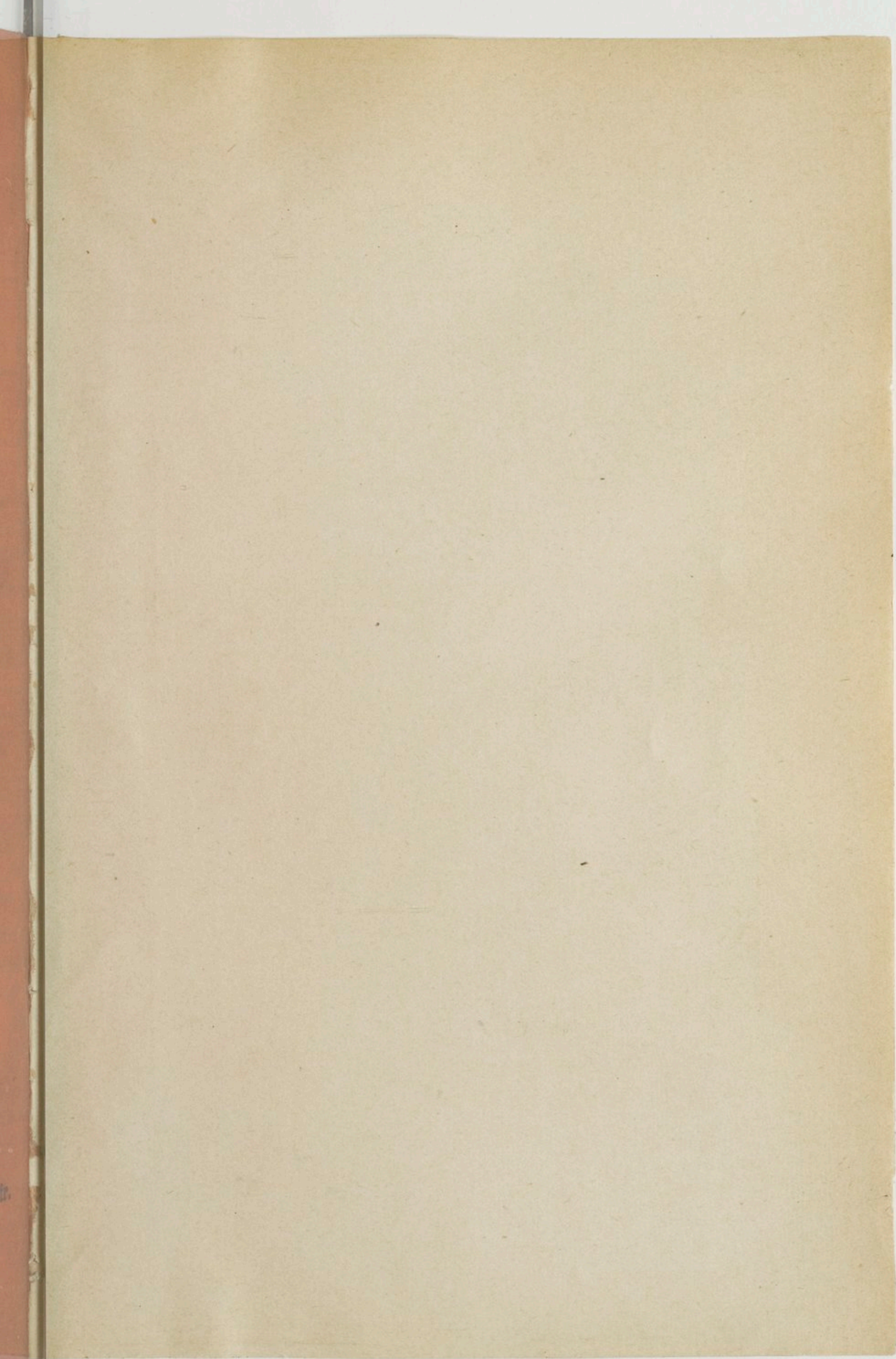




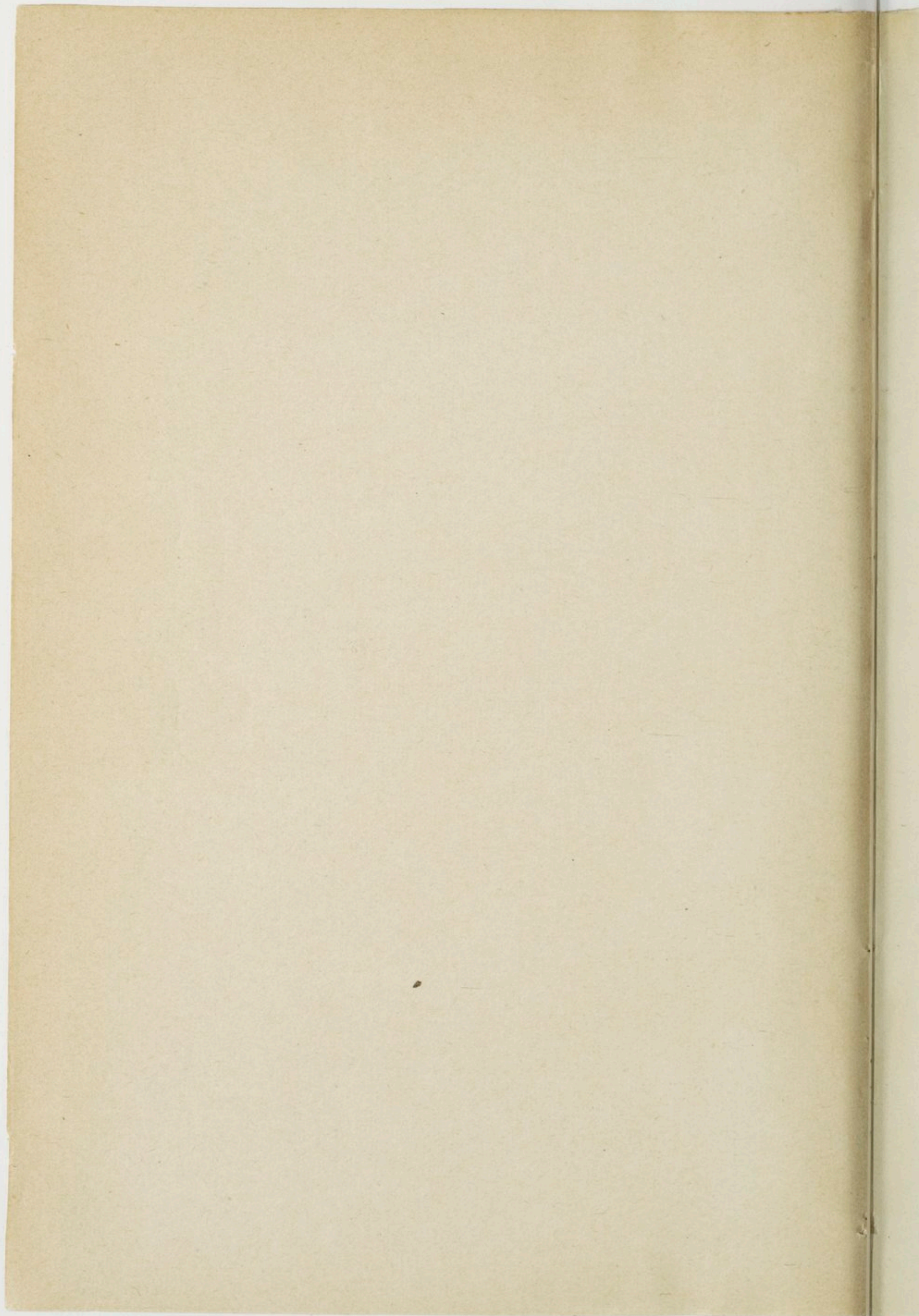


Prix : 30 fr.

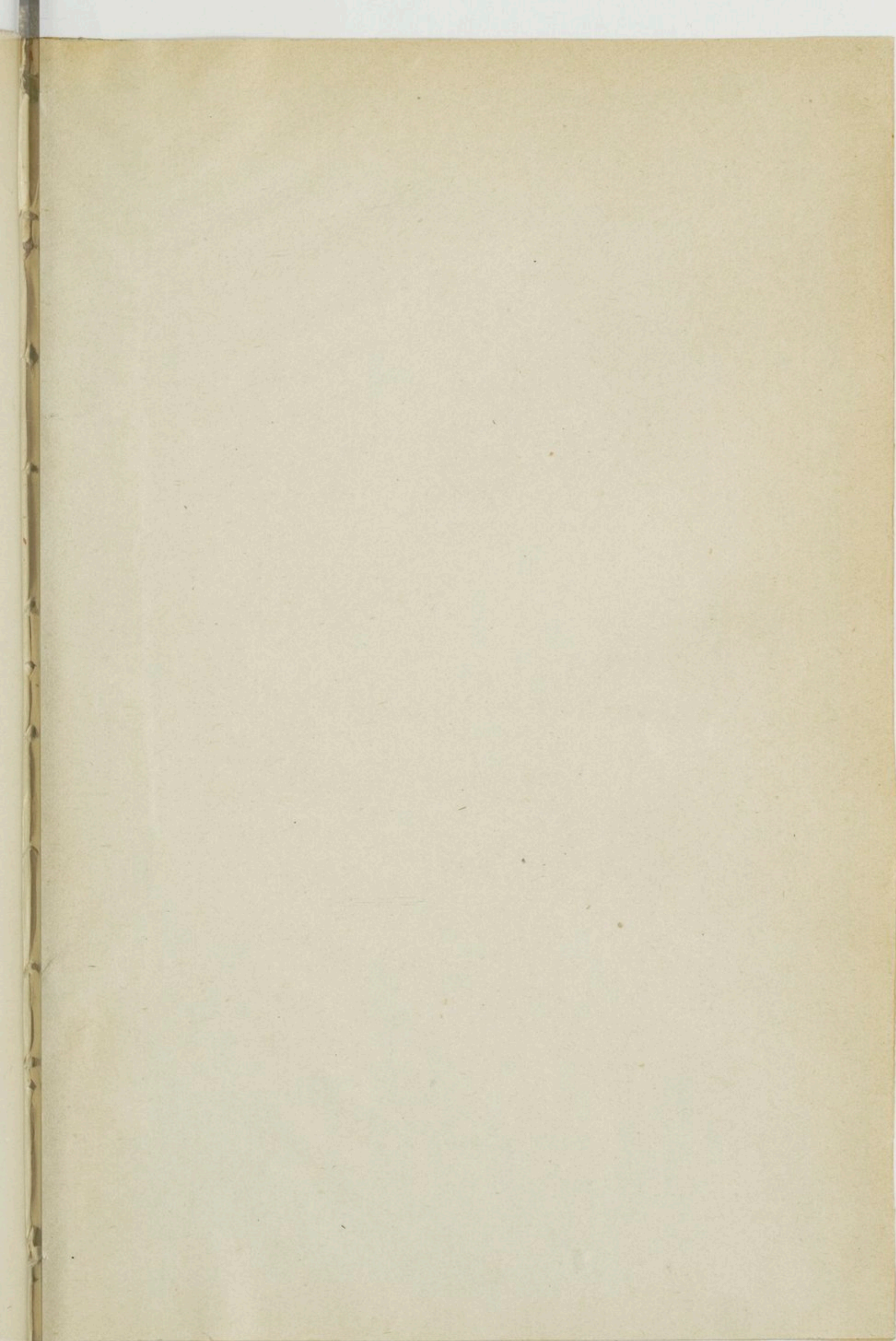




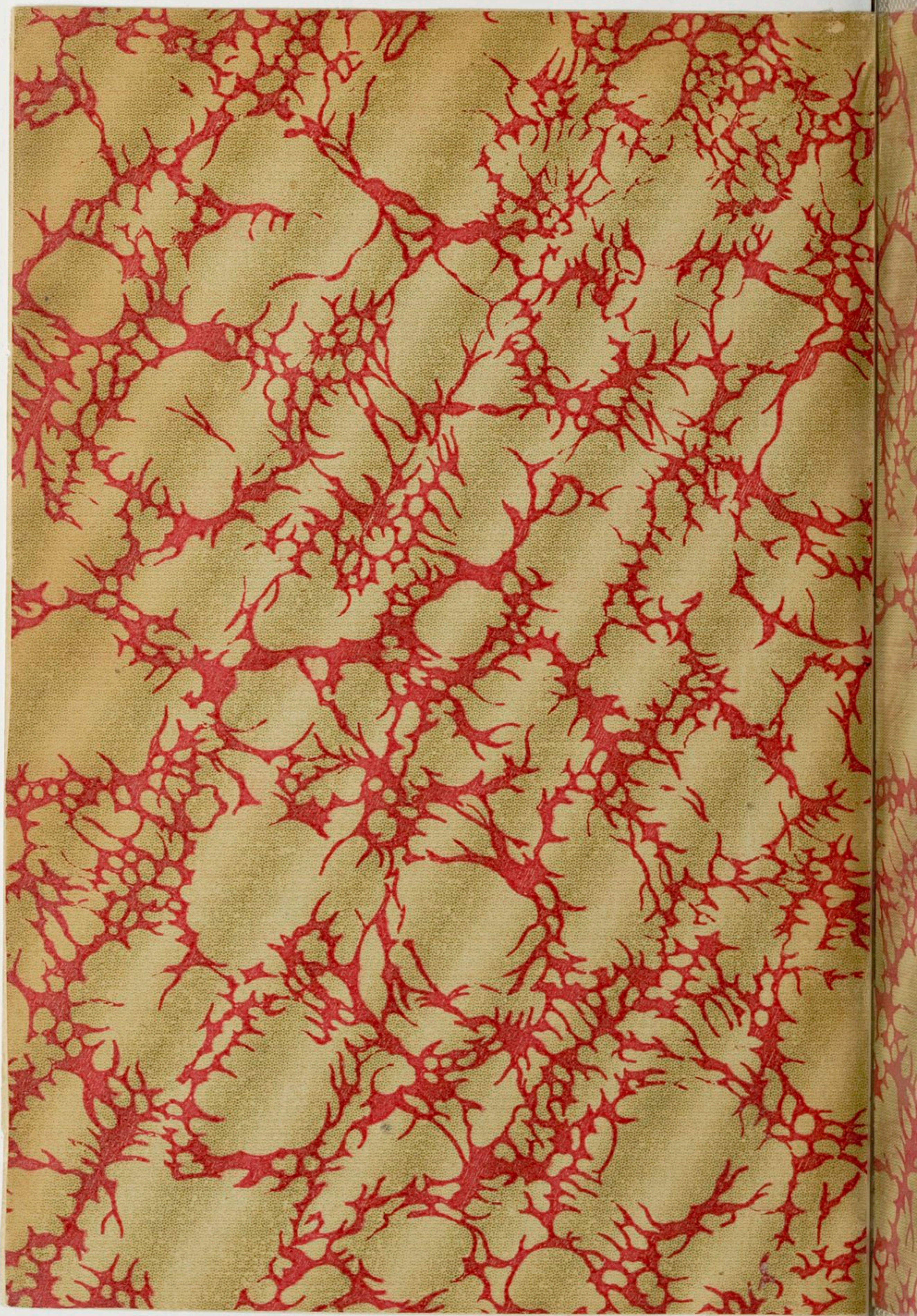




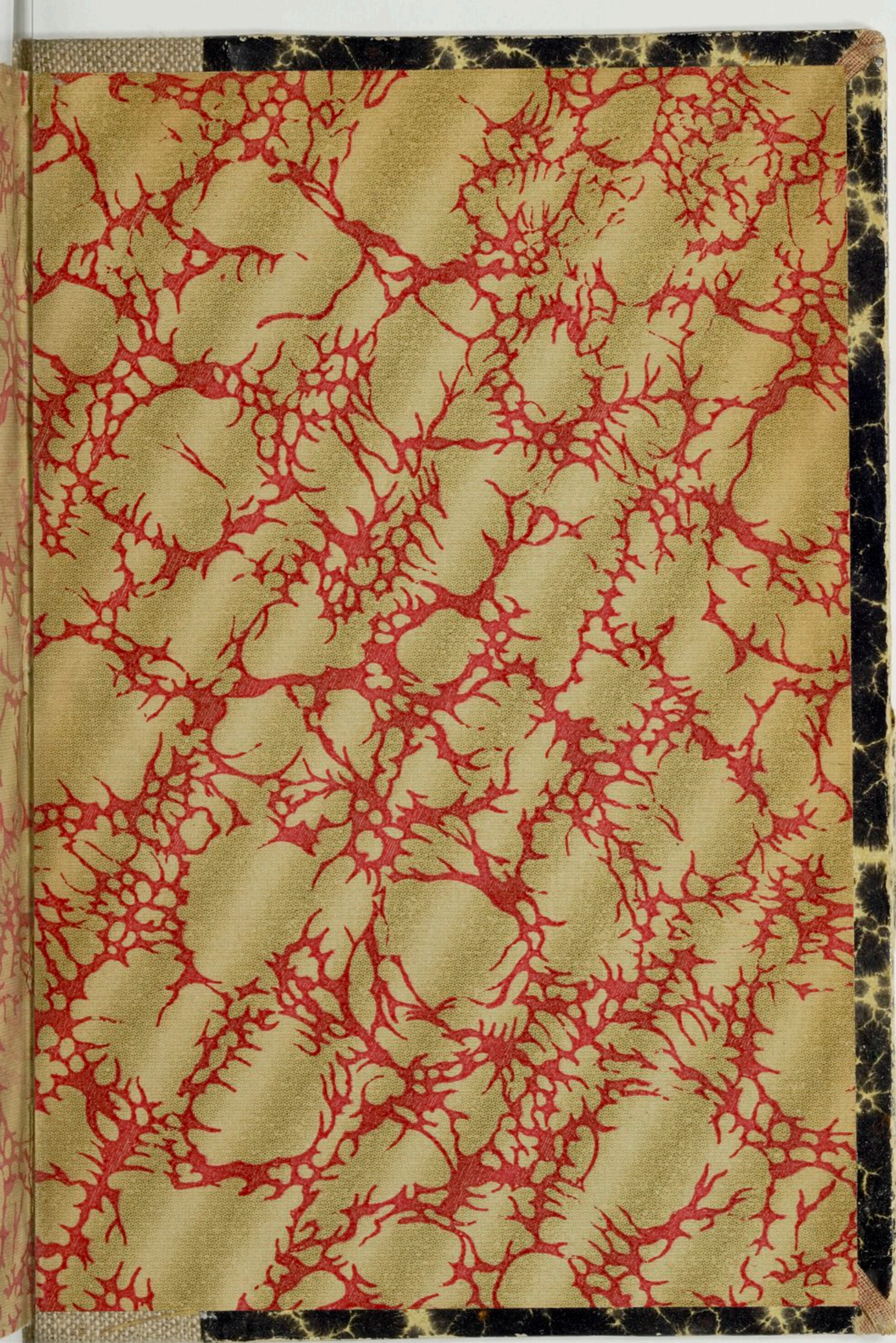














BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01324195 7